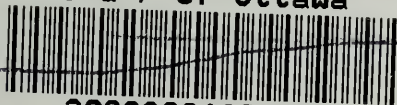


U d' / of Ottawa



39003001861656



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

MAR 2 1972



HISTOIRE

CONTEMPORAINE

MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE DE L. - PH. COSTET.



Georges

Le Grand

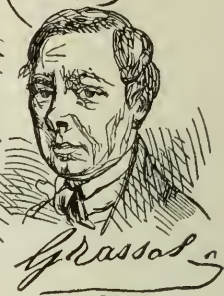
Louis



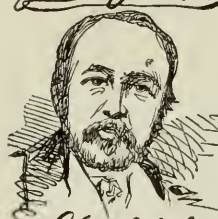
Georgette



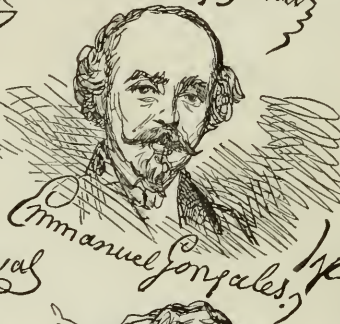
Delphine de Girard



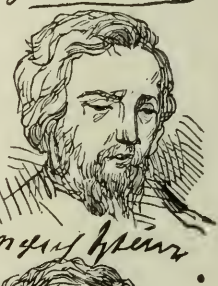
Grassat



Girard de Merval



Emmanuel Gonzales



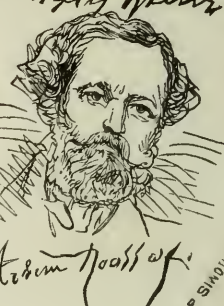
Kenneth Mann



Felix Leran



Leslie Jordan



Arthur Hoass

EMPHIN 02

P 51001 SV

HISTOIRE. CONTEMPORAINE

ce

PORTRAITS

ET

SILHOUETTES

AU XIX^e SIÈCLE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

IV



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE - ÉDITEUR

GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19, PALAIS - ROYAL

MIRECOURT

L.-PH. COSTET, IMPRIMEUR - LIBRAIRE - ÉDITEUR

1867

Tous droits réservés

CT

1012

.M55

1867

v.4

GEORGES (M^{LLE})

Nous sommes dans une petite ville de Normandie, par un soir d'hiver. Louis XVI règne encore, mais déjà de sourds grondements annoncent la tempête qui doit éclater sur le monarque et sur la France. Nos provinces alarmées ont vu partir leurs notables, que le roi vient d'appeler au secours de son trône ; les esprits sont agités, la crainte bouleverse les âmes.

C'est dire qu'il n'y avait pas foule, ce soir-là, au théâtre de Bayeux. Pourtant on y jouait *Tartuffe* et la *Belle Fermière*.

Au milieu de la seconde pièce, on remarque tout à coup de l'agitation parmi les musiciens. Quelqu'un s'est approché de M. Georges Weimer, chef d'orchestre. Ce qu'on lui a dit à l'oreille l'émeut si fort, que son archet perd la tramontane et manœuvre d'une façon désordonnée. Le pauvre homme bat la mesure de travers, égare ses instrumentistes et jette par-dessus la rampe des notes absolument fausses aux chanteurs éperdus. On l'interroge, il ne répond pas. A chaque seconde son trouble aug-

mente. Bref, il n'y tient plus, abandonne sa place et s'élançe hors de l'orchestre. Rumeur générale. Est-il malade, sa tête déménage-t-elle, ou vient-il d'apprendre qu'une révolution éclate à Paris? Le public n'écoute plus les artistes. On envoie aux informations rue Teinture, où loge M. Weimer, et le messenger, rapportant le mot de l'énigme, prend sur lui de dire aux spectateurs, pour calmer leur inquiétude :

— Ce n'est rien, Messieurs. La mère et l'enfant se portent bien.

Tout fut expliqué, le trouble du chef d'orchestre, sa maladresse musicale et sa fuite. Madame Weimer, sou-brette aimée de la ville et du théâtre, tenait ses rôles avec une intelligence parfaite ¹. Très-petite de taille, comme Anaïs ², elle se montrait sur les planches aussi vive et aussi gracieuse. La seconde pièce finie, les musiciens prennent leurs instruments, quittent la salle, et vont, rue Teinture, donner une sérénade à la jeune mère. Or la nouvelle annoncée au public était prématurée. Notre chef d'orchestre ouvre bien vite sa fenêtre et conjure les musiciens de lui faire grâce de leurs accords. Ceux-ci ne peuvent plus l'entendre; la sérénade est en plein cours d'exécution. Ils prennent ses cris pour des remerciements, ses gestes de désespoir pour des transports joyeux. Trompettes, flûtes, hautbois, violons, rivalisent de zèle, et Marguerite Georges Weimer fait son entrée dans ce monde au milieu de ce tapage harmonieux.

Elle fut baptisée, le lendemain, à la paroisse de Sainte-

1. Elle se nommait Verteuil de son nom de famille. C'était la tante du secrétaire actuel de la Comédie-Française. M. Verteuil est le cousin germain de mademoiselle Georges.

2. Mademoiselle Anaïs Aubert, du Théâtre-Français.

Exupère. Six mois après, la troupe quitte les parages normands et se dirige sur Amiens. Georges Weimer était nommé directeur du théâtre de cette ville.

L'enfance de notre héroïne est féconde en épisodes. Intelligence, beauté, justesse d'esprit, qualités précieuses, admirable instinct de la scène, tout se développe à la fois chez elle et promet au théâtre un prodige. A cinq ans, elle se faisait applaudir dans les *Deux Chasseurs et la Laitière*. En guise du pot au lait traditionnel, on lui pose sur la tête un sucrier, tant elle est petite. Les bourgeois d'Amiens raffolent de cette comédienne microscopique, à peine débarrassée de ses langes. De tous les coins de la salle, fleurs et dragées pleuvent sur elle, et chacun s'exclame :

— Bravo, *petiote* Mimi ! bravo !

Ce premier succès devait être accompagné de bien d'autres. Le drame de *Paul et Virginie* fut un des triomphes de Marguerite Georges enfant.

Sur les entrefaites, madame Dugazon vint jouer l'opéra comique dans la capitale de la Picardie. Elle s'émerveilla de la gentillesse de la fille de Weimer et de son talent précoce.

— Chantez-vous, ma belle mignonne ? lui demanda-t-elle.

— Oui, Madame, répondit Marguerite.

Aussitôt elle commence une ariette et se livre à des roulades qui eussent fait mourir de dépit un rossignol. La Dugazon lui apprend le rôle d'Adolphe dans *Camille ou le Souterrain*. Mimi s'en acquitte à ravir et partage les applaudissements avec la cantatrice célèbre.

— Confiez-moi cette enfant-là, mon cher monsieur Weimer, dit Dugazon. Je me charge de sa fortune.

Elle ne put décider le directeur à accepter ses offres. Weimer adorait sa fille et craignait de la voir, si jeune encore, s'éloigner de lui. Quelques années après, mademoiselle Raucourt, plus heureuse, emmena Marguerite à Paris. L'illustre tragédienne de la Comédie-Française était arrivée à Amiens de fort méchante humeur.

— Qui me donnez-vous pour jouer Élise dans *Didon*, monsieur Weimer ? demanda-t-elle.

— Je vous propose ma fille aînée ¹, Madame. Sachant que vous deviez venir, elle s'est hâtée d'apprendre le rôle.

— Quel âge a-t-elle, votre fille ?

— Elle est jeune encore, mais j'en réponds.

— C'est absurde ! cria Raucourt. Il n'y a pas moyen de jouer dans ces malheureuses provinces. J'arrive d'Arras. On a voulu me voir dans *Athalie*. Savez-vous quel scandale a eu lieu, grâce à l'un de ces enfants pleins d'inintelligence que vous placez à côté de nous au théâtre ? Le petit sot était chargé du rôle de Joas. A cette question de la reine : *Comment vous appelez-vous ?* il devait dire avec Racine : *J'ai nom Éliacin*. Vous ne devinez pas ce qu'il a eu l'abominable niaiserie de répondre ?

— Non, Madame.

« — Je m'appelle Nicolas Branchu ! »

Et Raucourt, à ce souvenir, levait au plafond ses mains crispées.

— Toute la salle éclata, reprit-elle... Nicolas Branchu !... Mes plus beaux effets manquèrent. Je pris la poste

1. Mademoiselle Georges avait une sœur qui, dès l'enfance, rendit aussi beaucoup de services à l'administration paternelle. Plus tard, la Porte-Saint-Martin devait faire accueil à Georges cadette et lui confier des rôles qu'elle sut remplir avec talent.

le soir même, et si je retourne jamais à Arras... Nicolas Branchu ! quelle horreur !

— Ici, Madame, dit Weimer, vous n'avez pas à craindre semblable chose. Marguerite est grande et forte ; elle a vingt ans pour l'intelligence.

— Oh ! oh ! c'est une actrice de premier ordre peut-être ?

— Non, Madame. Cependant je vous prie de ne pas la condamner sans l'entendre. Permettez-lui, s'il vous plaît, de vous donner la réplique.

— Voyons ! dit Raucourt en soupirant, amenez-la-moi.

L'expérience fut courte. Élise débita son rôle avec tant de naturel, et le joua si parfaitement le lendemain, que Didon l'embrassa vingt fois de suite en s'écriant :

— Tu es née pour la tragédie, ma fille, et tu seras mon élève !

Prenant son portefeuille, elle déploya sous les yeux de Weimer une lettre du ministre, par laquelle celui-ci l'autorisait à ramener de son voyage une jeune personne capable de recevoir ses leçons.

— Mais ce n'est pas tout, dit Raucourt : la pension du Conservatoire est promise à celle dont j'aurai fait choix. Douze cents francs, mon cher directeur ! Si le ministre manque à sa parole, je m'engage à payer cette pension moi-même. Est-ce convenu ?

Les parents de Georges acceptèrent. Une occasion aussi belle d'assurer l'avenir de leur enfant ne se présenterait plus sans doute. Madame Weimer accompagna la jeune fille à Paris, où Raucourt et le ministre tinrent scrupuleusement les promesses faites.

Ceci se passait à la fin de l'année 1801. Madame et mademoiselle Weimer étaient descendues à l'hôtel du Pérou,

rue Croix-des-Petits-Champs. Tous les matins, hiver comme été, pluie ou soleil, neige ou vent, la mère et la fille se rendaient à pied chez la tragédienne. Raucourt demeurait allée des Veuves, dans l'ancienne petite chaumière de madame Tallien, chaumière étrange, dont, trois années auparavant, les illustrations du Directoire franchissaient le seuil, et où la fille du banquier Cabarrus régnait en souveraine. A cette époque, mademoiselle Raucourt ne trouvait point de rivale à la Comédie-Française. Dumesnil et Clairon vivaient encore; mais on ne les voyait plus aborder le théâtre. La reine tragique à laquelle, après leur départ, était échu le sceptre de Melpomène, se faisait remarquer par la grandeur et la noblesse de son jeu. Seulement les cordes sensibles ne vibraient que médiocrement en elle. Raucourt n'avait pas le don des larmes. Sévère et très-entichée de son mérite, elle retenait la jeune élève dans le réseau des traditions froides, ne lui permettant aucune initiative, et ne lui enseignant que la majesté sèche, en dehors de tout élan du cœur. Mais Georges possédait au fond de sa nature les qualités qui manquaient à Raucourt. Celle-ci ne put les étouffer sous son système, et bientôt elles se réveillèrent magnifiques et sublimes à l'éclat de la rampe.

Le 29 novembre 1802, quatorze mois après son arrivée à Paris, mademoiselle Georges Weimer obtient un ordre de début au Théâtre-Français. Déjà mademoiselle Duchesnois, autre débutante, l'a précédée dans la lice et l'attend de pied ferme avec sa phalange d'admirateurs.

Agée de vingt-huit ans, Duchesnois est dépourvue de grâce physique; sa voix est ingrate, elle en maîtrise difficilement les intonations fausses. Georges est douée d'un timbre pur et sonore; elle a seize ans, une taille de reine

et une beauté splendide. Jamais lutte ne s'est annoncée comme devant être aussi terrible. Une foule de protecteurs appuient Duchesnois et se préparent à la défendre. Georges n'a que mademoiselle Raucourt et compte sur le public.

On annonce le jour solennel. Notre héroïne doit se montrer dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphygénie en Aulide*.

Le matin même de la représentation, Raucourt conduit la débutante chez mademoiselle Dumesnil. Elle veut prier celle-ci d'entendre son élève, sachant que les traditions de la vieille Hermione ont été puisées à bonne source et que ses souvenirs remontent presque jusqu'à Racine. Nos visiteuses trouvent Dumesnil au lit. Son aspect leur cause une sorte de frayeur, car ce n'est plus une femme, c'est un spectre. Mais, en écoutant Georges, le spectre se ranime comme par miracle. La flamme tragique étincelle encore dans son regard. Cette ruine humaine se redresse et retrouve toute sa puissance pour déclamer le vers de Clytemnestre :

Ma fille, il faut partir, sans que rien nous retienne !

Elles se rendent ensuite chez Clairon, la jalouse Clairon, cette Mérope par excellence, à qui Voltaire, jadis, a fait croire que personne au monde ne l'égalera jamais. Clairon ne se console pas des succès de Raucourt, que cependant elle a eue pour élève. Son accueil à ces dames n'est point conforme aux lois d'une stricte politesse. Mais qu'importe ? l'étoile de la débutante n'attend rien d'un astre mort. Le soir, on se bat à la porte de la Comédie-Française.

Quelques audacieux affirment que mademoiselle Georges

est de force à éclipser totalement Duchesnois. On se récrie, on se fâche, on proteste contre la prématurité d'un tel jugement. Ceux qui montrent le plus de colère sont les vieux de l'orchestre, ces momies enthousiastes du passé, toujours fidèles à l'adoration de la même idole, et ne voulant accepter ni la jeunesse, ni le progrès, ni l'avenir.

Chacun est à son poste, admirateurs et détracteurs.

L'abbé Geoffroy, le *monarque du feuilleton*, comme on l'appelait alors, essuie au fond de sa loge le verre de sa lorgnette. Il détestait Duchesnois à cause de sa laideur. Cet implacable critique n'admettait point le talent sans la beauté.

Georges entre en scène. Un cri général d'admiration se fait entendre, et les vieux eux-mêmes sont éblouis.

La débutante est belle comme l'antique. Jamais actrice réunissant plus de charmes et possédant un extérieur plus irréprochable ne s'est montrée aux feux du lustre pour jeter les spectateurs dans une aussi complète extase. Elle parle, sa voix achève le triomphe. On n'a point d'exemple jusqu'alors d'un organe plus énergique, d'une diction plus élégante et plus pure.

Mais les vieux de l'orchestre hochent la tête. Ils sont revenus de leur première surprise. Les instincts d'opposition absurde, un moment étouffés, se raniment; on attend mademoiselle Georges à certain vers suspect de prosaïsme, que les tragédiennes intelligentes doivent relever par la noblesse de l'accent :

Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit.

Raucourt a conseillé à son élève de le prononcer avec l'intonation la plus naturelle, sans le moindre éclat de

voix. Georges suit le conseil, et lance le fameux vers. On murmure.

— Ferme, Georgine ! crie Raucourt, qui assistait à la représentation dans une loge du manteau d'arlequin.

La débutante répète sur le même ton les plats et dangereux hémistiches : tous les signes de mécontentement cessent, les bravos éclatent, et le sens commun l'emporte.

A la fin de la pièce, on rappelle mademoiselle Raucourt avec sa brillante élève. Elles partagent l'ovation d'un public enthousiaste, et, le lendemain, dans les *Débats*, Geoffroy sonne de la fanfare. Il n'entrait pourtant point dans ses habitudes d'accabler ainsi d'éloges les débutantes pauvres, dont il n'espérait ni cadeau, ni offrande d'aucun genre. On assure, disait alors Luce de Lancival, dans la satire qui a pour titre *Folliculus*,

Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
 Nous souhaiter les ans, et bica d'autres encor,
 Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines,
 Jour de munificence où, sous le nom d'étrennes,
 Chacun de son voisin attend quelques tributs
 Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,
 Il ¹ revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,
 Le superflu des vins et de la bonne chère
 Dont l'accablent le zèle et l'effroi des acteurs,
 Et que Follicula ², pour qui les directeurs
 De schalls et de chapeaux renouvellent l'emplette,
 Se fait, pendant deux mois, marchande à la toilette.

Rien n'était plus véridique, il faut le dire, que ces détails donnés par le professeur-poète ³. Mais, une fois dans

1. Folliculus-Geoffroy.

2. Madame Geoffroy.

3. Luce de Lancival était professeur de rhétorique au Lycée impérial.

sa vie, le monarque du feuilleton montra de la conscience. Il écrivit successivement sur mademoiselle Georges plusieurs articles pleins de louanges. Voici quelques lignes extraites de l'un de ces articles :

« Les conseillers d'État du roi Priam s'écriaient en voyant passer Hélène : « Une si belle princesse mérite bien qu'on se batte pour elle ; mais, toute merveilleuse que soit sa beauté, la paix est encore préférable. » Et moi j'ai dit en voyant paraître mademoiselle Georges : Faut-il être surpris qu'on s'étouffe pour une aussi superbe femme ? Mais, fût-elle, s'il est possible, plus belle encore, il eût mieux valu ne pas s'étouffer, même pour ses propres intérêts, car les spectateurs sont plus sévères à l'égard d'une débutante quand sa vue leur coûte si cher. Précédée sur la scène d'une réputation extraordinaire de beauté, mademoiselle Georges n'a point paru au-dessous de sa renommée. Sa figure réunit aux grâces françaises la noblesse et la régularité des formes grecques. Sa taille est celle de la sœur d'Apollon, lorsqu'elle s'avance sur les bords de l'Eurotas, environnée de ses nymphes, et que sa tête s'élève au-dessus d'elles. »

Geoffroy n'oubliait pas, après l'éloge de la beauté, de faire l'éloge du talent.

Le second début de Georges eut lieu dans *Aménaïde de Tancredède*. Piquée jusqu'à la rage, mademoiselle Duchesnois monte une cabale, et les vieux déclarent qu'on a surpris leur admiration. Deux camps se dessinent, la bataille commence ; on se jette à la tête les banquettes du parterre, les jours où nos deux tragédiennes paraissent dans la même pièce ¹. Toutes les armes sont bonnes. Au foyer

1. Dans *Iphigénie en Aulide*, Duchesnois avait le rôle d'Éryphile, Georges celui de Clytemnestre.

du théâtre on se bat à coups de poing, dans les journaux à coups de plume, chez les bourgeois à coups de langue, chez les militaires à coups d'épée.

Or, à la fin de ces luttes frénétiques, la honte reste aux ennemis de Georges, et la cabale vaincue rentre sous terre. Il est permis à l'élève de Raucourt d'aborder tous les rôles comme Duchesnois.

Athalie, — *Méropé*, — *Agrippine*, — *Idamée*, — *Cléopâtre*, — *Médée*, — *Sémiramis*, — *Émilie*, — *Didon*, lui appartiennent par droit de conquête. Sa gloire est au comble; on renonce à lui arracher ses palmes. Georges est proclamée la première dans les reines.

En ces temps belliqueux, le Théâtre-Français payait médiocrement ses acteurs. (O mademoiselle Rachel! comme vous avez su, depuis, le corriger de son avarice et ramener la caisse à des procédés plus convenables!) Duchesnois et Georges, nommées sociétaires, eurent quatre mille francs d'appointements, pas un centime de plus; encore fallait-il payer sur ladite somme un certain nombre de costumes, ce qui la réduisait forcément de moitié. D'honneur, il n'y avait pas de quoi vivre. Malgré tout, la jeune actrice restait sage. Alexandre Dumas l'affirme ¹, et la force de la vérité seule peut subjuguier ce grand amateur de scandales dramatiques. Il dit que mademoiselle Georges, en rentrant du théâtre, le soir de ces représentations où tout Paris lui jetait des couronnes, soupait à l'hôtel du Pérou avec des lentilles.

Au nombre des illustres personnages que la Comédie-Française admettait dans ses coulisses et au foyer des acteurs se trouvait, à cette époque, un prince polonais,

1. Voir les articles publiés par le *Constitutionnel* en décembre 1847.

nommé Sappia. C'était un grand seigneur, dans l'acception la plus large donnée à ce mot. Trouvant on ne peut plus étrange qu'une femme admirée de la capitale entière eût un logement presque misérable et des toilettes mesquines, il se fait annoncer chez la jeune tragédienne.

— Mademoiselle, dit-il, je suis extrêmement riche, et j'ai beaucoup de peine à dépenser mes revenus. C'est véritablement me rendre service que de m'y aider un peu.

Voyant la surprise de la jeune fille, et lisant quelque défiance dans son regard, il ajouta :

— Ne suspectez point ma démarche, considérez-moi comme un père. Vous êtes ici très-mal logée, Mademoiselle, et j'ai pris sur moi de vous choisir un appartement meilleur. En voici l'adresse avec la clef.

— Mais je n'accepte pas... C'est impossible, Monsieur! cria Georges.

— Impossible! pourquoi donc? Cinquante mille francs de meubles, des diamants, quelques cachemires... une misère! cela s'accepte fort bien d'un homme embarrassé de deux millions de rente, et qui n'ambitionne, Mademoiselle, que l'honneur d'être votre ami. Serrez-moi la main au théâtre, le premier soir où vous jouerez Clytemnestre, et je serai payé au centuple... Je suis votre humble serviteur!

Le prince salua profondément, prit sa canne, son chapeau, et sortit. Jamais hommage rendu au talent d'une femme ne fut plus désintéressé, plus original et plus sincère.

Ici nous demanderons permission de laisser parler M. Alexandre Dumas, ou celui de ses collaborateurs qui a rédigé les articles du *Constitutionnel*. Nous sommes trop

scrupuleux en fait d'emprunts littéraires pour lui voler la gloire des anecdotes qui vont suivre. Comme nous, il parle du prince Sappia, qu'il nomme à tort *Zappia* : les noms propres, en matière historique, ont une orthographe.

« Le prince, dit-il, s'était informé à la Comédie-Française. Il avait appris que la débutante était sage, et, partant, pauvre. Alors il lui avait pris une idée véritablement princière : c'était de faire sans rétribution aucune, pour une fille pauvre et sage, ce que l'on fait d'ordinaire pour des filles riches et débauchées. Il lui fit meubler un appartement et lui en apporta la clef. Et ce qu'il y a de plus beau dans le procédé, c'est que le prince donnait sa parole d'honneur que la clef était la seule. A cette époque où quelques restes de grandeur se débattaient encore contre l'industrialisme naissant, on acceptait comme on donnait. Le lendemain, Georges et sa famille étaient installées rue des Colonnes, dans l'appartement du prince Sappia. La jeune tragédienne trouva sur la table du boudoir une corbeille complète, contenant cachemires, voiles d'Angleterre, bijoux, etc. Et le prince avait dit vrai : non-seulement il n'avait pas de seconde clef de l'appartement, mais encore il n'y entra jamais sans s'être fait annoncer.

« Mais tout le monde n'aimait pas Georges d'une façon si désintéressée. Il y avait dans la famille consulaire deux personnages qui avaient remarqué la débutante. Lucien d'abord.

« Lucien s'était fait présenter ; Lucien faisait sa cour, non pas à la manière d'un prince, mais à la manière d'un étudiant. Lucien n'était pas riche ; force lui fut donc de s'attacher au cœur. Malheureusement Lucien n'était pas et ne fut jamais un preneur de villes. Il en était à deman-

der à genoux cette fameuse clef absente, lorsqu'un soir, après une représentation d'*Andromaque*, la femme de chambre d'Hermione entra tout effarée dans la loge de sa maîtresse en disant que le valet de chambre du premier consul était là. On fit entrer le valet de chambre du premier consul.

« Le premier consul attendait Hermione à Saint-Cloud ; l'invitation était brusque, mais tout à fait dans les manières du premier consul.

« Dame ! le premier consul était l'homme de Rivoli, d'Arcole, des Pyramides et de Marengo. Antoine avait bien ordonné à Cléopâtre de le venir joindre en Cilicie, Bonaparte pouvait bien ordonner à Hermione de venir le trouver à Saint-Cloud. La princesse grecque ne fut pas plus fière que la reine d'Égypte. Certes, non moins belle que Cléopâtre, elle aurait pu descendre la Seine sur une galère dorée, comme l'autre remonta le Cydnus. Mais c'eût été bien long. Le premier consul était pressé de faire ses compliments. Hermione entra à Saint-Cloud à minuit et demi ; elle en sortait à six heures du matin.

« Elle en sortait victorieuse comme Cléopâtre ; comme Cléopâtre, elle avait tenu le maître du monde à ses genoux. Seulement le maître du monde, jaloux comme un simple mortel, avait mis en lambeaux le cachemire du prince Sappia ¹. »

Le lendemain, tout Paris connut le voyage de la tragé-

1. (*Contitutionnel*, 16 décembre 1847.) Il est entendu que nous laissons au grand mousquetaire, ou à son collaborateur anonyme, la responsabilité des détails ci-dessus. Du reste, il faut rendre cette justice à M. Dumas qu'il ne parle ni de la *pièce de cinq francs* ni de la *sonnette*, deux anecdotes aussi insolentes qu'absurdes, et qui n'appartiennent, en vérité, ni au caractère d'Antoine ni à celui de Cléopâtre.

dienne. Bonaparte vint assister, deux jours après, à une représentation de *Cinna*. Georges remplissait le rôle d'Émilie. Quand elle en fut à ce passage de Corneille :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,

un tonnerre d'applaudissements éclata du parterre aux combles. Toute la salle battit des mains, en se tournant vers la loge du premier consul, et le vainqueur des Pyramides ne parut pas insensible à cette ovation d'un nouveau genre.

Il est vrai que le public, à la même époque, applaudissait également ces deux vers d'une autre pièce¹, en les appliquant au héros par une allusion différente :

Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant ;
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

Mais le public n'en fait jamais d'autres.

La guerre du théâtre, un instant apaisée, se ralluma sur toute la ligne ; les rancunes politiques se mirent de la partie, et cette seconde bataille fut curieuse. Il fallait voir avec quelle ardeur les *Georgiens* et les *Carcassiens* rompaient des lances ! Nous avouons à regret que le nom de ces derniers dérivait très-impoliment de la maigreur extrême de mademoiselle Duchesnois. La galanterie française et les convenances reçurent une grave atteinte. Il est fâcheux d'avoir à signaler de pareils faits dans l'histoire de nos mœurs chevaleresques. En tête des *Georgiens* se trouvaient les membres de la famille consulaire, y compris Joséphine, grande et noble nature placée beaucoup trop haut pour que l'aiguillon de la jalousie pût

1. *L'Homme du jour*

même lui effleurer l'épiderme. ¹ Les *Carcassiens* avaient sous leur bannière les adorateurs sans espérance de mademoiselle Georges, ce qui constituait une armée formidable.

— Ah ça, de quel côté se range Cambacérès? demandait un soir Talma, au foyer des artistes.

— Il est neutre, répondit Georges.

Mot charmant que les femmes propagèrent par esprit de corps, et que nous rendons à sa véritable source, n'en déplaise à M. Dumas, qui se l'est exclusivement approprié, pour ne rien perdre de ses habitudes.

En 1804, Napoléon se couronna du diadème des Césars. La troupe de la rue Richelieu alla jouer souvent dans les résidences impériales.

Une actrice singulière et tout à fait inattendue vint, une fois, au théâtre de Saint-Cloud, prendre part à la représentation. C'était en juillet, la chaleur était insupportable. On avait laissé ouvertes les fenêtres de l'orangerie. Soudain Talma tressaille et s'interrompt dans une tirade. Son oreille vient d'être frappée d'un bruit étrange. Il voit passer devant ses yeux une chauve-souris, qui, après lui avoir frôlé la joue de ses ailes membraneuses, et sans doute attirée par l'éclat des diamants de mademoiselle Georges, va tourbillonner cinq ou six fois de suite autour de la tragédienne éperdue ². Celle-ci pousse un cri de frayeur et manque de s'évanouir. Le mammifère volant passe la rampe, visite la salle entière,

1. Joséphine envoya à mademoiselle Georges un manteau d'or fin pour jouer *Phèdre*; et sa fille, la reine Hortense, a continué depuis à la tragédienne toutes les bontés de sa mère.

2. Nous avons retrouvé un autographe de mademoiselle Georges qui mentionne le fait.

plane au-dessus des illustres spectateurs, et descend du côté de l'impératrice, qui jette à son tour des cris d'effroi, et le chasse à coups d'éventail. Notre insolente bête ne se déconcerte pas. Elle va tour à tour présenter ses hommages aux dames d'honneur, aux duchesses, aux maréchales, aux baronnes, qui la repoussent en agitant leurs écharpes. Puis elle retourne encore à mademoiselle Georges, puis elle revient à Joséphine. C'est un tumulte impossible à rendre. Le vainqueur de Marengo se tient les côtés dans un accès de fou rire.

Pour venger ces dames, il rend un ordre d'exil, séance tenante, contre les chauves-souris habitant Saint-Cloud. Les jardiniers de l'orangerie sont chargés de l'exécution du décret.

Le maître, à ces représentations, voulait qu'on rétablît dans les pièces de Corneille certains passages coupés à la Comédie-Française. Ainsi mademoiselle Raucourt dans *Cinna* et mademoiselle Georges dans le *Cid* jouaient, soit à Saint-Cloud, soit à Fontainebleau, les rôles de la femme d'Auguste et de l'Infante, entièrement inconnus au public ordinaire.

Dès cette époque, si le génie des conquêtes n'eût pas été le plus fort, l'Empereur aurait pressenti les revirements qui devaient le conduire plus tard à Sainte-Hélène. Ses généraux, gorgés d'honneurs et de richesses, n'osaient point refuser de le suivre sur le champ de bataille; mais ils trahissaient leur fatigue et leurs secrets désirs; en applaudissant avec frénésie ce vers de Talma :

Les portes de Janus par vos mains sont fermées.

Mademoiselle Georges eut six années de triomphe au Théâtre-Français et à la cour.

A la fin d'avril 1808, on donna un *Artaxerce* de Jean-Baptiste Delrieu. Notre héroïne jouait le rôle de Mandane. La pièce eut trois représentations ; mais, le soir même où devait avoir lieu la quatrième, une grande rumeur s'éleva. Où est Mandane ? Il n'y a plus de Mandane ! Sans tenir compte des exigences de l'affiche, mademoiselle Georges a disparu. Le télégraphe manœuvre au plus vite, mais il est trop tard. Notre sociétaire fugitive a franchi le pont de Kehl et se dirige en poste, à travers l'Allemagne, du côté de Saint-Pétersbourg.

Soit qu'elle voulût échapper définitivement aux chicanes incessantes de la Duchesnois, sa rivale, soit par simple caprice, Georges a prêté l'oreille aux offres du comte Tolstoy, ambassadeur de Russie, fin diplomate qui cherchait depuis longtemps à prendre, au nom du czar, une revanche d'Eylau, de Friedland et d'Austerlitz, en dérobant à la Comédie-Française la perle la plus précieuse de son écrin.

Notre célèbre artiste arrive à Saint-Pétersbourg ; mais on s'aperçoit qu'il n'y a dans la troupe aucun sujet capable de la seconder. Ceci est un mince obstacle. On fait venir de Paris Vedel ¹ pour jouer les premiers rôles, et Mainvielle pour tenir l'emploi des amoureux. Bientôt ces deux artistes saluent les bords de la Néva. Georges, ayant enfin un digne entourage, débute à Péterhoff au milieu d'un enthousiasme prodigieux.

Sa Majesté le czar est dans le ravissement. L'impératrice mère ² trouve que la tragédienne *a les doigts de l'aurore*. Elle lui prodigue les éloges, elle la comble de

1. Le même qui devait diriger plus tard le théâtre de la rue Richelieu.

2. Femme de Paul Ier.

caresses et la fait jouer aussi souvent que possible dans ses petits appartements ou à l'Ermitage.

Un fait singulier se produisit pendant les représentations données à cette dernière résidence. Le comte Strogonoff, grand feudataire et boyard de vieille souche, éclatait de rire au milieu des plus beaux passages de *Phèdre* ou d'*Athalie*. Georges patienta quelques jours ; mais voyant que les rires continuaient, elle devint furieuse et déclara qu'elle ne reparaitrait plus en scène, si on ne trouvait pas moyen de mettre un terme à cette gaieté par trop offensante.

— Mademoiselle, dit Fleuriot ¹, jamais le comte ne témoigne autrement son admiration.

— Vous plaisantez, Monsieur ?

— Non, certes. Plus il rit, plus il vous trouve sublime.

Effectivement, ce grand seigneur n'avait pas d'autre manière d'applaudir. Il fallut que mademoiselle Georges acceptât, même pour ses tirades les plus larmoyantes, ce procédé tout à fait neuf de lui prouver l'estime qu'on faisait de son talent tragique. Nous ne savons pas si le comte Strogonoff pleurait aux comédies de Molière.

Après avoir donné huit représentations à la cour, Georges débuta au Grand-Théâtre. Son succès fut immense.

Peut-être, au moment où nous écrivons, la claque est-elle organisée à Saint-Pétersbourg, comme chez nous, par système administratif ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne la connaissait point en 1809. Toute la salle applaudissait comme un seul spectateur. Les princesses elles-mêmes, rivalisant avec les *moujiks* du parterre,

1. Régisseur de la troupe de Saint-Pétersbourg à cette époque.

criaient à pleins poumons : « Georges ! Georges ! » quand il s'agissait de rappeler la tragédienne à la fin d'une pièce. C'était un véritable orage de bravos. Il pleuvait des couronnes et des fleurs. Lasse de ces ovations perpétuelles, et voulant un jour s'y soustraire, l'actrice gagna un rhume affreux, pour s'être enfuie, par vingt-sept degrés de froid, sous le costume de Roxane.

Le grand-duc Constantin venait régulièrement faire sa partie de loto chez mademoiselle Georges avec les comtes Benkendorff et Pouchkine, et le général Kitroff.

Frogère, le beau-frère de la Dugazon, comédien spirituel et amusant, tirait les numéros du sac, et ne manquait pas de joindre à chacun des chiffres appelés le synonyme burlesque, si cher aux amateurs de ce jeu pué-
ril : **33**, *les deux bossus*, — **7**, *la pioche*, — **22**, *les cocottes*, — **8**, *la gourde*, etc. Constantin, riant aux larmes, oubliait de marquer ses cartons et perdait la partie. On jouait un ducat au premier quine.

Le jeu fini, ces messieurs demandaient à souper. Mademoiselle Georges, connaissant les goûts un peu cosaques des nobles hôtes, daigna leur préparer, un soir, une salade de choux rouges, et le comte Pouchkine d'improviser aussitôt ce remarquable distique :

J'ai vu Mérope ici nous faire la salade,
Et n'y rien oublier, pas même la poivrade !

Sous le ciel hyperboréen, la poésie peut éclore, mais elle se ressent du climat.

Grands amateurs de théâtre et sachant reconnaître le plaisir qu'on leur donne, les sujets du czar prodiguaient

Les roubles à la tragédienne. On la voyait se promener sur la Nouvelle-Place, ou le long du pré de la Czarine, dans un équipage splendide traîné par quatre alezans magnifiques, nés aux champs de l'Ukraine. Si, par hasard, l'empereur Alexandre venait à passer près d'elle, il descendait de *droszki* pour la saluer. La rencontrant, à l'une de ces promenades, sur un chemin trop étroit, il essaya galamment de lui faire place et roula dans le fossé avec sa voiture. Georges, effrayée, poussait des cris à la portière. Mais presque aussitôt Alexandre accourut sain et sauf, et dit en souriant :

— Vous avez failli me tuer, belle dame. C'est une conspiration. Rassurez-vous, je ne le dirai pas au czar.

Trouvant chez les Russes gloire et fortune, Clytemnestre ne songe pas à regagner Paris. Mais tout à coup on annonce que Napoléon pénètre au cœur même de l'empire, à la tête de quatre cent mille hommes.

Chez nos artistes français, la fibre de la nationalité tressaille. Ils s'apprêtent à faire accueil à César victorieux. Hélas ! presque aussitôt arrivent de sinistres nouvelles. On chante victoire à Saint-Pétersbourg. La Grande Armée est en retraite. Mademoiselle Georges, au mépris des injonctions réitérées de la police, refuse d'illuminer les fenêtres de son domicile. On porte le fait à la connaissance d'Alexandre, qui répond :

— Ne la tourmentez pas... Où est le crime?... C'est une bonne Française.

Mais ni la tolérance du czar ni la promesse d'appointements doubles ne peuvent décider la tragédienne à demeurer sur le sol odieux qui vient de servir de tombe à nos soldats. Fuyant Saint-Pétersbourg, elle traverse la Baltique et se rend à Stockholm. Bernadotte, honoré déjà

du titre de prince royal, et madame de Staël ¹ la reçoivent en compatriote et en amie. Charles XIII, le vieux roi, lui expédie une lettre d'audience. Elle se rend au palais et ne trouve d'abord que la reine, qui lui dit, après les premiers compliments échangés :

— Soyez assez bonne pour attendre; le roi va venir. Il a voulu faire sa grande toilette et passer tous ses ordres.

La cour et la ville fêtent Clytemnestre; elle ne quitte Stockholm qu'au mois d'août 1813. A son départ, Bernadotte lui donne un parlementaire et une escorte, afin qu'elle puisse traverser sans péril l'Allemagne en armes, et gagner Brunswick, où se trouve le roi de Westphalie. On assure qu'elle était chargée de remettre à ce prince des missives importantes.

— Vous arrivez à merveille, lui dit Jérôme. Mon frère est à Dresde. Il vient de remporter une victoire éclatante sur les troupes alliées, et les Russes expient le désastre de la Bérézina. Le premier coup de canon tiré à cette bataille a fracassé les jambes au traître Moreau, qui avait accepté un commandement dans l'armée d'Alexandre. On est convenu d'un armistice, et l'empereur appelle la Comédie-Française. Partez vite, on aura besoin de vous.

Le frère de Napoléon fit précéder mademoiselle Georges par un courrier. Caulincourt vint la recevoir à Dresde, à sa descente de berline.

Dans la capitale du royaume de Saxe elle trouva Bourgoin, Mars, Michelot, et beaucoup d'autres anciens camarades de la rue Richelieu. Talman n'était point venu. Napoléon n'avait demandé d'abord que la troupe comique.

1. L'auteur de *Coriane*, exilée de France, était alors en Suède, dans la famille de son époux, le baron de Staël-Holstein.

Mais, à l'arrivée de Georges, le télégraphe envoya de nouveaux ordres en France. Quatre jours après, Talma débarquait à Dresde. Saint-Prix l'accompagnait. Corneille et Molière eurent leurs interprètes. On donna cinquante représentations en pleine Allemagne, et nos artistes revinrent à Paris au mois de novembre. Par décret impérial, mademoiselle Georges fut réintégrée dans tous ses droits à la Comédie-Française.

Elle ne l'aurait plus quittée sans doute, si la politique n'était venue souffler sur la cendre des vieilles discordes.

Au retour du drapeau blanc, Clytemnestre osa se montrer à une fenêtre du boulevard avec un bouquet de violettes à son corsage, quand toutes ses camarades portaient des fleurs de lis. Jugez du scandale ! On dénonça le crime au duc de Duras, surintendant des théâtres. Atteinte et convaincue d'impérialisme, mademoiselle Georges fut cassée aux gages comme sociétaire. Un ordre brutal l'exila de la Comédie-Française, et les *Carcassiens* furent dans l'allégresse.

— Voyons, ma chère, ne luttez pas, lui disaient ses amis. Pourquoi compromettre votre avenir ? Faites acte de soumission royaliste.

— Non, jamais ! s'écria-t-elle. Vive l'Empereur !

Sans plus de retard, elle quitte Paris et va jouer en province. Toutes nos grandes villes l'accueillent tour à tour. Cinq années durant, ce beau génie tragique se popularise et reçoit les hommages de la France entière ¹. Enfin,

1. Dans l'intervalle, mademoiselle Georges passa la Manche pour aller donner quelques représentations à Londres. Elle obtint du duc de Devonshire l'autorisation de jouer deux fois au grand Opéra, faveur que personne encore n'avait obtenue. Elle s'y montra dans *Sémiramis* et dans *Mérope*.

Paris royaliste semble honteux de sa rancune. On rappelle mademoiselle Georges sans condition. Louis XVIII rend une ordonnance qui lui accorde un bénéfice à l'Opéra, dans *Britannicus*, avec le concours de toute la Comédie-Française.

De mémoire d'homme, on ne vit pareille affluence. Le contrôle enregistra trente-neuf mille francs de recette.

Nécessairement on parla de rendre à l'illustre tragédienne sa qualité de sociétaire et de lui rouvrir les portes de la salle Richelieu ; mais Duchesnois poussa des clameurs si perçantes, mais les *Carcassiens* montrèrent le poing d'un air si furieux, que Georges, fatiguée de luttés, dit au ministre :

— Mon Dieu ! n'insistez pas. Je suis à Paris, peu m'importe le parterre devant lequel on me permettra de jouer. Qu'on m'envoie à l'Odéon !

C'était là positivement le parti le plus sage. Le public ne regarde jamais l'enseigne d'un théâtre. Il va saluer ses artistes de prédilection partout où ils se trouvent, et Georges fit passer la Seine, chaque soir, à deux ou trois mille spectateurs.

Elle reprit à l'Odéon ses grands rôles, Sémiramis, — Mérope, — Idamée, — Clytemnestre, imposantes créations, que mademoiselle Félix ne se crut pas de force à ranger dans son répertoire.

Entre le talent de Georges et celui de Rachel il y a tout un monde. Mademoiselle Félix faisait vibrer les cordes dont son professeur avait pu lui donner le diapason, c'est-à-dire les cordes de l'ironie, de la colère, du désespoir ; mais la sensibilité, mais la tendresse, mais les larmes lui faisaient absolument défaut. Georges avait

toutes les qualités que Rachel possédait et toutes celles qui lui manquaient. Jamais actrice n'a saisi le côté passionné d'un rôle avec un tact plus merveilleux, avec une pénétration plus vive. Mademoiselle Georges, si nous pouvons risquer le mot, flairait son public. En aucun temps il ne lui arriva de manquer l'effet qu'elle voulait produire. Il s'échappait de tout son être un magnétisme irrésistible qui tenait la salle entière suspendue à son geste et à son regard. Ce regard avait une expression si victorieuse, que le silence, chez la tragédienne, était parfois aussi émouvant que le discours. Elle abordait les situations neuves avec cette audace altière que donne le génie, couvrant tout de la majesté de sa nature, et passant, par de brusques et sublimes transitions, des larmes au rire, et du rire à la terreur. On a constamment défié Rachel d'acquérir semblable puissance.

Au nombre des principaux fournisseurs de l'Odéon se distinguait alors M. Soumet. Dans sa pièce de *Saül*, il confia le rôle de la pythonisse à mademoiselle Georges. Puis il composa pour elle une *Cléopâtre* et une *Jeanne d'Arc*. Cette dernière pièce eut un succès à bouleverser Paris. Ligier dans le rôle du duc de Bourgogne, Joanny dans celui du père de Jeanne, et Provost chargé de représenter Bedford, secondèrent dignement l'héroïne lorraine. En aucun temps l'Odéon n'eut des acteurs plus aimés du public et ne palpa de plus énormes recettes.

Après de nouvelles créations dans *Jeanne Shorr* de Liadières, dans les *Machabées* et dans le *Comte Julien*, mademoiselle Georges, rappelée en province, va pour la seconde fois y moissonner des palmes tragiques.

On lui fait de riches propositions de la part du théâtre

d'Amsterdam. Elle les accepte, passe la frontière hollandaise, et revient à Paris, en 1829, reprendre à l'Odéon ses soirées triomphales.

Une troupe magnifique s'apprête à la soutenir. Cette troupe compte dans ses rangs Ligier, mademoiselle Noblet, brillante étoile disparue depuis sous un nuage, Lockroy, Marius, Éric Bernard, Stokclet, Duperray, Vizentini, Ferville, et, plus tard, Frédérick-Lemaître. Avec une partie de ces nobles auxiliaires, Georges fait sa rentrée dans les *États de Blois* par le rôle de Marie de Médicis. Outre la reprise sur toute la ligne de son répertoire tragique, elle crée les principaux rôles dans *Christine* de Dumas, — dans *Une fête de Néron*, — dans *Norma* de Soumet, — dans la *Maréchale d'Ancre* d'Alfred de Vigny, — et dans *Jeanne la Folle* de Fontan. Déjà le romantisme commençait à poindre. L'Odéon donnait l'exemple des premières audaces.

Frédérick-Lemaître arrêta mademoiselle Georges au moment où elle allait paraître dans *Jeanne la Folle*.

— Ma chère, dit-il, vous n'êtes pas assez en haillons. Déchiquetez - moi ce manteau royal, faites - en des loques... très-bien ! Maintenant vous êtes superbe !

Et, en effet, au grand scandale des classiques, la reine déguenillée vit applaudir énergiquement son entrée en scène.

Toutes ces pièces ouvraient à la tragédienne de nouvelles et larges perspectives. Mademoiselle Georges n'a jamais été la femme ni des traditions obstinées, ni de la routine. Elle acceptait les métamorphoses de l'art. Au bessein même elle les provoquait et soutenait la hardiesse des novateurs.

Il y avait, à cette époque, dans l'administration drama-

tique, un homme extrêmement habile, et qu'on prendra toujours pour modèle dès qu'il s'agira de peindre un directeur inépuisable en ressources et plein d'initiative. On devine que nous parlons de Harel. Ancien préfet des Landes sous l'Empire, destitué par la branche légitime, chassé du territoire en même temps que Boulay (de la (Meurthe) ¹, dont il partagea cinq ans l'exil, Harel eut un destin bizarre. Éternellement jeté dans les tempêtes, il sut les affronter avec un calme prodigieux, et maintint sa barque à flot par des manœuvres quelquefois suspectes, mais toujours héroïques. La Restauration lui ayant permis de rentrer en France, il fonde un journal appelé le *Miroir*, fait le coup de plume avec intrépidité, conquiert la direction du second Théâtre-Français, y fomenta la révolte littéraire, bat les classiques à plate couture, et passe à la direction de la Porte-Saint-Martin pour y remporter de plus éclatants triomphes. Il est accompagné d'une troupe superbe. Véritable Jeanne d'Arc romantique, mademoiselle Georges tient la bannière et marche en tête des combattants.

La tragédie a rendu son aurore brillante; maintenant c'est le drame moderne, c'est l'art nouveau qui fera resplendir son automne.

Après une reprise de *Christine*, Harel met successivement à l'étude la *Tour de Nesle*, — *Périnet Leclerc*, — *Lucrece Borgia* ², — la *Chambre ardente*, — *Marie*

1. Le même que la République de 1848 devait élever plus tard à la vice-présidence.

2. Il y eut une telle frénésie d'applaudissements après le premier acte de cette pièce, que mademoiselle Georges, succombant sous le poids de l'émotion, dit à Victor Hugo : « Ah ! mon ami, je n'aurai jamais la force de continuer ! » Cependant elle acheva son rôle et ne fut pas une minute au-dessous d'elle-

Tudor, — la *Famille Moronval*, — les *Malcontents*, — le *Manoir de Montlouvier*, — la *Guerre des Servantes*, — *Jeanne de Naples*, — *Isabeau de Bavière*, — la *Marquise de Brinvilliers*, — les *Sept Enfants de Lara*¹, — la *Vénitienne*, — *l'Impératrice et la Juive*, — et la *Nonne sanglante*, toutes pièces audacieuses qui souffletent la vieille école, et où mademoiselle Georges déploie la magnificence de son génie. Pour chanter dignement cette épopée du romantisme, il faudrait un autre Homère. Bien certainement la plupart des drames dont nous venons de donner le titre ne sont pas des merveilles; mais, devant le jeu de la grande actrice et devant sa puissance, on oubliait les défauts de la pièce pour n'en voir que les beautés. « Elle vainquit avec les poètes, dit M. Édouard Plouvier dans une étude remarquable, et sut faire une gloire d'un jour aux œuvres qui, pour entrer au temple de l'avenir, manquaient du style, cette clef d'or. »

Le lendemain de la représentation de *Lucrèce Borgia*, Victor Hugo écrivait :

« Mademoiselle Georges passe comme elle veut et sans effort du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle fait applaudir et elle fait pleurer. Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdemona. »

même. Harel fit composer par Piccini la musique de la scène fameuse où les chants mortuaires alternent avec les chants joyeux d'un festin. Chacun frémît encore en se rappelant l'apparition de Lucrèce au milieu des convives. Le drame moderne n'a jamais eu d'effet plus terrible.

1. Cette œuvre de Félicien Mallefille unissait de grandes qualités dramatiques à une obscurité de plan vraiment insensée. Frédéric Soulié disait de ce drame bizarre : « C'est un palais qui manque de fenêtres. » Aujourd'hui mademoiselle Georges ne sait pas encore si tel ou tel personnage de la pièce était son fils ou non.

Plus tard, à propos de *Marie Tudor*, il ajoutait :

« Depuis le sourire charmant par lequel elle ouvre le second acte jusqu'au cri déchirant par lequel elle clôt la pièce, il n'y a pas une des nuances de son talent qu'elle ne mette admirablement en lumière. Elle crée dans la création même du poète quelque chose qui étonne et qui ravit l'auteur lui-même ; elle caresse, elle effraye, elle attendrit, et c'est un miracle de son talent que la même femme qui vient de vous faire tant frémir vous fasse tant pleurer. »

Le jour où Rachel, après son médiocre succès dans *Angelo*, voulut étudier *Marie Tudor*, Victor Hugo lui dit :

— Très-volontiers, Mademoiselle. Mais il faut, avant tout, me suivre chez la célèbre actrice qui a créé le rôle. Seule, elle peut vous dire ce qu'il a de grand et de majestueux.

— Moi, prendre des leçons de Georges !... Allons donc ! jamais ! cria l'orgueilleuse Hermione.

— En ce cas, Mademoiselle, dit le poète, *Marie Tudor* ne sera pas représentée à la Comédie-Française.

Rachel, comme beaucoup d'actrices de l'époque présente, n'abordait jamais les rôles médusiens. Ces dames n'acceptent que les rôles sympathiques. Leur talent manque de nerf et ne sait en aucun cas manier la terreur. « Aussi, de nos jours, dit encore M. Édouard Plouvier, la comédie avance ; mais impossible de sortir de ce dilemme : Ou Shakspeare est un sot, ou le drame recule. »

Un destin fatal voulut que les plus beaux succès de la direction Harel se trouvassent en lutte avec le décourage-

ment jeté dans la population par les troubles qui signalèrent les débuts du règne de Louis-Philippe. L'enterrement du général Lamarque, les fusillades de la rue Transnonnain, les massacres du cloître Saint-Merry, vinrent détruire tour à tour les plus riches espérances du directeur. A la sixième représentation de la *Tour de Nesle*, on ferma les portes pour laisser passer l'émeute et les charges de dragons. Bientôt la susceptibilité du pouvoir acheva la ruine du malheureux théâtre.

Au moment où le *Pacte de famine* ramenait un peu d'or dans la caisse, M. Cavé jugea convenable d'interdire ce drame, et la défense de donner une seconde représentation de *Vautrin* fut le coup de grâce.

Harel, le Napoléon des directeurs, eut son Waterloo.

Mademoiselle Georges, décidée à reprendre ses voyages, alla donner des représentations en Italie, en Autriche, visita de nouveau Saint-Pétersbourg et conduisit Melpomène jusqu'au fond de la Crimée. De retour à Paris, en 1842, elle joua aux Italiens *Britannicus* et *Lucrèce Borgia*. Poussé par Rachel, M. Buloz, alors commissaire royal auprès de la Comédie-Française, intrigua de toutes ses forces afin d'obtenir qu'on réduisit mademoiselle Georges au silence. Une telle injustice eût été par trop criante : le ministre n'osa point la commettre, et chaque représentation des Italiens fut un triomphe. Mademoiselle Mars y donna le signal des applaudissements dans une loge d'avant-scène.

Pendant les entr'actes, elle parcourait les couloirs en criant aux journalistes :

— Eh bien, où est votre Rachel?... à cent pieds sous terre!... Reconnaissez-vous enfin la véritable reine tragique?

Obéissant nous ne savons à quel conseil maladroit ou perfide, et voulant disputer le sceptre à sa glorieuse rivale, mademoiselle Félix osa provoquer Georges à un combat devant le parterre. Hélas ! elle n'eut pas même la consolation de balancer un instant la victoire !

Cette bataille fameuse eut lieu aux Italiens.

Rachel jouait le rôle d'Ériphyle dans *Iphigénie en Aulide*, et Georges remplissait celui de Clytemnestre. Mademoiselle Félix fut littéralement écrasée. Pâle, frémissante, elle suivait dans les coulisses, une brochure à la main, les tirades de Clytemnestre, et s'arrachait les cheveux avec désespoir, en disant :

— Mon Dieu ! je n'arriverai jamais là... Quelle vigueur !

Au moment où mademoiselle Georges était en scène, un coup de sifflet honteux se fit entendre. Il partait d'une région de l'orchestre où se trouvait le jeune Raphaël Félix.

— Ceci n'est pas pour moi, sans doute ? dit Clytemnestre à la salle avec majesté.

Tous les spectateurs se levèrent par un élan d'énergique protestation. Deux cents bouquets tombèrent aux pieds de l'illustre tragédienne, et, cinq minutes durant, les bravos l'empêchèrent de continuer son rôle. Quand Rachel reparut, après cette ovation provoquée par l'imprudence de ses partisans, on vit son œil briller de colère.

Elle osa dire, vers la cantonade et en laissant échapper un geste de dédain :

— Mais ôtez donc ces fleurs ! On ne peut plus marcher.

Des coups de sifflets, mieux nourris que le précédent,

accueillirent cette insolente boutade. Personne ne protesta.

— La cause est jugée, dit Victor Hugo. Nous venons de voir la statuette à côté de la statue. Quelle réduction !

Mademoiselle Félix, en vertu des promesses de l'affiche, devait jouer le *Moineau de Lesbie* à la fin de cette soirée. Furieuse de l'humiliation qu'elle venait de subir, elle monta dans sa loge, prit ses habits de ville et disparut. On supplia le public de vouloir bien entendre, au lieu de la pièce annoncée, un grand air de madame Viardot.

— Certainement, cria-t-on dans la salle : nous acceptons le rossignol à la place du moineau !

Signant un engagement au second Théâtre-Français, sous la direction Lireux, mademoiselle Georges y reprit tous ses rôles. Elle se montra dans *Marie Tudor* avec madame Dorval ¹, qui jouait Jeanne. Puis on entendit sur le boulevard du Temple un long cri d'enthousiasme populaire. L'affiche de la Gaité annonçait Georges dans la *Chambre ardente*. Cent représentations successives rappelèrent à la grande interprète du drame moderne les triomphes de ses beaux jours.

Elle créa au même théâtre la *Folle de la Cité*, de Charles Lafont. Vers 1843, cédant aux instances d'Alexandre Dumas, et secondée par Frédérick-Lemaître, elle donna vingt représentations de la *Tour de Nesle* à la Porte-Saint-Martin. Quatre mille francs de recette furent enregistrés tous les soirs.

1. Les deux illustres comédiennes étaient amies intimes. Dans ses derniers jours si tristes et si tourmentés, Dorval trouva le cœur de Georges plein de dévouement, de consolations et de sacrifices.

Nous ne parlerons ni d'un retour à l'Odéon, ni d'un engagement de courte durée au Théâtre-Historique. L'âge était venu, l'âge impitoyable, qui laisse le génie debout sur les ruines du corps, et ne permet une réédification passagère de ces ruines qu'au prix de fatigues dangereuses et d'un anéantissement physique plus absolu. Georges quitta la scène pour accepter au Conservatoire les fonctions d'inspectrice, que mademoiselle Mars remplissait avant elle.

Cette place était purement honorifique. M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, faisait la sourde oreille quand Célimène disait :

— Au moins, Monsieur, donnez-nous des pensions, puisque nous n'avons pas de croix d'honneur !

La Comédie-Française ouvrit une dernière fois ses portes toutes grandes à son ancienne reine, afin qu'elle pût adresser au public des adieux solennels. Rachel était alors en Russie. On pria le père Félix de vouloir bien mettre pour un soir la loge de sa fille à la disposition de la bénéficiaire.

— Ah ! tiable !... non, c'est imbossible, répondit le digne enfant d'Abraham. Rachel serait fexée. Bourguoi ne bas m'afoir bréfenu?... Ch'aurais égrit à Saint-Béterspourg.

Entendant cette absurde et judaïque réponse, Augustine Brohan haussa les épaules et courut offrir sa propre loge à la grande tragédienne.

Georges se montra dans *Rodogune* au milieu d'une affluence de spectateurs, étonnés de lui trouver encore tant de force tragique. Dieu, ce soir-là, fit un miracle. Il lui rendit vingt-cinq ans, la verve de sa jeunesse et les rayons de sa gloire.

« Mademoiselle Georges, dit Théophile Gautier, ressemble, à s'y méprendre, à une médaille de Syracuse ou à une Isis des bas-reliefs éginétiques. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques; le nez, mince et droit, occupé d'une narine oblique et passionnément dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité magnifique; la bouche est puissante, aiguë à ses coins, superbement dédaigneuse comme celle de Némésis vengeresse qui attend l'heure de démuseler son lion aux engles d'airain. Cette bouche a pourtant de charmants sourires, épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas, quand elle veut exprimer les passions tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne. Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement, et termine par un contour majestueux ce profil, qui est plutôt d'une déesse que d'une femme. Une singularité remarquable du col de mademoiselle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contour renflé et soutenu qui lie les épaules au fond de la tête sans aucune sinuosité. L'attache des bras a quelque chose de formidable par la vigueur des muscles et la violence du contour. Un des bracelets d'épaule ferait une ceinture pour une femme de taille moyenne. Mais ils sont très-blancs, très-purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine et par des mains mignonnes, frappées de fossettes, de vraies mains royales, faites pour porter le sceptre et pétrir le manche du poignard d'Eschyle et d'Euripide. »

Le grand admirateur de la forme pouvait seul nous donner ce portrait splendide.

Dans ces derniers temps, il restait encore à la célèbre tragédienne des traces de cette merveilleuse beauté qui a mis deux siècles à ses genoux. Elle conservait la noblesse et la majesté de son regard, sa fière prestance, et l'on admirait toujours cette main de reine, attachée à un bras dont le modèle est perdu depuis Phidias.

Mademoiselle Georges mourut le 10 janvier dernier, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Elle était née en 1786. La Maison de l'Empereur a payé les frais de son convoi.

GÉRARD DE NERVAL

Gérard Labrunie , dit Gérard de Nerval , est né le 21 mai 1808 , dans une des rues qui avoisinent le Palais-Royal. Son père était un ancien officier de l'Empire.

Gérard enfant connut à peine le baiser maternel. Beaucoup des soldats de Napoléon emmenaient leurs femmes avec eux , ne craignant pas de les associer à cette maîtresse chérie, la Victoire, qui les accompagnait d'un bout de l'Europe à l'autre. Élevé par un de ses oncles aux environs de Paris , dans les riantes campagnes d'Ermenonville , où l'herbier de Jean-Jacques recueillit tant de trésors , l'enfant gagna en santé et en vigueur ce qu'il perdait en caresses. On le laissait courir, comme un chevreau, dans les prés, sous les avenues des bois, ou sur la rive verdoyante des lacs en miniature alimentés par la Nonette et la Thève. Revenant d'une de ces courses et jouant, à la fin d'un beau jour d'avril, au seuil de la mai-

son de son oncle, Gérard vit paraître un homme à la figure hâlée, qui s'arrêta devant lui, jeta le manteau sous lequel se cachait son uniforme, et dit en lui ouvrant les bras :

— Me reconnais-tu ?

— Oui, tu es mon père ! dit l'enfant sans hésiter.

La nature a de ces révélations soudaines; le battement du cœur devance tous les discours. Gérard était âgé de dix-huit mois au départ de ses parents : il n'avait pu garder au fond de sa mémoire qu'une vague image des deux personnes qui s'étaient penchées sur son berceau.

— Et ma mère ? balbutia-t-il, où est ma mère ?

L'officier, sans répondre, l'étreignit contre son cœur. Deux larmes descendaient le long de ses joues. Il montra le ciel à Gérard, qui comprit et pleura. Sa mère était morte en Silésie d'une fièvre inflammatoire.

Condamné au repos par l'exil de l'Empereur à Sainte-Hélène, le soldat put s'occuper de l'éducation de son fils. Un long séjour en Prusse, en Autriche et dans les provinces Danubiennes, l'avait familiarisé avec la langue allemande. Il possédait même quelque teinture des langues orientales, et Gérard, moins de deux années après le retour de son père, était devenu polyglotte presque sans étude. On l'envoya à Paris, au collège Charlemagne.

Il y obtint toujours les premières places en version et les dernières en thème, signe caractéristique d'un esprit supérieur. La version veut du génie, le thème ne demande que de la patience. Il tâtonne et rétrograde, quand sa compagne audacieuse va de l'avant. Celle-ci est l'image du progrès; elle marche de conquêtes en conquêtes, tandis que le thème ne quitte jamais son ornière. La ver-

sion fait les grands hommes, le thème fait les rois citoyens, les députés du centre et les bonnetiers. Napoléon était fort en version, Louis-Philippe était fort en thème.

Gérard passait les vacances chez son oncle. Il invitait à danser les jeunes paysannes aux fêtes d'Ermenonville, sur une grande pelouse verte, encadrée d'ormes et de tilleuls ¹. Nous le laisserons un instant parler lui-même.

« J'étais, dit-il, le seul garçon dans cette ronde, où j'avais amené ma compagne toute jeune encore, Sylvie, une petite fille du hameau voisin. Je n'aimais qu'elle, je ne voyais qu'elle jusque-là.

« Tout d'un coup, suivant les règles de la danse, une blonde, grande et belle, qu'on appelait Adrienne, se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais.

« En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main.

« Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi. La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle, et

1. Voir les scènes pittoresques racontées dans *Sylvie*. Cette nouvelle contient de précieux détails biographiques. Elle a été publiée par la *Revue des Deux-Mondes* avec le plus éclatant succès. On y trouve quelque chose de la mélancolie douce et mystérieuse des Mémoires de Goethe. L'éditeur Giraud l'a réunie aux autres nouvelles de l'auteur : *Angélique*, — *Jemmy*, — *Octavie*, — *Isis*, — *Émilie*, — *Corilla*, sept perles dans le même écrin. Ce volume, édition compacte, a pour titre les *Filles du Feu*. Le même éditeur a publié de Gérard de Nerval un recueil intitulé *Contes et Facéties*.

aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent les malheurs d'une princesse enfermée par la volonté d'un père.

« A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif.

« Elle se tut, personne n'osa rompre le silence.

« La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis.

« Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches qui furent tressées en couronne, et je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclairaient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrix du Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures.

« Adrienne se leva.

« Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux et rentra au château.

« C'était, nous dit-on, la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France. Le sang des Valois coulait dans ses veines. Pour ce jour de fête on lui avait permis de se mêler à nos jeux. Le lendemain, elle repartit pour un couvent où elle était pensionnaire ¹. »

Cet épisode de la jeunesse de Gérard de Nerval est authentique. Sa destinée s'y rattache étroitement.

1. *Les Filles du Feu*, pages 134 et 135.

Il reprit le chemin du collège Charlemagne, emportant dans son cœur le souvenir de celle que nous continuerons de nommer Adrienne. Il rêva de cette douce et rayonnante image sur les bancs d'une classe de philosophie, composant des vers en l'honneur de la blonde apparition des pelouses d'Ermenonville, étudiant la métaphysique dans ses rêves et la logique dans ses espérances. Toute sa science d'argumentation se réduisait à ceci : les vacances approchent ; elle doit revenir au château, donc je pourrai la revoir.

Hélas ! Adrienne, cette année-là, n'eut point de vacances. Gérard sut qu'on la destinait à la vie religieuse. Elle devait prendre l'habit de novice à son couvent. Le jeune homme voyait s'envoler son espoir.

Il se réfugia dans l'étude pour échapper au chagrin.

Les poésies allemandes composaient alors ses lectures ; il lui vint à l'esprit de traduire le drame de *Faust*, moitié en prose, moitié en vers, et c'est encore aujourd'hui la traduction la plus estimée que nous ayons de l'œuvre de Goethe. Plus d'une fois le grand poète lui-même en fit l'éloge. Un soir, vers le milieu de l'année 1827, Goethe, dinant avec Eckermann, feuilletait un livre ouvert à sa droite et parcourait çà et là quelques passages, en donnant des marques d'approbation très-vives.

— Que lisez-vous là, Maître ? demanda son hôte.

— Une traduction de mon *Faust*, en langue française, par Gérard de Nerval, répondit Goethe.

— Ah ! oui, je sais, fit Eckermann avec un ton légèrement dédaigneux, un jeune homme de dix-huit ans. Cela doit sentir le collège ?

— Dix-huit ans ! s'écria Goethe, vous dites que mon traducteur a dix-huit ans !

— Oui, Maître. J'ai pris des informations; le fait est exact.

— Eh bien, retenez ce que je vais vous dire, continua le poète : cette traduction est un véritable prodige de style. Son auteur deviendra l'un des plus purs et des plus élégants écrivains de France.

— Croyez-vous ? dit Eckermann confondu.

— Si je le crois ! Vous n'avez donc pas lu ce livre ?

— J'avoue que l'âge du traducteur m'inspirait quelque défiance.

— Eh bien, vous avez eu tort. Je n'aime plus le *Faust* en Allemand ; mais dans cette traduction française tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. Il me passe par la tête des idées d'orgueil, quand je pense que mon livre se fait valoir dans une langue sur laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans. Je vous le répète, ce jeune homme ira loin.

La plus éclatante louange ne vaut pas cette anecdote, et Gérard de Nerval avait le droit d'en être fier.

Pourtant aucun de ceux qui le connaissaient ne se souvient de la lui avoir entendu raconter. L'auteur de la traduction de *Faust* et de tant de merveilleux ouvrages, dont la saine littérature s'est enrichie, était l'homme simple, l'homme modeste par excellence. Il ne suivait pas l'exemple du plus grand nombre de nos écrivains, qui embouchent quodiennement la trompette et sonnent des fanfares en leur propre honneur. Doux comme un agneau, timide comme une jeune fille, Gérard ne parlait jamais de lui-même. Il rougissait quand on s'entretenait de ses œuvres avec éloge ; il se croyait le plus humble et le dernier des combattants dans cette grande arène des lettres, où tant de gens se posent en

matamores, la tête en l'air, le regard audacieux et le poing sur la hanche. Constamment recueilli dans sa pensée, trouvant dans sa douce philosophie une consolation aux injustices et aux déboires, il ne se plaignait de personne, il n'était jaloux de qui que ce fût.

Gérard savait que nous avons les littérateurs des jambes et les littérateurs de la tête.

Les premiers n'ont souvent publié qu'un seul article, qu'une seule pièce, qu'un seul livre, reproduit de vingt manières différentes et sous toutes les formes. Dégagés des pénibles préoccupations du travail, ne portant pour tout bagage qu'une vessie gonflée au souffle de l'orgueil, ils courent nécessairement plus vite que les autres et attrapent croix et pensions. Voilà pourquoi nous les appelons les littérateurs des jambes : que ce titre leur soit léger !

Quant aux littérateurs de la tête, c'est autre chose. Ils pâlisent dans les veilles, laissent leurs jarrets inactifs, stimulent éternellement leur cerveau, restent en place, produisent beaucoup et n'obtiennent rien. C'est logique. Les uns sont les frelons, les autres sont les abeilles.

Butinant çà et là, chaque jour, au milieu des plaines fleuries de l'imagination, Gérard apportait des richesses à la ruche et garnissait les alvéoles du suc le plus pur. Il ne se posait jamais sur le souci de la politique, où l'on ne cueille que l'amertume. Plus qu'un autre il aurait eu droit à la récompense, et nous avons vu les mouches paresseuses manger son miel. Il est mort de faim, de misère et de désespoir.

N'anticipons pas sur les détails de ce drame sinistre.

Berlioz trouva les chœurs du *Faust* si brillants, qu'il demanda permission à Gérard de les mettre en musique.

Le jeune homme avait conquis de prime abord un rang distingué dans les lettres. On lui écrivit du *Mercur de France* pour obtenir quelques articles. Ce journal était sous la direction du bibliophile Jacob, qui, à cette époque ¹, couvrait de son patronage littéraire les Gautier, les Janin, les Dumas, et qui eut le bon goût d'accueillir le nouveau venu sans trop l'humilier. Gérard donna au *Mercur* d'autres traductions allemandes et des morceaux de poésie remarquables ².

Il se lia intimement avec toute la bande des littérateurs insurgés contre l'école classique; on lui fournit des armes pour se joindre à l'émeute.

Trois cercles littéraires s'ouvraient à cette jeunesse ardente : celui de Charles Nodier, celui de Béranger et celui de Victor Hugo. Chez le père de la *Fée aux miettes* on causait, chez l'auteur du *Dieu des bonnes gens* on chantait; mais dans le troisième cercle on rugissait. Ce fut le plus fréquenté. Le temps était à la guerre. On demandait à grands cris une bataille. Victor Hugo fut nommé généralissime.

Nous avons fait ailleurs l'histoire de cette grande mêlée, où l'on retrouva M. Viennet au nombre des morts, le crâne ouvert par une massue romantique.

Gérard profitait des suspensions d'armes pour glisser çà et là quelques pièces au théâtre. Il fit jouer une charmante petite comédie en trois actes, *Tartuffe chez Molière*, et lut ensuite à l'Odéon le *Prince des sots*, autre comédie fort originale, que le comité de lecture reçut avec acclamations. La pièce était en vers. Harel, qui ad-

1. 1828.

2. Avant la publication de *Faust*, il avait déjà fait imprimer deux volumes de vers, l'un intitulé *Souvenirs de nos Gloires*, et l'autre *Élégies nationales*.

ministrant ce théâtre, avait la poésie en haine profonde. Il se moqua de l'enthousiasme du comité, jeta le *Prince des sots* au fond d'un carton et l'y laissa gémir si longtemps, que Gérard, le plus doux et le moins processif des hommes, eut recours au papier timbré pour arracher sa pièce à une séquestration arbitraire. Voyant une condamnation en perspective, Harel appela l'auteur et lui dit :

— Ma foi, mon cher, je vous croyais un garçon d'esprit.

— Ah ! fit Gérard. Est-ce que vous changez d'opinion ?

— Oui, si vous persistez à ne pas mieux entendre vos intérêts.

— Je les entends à merveille, ce me semble. Ma pièce est reçue depuis dix-huit mois. Tous les tribunaux vous condamneront à la jouer.

— Bon ! j'attendais cette réponse. Insensé ! double insensé que vous êtes ! s'écria le directeur, joignant les mains d'un air désespéré. Si je joue votre pièce, vous êtes mort.

— Diable ! fit Gérard.

— Je ne donnerais plus un sou de votre avenir.

— Mais pourquoi ?

— Parce que votre première comédie a trois actes, parce que la seconde en a deux, parce qu'au lieu d'aller *crescendo* vous allez *degringolando*... Pardonnez-moi ce latin de cuisine ; mais il rend parfaitement ma pensée. Vous marchez dans une fausse route, mon cher. Est-ce que les hommes de votre talent doivent offrir au public des pièces en deux actes ? si donc ! Prenez la plume, mettez-vous à l'œuvre, écrivez-moi cinq actes, cinq grands actes avec tableaux. Soyez de votre siècle et de votre école, que diable !

— Hum ! cinq actes, balbutia Gérard, c'est dur, pour moi surtout qui n'entends rien à la charpente.

— Allons donc ! Voulez-vous un sujet ? Je vous en propose un superbe.

— Quel sujet ? demanda le jeune homme, qui commençait à tomber dans le piège.

— *Charles VI*, dit Harel, faites-moi sur l'heure un *Charles VI*. Époque délicieuse ! Le vieux Paris dans toute sa splendeur. Vivent les Bourguignons ! à bas les d'Armagnac ! Tête-Dieu ! sang-Dieu ! damnation ! potence et mort ! enfer !.... Et la grande figure d'Isabeau se dressant au-dessus de tout cela !.... Hein ? qu'en pensez-vous !

— Je pense que ce sera magnifique.

— A la bonne heure. Travaillez, apportez-moi le drame ; je le joue sur-le-champ avec l'élite de ma troupe.

Gérard sortit et se hâta de donner contre-ordre à son avoué et à son huissier. C'était bien sur quoi comptait Harel. Il prévoyait, en outre, que le jeune homme, dans son inexpérience et dans sa précipitation, allait accoucher de quelque œuvre impossible qui le dégagerait de sa parole. Effectivement Gérard, allumé outre mesure et organisant son travail sur des proportions gigantesques, ne fit qu'un bloc de l'histoire du règne, n'oublia pas le moindre événement, entassa personnages sur personnages, intrigue sur intrigue, et apporta au bout de six semaines une pièce monstre, qu'on aurait pu représenter peut-être, mais en y consacrant trois soirées successives.

L'art n'était pas encore arrivé à ce comble de progrès. Gérard de Nerval avoua, en riant, qu'il avait construit une autre barque de Robinson, et qu'il était impossible de la mettre à flot.

Depuis, à l'exception de l'*Alchimiste*, joué à la Renais-

sance, du *Chariot d'enfant* et de l'*Imagier de Harlem* représentés à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin, et de *Misanthropie et Repentir*, traduit de Kotzebue, il n'a plus essayé de faire de pièces. « Au milieu de ce chaos d'incidents dramatiques entassés, de nos jours, au théâtre, dit-il, je ne trouve pas mon *fiat lux*. » Pourtant, malgré son inexpérience de la scène, il n'a jamais été sifflé ; cela tient à son goût parfait. Rien n'accroche dans son style. Quoique appartenant à l'école romantique, Gérard de Nerval est classique par sa pureté.

Il revint à ses traductions favorites. Au commencement de 1830, il publia un recueil complet des poètes allemands et un choix très-étudié des œuvres de Ronsard. A la même époque, le *Cabinet de Lecture*, fondu depuis avec le *Voleur*, inséra de Gérard un conte comique du plus désopilant effet. Nous avons pu le relire en feuilletant les collections : il s'appelait la *Main de gloire*.

Quand la Révolution de Juillet éclata, le jeune auteur entra dans sa vingt-deuxième année. Nous ne le soupçonnons pas d'avoir pris le fusil pendant les Trois Jours. Seulement il mêla sa voix au chœur général entonné par le peuple victorieux, imitant ses confrères les poètes, qui firent alors pleuvoir sur Paris un déluge de strophes héroïques ¹.

Pendant les quatre premières années de sa vie d'écrivain, il déploya une activité de plume prodigieuse. Ceux qui le fréquentaient à cette époque comprenaient que le travail était pour lui une distraction nécessaire. Essayait-il de se reposer un instant, de sombres rêveries assiégeaient son âme. Il pensait toujours à cette douce

1. Il nous a été impossible de retrouver celles de Gérard, non plus que l'Ode qu'il dédia aux Polonais, et que nous avons lue au collège.

jeune fille, si svelte, si élancée, à cette blonde chanteuse du parc d'Ermenonville, ensevelie maintenant au fond d'un cloître. Adrienne a prononcé des vœux : elle est à jamais perdue pour lui.

Un soir, au théâtre de l'Opéra-Comique, assis dans une stalle d'orchestre, le jeune homme regardait le spectacle avec indifférence, quand tout à coup il est saisi d'un brusque tressaillement.

En face de lui, sur la scène, une actrice paraît.

La figure de cette actrice, sa taille, ses longs cheveux dorés, sa démarche, tout lui rappelle Adrienne ; elle chante, c'est la voix de la jeune fille du parc.

— Oh ! non, non ! se dit Gérard, je suis le jouet d'un rêve !

Il se précipite hors du théâtre, la tête en feu, l'imagination en délire. Au bout d'un quart d'heure il rentre. Le même effet se produit, le visage d'Adrienne est devant ses yeux. Il profite d'un entr'acte, monte dans les coulisses, cherche la femme qui cause son trouble et l'aperçoit environnée de courtisans et d'adorateurs. Gérard s'approche palpitant. Plus il la contemple, plus il est frappé de cette ressemblance miraculeuse. Décidément ce n'est point un effet de la perspective, il lui est défendu de croire à une illusion de la rampe. C'est Adrienne, c'est elle-même ! La voyant sourire aux cajoleries et aux fadeurs qu'on lui débite, il sent une sueur froide inonder ses tempes, ne lui adresse pas un mot et s'éloigne.

Le lendemain il se met à douter de nouveau. Adrienne au théâtre, allons donc ! Une petite fille des Valois, une noble enfant, élevée à l'ombre du sanctuaire, n'a pu de la sorte passer sans transition du cloître aux coulisses.

— Par le ciel ! s'écrie-t-il, j'en aurai le cœur net.

Courant aux messageries, il prend la voiture de Senlis, et descend, trois ou quatre heures après, dans ce hameau témoin de ses jeux d'enfance. Son vieil oncle est mort ; il ne connaît presque plus personne. C'est égal, il questionnera tout le monde. A ses interrogations multipliées il n'obtient d'abord aucune réponse satisfaisante. Enfin, une paysanne de l'endroit, Sylvie, cette même jeune fille que jadis il a conduite au bal du château, à ce bal dont Adrienne était la reine, Sylvie, fatiguée d'entendre répéter toujours la même question : « Qu'est devenue la religieuse ? » s'écrie sur un ton d'humeur :

— Ah ! vous êtes terrible avec votre religieuse. Eh bien... eh bien, elle a mal tourné !

Tous les efforts de Gérard pour obtenir d'autres éclaircissements sont inutiles. La réponse de la paysanne signifie clairement qu'Adrienne n'est point religieuse. De commentaires en commentaires, le jeune homme en vient à conclure qu'elle s'est sauvée du cloître, qu'elle a rompu avec sa famille, avec le préjugé, et qu'enfin la jolie chanteuse du parc et la brillante diva de l'Opéra-Comique ne sont qu'une seule et même personne. Il reprend la voiture et se trouve, à huit heures du soir, assis, comme la veille, dans une stalle d'orchestre.

— J'irai au foyer des artistes ; je lui parlerai, se dit Gérard.

Mais il revoit la belle cantatrice dans le même cercle d'adorateurs. Il sent son âme défaillir, des larmes lui viennent aux yeux ; il quitte le théâtre, aussi avancé que le soir précédent. Le lendemain, il frappait à la porte d'Alexandre Dumas.

— Voulez-vous collaborer avec moi pour un opéra-comique ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Un opéra-comique..... J'aimerais mieux un drame, répondit l'auteur de *Henri III*.

— Non, c'est un opéra-comique et pas autre chose que nous allons faire. Je vous apporte le sujet, le titre, et voici le plan : j'ai passé la nuit à l'écrire. Il me faut un superbe rôle de femme.

Dumas lui prit le cahier des mains.

— A merveille ! je lirai, dit-il, j'examinerai... La *Reine de Saba*... Peste ! un fameux titre ! Ce soir, je dîne avec Meyerbeer ; il nous fera la musique.

— Je veux un rôle de *prima donna* très-fort, insista Gérard.

— C'est convenu.

Sortant de chez Dumas, le jeune homme se dit :

— Voilà mon moyen trouvé. Rien de plus simple. Aux répétitions, il faudra bien que je lui parle.

Huit jours après, le libretto était entre les mains de Meyerbeer. En attendant que l'illustre compositeur eût terminé son œuvre, Gérard passait toutes ses soirées à l'Opéra-Comique à contempler Adrienne, « belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairaient d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre et la montrait plus naturelle, brillant dans l'ombre de sa seule beauté, comme les Heures divines qui se découpent, avec une étoile au front, sur les fonds bruns des fresques d'Herculanum ¹ ! »

Le lecteur va croire que nous faisons du roman dans cette biographie. Qu'il se détrompe. C'est bien le portrait de Gérard de Nerval que nous traçons. Nous n'ajou-

1. Les *Filles du Feu*, page 128.

tons rien à la peinture de cette âme tendre, timide, mélancolique et rêveuse. Impossible d'écrire sa vie sans toucher à un amour qui la traverse d'un bout à l'autre, et que la mort elle-même n'a pu chasser de son cœur.

Mais pourquoi, nous dira-t-on, ne parlait-il pas à Adrienne? Une actrice est toujours abordable. Oui, sans doute, et c'est là précisément le secret des poètes. La réalité les épouvante; ils ne vont à elle qu'avec effroi. Sans cesse ils cherchent un prétexte pour rester dans le domaine de l'illusion, et cela par instinct, sans se rendre compte de leurs actes, avec la naïveté la plus candide, tout en se croyant très-malheureux des obstacles chimériques qu'ils dressent eux-mêmes devant leur affection. Gérard pensait que l'unique moyen de se rapprocher d'Adrienne était de faire un opéra-comique et de lui offrir un rôle. Par malheur, au moment où il croyait Meyerbeer occupé de la musique, l'illustre compositeur renvoya le libretto à Dumas, avec lequel il venait de se brouiller à l'occasion des *Frères corses*.

Désespéré du contre-temps, l'amoureux de la diva écrivit une longue lettre pleine de passion, l'enferma dans un bouquet acheté au Palais-Royal, chez madame Prevost, fit remettre ce bouquet à Adrienne par un garçon de théâtre, et prit une chaise de poste, dont l'attelage courut bientôt ventre à terre du côté de Naples.

Ceci, va-t-on nous dire encore, est de la folie pure. De la folie! ingrats lecteurs que vous êtes! Mais à quoi devez-vous, si ce n'est à cette originalité même du poète, les adorables récits dont il vous a donné la primeur dans la *Revue des Deux-Mondes*? Sur nos pages restreintes, dans notre cadre étroit, nous n'employons pas nécessairement les délicates nuances avec lesquelles

il peint ses sensations ; mais vous avez ainsi que nous lu ses livres, mais vous avez pleuré ces douces larmes qu'il est impossible de ne pas laisser tomber une à une sur les pages de son histoire. Trouvez-vous rien de plus merveilleux comme sentiment, rien de plus fin comme pensée, rien de plus délicat comme style ? Gérard de Nerval dicte, et la Vierge de chastes amours tient la plume.

Si, comme beaucoup d'entre vous en pareille occurrence, il eût abordé hardiment sa maîtresse, aurait-il eu les mêmes inspirations suaves ? Auriez-vous parcouru ses œuvres avec le même repos des sens, avec le même calme délicieux du cœur ? Nous le répétons, vous êtes des ingrats ! De tout ce tohu-bohu littéraire qui encombre depuis vingt-cinq ans nos cabinets de lecture, il ne restera plus rien à la fin du siècle (retenez-le, nous serons encore là peut-être pour le voir), si ce n'est les romans expurgés de Balzac, deux ou trois volumes de madame Sand et les livres de Gérard de Nerval.

Ces livres, il faut en convenir, pèchent du côté de l'invention ; mais ils sont écrits avec ce goût parfait, cette économie charmante de la phrase et cette merveilleuse sculpture de la pensée qui sont le cachet des œuvres destinées à l'avenir.

Si nos cuisiniers de lettres ne nous avaient pas habitués à leurs ragoûts monstrueux, s'ils n'avaient pas empoisonné le bon sens public, si leur poivre long n'achevait pas de vous gâter le palais chaque jour, si les journaux se décidaient enfin à jeter par la fenêtre les mets détestables qu'on sert sur leur nappe, nous verrions se réaliser bientôt ce mot de l'Évangile : *Et fiunt novissimi primi, et primi novissimi*. Les derniers deviendraient les premiers, et les premiers passeraient au dernier

rang. Comme romancier fin, pittoresque ; comme écrivain de goût et comme écrivain de style, Gérard de Nerval est au-dessus des Dumas et des Eugène Sue. A l'exemple de beaucoup d'autres hommes de lettres de l'époque, il n'a pas voulu monter sur cette locomotive ardente chauffée par les faiseurs. Il a résisté au torrent. Disciple du premier culte, on l'a vu demeurer fidèle à la religion du goût.

Gérard de Nerval avait repris le manuscrit de la *Reine de Saba* des mains d'Alexandre Dumas. Il en fit par la suite un de ses plus jolis contes des *Nuits du Rhamazan*, pour ne rien perdre de son travail ¹.

Échapper par la fuite à une préoccupation pénible, se sauver en poste loin d'un amour malheureux, voilà certes un excellent moyen de se guérir le cœur. Toutefois il ne réussit pas à Gérard de Nerval. S'arrêtant à Marseille et se baignant au Château-Vert, il fit entre deux eaux la rencontre d'une jeune Anglaise qui nageait comme une sirène. Il se hâta de plonger pour ne plus voir cette apparition gracieuse ; mais elle le rejoignit sous la vague, et, quand ils reparurent à la surface, elle lui offrit un poisson qu'elle venait de prendre.

Gérard voulait rester fidèle à ses souvenirs. Il remercia froidement la sirène, secoua sa tête ruisselante et fila sur l'eau verte comme un triton dédaigneux.

Sachant qu'elle devait prendre la route de mer, il passa par Nice et Florence pour ne plus la revoir. Mais on se rencontre inévitablement en Italie quand on voyage pour son plaisir. Tous les étrangers font les mêmes excursions, hantent les mêmes lieux, logent dans les mêmes hôtels.

1. Les *Nuits du Rhamazan* furent publiées dans le *National* en 1849.

Gérard de Nerval revit trois fois la charmante Anglaise, dont le père était un vieux baronnet cousu de guinées. Sans l'amour d'Adrienne, notre poète vivrait encore et serait aujourd'hui membre de la chambre des communes et riche à millions.

De Gênes et de Civita-Vecchia il avait écrit deux lettres brûlantes à son actrice. Arrivé à Naples, il s'aperçut que presque tout son argent était dépensé; à peine s'il lui restait de quoi prendre les quatrièmes places sur le bateau à vapeur. Il revint en France chercher une réponse à ses lettres.

De retour à Paris il accepta la rédaction d'un feuilleton de théâtre. Il pouvait ainsi perpétuellement chanter les louanges de la bien-aimée. Ce feuilleton était celui de la *Presse*¹. Gérard alternait avec Théophile Gautier, son ancien collaborateur au *Mercur*e, devenu son ami intime.

Ceux qui l'ont connu à cette époque racontent des histoires fantasmagoriques et singulières. En deux ou trois ans son patrimoine fut dissipé², non comme le dissipent ordinairement les fils de famille, en orgies et en débauche, mais en acquisitions d'objets d'art, en tableaux, en vieilles porcelaines, en toutes sortes de curiosités que les marchands de bric-à-brac lui vendaient au poids de l'or.

Dans un article de Jules Janin, consacré au jeune auteur de la traduction de *Faust*, nous trouvons ce passage :

« Il vivait au jour le jour, acceptant avec reconnaissance chacune des belles heures de la jeunesse tombées du sein de Dieu. Il avait été riche un instant; mais par goût, par passion, par instinct, il n'avait pas cessé de

1. Il rédigea par la suite les articles théâtre dans la *Charte de 1830* et dans le *Messager*.

2 Sa majorité l'avait mis en possession de la fortune de sa mère.

mener la vie des plus pauvres diables. Seulement il avait obéi plus que jamais au caprice, à la fantaisie, à ce merveilleux vagabondage dont ceux qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des devoirs, des soucis, des peines et l'estime de ses voisins les électeurs ¹, il avait acheté des morceaux de toiles peintes, des fragments de bois vermoulu, toutes sortes de souvenirs des temps passés, un grand lit de chêne sculpté ; il n'avait plus eu assez d'argent pour acheter de quoi le garnir, et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit, sur un matelas d'emprunt. Après quoi toute sa fortune s'en était allée pièce à pièce, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots ; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà pour jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche, chante, et ne songe pas à l'hiver ! laisse les soucis de l'hiver à la fourmi qui rampe à tes pieds. »

Au milieu de son papillotage habituel, Janin donne ici quelques détails véridiques ; mais il n'est pas exactement renseigné sur beaucoup de choses.

Le lit en bois de chêne, par exemple, est à lui seul toute une histoire pleine de poésie, que nous ne voulons pas raconter en entier : nous la laisserons seulement pressentir. C'était le lit où Marguerite de Valois couchait, en 1519, au château de Tours. Gérard l'acheta huit mille francs. Lorsqu'on essaya de l'installer chez lui, jamais on

1. Gérard de Nerval a été électeur de 1830 à 1834.

ne put y parvenir. Il fallut élargir les issues avec le marteau du démolisseur, absolument comme on faisait pour le carrosse de Louis XIV, quand les portes des villes étaient trop étroites.

En disant que notre poète n'avait pas de quoi garnir cette couche royale, le feuilletoniste des *Débats* est dans l'erreur. Gérard dormait à côté du meuble, par un sentiment de respect auquel venait se joindre une douce superstition.

Il croyait que les descendants des rois seuls pouvaient coucher dans le lit de leurs ancêtres ou y recevoir quelqu'un.

Pour ce qui est de l'existence de pauvre diable que Jules Janin lui attribue, même aux jours de sa splendeur, Gérard de Nerval ne la connaissait point alors. Il a pu mener la vie de bohème, sans doute; mais celle-ci n'a pas le moindre rapport avec celle dont parle Janin. Notre modeste poète ne voulait pas humilier ses amis par son *luxu*. Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Ourliac et Alphonse Karr ont pu vous le dire. Toute cette bande illustre habitait, rue du Doyenné ¹, une vieille maison deux fois séculaire. Il y avait là, outre Gérard et ceux que nous venons de nommer, des musiciens, des peintres ², des artistes de tout genre. C'était un véritable Pandémonium, un cercle à la Callot, une assemblée tapageuse, grotesque, indescriptible, au milieu de laquelle le propriétaire n'osait plus s'aventurer sa quittance à la main. Le jour où pour la première fois il eut cette indécatesse, on lui montra les panneaux de boiserie de la chambre princi-

1. Au fond de la place du Carrousel, du côté du Louvre. Cette rue est entièrement démolie.

2. Entre autres, Camille Rogier et Célestin Nanteuil.

pale, chargées de magnifiques peintures fraîchement écloses sous le pinceau de ses locataires, et on lui cria :

— Regardez, malheureux ! vous nous redevez de l'argent !

— C'est juste, dit le brave homme.

Et jamais on ne le vit reparaitre.

Pendant que les peintres s'escrimaient de la palette et les musiciens du piano, Gérard de Nerval, Théophile, Arsène Houssaye, Karr et les autres composaient pour le *Vert-Vert* mille articles petillants d'esprit et de verve.

Quant à ce joyeux *Figaro*, mort depuis sous les ciseaux de la censure, et qui a été ressuscité par M. de Villemessant, il se dirigea vers la rue du Doyenné, sûr de trouver là des barbiers de sa force, armés de fins rasoirs.

Il y a dix ou douze ans, lors des démolitions de la place du Carrousel, on vit un homme inquiet rôder autour des débris de portes, de cloisons, de chambranles. Cet homme soulevait les poutres et regardait çà et là sous les monceaux d'objets entassés, interrogeant ce chaos qui fut longtemps sans lui répondre. Enfin il poussa un cri d'ivresse, courut à l'entrepreneur des démolitions et l'amena près de cinq ou six panneaux écorchés et vermoulus.

— Combien vendez-vous cela ? demanda-t-il.

— Hum ! fit l'entrepreneur, vous voyez ?... il y a là-dessus des peintures.

— Parbleu ! je ne vous achète pas du bois à brûler.

— Des peintures de maîtres, Monsieur !

— Oh ! de maîtres !... Enfin n'importe ; je vous demande le prix.

— Cinq cents francs.

— Attendez-moi ; je suis à vous dans une demi-heure.

Et Gérard, — on a deviné que c'était lui, — traversa le pont des Saints-Pères, gagna le numéro 20 de la rue Saint-Benoît, monta au bureau de la *Revue des Deux-Mondes*, toucha l'argent de trois articles, et revint aux démolitions payer et prendre les bienheureux panneaux qui lui rappelaient tant de chers souvenirs. Chaque boiserie valait bien deux francs cinquante centimes, l'une dans l'autre.

Le plus curieux, c'est que la multitude d'objets d'art achetés par lui à diverses époques n'a jamais reçu le moindre classement. Gérard entassait le tout pêle-mêle au fond de mansardes louées dans des quartiers souvent éloignés l'un de l'autre. Il a eu jusqu'à trois de ces mansardes pleines, et, à la même époque, on ne lui connaissait point de domicile. L'imprévu était son élément. Il mangeait où il pouvait, dormait où il se trouvait; il travaillait partout, dans les rues, sur les trottoirs, ne regardant personne, isolé dans les plus grandes foules, traçant une phrase au crayon, puis en traçant une autre, et arrivant ainsi, coudoyé par les passants, jusqu'à la fin d'un livre.

A force de couvrir avec Alexandre Dumas des plans d'opéra-comique, Gérard de Nerval aida son collaborateur à faire éclore *Piquillo*. Monpou composa la musique. La pièce eut un grand succès. Dumas signa le libretto tout seul.

Il était trop heureux pour s'inquiéter beaucoup de l'absence de son nom sur l'affiche. Tous les soirs il entendait applaudir sa belle diva. Auteur anonyme, rien ne l'empêchait de rester dans la salle et de joindre ses bravos à ceux du public. Il vit donc sans trop de regret ce premier envahissement de la collaboration Dumas. Toutefois,

une autre pièce, *Leo Burkart*, faite dans les mêmes conditions que *Piquillo*, ayant été représentée l'année suivante, Gérard ne se gêna pas pour dire :

— A mon tour de signer seul.

Et Dumas fut contraint de déroger à ses nobles habitudes. Qu'en dites-vous, messieurs les ouvriers littéraires, qui avez vendu votre talent et l'honneur de votre plume? On comprenait ici la dignité de l'écrivain. Pourquoi n'avez-vous pas suivi l'exemple de Gérard de Nerval? Le droit et la justice sont pour tous. Rien ne vous obligeait à vous mettre à genoux devant l'ogre et à lui donner à dévorer vos enfants.

Nous arrivons à une époque fatale, où le deuil étendit son voile sombre entre le poète et son amour. Adrienne mourut presque subitement au milieu de ses triomphes, dans tout l'éclat de sa beauté. Nous ne parlons pas de la douleur de Gérard de Nerval. Il y a de ces coups du sort contre lesquels le courage humain ne résiste pas ; il est de ces plaies vives et saignantes qu'aucune onction n'adoucit, qu'aucun baume ne peut guérir¹.

Le séjour de Paris, à dater de cette époque, lui devint insupportable. Il ne pouvait plus rester en place. Pour chasser une pensée toujours fixe, toujours désolante, il avait besoin d'une locomotion perpétuelle, et le démon des voyages l'emportait sur son aile rapide. Il courait de l'est à l'ouest et du sud au nord, allant de Rome à Venise, de Vienne à Berlin, de Constantinople au Caire ; aujourd'hui en Europe, demain en Afrique ou en Asie.

Sa bourse était vide, peu importe ; il se confiait, comme l'oiseau voyageur, au vent de la Providence.

1. Aujourd'hui que la mort nous permet de soulever les voiles, nous pouvons dire que l'actrice tant aimée était Jenny Colon.

Un soir, à Vienne, il la trouva sous les traits d'Alexandre Weil.

Gérard cheminait tristement, n'ayant plus un kreutzer en poche. Son gîte et son souper devenaient un problème difficile à résoudre. Tout à coup on lui frappe sur l'épaule. Il se retourne.

— Quoi ! c'est vous ! s'écrie-t-il étonné.

— Moi-même. Que faites-vous ici, cher maître ? dit Alexandre Weil, lui pressant les mains avec effusion.

— Vous voyez, je me promène.

— Êtes-vous retenu à souper quelque part ?

— Non... je ne crois pas, balbutia Gérard.

— En ce cas, nous soupons en famille ; je vous emmène chez mon père. J'ai même une chambre à vous offrir.

— Vraiment ?

— Parbleu !... Je vous déclare mon hôte. Allons, votre bras, je ne vous quitte plus.

Alexandre Weil habitait Paris depuis sept ou huit ans.

Une circonstance imprévue l'appelait dans sa ville natale. Devinant la détresse pécuniaire de Gérard, il lui fit commander vingt articles par les gazettes de Vienne.

Bientôt le poète roula sur l'or.

Il étudia les mœurs allemandes avec cette finesse d'observation qui le distingue, et réussit à prendre, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le caractère national sur le fait, pour le reproduire dans son originalité franche, sa verve calme, sa gaieté sérieuse. L'*Artiste*, qui venait d'entrer sous la direction de M. Arsène Houssaye, écrivit au voyageur de lui envoyer quelques-unes de ces pages charmantes, écrites sur les bords du Danube, au fond d'un bosquet du Prater, ou sous les grands ombrages

du parc de Schœnbrunn. Depuis lors, Gérard fut un des collaborateurs les plus assidus de l'*Artiste*.

Il quitta l'Allemagne, revint en France et alla pleurer sur une tombe du Père-Lachaise.

Après avoir travaillé quelques mois à la *Presse*, il gagna de nouveau la frontière, et parcourut, le bâton de touriste à la main, l'Alsace, les Flandres et la Hollande. Cinq ou six journaux avaient passé des traités avec lui pour ses impressions de voyage, et il avait pris l'engagement de les leur envoyer par lettres. Il était parti en même temps que son collaborateur Dumas, qui écrivait aussi ses *Impressions*, mais dans un autre style et avec une plume de commis voyageur.

Gérard de Nerval passa par Strasbourg; son compagnon se dirigea vers la Belgique. Ils convinrent de se retrouver à Francfort.

Ses tribulations pécuniaires dans ce voyage sont curieuses.

« Comme la tournée de Dumas, dit-il, était plus longue que la mienne, vu qu'on lui faisait fête partout, que les *Rois le voulaient voir*, et qu'on avait besoin de sa présence au *Jubilé de Malines*, qui se célébrait à cette époque, je crus prudent d'attendre à Bade que les journaux vinssent m'avertir de son arrivée à Francfort. Une lettre chargée devait nous parvenir à tous deux dans cette dernière ville. Je lui écrivis de m'en envoyer ma part à Bade où je me décidais à rester ¹. »

Or écoutez maintenant ce qui advint.

L'auteur de la traduction de *Faust* commençait à loger le diable au fond de sa bourse. Il avait largement expérimenté à Strasbourg la cuisine de l'hôtel du Corbeau, et

1. LORELY, *souvenirs d'Allemagne*, page 17. (Giraud, éditeur)

savourait encore mieux, à Bade, les délices gastronomiques de l'hôtel du Soleil, comptant sur les fonds promis pour solder la carte. Il commençait à perdre patience, quand enfin son collaborateur lui expédia une lettre de change, tirée par un M. Éloi fils, négociant à Francfort, sur un M. Elgé, négociant à Strasbourg.

« Il me restait tout au plus, continue Gérard, la valeur d'un écu de six livres d'autrefois. La lettre de change arrivait bien. Mais vous allez voir, c'était un autre billet de la Châtre. Bade est à quinze lieues de Strasbourg, la voiture coûte cinq francs. Je laisse mon bagage à Bade, où il me fallait repasser ; je prends la voiture, j'arrive à Strasbourg et je descends à l'hôtel du Corbeau. Je cours de là chez M. Elgé. Il déploie proprement le billet Éloi, l'examine avec tranquillité et me dit :

« — Monsieur, avant de payer le billet Éloi fils, vous trouverez bon que je consulte M. Éloi père.

« — Avec plaisir, Monsieur.

« — Monsieur, à tantôt.

« Je me promène impatientement dans la bonne ville de Strasbourg ; puis, je retourne chez M. Elgé, songeant qu'il est l'heure de dîner, si je veux entendre la belle madame Janick, dans *Anna Bolena* (la troupe allemande jouait à Strasbourg.)

« C'est alors que M. Elgé prononça ces mots mémorables derrière un grillage :

« — Monsieur, M. Éloi père vient de me dire..... que M. Éloi fils était un *polisson*.

« — Pardon ! cette opinion m'est indifférente ; mais payez-vous le billet ?

« — D'après cela, Monsieur, nullement. Je suis fâché.

« Vous avez bien compris déjà qu'il s'agissait de dîner à l'hôtel du Corbeau et de retourner coucher à Bade à l'hôtel du Soleil, où était mon bagage, le tout avec environ *un franc*, monnaie de France. Mais, avant tout, je devais écrire à mon correspondant de Francfort qu'il n'avait pas pris un *moyen assez sûr* pour m'envoyer de l'argent. Demandant une feuille de papier à lettre, j'écrivis l'épître suivante :

A M. ALEXANDRE DUMAS, A FRANCFORT

En partant de Baden, j'avais d'abord songé
 Que par monsieur Eloi, que par monsieur Elgé,
 Je pourrais, attendant des fortunes meilleures,
 Aller prendre ma place au bateau de six heures ¹ ;
 Ce qui m'avait conduit, plein d'un espoir si beau,
 De l'hôtel du Soleil à l'hôtel du Corbeau.
 Mais à Strasbourg le sort ne me fut point prospère :
 Éloi fils avait trop compté sur Éloi père...
 Et je repars, pleurant mon destin nonpareil,
 De l'hôtel du Corbeau pour l'hôtel du Soleil!

« Après avoir écrit ce billet, versifié dans le goût de Louis XIII, et qui fait preuve, je crois, de quelque philosophie, je pris un simple potage à l'hôtel du *Corbeau*, et je repartis bravement pour Baden aux rayons du soleil couchant . »

Le voilà donc obligé de voyager toute la nuit sur une de ces routes sinistres qui mènent à la forêt Noire. Au pont de Kehl, on lui change sa monnaie de billon française contre des kreutzers. La nuit tombe. Il distingue aux dernières lueurs du crépuscule un grand individu, chargé d'un havre-sac, qui s'approche, règle son pas sur le sien, et lui demande où il va. Gérard frissonne. Son extérieur

¹ Le bateau à vapeur du Rhin.

. *Souvenirs d'Allemagne*, pages 19, 20 et 21.

ne manque pas d'une certaine élégance : on peut le prendre pour quelque châtelain du voisinage qui s'est attardé en herborisant dans les bois. Il se hâte d'ôter à son compagnon nocturne toute idée de portefeuille garni ou de bourse pleine.

— Je suis artiste, lui dit-il, et je voyage pour mon instruction.

— Moi, je suis ouvrier graveur.

— Ah ! très-bien ! dit Gérard un peu rassuré. Connaissez-vous un cabaret où l'on puisse souper pour vingt kreutzers ? ¹ Voilà tout ce qui me reste en poche, et je meurs de faim. Je n'aurai jamais la force d'aller jusqu'à Baden ce soir.

— Pourquoi iriez-vous jusqu'à Baden ? Soupons ensemble à Schœndorf, nous y serons dans deux heures d'ici.

— Mais je n'ai que vingt kreutzers.

— C'est plus qu'il ne faut pour souper, coucher et déjeuner demain matin dans l'auberge où je vais vous conduire.

— O Providence ! pensa Gérard, c'est encore toi que je retrouve. Sois bénie ! et au diable mon ami Dumas avec ses lettres de change !

Il rentra le lendemain à l'hôtel du Soleil, où il était assez connu pour qu'on lui permit d'y attendre un papier de commerce plus sûr que le papier de M. Éloi fils. Du reste, cet épisode lui apprit qu'on pouvait voyager en Allemagne avec les ouvriers et les étudiants sans dépenser plus de vingt sous pas jour. Il se donna le plaisir de traverser la forêt Noire avec de joyeux compagnons et sans épuiser sa bourse ; puis il gagna la Hollande par Stutt-

1. Quinze sous.

gard, Fulde, Cassel et le Hanovre. Mais, soit que l'écrivain se fût exposé à la fatigue, soit qu'il lui eût été impossible de triompher de la persistance de ses souvenirs, il tomba malade, et l'état où on le vit à son retour donna de sérieuses inquiétudes à ses amis.

Le matérialisme du siècle, qui trop souvent a l'audace de s'appuyer sur la science, avait jeté dans une fausse route cette âme délicate et mystique ¹. Il y eut chez elle une brusque réaction, une révolte absolue contre les grossiers instincts. Honteuse d'avoir effleuré de sa robe le borbier terrestre, elle s'envola du côté des nuages et ne voulut plus en descendre. On a dit que c'était de la folie. Nous ne l'avons jamais cru.

Gérard profita d'un retour de santé et de fortune ² pour fuir le plus loin possible, en Orient, afin d'échapper aux entreprises curatives des médecins, ce qui prouve beaucoup plus de raison et de sagesse qu'on ne se plaisait à lui en accorder.

Nous voudrions le suivre dans ses aventures merveilleuses, malheureusement nous pouvons à peine en donner quelques analyses succinctes. Le *Voyage en Orient* est un des plus beaux livres de la littérature moderne. Une vérité de récit sans exagération, sans emphase ; une peinture à la fois naïve, colorée, saisissante ; un charme de détails toujours nouveau ; une poésie douce et soutenue ; de gracieuses descriptions mesurées avec l'économie la

1. Les médecins, pour le guérir de sa douleur, lui avaient conseillé d'aimer le plus de femmes possible.

2. Il raconte lui-même que dans les débris de son opulence se trouvait une somme assez forte en titres étrangers. Ces fonds devaient être reconnus à la suite d'un changement de ministère. On les cotait déjà très-haut à la Bourse. Gérard les vendit et redevint presque riche. (*Filles du Feu*, page 131.)

plus sage ; toute une histoire, en un mot, dite avec candeur à l'ombre des palmiers, au rayonnement de ce magnifique soleil qui dore le berceau du monde : voilà l'œuvre de Gérard de Nerval. Chacun peut la lire.

Le poète traversa de nouveau l'Autriche, s'embarqua sur l'Adriatique, visita les Cyclades, parcourut la Grèce et fit voile du côté du Delta.

Sans autre notion de l'égyptien que le mot *tayeb*, qui ressemble au *goddam* de rigaro et constitue, à ce qu'il paraît, le fond de la langue, Gérard s'installe au Caire. Il loue une maison pour être plus à l'aise ; mais le propriétaire veut l'en expulser presque aussitôt.

— Pourquoi ? lui fait demander Gérard par son interprète.

— Parce que vous n'êtes pas marié, répond le Turc, et que les voisins seraient inquiets.

— Bon ! ce n'est que cela ? dit Gérard. Je vais me marier, si bon vous semble ; cela m'est parfaitement égal.

— Mariez-vous, dit le Turc.

Gérard se met à courir les rues, comme autrefois Diogène, mais sans lanterne : il ne cherchait qu'une femme. En Orient c'est peu de chose. On lui en montre de toutes les nations et de toutes les couleurs. Il apprend qu'elles ont été mariées plusieurs fois, cela ne peut lui convenir. Poursuivant ses recherches, il entre dans un café du Mousky et voit danser, au son primitif de la flûte et du tambourin, trois superbes almées, coiffées de la calotte d'or.

« Il y en avait deux à la mine fière, aux yeux arabes avivés par le *cohel*, aux joues pleines et délicates légèrement fardées ; mais la troisième avait une barbe de huit jours. »

Il comprit qu'il avait affaire à des almées... mâles.

— O vie orientale ! s'écria Gérard, voilà de tes surprises ! Et j'allais m'enflammer imprudemment pour ces êtres douteux !

Voulant s'épargner à l'avenir de semblables déconvenues, et fatigué, d'ailleurs, de voir les enfants du Caire le suivre, en se moquant de son paletot-sac et de son chapeau rond, il se fit raser la tête et tailler la barbe à la dernière mode de Stamboul. On lui vendit une vaste culotte de coton bleu, un gilet rouge brodé d'argent ; il se coiffa du *takiès* et se dirigea vers le marché aux esclaves, où, cédant aux exigences de son propriétaire, il acheta une femme jaune pour la simple bagatelle de six cents francs.

Il faut lire le *Voyage en Orient* tout entier, si l'on veut connaître les nombreuses infortunes que causa cette emplette au malheureux écrivain.

D'abord il lui était impossible de prononcer le nom de sa femme jaune sans éternuer trois fois. Puis il s'aperçut qu'on avait *fait une coupe* dans les cheveux de l'esclave, que son menton était tatoué en fer de lance, et que des trous avaient été pratiqués dans la narine gauche pour y passer des anneaux. Il lui offrit une chaise, elle ne voulut pas s'asseoir ; il lui présenta des aliments, elle secoua la tête en signe de refus.

— Peste soit, dit Gérard, du marchand qui m'a vendu cet oiseau doré, sans me dire ce qu'il faut lui donner pour nourriture !

Enfin il apprivoise un peu sa femme jaune. Le *tayeb* ne suffisant pas aux explications, il lui signifie par interprète qu'elle doit apprendre à travailler et à coudre.

— *Mafisch!* répond-elle.

Mot turc qui renferme toutes les négations possibles. Gérard veut lui rendre sa liberté, elle refuse, et demande à être reconduite au bazar.

— Mais, ma chère, un Européen ne vend pas une femme; recevoir un tel argent ce serait honteux.

— *Mafisch! Mafisch!*

Elle pleure et ne veut rien entendre. Gérard, partant du Caire, est obligé d'emmener sa capricieuse propriété. Il s'embarque avec elle pour l'Asie Mineure, et, sur le navire, des matelots turcs veulent le tuer, sous prétexte qu'un infidèle n'a pas le droit d'asservir une *croyante*. La femme jaune était musulmane. Notre pauvre poète séchait d'ennuis. Son visage prenait la couleur de celui de son esclave. Il se hâta de la laisser dans un couvent de Beyrouth, dont la supérieure se chargea de convertir au christianisme cette fille de Mahomet. Gérard donna de bon cœur six autres cents francs et fut débarrassé de sa femme jaune. Il regagna Paris au commencement de l'année 1844.

Théophile Gautier partait pour l'Espagne : Gérard de Nerval fut chargé, pendant huit mois, de l'intérim au feuilleton de la *Presse*. On signait alors, ce qui n'avait jamais eu lieu précédemment. Beaucoup de lecteurs purent reconnaître la plume élégante qui avait gardé l'anonyme à la naissance du journal.

Notre voyageur ne songeait pas à publier ses voyages, convaincu que tout avait été dit sur l'Orient. S'apercevant toutefois de l'intérêt que bon nombre d'amis prenaient à ses narrations, il essaya de raconter dans les colonnes de l'*Artiste* son *Voyage en Grèce*, et la *Revue des Deux-Mondes* voulut publier presque aussitôt le *Voyage en Orient*. Il parut en 1845.

Gérard savait que le bruit de sa prétendue folie s'était accrédité. Dans une série de nouvelles très-curieuses, dont voici les titres : le *Roi de Bicêtre*, les *Confidences de Nicolas*, *Quintus Aucler*, l'*Abbé de Bucquoy*, *Cazoite* et *Cagliostro* ¹, il démontre que le mysticisme de certains hommes et leur tendance à percevoir une sorte de monde extérieur a le cachet de l'idée fixe peut-être, mais non celui de l'aliénation mentale ². C'était plaider victorieusement sa propre cause. La folie déraisonne, c'est là son caractère exclusif ; or Gérard de Nerval a toujours raisonné ses plus étranges exaltations.

Trois fois il a été victime de ce mal inexplicable, et trois fois il en a triomphé par la seule force de son énergie. On n'a jamais vu le fil du souvenir se briser dans son cerveau.

Il a écrit pour la *Revue de Paris* l'histoire complète de ses sensations pendant la période qui a suivi sa troisième attaque, et cette œuvre est admirable de vérité, de logique et de style.

Gérard de Nerval ne s'est jamais fourvoyé dans le guêpier des révolutions ; jamais en politique il n'a salué le drapeau d'aucun système. Il ressemblait à tous les cœurs honnêtes, à tous les hommes d'un sens droit, que l'ambition n'aveugle pas : il était du parti de la France. Une fois, une seule fois, on a pu le voir en colère, lui si doux

1. Toutes ces nouvelles sont publiées en volume à la Librairie Victor Lecou, sous ce titre général, les *Illuminés*. Une d'entre elles, l'*Abbé de Bucquoy*, avait tout l'intérêt du roman sans s'écarter de l'histoire. Gérard y donnait un croc-en-jambe à la loi Tinguy, ou plutôt à l'amendement Riancey, le plus sot des amendements votés sous la seconde république.

2. Nous avons entendu Gérard de Nerval répondre à une personne qui lui parlait de Jenny Colon : « Taisez-vous, elle est morte ; et je suis convaincu que les âmes des morts sont là autour de nous qui nous écoutent. »

et si placide ; ce fut le jour où M. Buloz de la *Revue des Deux-Mondes* prétendit que les *Illuminés* contenaient des germes de socialisme. L'auteur, indigné, cria, tempêta, protesta contre les coupures. On crut que l'agneau se métamorphoserait en lion.

Cependant, nous devons le dire, il y eut une époque où Gérard de Nerval se rapprocha quelque peu des Phalanstériens. Les natures mystiques allaient volontiers de ce côté-là, ne s'apercevant pas d'abord que Fourier, ce Christ d'occasion, pillait les doctrines évangéliques et les rapetissait aux cases étroites de son cerveau de calculateur. Il essayait de chiffrer la morale et de tenir la société en partie double ; mais il n'organisa jamais son grand-livre et en resta toujours au brouillard.

— A propos, dit notre poète à Considérant, qu'il rencontra un soir sur le pont Neuf, nous donnerez-vous enfin le spécimen d'un phalanstère ?

— Ce n'est pas chose facile, répondit l'apôtre fouriériste. Il faut renverser avant de construire.

— Pourquoi ? il serait tout simple de commencer un essai dans les environs, sous nos yeux : à Pantin, par exemple, ou à Fontenay-aux-Roses ?

— Y songez-vous ? près de Paris ! dans le voisinage de cette Babylone sur laquelle doit tomber la foudre !

— Diable ! si vous triomphez, vous renverserez donc Paris ?

— Sur-le-champ, de fond en comble, répondit l'apôtre.

— Mais c'est abominable ! Et nos monuments, et cette magnifique histoire de granit laissée par les siècles ?

— Sottises que tout cela !

— Bien obligé, fit Gérard. Je ne demande pas un plus long éclaircissement. Renverser la première ville du monde et la plus riche en souvenirs... Peste! quelle réforme! Je renonce à Fourier, à ses ruines et à ses démolitions... Serviteur, mon cher, serviteur!

Il ne voulut plus entendre parler des Phalanstériens. Après la publication des *Illuminés*, il écrivit pour la *Revue des Deux-Mondes* de savantes études sur Henri Heine. Son désir le plus vif était de retourner en Orient; il s'efforçait d'économiser la somme nécessaire à cette seconde excursion, mais sans pouvoir y parvenir ¹. Sa poche ressemblait au tonneau des Danaïdes. Il avait toujours à acheter :

Un écran chinois pour Arsène Houssaye,

Un bahut pour Théophile Gautier,

Un vieux livre pour Janin,

Un tableau flamand pour Stadler.

Mais il ne songeait en aucune sorte à acheter des vêtements pour son propre usage. Ses amis étaient obligés de recourir à la violence quand il s'agissait de lui faire endosser une redingote neuve.

Stadler, archiviste de l'intérieur, a montré constamment à Gérard la tendresse d'un frère; il l'a soigné dans toutes ses maladies avec la persévérance la plus noble et le dévouement le plus amical. Il le regardait comme un enfant que le ciel avait confié à ses soins. Quand Gérard avait vidé sa bourse, il trouvait ouverte celle de son cher archiviste.

Un jour, pensant qu'il avait besoin de distractions,

1. Les droits de la pièce des *Monténégrins*, répétée à l'Opéra-National, devaient être consacrés à ce voyage.

Stadler le força d'accepter cent écus, pour aller assister à l'anniversaire de la naissance de Gœthe, à Weimar. La vieille cité allemande accueillit le traducteur de *Faust* avec les égards dus à son mérite, et le grand-duc héréditaire lui ouvrit à deux battants la porte de son palais. Peu de temps après être revenu de Weimar, il reçut au prince la lettre suivante. Nous la reproduisons textuellement, avec les tournures un peu germaniques du style.

« Du château du Belvédère, 30 octobre 1850.

« Agréez, je vous prie, tous mes remerciements. Si, passionné comme je le suis pour la gloire littéraire de sa patrie, l'on désire qu'elle soit servie par la renommée, rien ne saurait réjouir davantage que la preuve que cette gloire est reconnue et goûtée à l'étranger. Vous m'avez procuré cette joie, Monsieur. Aussi ne saurais-je mieux y répondre que par la main même de Gœthe, dont je vous prie d'accepter l'autographe ci-joint, en vous souvenant de Weimar et de celui qui reste à jamais votre très-dévoué,

« CHARLES ALEXANDRE,

« Grand-duc héréditaire de Saxe. »

L'autographe est un quatrain de Gœthe, écrit pour la princesse Marie de Prusse, à laquelle Gérard de Nerval avait été admis à rendre ses hommages.

Peu de temps après ce voyage, on remarqua chez lui une exaltation singulière. Trop doux pour se plaindre et trop modeste pour solliciter des croix et des pensions, il luttait péniblement contre la pauvreté, à une époque où la vie matérielle était, pour ainsi dire, impossible aux gens de lettres. A diverses reprises on le fit entrer chez le docteur Blanche.

On persistait à le croire fou, quand il n'avait au fond de l'âme qu'une amertume profonde.

Il voyait ses amis, ses collaborateurs arriver aux distinctions et aux sinécures, pendant que lui-même restait complètement oublié dans la répartition des grâces gouvernementales. Une seule fois il trahit ce sentiment intime et secoua la boutonnière du docteur Blanche, en disant :

— Pourquoi donc avez-vous ce ruban, quand je ne l'ai pas ?

Assurément l'avenir le vengera de l'injustice contemporaine. Ceux qui l'ont laissé mourir, ceux qui ont aujourd'hui renommée, gloire et fortune, seront depuis longtemps plongés dans l'oubli, que Gérard de Nerval restera comme l'un des plus purs et des plus élégants écrivains dont la langue française s'honore.

Sa tristesse et son découragement empirèrent. Il échappait quelquefois aux recherches de ses amis pendant toute une semaine. Où se cachait-il ? A quel excès, à quelle passion recourait-il pour chasser le chagrin ? Sa vie devenait un mystère. La religion seule aurait pu soulager cette pauvre âme souffrante, et Gérard, hélas ! fut toute sa vie jeté par ses relations sur les voies arides et désespérantes du doute.

Le 24 janvier 1855, on le trouva mort dans la rue de la Vieille-Lanterne ¹. Avait-il été victime d'un guet-apens nocturne ? avait-il demandé au suicide la fin de ses douleurs et de sa misère ? Personne au monde n'a pu donner le mot de cette énigme sinistre.

On a semé beaucoup de fleurs sur sa tombe : il eût

1. Rue d'un aspect effroyable, aujourd'hui disparue dans les démolitions du quartier de l'Hôtel-de-Ville.

mieux vala, de son vivant, écarter les pierres de sa route et empêcher les ronces de faire saigner son pied.

Quelques-uns de ses confrères ont dit :

« — Que voulez-vous ? Pauvre garçon ! Mieux vaut pour lui qu'il soit mort ; il n'avait point d'ordre. »

Ils en ont, de l'ordre, ceux qui tenaient ce langage, ils en ont trop ! Chaque jour, à leur dîner, ils frappent le même nombre de bouteilles de champagne. Ils rendent assidûment visite à Aspasia. Tous les soirs, à la même heure, ils tirent le rideau de l'alcôve. Gérard n'avait point d'ordre, non. Jamais il n'a pu régler sa vie sur les sèches et affligeantes doctrines de l'égoïsme. Riche, il a donné sa fortune. Pauvre, on ne l'a vu tendre la main à personne. Il n'a demandé ni honneurs, ni distinctions, ni sinécures, et il n'a rien eu, parce que les mendiants seuls obtiennent. Doux, modeste, timide, il n'a pas sonné de fanfares en son honneur ; il n'a pas crocheté le coffre-fort des pensions ; il a descendu lentement et sans se plaindre la pente fatale qui mène à la détresse, à la maladie, à la faim, à la mort.

Puisse le Juge suprême lui pardonner son désespoir et le réunir à Gilbert et à Chatterton, ses frères en poésie et en malheur !

GÉRARD

(LE TUEUR DE LIONS)

Une des physionomies les plus énergiques de l'époque est, sans contredit, celle du chasseur illustre, de l'homme au cœur intrépide qui, la carabine sur l'épaule et la poudre au flanc, marchait seul à la rencontre de ce roi terrible du désert, que des bataillons entiers n'affrontent pas sans épouvante. Nous empruntons au tueur de lions lui-même les lignes qui vont suivre. Elles peuvent servir d'épigraphe à son histoire.

« Si vous faites le bien en donnant aux pauvres, dit-il, les Arabes se figurent que vous ne savez que faire de votre argent, et ils ne vous en estiment pas davantage. Si vous faites le bien en rendant la justice, ils s'imaginent que vous avez pour unique but de les attirer vers vous, de les convertir à vos croyances, à vos coutumes, à votre religion ; ils se méfient de vos actes. Soyez fort, soyez courageux, ils vous ont en grand respect, en vénération pro-

fonde. Vous leur imposez toujours et partout; ils n'osent pas vous regarder en face. »

Évidemment ces paroles donnent la clef des fabuleux exploits de Gérard. Mu par un noble orgueil et par le désir d'être utile à l'humanité, le héros de cette notice a joué à la mort, pendant plus de vingt ans, sous l'œil des populations africaines, beaucoup moins dans l'intérêt de sa propre gloire que dans celui de l'Europe civilisée et de la France. Gérard, par ses prouesses, nous reporte aux jours glorieux de la chevalerie mythologique de la Grèce. Hercule et Jason n'avaient pas un courage mieux trempé que le sien. Adolphe d'Houdetot¹, spirituel écrivain qui a tracé longtemps avant nous la silhouette du Nemrod moderne, et auquel nous emprunterons dans le cours de ce récit plus d'un détail curieux, a dit de Gérard :

« Il montre l'abnégation de l'homme qui, pour sauver son semblable, se jette dans les flots ou gravit des toits incendiés. Son dévouement est cent fois plus sublime encore. Dans l'accomplissement de sa mission, il est resté sans imitateur, comme il était sans modèle. »

Certes, les historiens du *Sultan des lions*, comme on appelait Gérard sous la tente, auraient tort de prier l'imagination de leur venir en aide; car, dans cette vie extraordinaire, la réalité s'élève à la hauteur du merveilleux.

Il est né, en 1817, à Pignans, arrondissement de Toulon. Son père, qu'il perdit de bonne heure, était un honorable employé de l'État. L'enfance de Jules n'offre aucun détail curieux. Seulement il manifesta de bonne heure une irrésistible vocation pour l'état militaire. Il

1. Petit-fils de la célèbre madame d'Houdetot, dont J.-J. Rousseau parle dans ses *Confessions*.

aimait aussi beaucoup la chasse, première et dernière passion des âmes vigoureuses. Au bois comme en plaine, déjà le jeune homme se distinguait par son adresse et par son énergie. Tous les vieux amateurs du canton parlent encore de sa sûreté de coup d'œil et de son jarret infatigable.

Jules avait terminé ses études à l'âge de quinze ans. Sa jeunesse fut orageuse. Le sang méridional bouillonnait dans son cœur et dans sa tête. Si nous écrivions l'épopée de ses duels, tous les héros de la salle d'armes trouveraient leur maître.

A vingt et un ans, le jeune homme tira un bon numéro de l'urne de la conscription. Nous devons dire qu'il en fut aussi désolé que sa mère s'en montrait heureuse. L'excellente femme combattait de toutes ses forces et de toute sa tendresse le goût de son fils pour les armes. Jules ne se sentait pas le courage de résister à ses instances et à ses pleurs; mais il s'obstinait à ne choisir aucune autre carrière. L'ennui, fils du désœuvrement, ne tarda pas à le rendre malade. On lui ordonna de voyager en Italie pour rétablir sa santé gravement atteinte. Après avoir parcouru la Péninsule, il s'embarqua pour l'île de Malte. Se trouvant un soir dans un café de la Cité-Valette; et lisant un journal de France, il jeta une exclamation mêlée d'enthousiasme et de chagrin. Nos soldats allaient se battre en Afrique: Abd-el-Kader levait le drapeau de la *guerre sainte*.

Pour le coup, Jules n'y tient plus. Il écrit à sa mère une lettre belliqueuse, assurant qu'il est né pour le métier des armes et que le régiment seul peut lui rendre la santé, la joie et le bonheur.

Comment résister à une vocation si tenace? Madame

Gérard se résigne. Elle impose silence à son doux égoïsme maternel, et, le cœur gros d'appréhensions, elle écrit à son fils de suivre sa destinée. Sans perdre une minute, Jules retient sa place sur un navire en partance dans le port de Malte, et fait voile pour l'Afrique. Le 13 juin 1842, il s'inscrit comme engagé volontaire au rôle du troisième régiment de spahis, en garnison à Bone.

Dès lors, il jouit d'une santé parfaite et supporte gaiement les fatigues du noviciat militaire. L'existence du spahi, ce cavalier d'avant-garde, frère du zouave dont il a les qualités et les défauts ; l'intrépidité surhumaine de ses camarades, leur verve railleuse, leurs allures excentriques, tout plonge dans le ravissement l'aventureux Gérard. Il se trouve là dans sa sphère.

Son instruction fut bientôt complète. Jamais soldat n'apporta plus d'ardeur à se former aux manœuvres. Six mois après son entrée au corps, on lui donnait les galons de brigadier. Ses chefs l'aimaient pour sa bravoure, son air digne, sa douceur envers ses subordonnés, son caractère tout d'initiative et d'élan, son adresse merveilleuse au tir à la cible, et pour le courage qu'il déployait à la chasse du sanglier, de la hyène et du chacal.

Depuis deux ans Gérard était au service. Les environs de Bone se trouvaient presque entièrement pacifiés. Tout le service de la garnison consistait à surveiller les tribus insoumises.

Notre spahi s'ennuyait d'être enchaîné si loin du théâtre de la guerre. Bientôt il saisit avec empressement l'occasion de se rapprocher de l'ennemi, en se faisant inscrire au nombre des hommes de bonne volonté, destinés à former l'escadron militant de Guelma, poste avancé qui couvre le versant septentrional des chaînes inférieures

de l'Atlas. Gérard parlait bien l'arabe. Il s'était familiarisé avec les mœurs des indigènes. Tout à coup il apprend qu'un vieux lion, descendu de la montagne, porte le ravage et la désolation dans le pays des Archioua, situé à vingt-quatre kilomètres du camp français. A six lieues à la ronde, les peuplades bédouines fuient épouvantées. Gérard s'exalte et prend la résolution de combattre le monstre. Il va trouver le capitaine Durand qui commande l'escadron. Ce chef a pour son caractère et pour son mérite la plus haute estime. La requête audacieuse de son brigadier, qui lui demande à se porter à la rencontre du lion pour le combattre, ne lui cause aucune surprise; mais il tremble de le laisser partir et hasarde quelques observations dictées par la prudence.

— C'est une occasion de montrer aux Arabes ce que nous sommes, dit tranquillement Gérard.

— Va donc ! répond le capitaine, en secouant la tête, et que le ciel te protège !

— Merci, le souhait me portera bonheur, dit le courageux brigadier.

Sans perdre une minute, il fait ses préparatifs de départ et s'éloigne accompagné de quelques spahis indigènes. Au moment où il va franchir l'enceinte fortifiée du poste, avec son chien, superbe griffon d'arrêt, baptisé du nom prophétique de *Lion*, Gérard entend une voix moqueuse qui le rappelle. C'est la voix du maréchal-des-logis, Parisien et gouaillieur.

— Dites donc, brigadier, lui crie-t-il, vous avez oublié quelque chose...

— Quoi donc ?

— Vous ne devinez pas..

— Non.

— Eh ! c'est de faire votre testament.

— Je ne l'ai pas oublié, riposte Gérard : j'ai légué mon corps à la dent du lion, si je le manque, et mon âme à Dieu.

Quelques heures lui suffisent pour traverser la vaste plaine de Guelma. Il parcourt le théâtre des ravages de la bête, se fait donner les renseignements nécessaires et attend l'approche de la nuit avec un calme impassible. Il est installé au milieu des Arabes, à une centaine de pas des tentes, car ses yeux d'infidèle ne doivent pas contempler les femmes du douar. Les hommes seuls viennent lui rendre visite à son poste, l'examinent curieusement et regardent s'il est fait comme les autres ; leur visite n'a pas d'autre but. Accroupis en cercle autour de lui, la bouche béante et les yeux démesurément ouverts, ils semblent plongés dans un étonnement imbécile. Notre soldat ne s'émeut en aucune sorte de l'attention dont il est l'objet. Quelques-uns de ses hôtes s'enhardissent et murmurent :

— Sois le bienvenu.

Gérard se borne à répondre par un signe de tête qui veut dire :

— C'est bien !

La connaissance des Arabes lui a depuis longtemps prouvé qu'ils ont en déconsidération profonde l'homme qui parle trop. Chez eux, il est permis d'être niais ou stupide ; il est honorable d'être voleur ou assassin, mais il est honteux d'être bavard. Pendant que le café circule sous la tente hospitalière, un ancien se lève, dans un burnous en guenilles, qui a servi à trois générations, sans avoir jamais été lavé.

— Est-ce pendant le jour ou pendant la nuit que tu chasses le lion ? demande-t-il à Gérard.

-- Le jour et la nuit, répond-il laconiquement.

— Seul, ou accompagné ?

-- Seul.

— Mais pourquoi chasses-tu le seigneur des montagnes ?

— Parce qu'il est nuisible aux hommes, dit Gérard avec modestie, et que le tuer est faire le bien ; parce que, dans la chasse au lion, il y a toujours danger de mort, et que, nous autres Français, nous aimons, pour faire le bien, à affronter la mort.

Un jeune Arabe, à la face imberbe et candide, se lève et demande à son tour, avec un accent de bonhomie, sous lequel perce une inquiétude visible :

— Mais si tu rencontres, la nuit, dans la montagne, un homme ou plusieurs hommes, tireras-tu sur eux ?

Gérard le regarde et comprend quelles sont les craintes des maraudeurs de la tribu. Il sait qu'il ne faut pas se mettre à dos cette classe estimable, sous peine d'être victime de quelque embûche mortelle. En conséquence, il répond à voix très-haute pour que chacun l'entende :

— Peu m'importe que ces hommes aillent, la nuit, à travers bois. Je les laisse passer librement : leurs affaires ne me regardent pas.

— Ainsi, tu n'en veux qu'aux lions ?

— Comme tu le dis, je n'en veux qu'aux lions. Dès que j'aperçois ou que j'entends un homme, je lui crie : « Au large ! » et, s'il n'en veut pas à ma sûreté personnelle, je ne lui fais aucun mal.

Le dialogue entre Gérard et ses hôtes n'alla pas plus

loin. Seulement un des vieillards se prit à psalmodier, sur un ton lugubre et monotone, une espèce de ballade en rapport avec la circonstance. Évidemment, son intention était de voir si l'âme du brigadier connaissait la peur. Gérard l'écouta sans l'interrompre et sans faire un geste. Il s'agissait, dans ce poème arabe, d'un Turc du nom d'Arsen qui, sous les anciens beys de Constantine, avait acquis une grande célébrité comme chasseur de lions. Tantôt monté sur un arbre, tantôt blotti entre les crevasses d'un rocher, toujours à l'affût derrière des abris inexpugnables, il en avait tué un grand nombre, sans jamais les affronter en face. Un jour, sa fiancée lui dit :

— Je veux, Arsen, une preuve de ton courage.

— Tu l'auras, car je t'aime.

— Eh bien ! il faut que mon amant combatte le lion à découvert.

— Je le combattrai.

Arsen partit et ne revint plus. On retrouva ses os au fond d'un ravin.

Gérard ne changea pas de visage, et prouva qu'on l'intimidait difficilement. Le vieil Arabe en fut pour sa complainte.

Notre chasseur intrépide allume une dernière pipe, salue ses hôtes et prend sa course vers les ravins boisés qui, à cette heure du crépuscule, entourent comme d'une ceinture de deuil le pays des Archioua. La nuit se passe sans événement. Gérard n'est pas plus heureux les nuits suivantes. Enfin, le 8 juillet 1844, à six heures du matin, au moment où il vient de se placer en embuscade sur la lisière d'un bois, il entend partir un rugissement terrible. Aussitôt il arme son fusil à deux coups. Un des chiens se

brise. Fatal augure ! Certes, un Romain eût reculé. Gérard ne songe même pas à la retraite.

— Bon ! se dit-il, maintenant il faut que je le tue d'une seule balle.

Deux spahis l'ont accompagné dans l'expédition. Tous les trois marchent résolument au fourré qui dérobe à leurs yeux le farouche *seïd-akal* (lion noir). Quelques bœufs paissent non loin de là dans une clairière. Flairant une proie, le monstre pousse un nouveau rugissement, sonore, prolongé, que répercutent les échos d'alentour.

« A cette voix puissante, dit Adolphe d'Houdetot, sur la page où il enregistre le solennel et premier exploit du *tueur de lions*, la nature entière se tait ; les animaux rampent et se cachent. Gérard en fut ému. Son cœur battit avec précipitation et souleva sa poitrine. Une étincelle électrique s'élança de la plante de ses pieds à la racine de ses cheveux. Il eut peur. — Ah ! merci, mon héros, de cette noble imposture, si modestement placée sur les lèvres d'un brave ! Il eut peur, comme Napoléon, Bayard et Turenne, ont eu peur. Le corps seul paya le tribut à l'argile dont il est formé : l'âme resta pure, intacte et forte. »

Gérard traverse le bouquet de lentisques et de pistachiers qui le sépare de son effrayant ennemi.

— Ne me suivez pas ; abritez-vous, dit-il à ses compagnons, et surtout ne tirez que si jé le manque.

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'un vague bruissement se fait entendre dans les hautes herbes ; le fourré s'agite, et le griffon, muet de terreur, se rabat sur son maître.

— Halte ! dit Gérard.

Vingt pas tout au plus séparent du chasseur le terrible

animal. Il relève son énorme tête ; sa fauve crinière se hérissé, il va bondir. Mais l'héroïque brigadier le tient en joue. Pendant cette éternité de quelques secondes, son œil s'habitue à mesurer et à soutenir l'œil chatoyant du monstre ; il presse la détente, le coup part, et le lion foudroyé laboure la terre de ses bonds convulsifs. Une balle lui a pénétré dans le crâne entre les deux yeux.

Gérard s'approche et regarde froidement la victime, qui rèle son dernier souffle.

On juge de l'enthousiasme des Arabes, lorsque l'intrépide Français reparut, annonçant l'heureuse nouvelle. De tous côtés retentissent des cris de triomphe et d'allégresse ; les torches s'allument, des coups de feu donnent le signal d'une fantasia délirante. Les habitants du douar entourent le vainqueur et portent aux nues son héroïsme. Enfants, vieillards, jeunes filles se pressent autour de lui. Les uns veulent toucher sa main glorieuse ; les autres lui demandent une bribe de ses vêtements pour la conserver comme relique. Bref, toute la tribu s'élance, dansant et chantant, dans ce même vallon que, la veille encore, elle traversait avec épouvante. On découvre bientôt le cadavre de l'ennemi public. C'était un des plus vieux lions de l'Atlas. Il pesait, dépouillé, deux cent cinquante kilogrammes et mesurait trois mètres de longueur. Gérard, à dater de ce jour, fut presque un dieu pour les Arabes. Musulman, il eût été le premier de tous. Français et infidèle, ils lui donnèrent les titres les plus pompeux : chérif, cheik, émir, sultan des lions.

Le retour au camp de Guelma fut un nouveau triomphe pour l'héroïque brigadier. Son nom se répandit chez toutes les peuplades voisines.

Trois semaines après la mort du premier lion, quelques

Arabes de la Mahouna, douar des Zaoueni, viennent implorer son secours contre un autre roi du désert, qui leur enlève chaque nuit des hommes et des bestiaux. Gérard demande à son capitaine une permission nouvelle et se rend à la Mahouna, suivi d'un brigadier indigène, Saadi-bou-Nar. Tous deux vont se placer à l'affût près d'une bergerie, théâtre ordinaire des attaques du dévastateur de l'Atlas. Cette fois, Gérard est mieux armé; son fusil contient un double lingot de fer.

Deux nuits se passent encore sans résultat; mais, dans le cours de la troisième, vers deux heures du matin, juste au moment où la lune, jusque-là resplendissante, vient d'entrer sous un nuage, il voit s'approcher le plus gigantesque et le plus audacieux des lions africains.

Tranquille et plein de confiance en Gérard, son camarade indigène dormait sur un tertre, à côté de lui. Sans le réveiller, notre chasseur ajuste la bête, au moment où elle se dresse, la gueule sanglante, l'œil étincelant. La détonation se fait entendre, et le lingot de fer traverse le lion d'outre en outre, au défaut de l'épaule. Éveillé en sursaut, Saadi-bou-Nar se précipite sur son fusil; mais Gérard l'empêche de faire feu. C'est à lui seul qu'appartient la victoire. Il tire son second coup. Le monstre, qui arrivait bondissant, malgré sa première blessure, tombe et ne se relève plus.

Ainsi, dans l'espace de vingt-cinq jours, un obscur brigadier de spahis avait tué deux lions.

En récompense de son dévouement et de son intrépidité, le général commandant la subdivision de Bone lui fit cadeau d'un fusil d'honneur et voulut le présenter lui-même au duc d'Aumale. Celui-ci demandait à connaître un homme dont l'histoire tenait du prodige. Il reçut le

Tueur de lions à bras ouverts et lui donna la plus belle de ses carabines. Jules Gérard n'a jamais perdu le souvenir de ce touchant accueil du fils de Louis-Philippe et des paroles gracieuses dont il avait accompagné son présent.

Au nombre des services rendus par le jeune sous-officier de spahis, il faut signaler celui d'avoir mis un terme à l'incertitude où la science flottait encore, au sujet du véritable caractère du lion.

Jusqu'à lui on croyait à la magnanimité du roi des animaux, sur la foi de M. de Buffon, ce naturaliste en manchettes, qui avait prononcé là-dessus en dernier ressort, après une simple visite à la ménagerie du sieur Saint-Martin, maître de combats de taureaux à Paris. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur l'histoire d'Androclès, et sur celle du lion de Florence, lâchant sa proie aux cris d'une mère. Cet animal, qu'on a cru généreux et presque sensible, attaque toujours l'homme, quand il croit pouvoir le faire sans risque. Heureusement, à la force qui lui a été donnée en partage, il ne joint pas une vitesse soutenue et, malgré sa prodigieuse puissance, il est réduit à cultiver la ruse, cette force du plus faible. A l'exemple du chat, son arrière-petit cousin, il guette sa proie, et rampe avant de s'élancer sur elle. S'il a mal calculé ses agressions, et si elle prend la fuite, il s'arrête court, après cinq ou six bonds démesurés. Plus d'un Arabe à cheval a pu lui échapper de la sorte, grâce à la vitesse de sa monture.

Le lion, comme tous les animaux du genre dont il est le prototype, est une bête essentiellement nocturne. Pendant le jour il craint, sinon l'homme, du moins le bruit, et ne s'approche guère des habitations, à moins qu'il ne soit affamé.

Souvent il laisse un homme seul s'aventurer près de son repaire, et ne l'attaque point. On l'a vu suivre des voituriers et marcher à quelques pas des chevaux, sans tenter la moindre attaque. Mais cette réserve, qu'on prenait pour de la mansuétude, n'est que la crainte d'engager une lutte dans des conditions défavorables. Que la nuit arrive, l'instinct féroce se réveille avec une audace inouïe. Ses sanglantes saturnales commencent d'ordinaire au crépuscule. Jamais il ne se trouve de nuit à la portée d'un homme sans l'attaquer. S'il en rencontre dix, il les tuera tous les uns après les autres, lors même qu'il n'en devrait dévorer qu'un seul. Entend-il venir sa proie, il se cache pour la saisir au passage. S'éloigne-t-elle? il flaire sa trace, court dans sa direction, la rejoint et la déchire. Entreprenant ou réservé suivant le maintien de son adversaire, tantôt il s'élançe par bonds, tantôt il s'avance majestueusement et d'un pas égal.

« Maintes fois Gérard, dit Adolphe d'Houdetot, qui a recueilli ses notes en causant avec l'illustre chasseur lui-même, s'est trouvé inopinément en présence du lion, et tous deux se sont regardés sans faire un pas de plus. Pourquoi le lion ne s'élançait-il pas comme de coutume? C'est qu'il jugeait, à certaines émanations sans doute, que c'était moins une proie qu'un adversaire qui se dressait devant lui. Fort de son expérience, Gérard attend froidement l'instant favorable, car il ne s'agit pas pour lui de précipiter le dénouement, mais d'assurer la victoire. Croyant avoir saisi cet instant suprême, il ajuste. Tout à coup le lion s'affaisse, se rase et s'efface. Gérard incline-t-il à droite ou à gauche, le fusil en joue, pour découvrir dans sa largeur la tête du monstre, le corps de celui-ci obéit au mouvement; il se déplace, tourne sur lui-même et ne

présente jamais qu'une ligne droite. Singulier rapprochement ! Dans un duel à l'arme à feu, les deux champions s'effacent ; eh bien ! dans sa lutte contre l'homme, le lion s'efface aussi. Est-ce instinct ? est-ce expérience ? Ainsi donc, il est décidé en principe que, durant le jour, le lion, non surexcité, est peu disposé à attaquer l'homme ¹. »

Certes, l'Arabe est courageux. On le voit présenter sa tête au yatagan sans laisser paraître la moindre émotion. Cependant, au désert, il ne se rencontre pas un homme assez brave pour attendre de pied ferme l'ennemi qui cause tant de ravages.

D'où vient ce respect pour le lion chez l'apathique et fataliste indigène ? Il vient des nombreux exemples que l'animal a donnés de sa force irrésistible. Bien des luttes se sont engagées, bien des combats ont été soutenus. Toujours le lion a été le plus fort ; et, quand il a succombé au nombre, la victime a coûté trop cher.

Ici nous laissons parler Gérard à son tour.

« Ce que les Arabes redoutent le plus après Dieu, dit-il, c'est le lion. Pour le détruire, ils emploient ordinairement la ruse, l'attirant dans une fosse profonde de trente pieds, qu'ils appellent *zoubia*, où ils l'assassinent. — Ils l'assassinent encore, cachés derrière un affût, solidement construit sous terre, qu'ils appellent *meled* (cachette), ou en montant à la cime d'un arbre. Rarement ils l'attaquent avec franchise, et, lorsqu'ils le font, c'est une bataille où la victoire est toujours à déplorer, quand victoire il y a. »

Dans une lettre adressée à son ami Léon Bertrand, directeur du *Journal des Chasseurs*, Jules Gérard raconte

1. *Galerie des Chasseurs illustres*, pages 48 et 49.

une de ces luttes africaines organisées contre le monstre. Nous en choisissons les passages les plus attrayants, pour montrer à ceux qui nous lisent que le signataire de cette lettre savait joindre aux plus éclatantes qualités du courage le mérite d'un écrivain original et plein de verve.

« Les Arabes, dit-il, livrent aux lions, dans le sud du cercle de Constantine, de véritables batailles, auxquelles il ne manque que de l'artillerie parce qu'ils n'en ont pas. Lorsqu'un membre de l'*auguste famille* a fait par trop de mal, les Arabes de la tribu qui a le plus souffert se donnent rendez-vous. Les cavaliers prennent position au pied de la montagne où se retire le lion pendant le jour, et les hommes à pied se dirigent par groupes de trente ou quarante vers son repaire, en poussant des hourras. S'il est adulte, le lion comprend ce que cela veut dire. Il se lève et monte lentement sur le premier rocher ou plateau qui domine le pays. Arrivé là, il regarde de tous côtés, puis, dès qu'il a vu son monde, il se couche et attend. Un Arabe se détache alors de la masse et apostrophe le lion en ces termes :

« — Tu ne nous connais donc pas pour rester ici devant nous ? Lève-toi et fuis, car nous sommes de telle tribu, et moi je suis un tel.

« Un autre prend ensuite la parole, et pendant que le terrible animal lèche sa crinière et promène ses pattes sur sa face, comme pour faire sa toilette de combat, toute la bande se met à hurler et à l'invectiver, en l'appelant jui, chien, infidèle. Cela finit par produire un tel vacarme, que le lion ennuyé se lève, frappe deux ou trois fois les flancs de sa queue, qu'il fait tournoyer, et marche à l'ennemi. L'affaire est engagée, il faut du sang.

« Plus d'un rocher, plus d'un buisson en sera couvert,

Et c'est celui des plus braves qui coulera seul, car déjà les timides sont en fuite. Cependant le lion n'est pas encore à portée de la balle. Il marche avec lenteur. Les hommes à pied battent en retraite et se dirigent vers la plaine, où attendent les cavaliers. Déjà ceux qui ne sont venus que pour dire : Nous y étions ! se trouvent perchés sur des arbres ou sur des rochers inaccessibles.

« Prévenue de l'approche du monstre, la cavalerie se met en mouvement. Les chevaux sont lancés au galop. Tout à coup un ancien prend la parole :

« — Jeunes gens, dit-il, que ceux qui tiennent à leur famille, à leur fortune, à leur tête, se retirent.

« Bien que la plupart tiennent à tout cela, personne ne bouge. L'Arabe qui se retirerait dans un pareil moment serait perdu dans l'esprit des siens. Celui qui a parlé fait quelques pas en avant. Il rejette fièrement son burnous sur l'épaule ; puis, après avoir ajusté pendant cinq minutes, il fait feu.

« La balle est allée ailleurs qu'à son adresse. Mais le lion qui ne regarde que l'intention, se lève menaçant. Il ne s'avance plus au pas, il charge.

« Cette fois il n'y a plus de honte pour les fuyards. La déroute est complète. Seulement quelques-uns ont pris de bonnes positions. Ils envoient leurs balles au passage, et les cavaliers accourent, le fusil haut. Si un retardataire a été pris par l'ennemi (et cela arrive presque toujours), il suffit qu'un homme à cheval marche sur le lion et fasse feu à bonne distance. L'épouvantable bête quitte sa proie pour le charger. Fatigué bientôt de ses courses impuissantes contre des chevaux auxquels la peur donne des ailes, le lion se rase à la manière des chats, et attend la mort sur place. C'est le moment solennel. Les cavaliers

éparpillés se rapprochent. Un feu roulant est ouvert. Le lion reçoit toutes les balles lancées à cent pas, à quatre-vingts pas, sans bouger. Mais, qu'un cheval passe au galop à cinquante pas, il se redresse par un bond fougueux. Si le cavalier n'est point arraché de la selle et broyé avant qu'il ait touché terre, la monture reste clouée sur place par la griffe du monstre, et ni cheval ni cavalier n'en reviendront.

« J'ai vu bien des Arabes qui ont survécu à cette griffe, au commencement d'une affaire ; mais tous ceux qui sont pris par le lion, quand il a une douzaine de balles dans le corps, sont réduits à l'état de charpie. On peut l'approcher alors d'assez près pour lui mettre le canon du fusil dans l'oreille. Il meurt sans lâcher sa victime. »

Grâce à notre éminent chasseur, ces horribles batailles qui décimaient une peuplade devinrent très-rares en Afrique.

Le *Tueur de lions* marchait seul à la rencontre des hôtes de l'Atlas. C'était toujours malgré lui, et dans l'unique but de complaire à ses camarades de régiment ou à des indigènes, que Jules Gérard les associait à ses courses périlleuses.

— Pour chasser le lion, disait-il, il faut être deux, soi et le lion.

Gérard était un homme de taille moyenne et faiblement constitué. Sa figure calme portait un grand cachet d'énergie ; ses yeux étaient pleins d'animation. Une femme eût envié ses mains fines et ses pieds d'une petitesse aristocratique ¹. Sobre comme l'Arabe, il vivait de

1. Un journal mal informé disait : « L'héroïque Gérard est vieux avant le temps. Six cents nuits passées à la belle étoile, en toute saison, devaient

dattes, de galettes, et ne buvait que l'eau des montagnes.

— Elle est si bonne, disait-il, qu'on ne regrette pas le vin.

Adolphe d'Houdetot trace en quelques lignes le portrait complet de cet homme extraordinaire : « Corps frêle et délicat, âme grande et forte, regard doux et superbe ; parole rare, sententieuse et modeste ; tact exquis, — maintien arabe, mystique et religieux. » Ce biographe est tellement enthousiaste de son héros, que nous l'avons entendu s'écrier un jour :

« — Napoléon, pour sa gloire, a dû finir à Sainte-Hélène ; Gérard, pour la sienne, doit se faire manger par un lion. »

Et comme l'illustre chasseur ne se pressait pas de terminer ainsi son épopée, Adolphe d'Houdetot lui battait froid.

Simple et naïf de sa nature, Gérard ignorait jusqu'au grand nom qu'il s'était fait ¹. Nos lecteurs comprennent que le cadre de cette courte notice ne nous permet pas de reproduire dans tous ses merveilleux détails la grande épopée des chasses de Gérard ; nous ne pouvons que faire un choix parmi les pages éclatantes de sa carrière.

Au mois de février 1845, il est appelé dans le pays des Ouled-ben-Azizi. Les indigènes de cette contrée n'avaient jamais pu se défaire d'un vieux lion qui, depuis trente

nécessairement détraquer la machine. Les jambes ne vont plus ; la poitrine est oppressée et la carabine pèse à la main. » Pas un de ces détails n'était véridique. Jules Gérard, à cette époque, conservait toute sa verdeur. On lui eût donné quarante ans à peine, et il était loin d'avoir dit son dernier mot aux lions.

1. Plusieurs fois des Anglaises, affolées de sa personne et de sa réputation, lui offrirent leur main et leur fortune. Gérard a repoussé constamment ces offres brillantes. Il n'aimait que la vie de soldat, le séjour de l'Afrique et la chasse au désert.

ans, avait élu domicile dans le Zébel-Krounéga. Ses ravages multipliés consternaient la peuplade. Gérard arrive le 1^{er} mars, et, le soir même, on entend rugir le monstre dans la montagne.

— C'est lui !... l'entendez-vous ? murmurent les Arabes avec épouvante. C'est le lion noir, tout noir, fils d'un sanglier et d'une lionne, et plus grand qu'un cheval de bey !

— Soit, la grandeur n'y fait rien, dit Gérard avec calme. Où le trouverai-je ?

— Là, devant nous dans la forêt.

— Cela suffit.

— Oh ! prenez garde ! Réfléchissez avant de braver sa colère. Un lion plus fort que lui est seul capable de le vaincre.

— Nous allons bien voir, répond l'intrépide chasseur.

Toute la tribu le contemple avec admiration. L'hôte de Gérard offre de l'accompagner jusqu'au gué que le lion doit franchir en quittant la montagne. On part. Il fait une nuit d'enfer. Notre spahi ne voit même pas l'Arabe qui le touche. Après avoir, un quart d'heure environ, marché à travers bois, ils arrivent sur le bord d'un ruisseau, qui coule au pied du Zébel-Krounéga.

— Voici le gué, murmure le guide, à voix basse, et frémissant de tous ses membres.

— Si tu as peur, va-t'en, lui dit Gérard.

Bien que terrifié par les rugissements du monstre, qui se rapprochaient de plus en plus, l'Arabe resta, craignant de courir un plus grand péril en quittant le Français. Gérard ne pouvait absolument rien distinguer, tant les ténèbres étaient profondes. Il se mit à descendre jusqu'au ruisseau, pour constater par le toucher quelque voie de cheval ou de bœuf ; mais le gué coulait dans un encais-

sement profond, les abords en étaient impraticables. Notre chasseur prit le parti de s'asseoir sur une pierre au-dessus de l'escarpement. Il voulut de nouveau renvoyer son guide ; mais l'Arabe refusa nettement de regagner le douar tout seul, et se blottit à vingt pas de distance, sous un fourré de lentisques.

— Quoi que tu puisses entendre, ne bouge pas ! lui dit Gérard.

Recommandation superflue, car l'effroi clouait le pauvre diable à la place qu'il venait de choisir. Le lion rugissait toujours et se rapprochait sensiblement. Gérard, ayant tenu les yeux fermés durant quelques minutes, finit par voir, en les rouvrant, qu'il y avait à ses pieds un talus vertical, créé sans doute par les inondations du ruisseau, qui en baignait la base, à trois ou quatre mètres plus bas. A sa gauche et au bout du canon de son fusil se trouvait le gué. Dès lors il arrêta son plan. S'il lui était possible de distinguer l'animal quand celui-ci arriverait au lit du ruisseau, il devait le tirer de cette place, le talus pouvant le sauver, au cas où il serait assez heureux pour blesser grièvement son ennemi et le mettre hors d'état de bondir sur l'élévation.

Il était environ neuf heures, quand un rugissement très-rapproché se fit entendre au-delà du ruisseau. Gérard arma son fusil.

Le coude sur le genou, la crosse à l'épaule, et l'œil fixé sur l'eau qu'il distinguait par moment, il attendit. Chaque minute lui semblait un siècle. Tout à coup, de la rive opposée, juste en face de la position qu'il occupe, s'échappe un soupir long, guttural, ressemblant au soupir d'un homme qui agonise. Il porte les yeux vers le point d'où semble venir ce son étrange, et il voit, braqués sur lui

comme deux charbons ardents, les yeux du monstre. La fixité de ce regard, qui brille d'une lueur blafarde, sans rien éclairer à l'entour, pas même la tête dont il émane, fait refluer dans le cœur de Gérard tout le sang de ses veines. Ici nous consignons son propre aveu.

Une minute avant il grelottait, saisi par l'humidité nocturne, et maintenant la sueur découle de son front à gouttes pressées.

Lorsque l'âme, au milieu de ces défaillances de la nature physique, reste inébranlable et forte, c'est évidemment chez celui qui résiste le comble de l'intrépidité. Qui-conque n'a pas vu le lion adulte, à l'état sauvage, mort ou vivant, peut croire à la possibilité d'une lutte corps à corps à l'arme blanche. Voyez-en un; calculez la puissance de ses muscles, et vous comprendrez que l'homme le plus robuste, aux prises avec l'effroyable bête, est la souris dans les griffes du chat. Gérard se tenait le raisonnement qui va suivre :

— Dans le cas, se disait-il, où ni ma première balle ni ma seconde ne mettrait le lion hors de combat, chose très-possible, il bondira sur moi. Si je ne suis point écrasé par le choc, je tâcherai de lui faire avaler mon fusil jusqu'à la crosse; puis, si sa griffe monstrueuse ne m'a ni terrassé, ni harponné, je jouerai du poignard dans les yeux ou dans la région du cœur. Cela dépendra de ma liberté de manœuvre et de l'état de mes membres. Si je succombe au choc de l'attaque, ce qui est plus que probable, pourvu que j'aie mes deux mains libres, la gauche cherchera le cœur, et la droite frappera.

L'heure était solennelle, chaque seconde rapprochait le péril. Notre chasseur intrépide venait de tirer son poignard et de le planter dans le sol, à portée de sa main,

quand les yeux flamboyants commencèrent à descendre vers le gué.

« Je fis mentalement mes adieux, dit Gérard, à ceux qui me sont chers, et je me promis de bien mourir.

« Lorsque mon doigt chercha la déterte, j'étais moins ému que le lion qui allait se mettre à l'eau. J'entendis son premier pas dans le courant, qui descendait rapide, puis..... plus rien. S'était-il arrêté? marchait-il vers moi? Voilà ce que je me demandais, en cherchant à percer le voile sombre étendu sur tous les objets d'alentour, lorsque je crus entendre, là tout près, à ma gauche, le bruit de son pas dans la boue. Effectivement, il était sorti du ruisseau et montait à pas éteints la rampe du gué.

« Un mouvement que je ne pus réprimer le décida sans doute à faire halte; il n'était plus qu'à cinq pas de moi et pouvait arriver d'un saut.

« Inutile de chercher le guidon, quand on ne voit pas le canon de son fusil. Je tirai au juger, la tête haute et les yeux ouverts. Une masse énorme, sans forme aucune et à tous crins, se dressa violemment au coup de feu, mais retomba aussitôt. Un épouvantable rugissement déchira l'air. Le lion était hors de combat. Au premier cri de douleur succédèrent des plaintes sourdes, menaçantes. Je l'entendis se débattre dans la boue, sur le bord du ruisseau; puis il se tut. »

Notre chasseur le croyait mort. Il appela son guide, et tous deux quittèrent le bois pour rentrer au douar.

Lorsque le jour reparut, ils revinrent sur le champ de bataille de la veille; mais le lion n'y était plus. Seulement un os, gros comme le doigt, au milieu du sang que l'animal avait perdu avec abondance, leur fit juger que la balle lui avait fracassé l'épaule. Gérard vit une racine

énorme coupée par la dent du lion, contre le talus, à un demi-mètre de la pierre sur laquelle il s'était assis. La douleur qu'éprouva le monstre dans son mouvement offensif renvoyé en arrière par le coup de feu, lui rendit impossible une seconde attaque et causa les plaintes que Gérard avait entendues. Ils ne purent suivre ses traces au sang. Elles s'étaient effacées et perdues dans le cours du ruisseau. Le lendemain, les Arabes du pays vinrent proposer au chasseur d'exécuter de nouvelles recherches pour se mettre sur la voie de la bête introuvable.

« Nous étions soixante, dit Gérard, les uns à pied, les autres à cheval. Tout à coup j'entends plusieurs coups de feu et des hurras du côté de la montagne. C'est mon lion. Les Arabes fuient dans tous les sens, en criant comme des forcenés. Quelques-uns ont eu soin de mettre le ruisseau entre eux et l'ennemi. D'autres, moins peureux, parce qu'ils sont à cheval, voyant le lion se trainer avec peine vers la montagne, qu'il cherche à gagner, se réunissent au nombre de dix, pensant qu'ils l'achèveront. Le cheick les commande.

« Je venais de passer le ruisseau et j'allais descendre de cheval, lorsque je vois les cavaliers, le cheick en tête, tournant bride et fuyant au galop de charge.

« Derrière eux et mieux qu'eux, le lion franchit avec ses trois jambes rochers et lentisques. Il pousse des rugissements qui précipitent la course insensée des chevaux, et s'arrête dans une clairière, sombre et menaçant. Près de moi reste un seul indigène. C'est mon guide du premier jour. Il me dit :

« — Je t'ai reçu sous ma tente; je réponds de toi devant Dieu et devant les hommes, et je mourrai avec toi.

« Cependant le lion quitte la clairière pour s'enfoncer

dans un massif. J'ordonne à mon guide de lancer des cailloux dans le repaire. Au premier qu'il jette, un lentisque s'ouvre, et le monstre, après avoir regardé de tous côtés, fait un bond vers moi. Puis il s'arrête à dix pas, la queue droite, la crinière sur les yeux, et le cou tendu. Sa jambe cassée, qu'il tenait en arrière, les ongles renversés, lui donnait un faux air d'un chien à l'arrêt. Dès qu'il avait paru, je m'étais assis, cachant derrière moi l'Arabe, qui me gênait par les : « Feu ! feu ! feu donc ! » qu'il mêlait à ses prières. A peine avais-je épaulé mon fusil, que le lion se rapprocha, par un petit bond, de quatre à cinq pas, qui allait probablement être suivi d'un autre, lorsque, frappé par ma balle à un pouce au-dessus de l'œil droit, il tomba. Déjà mon Arabe rendait grâces à Dieu ; mais le lion se retourna, se mit sur son séant, puis se leva debout sur ses jarrets, comme un cheval qui se cabre. Une autre balle, plus heureuse, trouva le cœur et le renversa cette fois raide mort.

« En faisant l'autopsie de ce lion à Bone, je découvris que la première balle avait entamé l'os frontal, sans le briser. Elle était aplatie sur l'os, large comme la paume de la main et épaisse comme dix feuilles de papier. »

Voici un dernier épisode plus dramatique encore que celui dont on vient de lire la narration.

C'était en janvier 1847. Gérard, dans la nuit du 2 au 3, blesse mortellement, au défaut de l'épaule, un lion, qu'il a suivi à ses rugissements, aux environs du camp de Mezez-Amar. La bête conserve assez de force pour prendre la fuite. Notre chasseur fait une brisée, et regagne les tentes. Au point du jour, accompagné du spahi Rostaing et du cheick Moustapha, il retourne sur les traces de l'animal. Pendant près d'une demi-heure, ses compagnons et

lui le suivent au sang, qu'il perdait avec abondance. Ils le retrouvent vivant encore, au milieu d'un fourré, sur la rive droite du Bou-Hembden, à un kilomètre à l'ouest du camp de Mezez-Amar. Le bois où s'est réfugiée la bête est presque impénétrable.

Gérard place Rostaing et sept ou huit Arabes qui se sont joints à eux sur la lisière du fourré, avec ordre de jeter des pierres, quand ils le verraient au fond du ravin, c'est-à-dire à cinquante pas au-dessous de la pente boisée.

L'animal, blessé à mort, devait, d'après ses suppositions, quitter sa retraite et descendre sur lui, en entendant du bruit au-dessus ; mais, contre son attente, il ne bougea pas, malgré les pierres qui pleuvaient de tous côtés. Vingt minutes s'écoulaient. On commence à croire que le lion s'est glissé furtivement hors de sa retraite, quand tout à coup on l'en voit sortir lentement et se mettre aux écoutes. Les chiens de Moustapha prennent la fuite au travers des broussailles. Rostaing et les Arabes, gagnés par l'effroi, s'éloignent eux-mêmes de la lisière à toutes jambes ¹. Aussitôt le lion se met à les poursuivre. Il s'attache à Rostaing, plus rapproché que les autres, et tantôt bondissant, tantôt roulant, mais se relevant toujours, il continue à donner la chasse au spahi qu'il est près d'atteindre. En ce moment une balle de Gérard le frappe et lui ouvre dans le flanc une blessure nouvelle.

Cette balle aurait sauvé Rostaing, si, dans sa course, il n'avait pas fait un faux pas et une chute. Le lion le saisit,

1. Gérard est le premier homme connu qui eut l'intrépidité d'attendre le lion pour le fusiller à bout portant. Sans aucun doute, il sera le dernier. Jadis il rêvait la formation d'une escouade de *tueurs de lions*, dont il aurait eu le commandement. Mais le premier soldat de cette escouade est encore à trouver.

au moment où il se relève, et tous deux roulent ensemble.

Mais la cuisse du malheureux spahi est engagée dans la gueule du monstre. Le terrible animal lui laboure en même temps les côtes de ses griffes. Après quelques pas, le lion lâche prise et se dirige avec peine vers le fond du ravin. Gérard, voyant tomber son camarade, avait couru à son secours aussi vivement que le lui permettaient le terrain et les broussailles. Il arriva trop tard et ne put que donner au blessé les premiers secours. Rostaing fut transporté à l'hôpital de Guelma, où il resta longtemps, avant de se guérir des cruels coups de griffes qu'il avait reçus.

L'indomptable Gérard, avec une trentaine d'Arabes, retourne au bois, le lendemain. Il lui faut son lion.

Pendant trois ou quatre cents mètres, il suit, toujours au sang, les traces de la bête. Elle s'est réfugiée dans un énorme buisson, que ni les pierres, ni les cris des Arabes ne peuvent lui faire abandonner. Un indigène enfin l'aperçoit. Il fait feu, et la manque. Le lion s'élançait ; mais, accablé par le nombre de ses blessures, il ne fournit pas un bond assez vigoureux. L'Arabe lui échappe. Un autre indigène se trouve en face. Il ajuste. Le lion se couche et attend. Saisi d'épouvante, ce second tireur tourne la tête, pour s'assurer qu'il n'est pas seul et qu'on lui peut venir en aide. Cette précaution même le perd. L'animal bondit, lui ouvre la joue et les mains d'un coup de griffe, en même temps qu'il tord le canon de son arme ; puis, le saisissant par les reins, il l'envoie dans un lentisque, à dix pas¹. Rencontrant ensuite un autre indigène armé

1. Grâce à l'état de faiblesse du lion, cet homme en fut quitte pour huit jours d'hôpital.

d'un fusil à baïonnette, il fait un crochet de cette baïonnette et culbute l'homme d'un coup de queue. Enfin il gagne le bord de la rivière en face du gué. Cinq Arabes qui occupaient cette position prennent le large et le laissent passer tranquillement.

Dix jours de suite Gérard retourne sur les lieux, et fait le bois pour s'assurer que le lion n'est sorti ni pour manger ni pour boire. Il aperçoit enfin des vautours qui planent sur le massif, preuve certaine que le lion est mort dans quelque fourré.

Le chiffre des monstres africains tués par Jules Gérard s'élevait en 1864, époque de sa mort, à plus de cinquante. Dans ces luttes terribles, rien n'a manqué à la gloire de l'illustre chasseur. Ses confrères d'Europe s'enorgueillissent lorsqu'ils font coup double sur des perdreaux ou sur des bécasses : Gérard faisait coup double sur des lions. Un jour qu'il venait de tuer raide un de ces hôtes du désert, il voit subitement paraître à dix pas un second ennemi, plus énorme que le premier, qui s'élance et va le saisir. Gérard fait feu de son second coup. Le lion roule, blessé à mort.

Mais presque aussitôt il se redresse et fond sur le chasseur, qui n'a pas eu le temps de recharger son arme.

Pendant cinq minutes, l'homme et le monstre se confondent dans un groupe-effroyable et mouvant ; puis l'homme se relève seul. Il a planté son poignard dans le cœur du lion.

Si de pareils exploits se racontaient cinquante ans après la mort de celui qui les exécute, on crierait à l'exagération et à l'imposture. Heureusement les témoins sont là pour appuyer l'exactitude du récit.

En 1848, Jules Gérard fit un voyage en France. Sa pre-

mière visite fut pour ses amis du *Journal des Chasseurs* qui, dix-huit mois auparavant, lui avaient voté à frais communs, avec Devisme, l'arquebusier, un couteau de chasse triomphal. Cette arme précieuse fut remise à Gérard par le lieutenant-général Bedeau, parent de M. Léon Bertrand. La lame en acier pur, triangulaire, évidée et à deux tranchants, tient à une poignée en corne de buffle noir, de forme très-élégante. Sur la coquille est gravé un lion au repos, entouré d'arabesques en acier bruni, ornementation qui se rapproche beaucoup du style des nielles de la Renaissance.

Depuis, les souverains se sont associés à cet honneur, et l'empereur d'Autriche envoya à Gérard une caisse renfermant un arsenal de chasse d'une richesse extrême et au grand complet.

Pour fêter dignement l'arrivée du Tueur de Lions, le *Journal des Chasseurs* organisa dans les salons de Douix, au Palais-Royal, un banquet de cent vingt-cinq couverts. Au luxe des surtouts, à l'éclat des fleurs et des bougies se joignait une magnifique décoration d'animaux empaillés, empruntée à la collection de M. Léon Bertrand. De quart d'heure en quart d'heure, les meilleures trompes de Paris sonnaient tout le répertoire de la vénerie ancienne et moderne. Le Tueur de Lions était assis à côté de son émule, Adolphe Delgorgue, le Tueur d'Éléphants, mort depuis sur le champ d'honneur, c'est-à-dire en pleine chasse, écrasé par un des monstres qu'il affrontait.

Gérard regagna l'Afrique. Il fut attaché au bureau arabe à Constantine.

L'année précédente, il avait reçu la croix. On le nomma sous-lieutenant au 3^e spahis, en récompense de sa belle

conduite au siège de Zaatcha, et bientôt il obtint les grades de lieutenant et de capitaine. Il revint plusieurs fois en France, notamment pour assister au tir de Vincennes, où il gagna le grand prix impérial de onze mille francs.

« En 1862, dit le *Dictionnaire des Contemporains*, il fut autorisé à former une société, dont l'objet était de hâter et de protéger nos reconnaissances dans le désert et l'établissement de communications régulières entre l'Algérie et le Sénégal. Il est mort noyé dans la rivière Jonq, en septembre 1864. »

Une seule chose étonnait les Arabes : c'est que le vainqueur des lions de l'Atlas n'eût pas été promu au poste de gouverneur général de l'Algérie.

GIRARDIN (ÉMILE DE)

Il y a des figures impossibles à saisir, et l'histoire du Protée antique nous épouvante. Comme ce fils de Neptune, M. de Girardin a le don des métamorphoses ; il s'offre tour à tour sous mille formes diverses, il vous échappe, il glisse entre vos doigts ; c'est une ombre, un fantôme, quelque chose qui miroite, scintille, éblouit et ne se laisse pas atteindre. Le caméléon n'a pas de nuances plus variées, de reflets plus trompeurs. Jamais M. de Girardin ne se présente de face, on ne le voit que de profil, et, si nous arrivons à donner quelque ressemblance à cette physionomie fugitive, nous devons en remercier notre bonheur plutôt que notre adresse.

Émile de Girardin ne connaît pas lui-même le jour de sa naissance. Il a complètement répudié l'acte civil du 22 juin 1806, qui porte le nom d'Émile *Delamothe*¹,

¹ Quelques biographes ont écrit *de la Mothe*, mais à tort. Ce nom est celui d'une simple domestique de souche très-vulgaire.

pour accepter un acte de notoriété d'après lequel son origine remonterait à 1802. En conséquence, il entrerait aujourd'hui dans sa soixante-cinquième année. Mais il est loin de paraître cet âge. Sa figure n'offre que très-peu de rides ; il lui reste des cheveux, et on le voit, chaque matin, ramener orgueilleusement sur le front sa mèche historique.

Quant à son œil, il est étrange et laisse croire à la fascination. C'est une sorte de diamant noir, aux mille facettes, dont l'éclat sombre vous fatigue et vous force à baisser la paupière. On sent que ce regard qui vous gêne est gêné plus encore par le vôtre : aussi presque toujours se cache-t-il sous un lorgnon, ce qui donne à M. de Girardin, pour ceux qui ne connaissent pas ses allures, quelque chose de très-voisin de l'impertinence. L'ancien rédacteur en chef de la *Presse*, devenu rédacteur en chef de la *Liberté*, sourit rarement : il sait trop, a dit un spirituel bas-bleu, que le diable est dans son sourire. Il est d'une taille moyenne ; sa tournure est élégante et pleine de distinction, ses mains sont fines et aristocratiques. On voit que c'est un homme de race.

Il fut élevé par une brave femme nommée Choisel, confortablement établie dans une maison du boulevard des Invalides. Madame Choisel prenait en sevrage les enfants que de riches familles lui confiaient. Le nombre de ses pensionnaires s'arrêtait toujours à dix ; elle ne voulait pas en accepter un de plus. Son mari l'aidait à soigner ce petit peuple. Avec les enfants de la princesse de Chimay ¹, le jeune Émile était celui des marmots qui allait, sur le bras des époux Choisel, recevoir à la porte les plus nobles visiteurs et les plus riches équipages. Tan-

1. Anciennement Térésa Cabarus, puis madame Tallien. Elle avait un fils de deux ans et une fille de six mois dans la même maison.

tôt c'était une femme d'une beauté merveilleuse, arrivant dans un coupé garni de satin rose ; tantôt c'était un jeune colonel, aux moustaches hardiment retroussées, à l'œil vif, au ton protecteur, conduisant lui-même son tilbury rapide. Les deux élégants personnages arrivaient quelquefois ensemble. Ils ne se faisaient pas connaître, embrassaient l'enfant, et jetaient l'or à pleines mains à ceux qui en prenaient soin. Mais tout se découvre en ce monde. Trois ou quatre ans s'étaient écoulés. Le jeune colonel, passé au grade de général, faisait à la maison de sevrage des visites moins fréquentes. Pour la dame, elle ne venait plus ¹. Choisel, se promenant un jour à Saint-Cloud, vit passer le carrosse de l'Empereur, et reconnut l'homme au tilbury dans une des graines d'épinards qui galopaient à la portière. Il s'informa et apprit aussitôt le nom du général, son histoire et ses titres. C'était le grand veneur de sa Majesté Napoléon I^{er}.

Guidés par cet instinct de taquinerie, auquel on cède volontiers, en montrant aux gens mystérieux qu'on a leur secret, les Choisel appelèrent Émile le *petit baron*, et dirent un jour au grand veneur, surpris de l'entendre nommer de la sorte :

— Eh ! ce titre lui appartient ! n'êtes-vous pas comte ?

Le général sourit. C'était une noble et affectueuse nature, incapable de dissimulation et de rancune. Il ne fit aucun reproche aux Choisel sur leur indiscretion et parut attaché davantage encore à son fils. On croit qu'il avait le projet de rester dans le célibat, pour être plus libre d'adopter cet enfant. Par malheur, Napoléon, qui s'occupait de tout, même du mariage de ses généraux, avisa une

1. Certains passages d'*Émile*, premier ouvrage de M. de Girardin, donnent à entendre qu'elle avait une autre liaison de cœur.

jeune personne d'excellente famille et très-pauvre. Il la dota sur sa cassette particulière et somma son grand veneur de l'épouser. Quand le maître ouvrait la bouche, les moins dociles se prosternaient.

A dater de ce moment, finissent les beaux jours d'Émile. Entraîné vers d'autres affections, vers d'autres devoirs, le général cesse peu à peu de s'occuper de ce fils, dont l'existence devient pour lui un embarras et une gêne. Il craint que sa femme, en apprenant ce péché de jeunesse, ne lui ôte son estime et ne fasse payer au présent ou à l'avenir les torts du passé. Le *petit baron* voit disparaître les splendeurs qui ont entouré son berceau. Quelques jours après le mariage du général, on retire Emile de la maison Choisel, pour le confier aux mains d'un employé de la vénerie, vieux soldat de l'armée d'Égypte, réformé pour cause de blessures et auquel on avait accordé cet emploi comme retraite. Il fut exclusivement chargé de l'éducation de son jeune pensionnaire, et lui apprit ce qu'il savait, c'est-à-dire très-peu de chose, avec l'aménité des camps et les formes gracieuses du bivouac.

Tout ceci se passait en 1814. Le fils du grand veneur entra dans sa huitième année. Il était défendu de le nommer autrement qu'*Émile Delamothe*.

Son noble père lui constitua un modeste apanage, dont le revenu devait, jusqu'à nouvel ordre, servir à payer sa pension chez l'employé de la vénerie. Le général eut, dès ce jour, la conscience parfaitement en repos. Il se crut quitte envers son fils naturel et ne songea plus qu'à la procréation de sa lignée légitime. Mais il fut moins heureux sur le terrain du mariage que sur celui de l'amour libre. Sa femme ne lui donna point d'enfant.

L'éducation d'Émile se poursuivait sous l'œil du soldat de l'armée d'Égypte, précepteur sévère et grognon, qui le laissait rarement sortir et ne lui permettait aucun des jeux de son âge. Il grandissait, mais comme grandissent les plantes étiolées, qui manquent de sève et de soleil. A l'âge de quatorze ans, où presque toujours les forces de l'homme se développent avec les premiers symptômes de la puberté, Émile n'avait ni santé ni vigueur. Sa figure se couvrait déjà de cette teinte bilieuse qui ne l'a jamais abandonné depuis, et le marasme desséchait de plus en plus chaque jour sa frêle organisation. Voyant dépérir son élève, le grognard se hâta de l'envoyer en Normandie, chez un de ses frères, palefrenier au haras du Pin. C'était un honnête et digne paysan, rond, jovial, qui accueillit Émile avec une cordialité pleine de franchise et lui dit :

— Venez, venez, mon petit bonhomme, nous allons vous mettre au vert !

Il le traita tout simplement avec la même conscience qu'il apportait à soigner ses chevaux. Émile s'en trouva le mieux du monde ; il courait dans les écuries, en sabots et en blouse, fraternisait avec les jeunes étalons, dormait sur une excellente litière et reprenait les forces qu'il avait perdues. Son éducation s'acheva médiocrement, comme on peut le croire.

Tout autre serait devenu rustre, comme les rustres qui l'entouraient ; mais la nature d'Émile, nature à la fois orgueilleuse et délicate, ne prit à la campagne que la santé qu'elle donne et lui laissa ses mœurs grossières. Sous la blouse du paysan, le jeune homme avait une tenue qui commandait le respect. La familiarité trouvait dans son œil dur un obstacle qu'elle ne franchissait pas. Il ai-

maît à se promener seul dans les champs, les prés et les bois, remplaçant par des lectures intelligentes et choisies l'éducation régulière qui lui manquait. Son premier précepteur n'avait pas réussi à étouffer le souvenir de ses jeunes années ; mais Émile ne s'ouvrait là-dessus à personne. Il souffrait de son isolement sans daigner se plaindre ; il sentait l'injustice commise à son égard, et se jurait tout bas d'obtenir, un jour, réparation.

A dix-huit ans, il quitta la campagne et revint à Paris. Sa première visite fut pour madame Choisel. La brave femme avait beaucoup vieilli, mais son cœur était toujours le même. Retrouvant devant elle, grand et fort, ce *petit baron* qu'elle avait tant choyé jadis, elle s'émerveilla, le caressa, l'interrogea et tailla des bavettes à n'en plus finir. Bref, elle apprit au jeune homme le nom de son père et celui de sa mère¹. Pour leur adresse, il fut impossible à la sevreuse de fournir à cet égard la moindre indication. Les bouleversements politiques avaient changé beaucoup d'existences et fait rentrer dans l'ombre bien des illustrations et des grandeurs. N'importe ! Émile a son idée. L'ancien soldat des Pyramides doit naturellement être mieux instruit que madame Choisel. Il court le presser de questions ; mais celui-ci reste impénétrable.

— Votre projet, dit-il, est de faire du scandale. Cela ne peut aboutir à rien. Écoutez ces deux articles du Code.

1. M. de Girardin a poétisé dans *Émile* et légèrement varié les détails que nous donnons sur sa jeunesse. S'il a été au collège, ce n'a pu être que pendant deux ou trois ans. Ses classes ont été fort imparfaites. Il dit que le proviseur, en le renvoyant, lui remit une inscription de *deux mille francs* de rente. Ce fait est inexact. On n'avait versé entre les mains de l'employé de la vénerie (M. Darel) qu'une somme de *vingt-quatre mille francs* en piastres d'Espagne. Cette somme fut seulement donnée à Émile à l'époque de sa majorité.

Il ouvrit le recueil des lois et lut solennellement au jeune homme les passages qui suivent :

« Art. 335. — La reconnaissance ne pourra jamais avoir lieu au profit des enfants adultérins.

« Art. 342. — Un enfant ne sera jamais admis à la recherche, soit de la paternité, soit de la maternité, dans le cas où, suivant l'article 335, la reconnaissance ne peut être admise. »

Pour Émile, cette révélation fut un coup de foudre. Le frère du palefrenier normand s'attendait à la visite de son ex-élève. Il lui remit un extrait de naissance, au nom de *Delamothe*, avec un acte notarié qui l'autorisait à toucher sa rente lui-même et à disposer du capital à sa guise, le jour où il aurait vingt et un ans accomplis. Le jeune homme, par un mouvement impétueux, déchira l'extrait de naissance. Mais il garda l'autre papier.

Jusqu'à ce jour, il faut en convenir, Émile a droit à la sympathie qui s'attache à l'infortune. Mieux eût valu pour lui ne jamais connaître les auteurs de ses jours, la résignation lui eût été plus facile. Quand la haine et la rancune manquent d'objet direct, on s'en préserve aisément. Peut-être alors aurait-il suivi la route que trace son premier livre à ceux que là destinée jette dans une situation semblable à la sienne.

« Il y aurait, dit-il, un caractère intéressant à développer : ce serait celui d'un jeune homme, né comme moi sans famille, sans fortune, et suffisant à tout ce qui lui manquerait par sa seule énergie ; d'un jeune homme qui, loin de se laisser abattre par les difficultés, ne penserait qu'à les vaincre, et, esclave seulement de ses *devoirs* et de sa *délicatesse*, aurait su parvenir, en conservant son indépendance, à un poste assez élevé pour attirer sur lui

les regards de la foule et se venger de son ancien abandon ¹. »

Déjà, comme on le voit, l'ambitieux se révèle. M. de Girardin voulut de très-bonne heure être ministre, ou quelque chose d'approchant. Aigri par de précoces souffrances, furieux de voir la honte des autres réjaillir sur lui, et cédant à deux passions funestes, l'envie et la colère, il suivit, pour arriver au but, un sentier différent de celui qu'il indique lui-même. Chez lui, le sens moral, grâce à son éducation heurtée et vagabonde, à sa vie solitaire et privée d'affections de famille, n'avait pu se développer que d'une manière très-imparfaite. Au lieu de demander à la société une réparation, qu'elle offre toujours à ceux qui ont des sentiments d'honneur et le courage du travail, il se prit à la traiter en ennemie : il se posa vis-à-vis d'elle comme un démolisseur intrépide, ne songeant qu'à faire des ruines et voulant à tout prix reconquérir ce que le préjugé lui enlevait. M. de Girardin ne comprenait pas que la France et le monde entier ne fussent point comme lui dans l'indignation. Il voulait déchirer l'une après l'autre les pages du Code qui le condamnaient à se taire ², et surtout réformer cette *vieille* et *ridicule* institution du mariage, qui sauvegarde les droits de l'héritier légitime contre les envahissements. Il mettait déjà, comme sans cesse il a fait depuis, son humeur à la place de sa raison. Dès à présent, nous pouvons dire, sans le flatter, que, dans ses écrits, il y a plus de bile que de talent.

Vers cette époque, c'est-à-dire en 1824, il demeurait

1. *Émile*, — édition Auguste Desrez, — pages 115 et 116.

2. Voir sa *Politique universelle*, livre VI.

aux Champs-Élysées. Tous les matins, il se dirigeait vers le Palais-Royal, entraît sous la galerie de Bois, au cabinet de lecture de madame Désauge, pour y parcourir les gazettes. Là se trouvaient Henri de Latouche, Alexis Dumesnil, Alphonse Rabbe, Lautour-Mézeray et Maurice Alhoy. Ces messieurs parlaient de leurs ouvrages avec un certain orgueil. En les écoutant, le jeune homme conçut pour la première fois l'idée d'écrire. Il essaya de se lier avec eux, y parvint sans peine, et leur apporta, un beau jour, deux ou trois cents feuillets, chargés de pattes de mouches, sur lesquels il les pria de vouloir bien lui donner leur avis. C'était le manuscrit d'*Emile*.

Alphonse Rabbe, exclusivement en admiration devant ses propres œuvres, lut trois ou quatre de ces feuillets et s'écria :

« — J'en vois assez ! pas l'ombre de style ! Allez apprendre à écrire, mon cher ! »

Lautour-Mézeray, Dumesnil et Montglave, moins rigoureux, donnèrent au *petit auteur râpé* (c'est ainsi qu'il le nommaient) des encouragements et des conseils. Latouche et Maurice Alhoy firent mieux, ils corrigèrent l'ouvrage et le rendirent à peu près digne de l'impression. Toutefois, malgré leur bonne volonté, ils ne réussirent pas à trouver un éditeur au livre qu'il patronnaient.

Émile, choisissant pour titre son propre nom, venait, comme on se l'imagine bien, d'écrire son histoire, mais en l'entremêlant de fictions adroites, capables d'émouvoir le cœur paternel. Ne pouvant envoyer l'œuvre imprimée, il porta lui-même, avec une lettre plus machiavélique que sentimentale, un double du manuscrit à l'hôtel de son père. L'almanach de la cour, moins discret

que le soldat d'Égypte, lui avait donné cette précieuse adresse. Il ne reçut pas de réponse directe ; mais ce fut évidemment à la recommandation du général qu'il obtint, huit jours après, une place dans les bureaux de la maison du roi, au cabinet de M. le vicomte de Senones, secrétaire des commandements de Sa Majesté Louis XVIII. C'était, comme on dit vulgairement, mettre le pied à l'échelle.

Le petit auteur râpé de la galerie de Bois devenait un personnage et se croyait déjà ministre. Il s'habillait avec la dernière élégance, hantait quelques cercles aristocratiques et s'y faisait remarquer par cet aplomb du paradoxe qu'il a porté, de nos jours, au degré le plus éminent.

Comme les bureaux ne lui donnaient que fort peu de besogne, il continua d'écrire, en attendant que les libraires voulussent bien imprimer ses œuvres. Il fit un livre intitulé AU HASARD, — *Fragments sans suite d'une histoire sans fin*¹. C'est une longue diatribe, où l'esprit lui fait défaut d'un bout à l'autre, et où l'on ne rencontre que des divagations incohérentes sur lui-même, sur sa chambre, sur les femmes, sur la lune et sur l'amour. Depuis sa prospérité bureaucratique, il ne retournait plus chez madame Désauge. Latouche et Maurice Alhoy ne corrigèrent point ce second ouvrage. On y trouve des phrases dans le genre de celle-ci :

« Je cheminai, le nez au vent, cherchant un gîte, attendu *qu'il* n'y a pas de philosophie *qui* tienne contre une nuit de janvier *qu'on* passe à la belle étoile et de

1. Cet ouvrage et celui qui a pour titre *Émile* ne furent publiés que de 1827 à 1828.

patience de propriétaire *qui* dure contre un locataire *qui* ne paye pas son terme, *quand* mes yeux, etc. ^{1.} »

Tout le reste est du même style. Ce livre AU HASARD est entièrement écrit dans le sens du titre. Plus Emile voyait le monde, plus il sentait se développer ses instincts ambitieux.

« Jean-Jacques Rousseau, dit-il, a écrit des volumes pour parler du gouffre de misère où l'avait plongé la célébrité... Eh bien ! moi, je la cherche ^{2.} »

Plus loin il s'écrie :

« Hors les gens de mauvaise foi, il n'y a dans le monde moral que deux classes distinctes, les ingrats et les envieux. Je suis *envieux* ! Il n'est pas un succès que je ne jalouse, une jolie femme que je ne convoite ; les richesses me tentent, les honneurs encore plus ; je désire tout, depuis la santé du vigoureux colporteur jusqu'au crédit du député qui a accaparé toutes les places, jusqu'à la conscience du fournisseur enrichi, jusqu'aux parchemins de l'émigré ^{3.} »

Ceci est de la franchise de premier ordre. Notre tâche devient facile, quand, pour faire leur portrait, les gens nous fournissent aussi généreusement les couleurs. Le commis de la maison du roi prit un jour une voiture, par une boue affreuse, tout exprès parce qu'il voulait connaître le plaisir de voir le piéton éclaboussé, sans craindre de l'être lui-même ^{4.}

Or, puisque nous y sommes, autant juger, dès à présent M. de Girardin au point de vue littéraire. *Émile* est

1. Pages 1 et 2 de la préface. — Édition Ponthieu, 1828

2. Même volume, page 3.

3. *Idem*, page 4 et page 16.

4. Page 86.

son œuvre la plus importante. C'est écrit suffisamment, grâce à la collaboration anonyme et bienveillante de ses amis du cabinet de lecture. *Au Hasard* est une médiocre amplification de collège, ennemie du style et de la grammaire. Outre ces deux ouvrages, et sans oublier un petit volume de madrigaux et de bouquets à Chloris, qui lui donnent avec le citoyen Robespierre une touchante analogie, M. de Girardin a publié nombre de brochures politiques ¹ et une quantité inouïe d'articles de journaux, où il exploite le genre *casse-cou* d'une façon merveilleuse. Il danse, sans le moindre balancier, sur la corde roide du paradoxe et prend, comme Arlequin, tous les costumes et tous les masques.

Nous l'avons vu tour à tour légitimiste, orléaniste, républicain, socialiste et bonapartiste. Dans ces derniers temps, il est redevenu républicain. Le saut de carpe est dans sa nature. Il dit que « le principe est fait pour l'homme, et non l'homme pour le principe », ce qui donne la clef de ses variations et de ses métamorphoses.

Si l'on en croit M. de Girardin, il a, pour le moins, une idée par jour; mais ces filles du même père ne sont pas sœurs, on les voit perpétuellement se battre entre elles.

Vingt fois l'auteur d'*Émile* a voulu réformer la société de fond en comble, et cela par vingt systèmes contradictoires : singulier moyen de gagner la confiance publique ! Il n'a point de style, il n'a qu'une manière, assez vive, du reste, et assez entraînant pour donner aux meilleurs esprits un instant d'hésitation. Tout le monde se rappelle ce fameux article **CONFIANCE ! CONFIANCE !** publié

1. Avec celle que nous avons déjà citée, les principales sont : *Bon Sens et bonne Foi*, — *Journal d'un journaliste au secret*, — *Questions administratives et financières*, — *Le Droit au travail*, — *Les Cinquante-deux*, etc., etc.

dans la *Presse* à coups de tam-tam, pendant la première épouvante causée par la révolution de Février. Rassuré, comme beaucoup d'autres, par cet article, nous avons pris, ce jour-là, M. de Girardin pour un grand homme, et nous lui avons écrit une lettre de félicitation et d'éloge. En voyant plus tard ses volte-faces, nous avons ri de notre naïveté. M. de Girardin, lorsqu'il exécute ses tours, ne remarque malheureusement pas qu'un saut détruit l'autre. Les personnes dont en politique il a surpris la bonne foi ne peuvent lui pardonner ; il trouve autant d'ennemis qu'il a fait de dupes, et qui n'a pas été dupe de M. de Girardin ?

Au moment où son titre de commis au ministère de la maison du roi excitait le plus ses rêves ambitieux, il fut réveillé brusquement par la destitution de M. de Senones. On donna clairement à entendre au protégé qu'il devait, le protecteur parti, se démettre de son emploi.

Voilà donc Émile retombé au bas de l'échelle ; mais il a rêvé la fortune, et la fortune, il le jure, ne lui échappera pas. L'heure de sa majorité sonne. Il court chez le notaire qui a ses piastres d'Espagne, les lui réclame, signe une quittance, et sollicite chez M. Geoffroy, agent de change, une place obscure et peu lucrative : il voulait étudier la Bourse, connaître les détours de cette maison de jeu légale, y calculer les chances de gain, se préserver des chances de perte et multiplier, s'il était possible, ses modestes capitaux. Lorsqu'il se crut assez fort, il joua dix-huit mille francs à la hausse. Ce fut la baisse qui arriva.

Ruiné presque entièrement en un jour, il tomba dans le désespoir. Ses ennemis ont prétendu qu'il s'était pré-

senté chez son père, un pistolet dans chaque main, et qu'il lui avait dit :

« — Monsieur, il me faut un nom ! Si vous ne me le donnez pas, je vous brûle la cervelle, et je me la brûle ensuite ! »

Le fait est probablement calomnieux. Si l'on en croit ce qu'il raconte lui-même, Girardin se contenta d'écrire une seconde lettre au général, faisant appel à sa conscience, essayant de le fléchir et de le décider à ne plus le laisser dans l'abandon. Il reçut cette froide réponse :

« Monsieur, l'erreur dans laquelle vous êtes, ou plutôt dans laquelle on vous a jeté, peut seule expliquer la lettre que vous venez de m'écrire ; aussi je m'empresse de vous désabuser, dans l'espérance que vous recouvrirez votre caractère et votre énergie. Vous avez eu raison de penser que l'indifférence ne serait pas possible dans une semblable situation, même quand elle serait accompagnée du doute. »

Repoussé avec perte, le jeune homme voulut s'engager, présumant que, dans l'état militaire, sa triste position de fils naturel ferait moins qu'ailleurs obstacle à sa fortune. Il s'adressa au prince de Léon, colonel d'un régiment de hussards. Le prince le fit à l'instant même visiter par ses chirurgiens ; mais ceux-ci refusèrent Émile, comme ayant une complexion trop délicate pour le service.

On ne peut justifier dans la vie d'un homme aucun des actes qui sont marqués d'un sceau de réprobation ; mais on doit dire, en tout honneur et en toute loyauté, qu'il fallait à celui dont nous esquissons l'histoire une force surhumaine pour rester dans les sentiers permis. A cette époque dut avoir lieu la tentative de suicide qu'on a pu

lire dans *Émile* ¹. Sauvé de la mort par une sorte de miracle, le jeune homme se reprocha sa faiblesse. Il se redressa plus haineux, plus intrépide, décidé à recommencer la lutte et à conquérir, en dépit des obstacles, fortune et renommée. Il prit hautement et publiquement le nom d'*Émile de Girardin*. Les lois étaient contre lui ; mais ceux à qui appartenait ce nom redoutèrent le scandale et n'eurent pas recours aux lois pour arrêter l'usurpation. Girardin resta maître de sa conquête. Dès ce jour, comme s'il eût trouvé la baguette magique et le secret des prodiges, les obstacles s'aplanissent devant lui. Trois libraires se disputent le manuscrit de son premier livre. Ponthieu l'emporte sur ses concurrents, imprime l'ouvrage et l'envoie aux journaux qui proclament avec éloge le nom de l'auteur.

Émile, sachant qu'il ne faut jamais laisser refroidir un succès, lorsqu'on veut qu'il fructifie, demande et obtient une audience de M. de Martignac, alors ministre. Il lui nomme son père, et argue de cette déclaration comme d'un titre à la bienveillance du pouvoir. La démarche est audacieuse, elle réussit. Une place d'*inspecteur des Beaux-Arts*, sorte de sinécure, qui ne demandait ni assiduité ni travail, se trouve vacante ; on la propose à Girardin, qui l'accepte, et, le soir même, on signe sa nomination. Le premier soin du nouvel inspecteur fut de s'informer :

- 1° S'il y avait, au ministère, un bureau affecté à l'emploi.
- 2° S'il trouverait là des lettres à tête imprimée et un timbre spécial.

1. Pages 112 et 113.

On lui répondit affirmativement.

— C'est bien, pensa-t-il, ma fortune est faite !

Il courut chez Maurice Alhoy, qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps, et lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut :

— Félicitez-moi, mon cher, je suis inspecteur des Beaux-Arts !

— Tant mieux, je vous en fais mon compliment, répondit l'auteur de la *Corbeille de Mariage* ¹.

— Autrefois, chez madame Désauge, reprit Émile, vous m'avez dit, ce me semble, que vous désiriez faire un journal avec M. Lautour-Mézeray.

— Heu ! c'est possible ; mais nous manquons d'argent.

— Bon ! voilà justement où est le mérite de mon idée : nous allons faire un journal sans argent.

— Il paraît que vous êtes fort, mon cher ! dit Maurice Alhoy.

— Plus fort que vous ne pensez, répondit Émile avec assurance.

— Et comment payerez-vous les rédacteurs ?

— Nous n'aurons point de rédacteurs.

— Ah !

— C'est inutile. Nous prendrons les articles littéraires qui paraissent de droite et de gauche, et nous les réunirons, chaque semaine, dans un seul cadre. C'est notre journal.

— Diable ! fit Maurice Alhoy, je conviens que l'idée n'est pas mauvaise. Pourtant, si les abonnés n'allaient pas venir ?

1. Vaudeville qui se jouait alors aux Variétés.

— Ils viendront ! Louez un entre-sol modeste ; achetez une table, une chaise et une paire de ciseaux ; nous n'avons pas besoin d'autres frais d'installation. Je me charge du reste.

— Mais le titre du journal ?

— C'est juste, il faut un titre.

— Je propose la *Semaine littéraire*, dit Maurice, ou bien la *Ruche*... A moins que vous ne préfériez l'*Abeille*.

— Non, dit Émile, rien de tout cela. Il faut avoir le courage de ses actes : nous appellerons notre journal le *Voleur*.

— Bravo ! mon cher, bravo ! s'écria Maurice Alhoy, vous avez du génie.

C'était du génie, soit, mais du génie par trop... industriel. M. de Girardin n'avait aucun droit de mettre ainsi les gens de lettres en coupe réglée. S'il battait monnaie avec leurs romans, leurs feuilletons, leurs nouvelles ou leurs articles, la simple probité voulait qu'il leur donnât une modeste part dans les bénéfices énormes qu'il allait réaliser ¹.

En quittant Maurice Alhoy, il se rendit chez un lithographe et commanda trois ou quatre mille prospectus, qu'il fit porter dans son bureau d'inspecteur général des Beaux-Arts. Là, prenant un annuaire et choisissant ses adresses, il écrivit :

« MONSIEUR LE MAIRE OU MONSIEUR LE CURÉ, un nouveau journal se fonde, et ce journal a pour but de propager dans nos provinces les chefs-d'œuvre de la littérature mo-

1. Cette audacieuse exploitation, qui n'avait jamais été prévue, et que la loi ne pouvait atteindre de sitôt, donna naissance, quelques années plus tard, à la Société des gens de lettres. Il fallut que les écrivains se réunissent pour se défendre en masse contre le pillage organisé.

derne ; je verrai avec plaisir que vous donniez votre appui à cette entreprise, etc.

« ÉMILE DE GIRARDIN,

« Inspecteur des Beaux-Arts. »

Chaque circulaire contenait un ou plusieurs prospectus. M. de Girardin scella de son timbre spécial, et mit à la poste.

Au bout d'un mois le *Voleur* avait dix mille abonnés. Le nombre alla toujours croissant ; mais les écrivains dépouillés ne tardèrent pas à jeter les hauts cris. Émile, à cette époque, eut un duel dont la cause est restée incertaine ; cependant il y a lieu de croire qu'un des hommes de lettres victimes du nouveau journal jeta sa plume et prit l'épée pour attaquer l'audacieux plagiaire. Girardin fut blessé à l'épaule. Précédemment, en 1825, il avait eu déjà un duel au pistolet, dont le motif reste également dans l'ombre, à moins que le récit d'*Émile* ne soit véritable ; mais il est presque impossible, dans ce livre, de distinguer la fiction de la réalité.

Si pourtant les faits sont exacts, on doit dire que M. de Girardin eut, dans cette première affaire, une conduite entièrement digne d'éloge. Il adressa sur le terrain de nobles et courageuses excuses à l'homme qu'il avait offensé sans le connaître. Cet homme était son frère ¹.

La blessure qu'Émile reçut dans le second duel n'avait aucune gravité. Huit jours après, il était guéri et renonçait à la direction du *Voleur*, sauvegardant, comme bien on le pense, ses intérêts dans l'entreprise. M. de Girardin

1. Le fils légitime de madame D.....

cherche toujours à se mettre à l'abri du scandale, excepté quand le scandale peut lui être profitable.

Une autre idée féconde venait de lui surgir. A la cour de Charles X, madame la duchesse de Berri encourageait cette opposition sourde contre laquelle se heurtent les rois au sein de leur propre palais. M. de Girardin fit parler à la princesse, qui lui promit son appui direct dans la publication d'une feuille nouvelle. Deux jours après, parut le premier numéro de la *Mode*. Ce journal, établi comme rédaction sur des bases irréprochables, eut un succès prodigieux. Il enleva beaucoup d'abonnés à la *Revue de Paris*. Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas, débutèrent dans la *Mode*. La duchesse de Berri n'hésitait pas à mettre un de ses pieds mignons sur le terrain du libéralisme ; mais elle réfléchit avant d'y hasarder les deux. Voyant que le rédacteur en chef du nouveau journal la conduisait trop loin, elle recula. M. de Girardin perdit le patronage de Son Altesse Royale, et gagna trois mille abonnés de plus.

Chaque jour, l'opposition menaçait davantage le pouvoir. On entendait gronder la tempête ; elle ne tarda pas à éclater.

Tout changea brusquement à partir de 1830. L'horizon n'était plus le même. Or M. de Girardin est de première force sur l'étude des horizons. Ne craignez pas qu'il prenne un feu follet pour une étoile, ou qu'un soleil se lève sans qu'il en devine l'aurore ¹. Il pressentit le premier l'avènement de la bourgeoisie et le règne des écus. En conséquence, il réalisa les bénéfices de ses entreprises. On lui

1. Le 7 février 1848, il devina la chute de Louis-Philippe, et donna sa démission à la Chambre des députés pour se tenir prêt à saluer le nouveau pouvoir.

acheta sa part de propriété dans le *Voleur*, et la *Mode* fut vendue aux enchères.

Dans un gouvernement économique, tout doit marcher de front avec le gouvernement. M. de Girardin rumina, calcula, prit ses mesures, posa ses chiffres et se proclama l'inventeur de la presse à bon marché. C'était un moyen de donner au journalisme une importance énorme et de le mettre à la portée des bourses les plus médiocres. Un ministre habile, Casimir Périer, sentit le piège : il n'adopta pour le *Moniteur* aucune des conclusions du mémoire laissé dans son cabinet par M. de Girardin.

— Pauvre homme ! se dit Émile, pensant que le ministre manquait de jugement et de clairvoyance.

Afin de lui dessiller les yeux, il commença l'application sur une petite échelle et fonda le *Journal des connaissances utiles*, à quatre francs par an ¹. Six mois après, il portait au ministère un registre contenant les noms de 120,000 abonnés.

— C'est à merveille, monsieur de Girardin, lui dit Casimir Périer d'un ton goguenard ; mais la politique n'est pas une *connaissance utile*, et le peuple s'en passera, si vous le voulez bien !

Émile était battu. Pour se consoler, il devint amoureux. Toute la presse parisienne était alors aux genoux d'une femme adorable, dont le talent, s'il est possible, surpassait encore la beauté. Comme Sapho et Magdeleine de Scudéri, mademoiselle Delphine Gay avait reçu le glorieux surnom de *Dixième Muse*. Girardin fut assez heu-

1. Subsidièrement il créa le *Journal des Instituteurs primaires* à TRENTE sous par an, puis un Atlas à UN sou la carte, puis le *Panthéon littéraire*, vaste entreprise de librairie économique.

reux pour lui plaire, et Delphine consentit à être sa femme. Ce mariage, toutefois, ne se conclut pas aisément. Lorsqu'on se marie, il faut un acte de naissance. Émile n'était pas d'humeur à lâcher le nom de *Girardin* pour reprendre celui de *Delamothe*. Six ou huit témoins vinrent déclarer qu'ils avaient connu, de 1822 à 1823, le sieur de Girardin, comme attaché au secrétariat de la maison du roi, et qu'il semblait alors âgé d'environ dix-huit ans. Là-dessus on dressa l'acte de notoriété dont nous avons parlé plus haut, et le mariage se fit.

Madame de Girardin parut un instant devoir écarter son mari de la voie dangereuse où il se précipitait, et où il entraînait son siècle. Le mercantilisme et l'exploitation répugnaient à cette âme délicate. Elle tourna l'esprit d'Émile vers des idées plus morales et plus sages. Nous le voyons, de 1832 à 1835, établir une propagande active en faveur des caisses d'épargne. Nombre de conseils municipaux recoururent à ses lumières. Afin de leur donner du cœur à l'œuvre, il envoyait lui-même, à ses frais, les registres et les livrets nécessaires à l'établissement de chaque caisse nouvelle. On lui doit aussi la création de l'*Institut agricole de Coëtbo*, destiné à recevoir cent élèves pauvres, qui s'y trouvaient logés, nourris et entretenus, tout en s'y instruisant dans la science de l'agriculture. Pour arriver à ce magnifique résultat, M. de Girardin n'eut qu'un simple appel à faire à ses abonnés des *Connaissances utiles* : aucun d'eux ne refusa la cotisation annuelle d'un franc, qu'il leur proposa, dans le but de mener son projet à bonne fin.

Tout ceci était encore de l'industrialisme; mais lorsqu'il s'exerce de cette façon, la morale la plus sévère n'a rien à y voir.

Malheureusement M. de Girardin prêta de nouveau l'oreille au démon remuant et ambitieux qui lui conseillait d'employer pour lui-même des procédés si fertiles. Sa fortune grandissait, mais il voulait être millionnaire, sachant que, sous le règne du roi citoyen, la meilleure de toutes les prépondérances était celle d'un sac d'or. Il avait là-dessus des idées bien arrêtées et qui remontent à la publication de ses livres.

« La gloire, dit-il, n'est plus qu'un mot creux ; il ne sonne pas l'argent. La République et Napoléon ont usé l'enthousiasme ; la fortune est la religion du jour, l'égoïsme l'esprit du siècle. Pour surgir de l'obscurité, il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-la jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles. Quand vous l'aurez trouvée, on viendra vous la disputer peut-être, vous l'enlever ; mais, si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter, et quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir. A votre tour, vous serez avare, égoïste ; vous achèterez des tréteaux, vous aurez un habit galonné. Vous refuserez les secours qu'on vous demandera, parce que ce n'est pas en soulageant les besoins de quelques individus qu'on acquiert la popularité, mais en excitant les passions des masses, et, pour vous élever au-dessus de la foule, vous lui sourirez avec dédain, vous lui parlerez d'égalité avec le mépris de l'orgueil ¹. »

Ce sont toujours les mêmes couleurs ; on ne dira pas que nous les plaçons de nos propres mains sur la palette.

En septembre 1833, M. de Girardin fonda le *Musée des familles*. Pour mieux allécher les actionnaires et donner

1. *Émile*, page 139 et suivantes.

à l'abonnement une impulsion plus vive, il inventa ces affiches monstres qui, depuis plus de trente ans, affligent les murs de la capitale, et les rendent complices de toutes les bourdes, de toutes les floueries, de tous les charlatanismes ¹. A la fin de 1834, il publia l'*Almanach de France*, qui fut tiré à douze cent mille exemplaires et qui lui rapporta des bénéfices considérables. Il devint éligible; les électeurs de Bourganeuf l'envoyèrent pour la première fois à la Chambre.

L'année suivante, il eut son troisième duel. Voici à quelle occasion : Dix mille francs venaient d'être accordés, à titre d'encouragement, à l'*Institut agricole de Coëtbo*. M. Degouve de Nuncques, chef du bureau démocratique de correspondance avec les journaux de province, leur envoya une petite note assez perfide, où l'on insinuait que M. de Girardin venait de se vendre au ministère. Une rétractation est demandée. M. Degouve de Nuncques la refuse, et le combat devient inévitable. Les adversaires sont placés en face l'un de l'autre. Degouve tire, manque son homme, et Girardin ne riposte pas; il décharge son pistolet en l'air.

« — Point de générosité ! s'écrie le correspondant démocrate. Vous n'avez pas le droit de m'humilier de la sorte. Recommençons, et tirez le premier ! »

Mais il proteste en vain, ses témoins l'entraînent. Le soir même, à la porte de la Chambre des députés, il fait remettre un second cartel à M. de Girardin. Celui-ci, ayant essuyé le feu de son adversaire, pouvait, sans faillir à l'honneur, ne pas tenir compte de cette nouvelle provocation. Il déchira la lettre et n'y voulut point répondre. A

1. Les amis de M. de Girardin le surnommaient eux-mêmes l'*Homme-Affiche* et l'*Homme-Annonce*.

dater de ce moment, il eut un ennemi de plus, un ennemi féroce, acharné, qui partout et sans cesse le déchira dans ses journaux et lui enfonça ses ongles dans la chair vive.

Nous arrivons à la fondation de la *Presse*, dont le numéro-spécimen parut le 1^{er} juillet 1836. Sur le chemin glissant de l'ambition, M. de Girardin trouvait trop d'obstacles pour ne pas chercher un appui sûr et des moyens sérieux de défense. Il crut les trouver dans le nouveau journal, et bien certainement il aurait atteint son but, si l'esprit de spéculation obstinée qui le possède ne l'eût conduit au delà des bornes. Il forma le projet d'enterrer d'un seul coup la presse périodique et de rester seul debout sur cette vaste tombe. L'argent abondait dans ses coffres, il pouvait expérimenter en grand le système dont Casimir Périer n'avait pas voulu reconnaître les avantages. Annonçant à moitié prix un journal quotidien, d'une dimension supérieure à celle des autres journaux et donnant plus de matière, il enlevait aux feuilles rivales tous leurs abonnements, arrachait de la main de ses ennemis toutes leurs armes, devenait le roi de la publicité, dictait des ordres au pouvoir et se faisait donner ce portefeuille, objet de son éternelle convoitise, qui, semblable au pommier de Tantale, se relève quand il va l'atteindre. Peu importait à M. de Girardin de ruiner des industries plus faibles. Aucun des journaux qui existaient alors ne pouvait soutenir la concurrence. Il s'imagina qu'ils allaient tranquillement laisser préparer leur convoi mortuaire. L'entreprise devenait burlesque, à force d'être hardie.

Au premier signe d'hostilité, toute la presse fit feu contre l'ennemi commun. Cette décharge unanime, loin d'a-

battre M. de Girardin, ne fit qu'allumer davantage sa fougue belliqueuse ; mais bientôt on lui lança de ces traits empoisonnés qui frappent un homme et ne lui laissent aucun espoir de guérir la blessure. Le journal le *Bon Sens* décocha la première flèche.

« A cette époque de hasard, de jeu, d'agiotage et de trafic, dit cette feuille, où la société est un comptoir faisant l'escompte de toutes les passions mauvaises, il s'est formé une agglomération inouïe de jeunes hommes pour l'exploitation des tendances matérielles du siècle. Ils ont trente ans à peine, et leurs contemporains ne savent rien de bien précis sur leur naissance et sur leur première jeunesse : deux problèmes ! Ils ont surgi tout à coup, mais comment ? Autre problème ! car ils n'avaient rien de ce qui attire la considération ou la foi de la foule ; il en était même qui n'avaient ni nom, ni famille, ni talent, et la fortune, en passant devant leur porte, y avait à peine laissé une besace. Ils ont fait de l'industrie, de l'art, de la littérature, en mettant au jeu les talents et les capitaux des autres, qu'ils groupaient, à force d'audace, autour d'une idée douteuse, à son de trompe, ils prônaient partout les incalculables prodiges. Quand, avec cette idée, ils avaient bien joué à la faillite, et qu'ils en avaient retiré pour eux, à titre de directeurs, la vie élégante et commode de quelques mois, de quelques années, ils lançaient une autre idée à laquelle venaient se cramponner d'autres talents et d'autres capitaux. »

Il est difficile de voir une attaque plus directe et plus violente. L'offensé recourut aux tribunaux. C'était son droit, mais le *National* regarda cette résolution comme un acte de faiblesse et comme un déni de polémique. De plus, le rédacteur en chef de la feuille radicale crut voir

une offense pour lui et pour ses collègues dans quelques insinuations de M. de Girardin. Soldat plein de bravoure, Armand Carrel était toujours prêt à verser son sang pour la défense d'un principe.

« — Jusqu'à ce que la presse devienne entièrement libre, disait-il, elle restera sous la sauvegarde de l'épée; mon journal se fera respecter comme un homme d'honneur. »

Toutefois, avant de provoquer le rédacteur de la *Presse*, Armand Carrel entama des négociations. Il alla lui-même, accompagné d'un ami, chez M. de Girardin. Une note fut discutée et convenue. Seulement Carrel exigeait que cette note fût publiée d'abord dans la *Presse*, et Girardin voulait qu'elle parût simultanément dans la *Presse* et dans le *National*.

— Est-ce votre dernier mot? demanda Carrel.

— C'est mon dernier mot.

— Alors il faudra nous battre, Monsieur.

— Volontiers. Une rencontre avec vous sera une *bonne fortune* pour moi, répondit Girardin.

— Un duel est une triste nécessité toujours, et jamais une bonne fortune, Monsieur, répondit Carrel en se levant. Comme offensé, je choisis le pistolet.

Nous consultons ici le *National* de l'époque, et nous y trouvons un compte rendu impartial des événements.

« L'explication directe qui avait eu lieu entre M. Carrel et M. de Girardin ne laissait malheureusement rien à faire aux témoins de M. Carrel pour amener une conciliation.

« Arrivé sur le terrain (au bois de Vincennes), M. Carrel s'avança vers M. de Girardin, et lui dit :

« -- Eh bien, Monsieur, vous m'avez menacé d'une biographie ? La chance des armes peut tourner contre

moi. Cette biographie, vous la ferez alors, Monsieur ; mais, dans ma vie privée et dans ma vie politique, si vous la faites loyalement, vous ne trouverez rien qui ne soit honorable, n'est-ce pas, Monsieur ?

« — Oui, Monsieur, répondit M. de Girardin.

« Il avait été décidé par les témoins que les combattants seraient placés à quarante pas, et qu'ils pourraient faire dix pas chacun.

« M. Carrel franchit la distance d'un pas ferme et rapide. Parvenu à la limite, et levant son pistolet, il tira sur M. de Girardin, qui n'avait encore fait que trois pas environ en ajustant. La détonation des deux armes fut presque simultanée. Cependant M. Carrel avait tiré le premier, M. de Girardin s'écria :

« — Je suis touché à la cuisse !

« — Et moi à l'aine, dit M. Carrel, après avoir essuyé le feu de son adversaire.

« Il eut encore la force d'aller s'asseoir sur un tertre, au bord de l'allée. Ses témoins et son ami, le docteur Marx, coururent à lui. M. Persat ¹ fondait en larmes.

« — Ne pleurez pas, mon bon Persat, lui dit Carrel, voilà une balle qui vous acquitte.

« Il faisait allusion au procès du *National* qui devait avoir lieu le lendemain.

« On le porta à Saint-Mandé, chez M. Peyra, son ancien camarade à l'École militaire. En passant auprès de M. de Girardin, M. Carrel voulut s'arrêter :

« — Souffrez-vous, Monsieur de Girardin ? lui demanda-t-il.

« — Je désire que vous ne souffriez pas plus que moi.

« — Adieu, Monsieur ; je ne vous en veux pas !

« Carrel ne se faisait point illusion sur la gravité de sa blessure. Dès ce moment, il demanda qu'on le transportât directement au cimetière : « Point de prêtre ! point d'église ! » Telle fut sa recommandation brève et absolue ¹. »

Le lendemain, Armand Carrel était mort. Sa dernière heure eût été consolée par la religion, qu'il n'aurait pour cela rien perdu aux yeux de l'avenir. Il est fâcheux que *République* et *Impiété* soient aussi voisines l'une de l'autre.

Nos lecteurs comprendront pourquoi nous avons ici laissé parler le *National*, de préférence à toute autre feuille d'alors ; la narration du journal ennemi est honorable pour celui des adversaires qui a survécu.

M. de Girardin n'en resta pas moins en butte à la rancune publique. On maudit l'homme qui marchait à la renommée en laissant ainsi derrière lui des traces de sang. Toujours aux aguets, toujours infatigables, ses ennemis ne laissaient échapper aucune occasion de lui faire tomber des rochers sur la tête. Il se vengeait en leur jetant du fiel. Ce fut un tort. On craignit les éclaboussures, et l'isolement se fit autour de lui.

Bientôt un procès scandaleux occupa la France entière. Il s'agissait du *Musée des familles*. On accusait les trois gérants, Boutmy, Cleman et Girardin d'avoir créé des dividendes fictifs et de s'être attribué la plus large part du fonds social. Un des actionnaires, M. Dutertre-Dana, se plaignant d'avoir été victime d'une escroquerie, réclama la vengeance des lois. Nos trois gérants furent acquittés, mais après avoir vu les avocats déchirer leur réputation,

¹ *National* du 1^{er} juillet 1836.

qui resta, lambeau par lambeau, à tous les angles du tribunal. Cleeman, l'un des trois, fut condamné, peu de temps après, à une peine infamante à propos de sa gestion criminelle dans les mines de Saint-Bérain. Le rédacteur de la *Presse* était complètement étranger à cette nouvelle affaire; mais que d'attaques insultantes, que d'insinuations perfides, que d'aiguillons mortels furent lancés contre lui! Vingt réputations pour une auraient succombé dans cette lutte.

On parla bientôt d'une autre histoire de mines ¹, dont les actions, prônées par la *Presse*, tombaient dans une défaveur subite. Les financiers de nos jours n'eussent pas agi différemment que M. de Girardin en pareille occurrence: ils auraient le mieux du monde, et sans le plus léger scrupule, vendu, quand elles étaient en hausse, des valeurs auxquelles on prévoyait que le discrédit s'attacherait d'un jour à l'autre. On est de son siècle ou on n'en est pas.

M. de Girardin, comprenant que toutes ces criailleries et toutes ces haines retardaient son avènement au portefeuille, joua, pendant quelques années, le rôle de Sixte-Quint, sauf à jeter plus tard ses béquilles au nez de ses ennemis politiques. Il parut s'occuper exclusivement de son journal ². De temps à autre, il ne se réveillait de sa

1. Cette fois, il s'agissait des houillères de Bouzogles et de Mazuras, achetées dans le département de la Creuse par MM. de Girardin et Boutmy.

2. M. Guizot lui offrit alors un million de la *Presse*. Girardin refusa pour mieux rester maître de la rédaction. Il se contenta de faire donner par le ministre deux cent mille francs de subvention au *Panthéon littéraire*. Un honorable député, M. Isambert, dénonça le fait à la tribune. (*Moniteur* du 10 juin 1837.) Après avoir vu la *Presse* lui brûler au nez, pendant dix ans, les plus doux parfums de sa rédaction, M. Guizot eut tout à coup ce journal pour ennemi. Le ministre fut obligé de traduire M. de Girardin devant la Chambre des pairs. (*Moniteur* du 18 juin 1847.)

léthargie de commande que pour défendre la monarchie de Juillet contre les sourdes agressions du radicalisme ou de l'opposition de gauche. Un matin, il imprima « que les attaques du *Siècle* contre le pouvoir n'avaient rien de surprenant, puisque cette feuille comptait des régicides au nombre de ses rédacteurs.»

Émile Pagès (Bergeron), fit porter à l'instant même un cartel à M. de Girardin, qui refusa de se battre et fut souffleté publiquement par son ennemi ¹.

Les tribunaux seuls lavèrent cet outrage. M. de Girardin continua de défendre le trône, la religion et la morale.

A coup sûr, on aurait berné le prophète assez malencontreux pour annoncer alors que cet illustre monarchiste deviendrait, un jour, partisan de la république.

Comme tous les hommes à utopies gouvernementales et qui chevauchent à nu sur l'idée, M. de Girardin professa perpétuellement un souverain mépris pour la littérature pure et simple, dégagée de tout élément politique. Le roman se trouvant au goût du jour, il fut obligé de lui abandonner le rez-de-chaussée de son journal ; mais, afin de s'épargner un embarras ou une étude sur des matières si peu dignes de lui, il se créait des fournisseurs attitrés, dont la réputation le mettait à couvert aux yeux du public.

— Eh ! s'écriait-il, quand on le blâmait de cette injustice faite à la jeune littérature, peu m'importe ! je n'ai pas le temps de lire. Si Dumas et Eugène Sue écrivent ou font écrire des billevesées, le lecteur, sur la foi du drapeau, prend cela pour des chefs-d'œuvre. L'estomac s'habitue à la cuisine qu'on lui donne ².

1. Dans une loge à l'Opéra, sous les yeux de madame de Girardin.

2. *Textuel.*

Un jour, Anténor Joly, qui s'était fait courtier de romans, lui apporte les *Confessions de Marion Delorme*, ouvrage en huit volumes, imprimé depuis deux ans et connu du public ¹.

— Bon titre ! s'écrie Girardin. Signez cela *Dumas*, et je reçois l'œuvre sans la lire !

Voilà quelle est la probité littéraire de l'homme. On comprend que nombre de jeunes auteurs, après s'être brisé la tête contre ce mur d'airain du mercantilisme, se soient décidés à passer sous les fourches caudines de la signature d'autrui. Tout s'explique avec le temps. Nous sommes presque disposé à faire amende honorable à MM. Auguste Maquet, Paul Meurice, Hippolyte Auger, et à tant d'autres, que nous avons blâmés sévèrement jadis pour avoir livré à une exploitation étrangère les enfants de leur intelligence. Ce commerce des œuvres de l'esprit, qui dépouille le véritable auteur de sa gloire pour en revêtir un autre, est de l'invention de M. de Girardin.

Nous avons vu comment il se tirait d'affaire au rez-de-chaussée de son journal ; montons au premier étage. C'est là qu'il régnait en despote. Il tranchait du petit Louis XIV et disait orgueilleusement : « La *Presse*, c'est moi ! » Jamais il ne laissait passer un article politique un peu remarquable, s'il était signé d'un autre que lui. Quelque temps après la révolution de Février, Alexandre Weil publia deux lettres, dont les abonnés firent le plus grand éloge. Une troisième restait : mais le journal refusa de l'imprimer. Le jeune publiciste courut se plaindre. Girardin lui répondit :

— C'est moi qui ai donné cet ordre.

— Ah ! fit Alexandre Weil confondu.

1. Ce livre a été publié par le journal *l'Ordre* avant de paraître en librairie.

— Que voulez-vous, mon cher, ajoute le rédacteur en chef de la *Presse*, vous avez du talent, et je veux qu'on ne lise que moi dans le journal.

Toutes ces réponses sont faites de sang-froid, de l'air le plus naturel du monde, avec une conviction qui vous écrase. Fâchez-vous, M. de Girardin vous trouvera très-injuste. L'obligation où il fut, dès l'âge le plus tendre, de s'aimer lui-même, n'ayant rien à aimer autour de lui, le rend d'une personnalité qui passera tôt ou tard en proverbe. Les calomnies dont il est victime ajoutent encore à son égoïsme et le rendent de moins en moins serviable. Tous les hommes deviennent ses ennemis ; il ne croit ni à l'amitié, ni au désintéressement, ni à la conscience.

A l'époque où l'empereur actuel n'était encore que président de la République, il offrit à M. de Girardin la charge de préfet de police. C'était son lot ; mais notre homme a pris pour devise : *Aut Cesar, aut nihil*¹. Nous craignons qu'il ne soit jamais César.

Émile de Girardin mort, il ne restera de lui que des extravagances politiques. Poussé, comme Ahasvéruš, sur une route fatale, il y marchera jusqu'à la fin sans repos comme sans espoir. Jamais son ambition ne sera satisfaite. Il a demandé vainement un portefeuille à la Monarchie ; vainement il s'est humilié pour l'obtenir de la République, et l'Empire n'est pas d'humeur à lui confier ses destins.

Madame de Girardin, première du nom, partageait les illusions de son époux. Nous la trouvons, en cela fort excusable ; elle n'avait pu le détourner de sa voie, rien de plus simple qu'elle s'y engageât avec lui. Cette nature

1. « Ou César, ou rien. »

tenace absorbait la sienne. Elle avait fini par le prendre pour un apôtre et par croire en lui comme on croit en Dieu. Dans les plus mauvais jours de 1848, elle disait au général Lauriston et à plusieurs autres personnes qui étaient venues lui rendre visite.

« — Tout va de mal en pis, la France court à sa perte ; il n'y a que celui de *là-haut* qui puisse nous sauver. »

Chacun s'inclina, croyant qu'elle parlait de la Providence : elle parlait de son mari, qui travaillait dans une chambre au-dessus.

Quand on attaquait Émile, elle se métamorphosait en lionne. Sa plume devenait un stylet, qu'elle enfonçait au cœur de l'ennemi jusqu'à la garde. On n'a pas oublié sa pièce de vers contre Cavaignac. Le jour où ce général fit arrêter M. de Girardin pour l'envoyer au secret, Delphine accourut et força la porte du dictateur, qui la vit entrer pâle, frémissante, l'œil allumé de toutes les flammes de la colère.

— Que veut dire ceci ? demanda-t-elle. Sommes-nous sous le règne de la terreur ?

— Non, Madame, répondit Cavaignac, nous sommes sous le règne du sabre.

— C'est bien cela, Monsieur ! attachez à votre sabre une ficelle, et vous aurez la guillotine !

Le cercle de madame de Girardin était très-fréquenté. Presque toujours on y trouvait le baron de Rothschild et la princesse Mathilde, au milieu d'une foule nombreuse d'autres habitués. Les uns causaient, les autres faisaient de la musique. L'auteur des *Mousquetaires*, lorsqu'il n'était pas à Bruxelles, entrait le premier au salon pour en sortir le dernier. Il avait des allures flamboyantes et une brochette où se trouvaient pendus tous les ordres de

la terre. Sa conversation faisait le bruit d'un ouragan. Théophile Gautier ne disait rien ; il écoutait, ou lançait de temps à autre quelques-uns de ces mots *érotiques*, dont la dixième muse était assez friande. Quand Dumas avait fini de parler, Méry parlait à son tour et entamait ses curieuses gasconnades. Un soir, il prouva catégoriquement et sans réplique possible que M. de Lamartine avait fait la révolution de Février pour une *paire de bottes*.

Girardin se montrait rarement à ces réunions. S'il y paraissait quelques minutes, on le voyait se cacher dans un coin comme un enfant boudeur. Il avait pour l'esprit de conversation le même dédain que pour la littérature.

Après la mort de sa femme, il se remaria ¹ et vendit la *Presse* au banquier Millaud pour une somme de huit cent mille francs. Son départ fut le signal de la décadence de cette feuille.

M. de Girardin reprit son titre de rédacteur en chef après cinq ans d'interrègne, et releva le journal par des sauts de carpes politiques plus caractérisés et plus désopilants que ceux d'autrefois.

Il semblait donner des gages à la démocratie. Oubliait-il donc les affronts que ces aimables républicains lui avaient fait subir ? Au comité démocratique et social qui se tenait à l'hôtel Ledru-Rollin, les membres du bureau le laissèrent un jour attendre deux heures dans une antichambre, sans lumière et sans feu. Girardin dévora cette humiliation, se promettant une éclatante revanche une fois qu'il serait introduit. Le moment arrive, on lui ouvre le sanctuaire. Il s'élançe à la tribune, croyant exciter une de ces discussions vives où son esprit d'à-propos et son talent de riposte triomphent toujours.

1. Avec la comtesse de Tieffenbach, veuve du prince Frédéric de Nassau.

« — Citoyens ! s'écrie-t-il, interrogez-moi. Je suis prêt à répondre. »

La salle contenait environ trois cents personnages, qui restèrent mornes et silencieux. Girardin sentit une sueur froide inonder ses tempes. Il regarda le président ; ce dernier fit un signe pour qu'on passât à l'orateur un petit carré de papier sur lequel se trouvait écrite une seule question. Le candidat se crut sauvé. Pendant un quart d'heure, il pérorait d'une façon passablement éloquente, malgré son détestable organe, et termina par ces mots :

« — Êtes-vous satisfaits de mes explications, citoyens ? »

Nulle réponse. Pas un geste d'approbation ni d'improbation. Il put se croire dans une assemblée de sourds et muets. On lui fit passer un second petit papier. Il parla pendant un autre quart d'heure : même silence et nouvelle question écrite. C'était à en devenir fou. Le malheureux orateur s'agitait dans le vide et cherchait à mettre le feu à des morceaux de glace. Une multitude de petits papiers railleurs tourbillonnaient devant ses yeux et lui donnaient le vertige. Tour à tour on lui en passa quarante ou cinquante. Il sortit, la tête perdue, l'œil hagard, le front ruisselant, poursuivi par des fantômes et des petits papiers.

M. de Girardin n'a pas de tact, il l'a prouvé dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres. Recevant un pareil accueil, il devait y répondre par une sortie violente et briser énergiquement cette coupe de l'affront qu'on lui donnait à boire. Ce défaut de tact provient de son ambition, qui lui met continuellement un bandeau sur les yeux et le pousse aux abîmes.

Était-ce à lui, nous le demandons, d'aller prononcer un

discours sur la tombe d'Armand Carrel ? Il s'est tiré de ce pas difficile avec bonheur, nous dira-t-on. Soit. Une telle démarche n'en choquait pas moins les convenances. Le sang versé crie toujours, et c'est à la surprise causée par son apparition imprévue que M. de Girardin doit de n'avoir pas été immolé sur la tombe de sa victime. Repoussé par les républicains, il leur tourna brusquement le dos, le jour où il vit la possibilité d'une vengeance et une autre perspective à son ambition. Mais, comme cet obstiné portefeuille ne lui arrivait pas encore, il fit une nouvelle pirouette et retomba sur ses pieds, républicain comme devant.

Ce qui ne l'empêcha pas de prendre le parti des Russes contre cette malheureuse Pologne.

Lorsqu'on entre chez M. de Girardin, la première chose qui frappe les yeux est un buste de Robespierre, posé sur son bureau, en face de lui. C'est une démonstration significative.

Il se lève à quatre heures du matin, travaille jusqu'à neuf heures et déjeune avec un bifteck et une tasse de thé. Son concierge entre alors et dépose sur le bureau des lettres et des gazettes. A partir de ce moment, M. de Girardin reçoit tout le monde. Il cause en travaillant ou en écrivant sa correspondance. Il n'est jamais aimable. S'il lui arrive de le paraître, dites hardiment que c'est par intérêt personnel. Vous venez de lui rendre un service, il ne vous remercie pas. La reconnaissance est un sentiment inconnu pour lui. Lorsqu'on lui adresse des reproches ou qu'on lui jette un blâme, il ne s'émeut en aucune façon. Rarement on parvient à le mettre en colère, et ce n'est jamais qu'en froissant son excessif amour-propre. Cette colère se trahit par un éclat plus

sombre de l'œil et par un léger tremblement de la lèvre inférieure.

Il se rase lui-même, précaution fort sage, au cas où quelque barbier polonais voudrait lui couper le cou.

Devinez qui a catéchisé Victor Hugo, afin d'amener le grand poète dans les bras de la république ? C'est M. de Girardin ¹. Le pays et les belles-lettres lui savent un gré infini de cette conversion.

Quand il a reçu toutes ses visites, il se remet au travail. D'abord il parcourt les journaux et regarde si on parle de ses articles politiques. Qu'on en parle en bien ou en mal, pourvu qu'on en parle, la chose lui est complètement indifférente. Il ne répond jamais aux agressions que pour la forme et pour occuper le public de sa personne. Sa manière de travailler ne manque pas d'une certaine bizarrerie. Lui faut-il de la science, il la trouve dans les dictionnaires de conversation. Veut-il des renseignements sur les hommes, il se lève et va droit à certain casier, dont les cartons, rangés par ordre, portent chacun une lettre alphabétique. Là sont les notes de M. de Girardin. Depuis 1830, il n'est par un personnage un peu important qui n'ait chez lui son dossier complet. Il garde avec soin les documents, les lettres, les comptes rendus de procès, les articles de journaux.

« Où ce diable d'homme peut-il trouver tout cela ? » se demande le public, en le voyant fouiller à coup sûr dans le passé d'un ennemi pour lui jeter à la face quelque revirement oublié, quelque turpitude inconnue. M. de Girardin trouve cela dans ses cartons.

1. L'*Événement* n'était qu'une succursale de la *Presse*.

Entre midi et une heure, il fait atteler et sort. Où va-t-il? personne n'a jamais pu sonder ce mystère. Nulle part on ne le rencontre, et il sait tout ce qui se dit, tout ce qui se passe. Une fée lui prête son talisman pour le rendre invisible.

Il est aujourd'hui excessivement riche. Son association *philanthropique* des travailleurs à la *Presse* lui a rapporté deux cent quatre-vingt-neuf mille francs pour sa part. De plus, il spéculé tous les jours à la Bourse et y réalise des profits énormes; il prend la revanche de ses piastres d'Espagne englouties autrefois dans le gouffre.

Le lecteur touche au terme de cette biographie. Nous avons dit le bien, nous avons dit le mal, et l'on nous demandera peut-être une conclusion. Qu'est-ce que M. de Girardin? Est-ce une bonne, est-ce une mauvaise nature? Ce n'est ni l'une ni l'autre. On ne doit pas lui savoir gré de ses qualités, parce qu'elles ne sont qu'apparentes et cachent un calcul; on ne doit pas l'accuser de ses défauts, parce qu'ils ont été le résultat d'une naissance malheureuse et de l'abandon. En lutte éternelle avec la société, mère tendre pour d'autres et marâtre pour lui, chacun le repousse, comme on repousse ce qui blesse, ce qui est dangereux, ce qui est nuisible, et ceux mêmes qu'il a le plus servis le payent d'ingratitude. On l'éloigne, on en a peur. Voilà ce qui explique pourquoi M. de Girardin n'a jamais été ministre et ne le sera jamais. Il a dit lui-même une vérité terrible: « Si le talent commence les réputations, c'est la moralité seule qui les consolide. »

M. de Girardin est la première victime de l'industrialisme: la machine a tué l'inventeur.

En 1858, il a écrit la *Fille du millionnaire*, publication malheureuse où il s'efforce de réhabiliter la Bourse.

« On réussit là, dit-il, comme on réussit à la guerre, par la justesse du coup d'œil, le mépris du péril, la hardiesse d'exécution. A la Bourse, la fortune se conquiert, elle ne s'acquiert pas. »

Grâce à M. de Girardin, voilà un verbe qui aura du succès. Dorénavant on pourra dire aux sergents de ville, en leur désignant un filou :

— Arrêtez ce monsieur, qui vient de me *conquérir* vingt francs dans la poche!

La première vente de la *Presse* rapporta près d'un million à son habile rédacteur en chef. Il eut l'agréable chance de la vendre une seconde fois, en 1865, au financier Mirès, pour une somme à peu près équivalente, et prit ensuite la direction du journal la *Liberté*.

Peu satisfait de sa gloire politique, M. de Girardin ambitionne, sur ses vieux jours, la gloire du théâtre. Il perd là son temps et ses peines. Le *Supplice d'une femme* a obtenu quelques succès à la Comédie-Française, grâce à la collaboration de M. Alexandre Dumas fils ; mais les *Deux Sœurs*, autre pièce annoncée à grand renfort de réclames comme étant l'œuvre de M. de Girardin seul, eut au Vaudeville une chute honteuse, le 12 août 1865.

Si l'on pouvait siffler le journaliste comme l'écrivain dramatique, quel vacarme d'un bout de l'Europe à l'autre !



GIRARDIN (M^{ME} DE)

Vous souvient-il de ces contes merveilleux de notre enfance, où l'on voyait les fées, assises autour d'un berceau, promettre à la jeune princesse qui venait de naître les qualités les plus rares de l'esprit et du cœur, et lui donner en partage fortune, mérite, grâce et beauté? Madame de Girardin doit avoir eu pour marraine toutes ces fées bienfaisantes.

Elle est née à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804.

Avant d'unir ses destins à ceux du trop célèbre publiciste dont la biographie précède la sienne, notre héroïne était déjà connue de la France entière. Les pures et suaves poésies de mademoiselle Delphine Gay descendaient du Parnasse en ruisseaux de miel. On allait cueillir des branches de laurier sur la tombe de Sapho pour en couronner le front de la jeune Française, qui recevait, elle aussi, le nom de *Dixième Muse*. Fille d'une mère poète, elle fut bercée par le rythme et apprit, toute enfant, à faire vibrer les cordes de la lyre.

Madame Sophie Gay était une demoiselle Lavalette, mariée au receveur général de l'ancien département de la Rhur¹. Elle le suivit dans sa résidence, et en eut cinq enfants². Spirituelle jusqu'au bout des ongles, le sachant trop, et tenant par malheur à en donner perpétuellement la preuve, madame Gay sacrifia plus d'une fois à sa verve maligne ses amis et ses intérêts. Ayant, un certain soir, décoché contre le préfet de la Rhur et sa digne épouse nombre de traits satiriques, elle amusa fort le salon où elle se trouvait; mais le magistrat tourné en ridicule apprit, le lendemain, ces beaux coups de langue, et le télégraphe, jouant aussitôt par un ciel sans nuage, rapporta de Paris, en moins de deux heures, la révocation de M. Gay. Deux ou trois bons mots de sa compagne lui faisaient perdre une recette de cent mille francs. Les femmes d'esprit coûtent cher.

Toute la famille regagna la capitale.

En vain madame Sophie Gay tâcha de réparer sa faute, en essayant d'obtenir pour son époux une place analogue à celle qu'on venait de lui reprendre, le ministre des finances ferma l'oreille et n'écoula point sa prière.

Furieuse, elle se jeta dans l'opposition. Jadis, sous le Directoire, elle s'était liée intimement avec madame Tallien. Devenue princesse de Chimay, celle-ci faisait une guerre sourde à l'Empire, afin de se venger de Napoléon

1. Rivière des États prussiens (province Rhénane). Aix-la-Chapelle était le chef-lieu de ce département.

2. Un fils, mort en Algérie, à la suite d'une blessure reçue au siège de Constantine, et quatre filles. La première est mariée au comte O'Donnell, et la seconde à M. de Canelos; la troisième, après avoir fait une éducation en Angleterre, est revenue en France fonder un pensionnat. Delphine était la plus jeune. Elle a été baptisée à Aix-la-Chapelle sur le tombeau de Charlemagne.

qui refusait de l'admettre à sa cour. La femme du receveur destitué prit part aux manœuvres de son ancienne amie. Elles applaudirent des deux mains à la chute du colosse, et on put les voir, en 1815, à la tête de ces Parisiennes coupables, qui se portèrent au-devant de Wellington, et lui offrirent des bouquets de violettes.

« — Mesdames, leur dit le noble lord, si les Français entraient à Londres, toutes les Anglaises seraient en deuil. »

Restée veuve, et presque sans ressources, madame Sophie Gay chercha dans la littérature des moyens d'existence. Elle obtint un succès incontestable et fut bientôt en vogue. Son cercle réunit les écrivains les plus distingués de la Restauration. Chateaubriand, Jouy, Étienne, Alexandre Soumet, Amaury Duval, Baour-Lormian, Casimir Bonjour le fréquentaient d'une manière assidue, et M. Henri de Latouche y prenait les allures du maître de la maison. Béranger, lorsqu'il n'était pas à la Force, rendait quelquefois visite au bas-bleu à la mode. Carle et Horace Vernet, le baron Gros, le baron Gérard, Talma, le vieux Fleury, mademoiselle Duchesnois et une foule d'autres célébrités des lettres, des arts et du théâtre, acceptaient les invitations de la reine du cercle ¹. On causait, on riait, on dansait; on jouait surtout, car la mère de la *Dixième Muse* était une joueuse émérite. Seulement, lorsque la veine se montrait défavorable, elle offrait les cartes à ses amis d'une manière si vive, qu'ils reçurent parfois en plein visage une dame de pique ou un roi de carreau.

1. Les assemblées littéraires de madame Ancelot ne vinrent qu'après celles de madame Sophie Gay.

Le jeu fini, chacun lisait des vers. Ce fut là que Delphine ¹ obtint ses premiers triomphes. Elle fut applaudie dans ses essais poétiques par toutes les illustrations du jour. Son talent précoce et ses grâces la rendaient l'idole du cercle de sa mère.

A quatorze ans, elle était radieuse de beauté. Ses grands yeux pleins de charme et de douceur, sa magnifique chevelure blonde, son front large et pur, sa bouche mignonne, écrin précieux où s'alignaient des perles, sa peau d'une blancheur de lait, tout se réunissait pour en faire un prodige accompli. Béranger disait qu'elle avait les épaules d'une Vénus, et Chateaubriand lui trouvait le sourire d'un ange.

En 1822, nous la voyons adresser pour la première fois des vers à l'Académie. C'était un éloge du dévouement sublime des sœurs de Sainte-Camille et des médecins français dans la peste de Barcelonne. La pièce portait le n° 113, et le secrétaire perpétuel déclara, dans son rapport du 24 août, que, « si l'auteur n'avait donné pour excuse et son sexe et son jeune âge, l'Académie, à la perfection et au charme des vers, aurait pu considérer l'œuvre comme émanée d'un talent exercé dans les secrets du style et de la poésie. » Mademoiselle Delphine Gay n'avait pas traité le sujet tout entier. Par cela même elle se trouvait en dehors du concours ; mais on la jugea digne d'un prix spécial, et la couronne académique ceignit son front.

1. Certaines personnes, irrévocablement décidées à nous trouver partout des torts, nous ont jeté le blâme pour avoir appelé madame de Girardin *Delphine* tout court dans la notice consacrée à son époux. Si jamais ces personnes font l'histoire des femmes poètes, elles écriront sans doute *mademoiselle Corinne* ou *madame Sapho*.

A Paris, une jolie femme sans fortune devient presque toujours le point de mire de ces aimables intrigants qui briguent, au palais des rois, le titre de courtiers d'amour.

Charles X venait de monter sur le trône. On lui cherchait une favorite, et nous ne savons plus quel Mercure des Tuileries s'avisait de songer à mademoiselle Gay pour tenir ce bel emploi. Ni Delphine, ni sa mère n'étaient évidemment informées de ces manœuvres. On engagea la jeune fille à rimer sur madame de La Vallière une élégie, où l'on remarque ce passage :

Mais un espoir me reste en ma misère extrême :
 Non, la postérité ne me confondra pas
 Avec ces cœurs impurs qui, cédant sans combats,
 N'adoraient dans Louis que son pouvoir suprême,
 Puisqu'à force d'amour j'ai retrouvé l'honneur,
 Et que son épouse elle-même
 M'avait pardonné mon bonheur.

La pièce fut apportée à Charles X, qui feignit d'accorder son assentiment aux intrigues du Mercure, et voulut bien se laisser présenter la jeune muse.

« — Mademoiselle, lui dit-il, vous avez un véritable talent poétique. Dès aujourd'hui, je vous fais une pension de cinq cents écus sur ma cassette. Cherchez, croyez-moi, des inspirations dans les voyages. Il y a pour vous à Paris plus de dangers qu'on ne semble le prévoir. »

Et le roi passa. Tous les plans de favoritisme venaient d'être déjoués par le monarque, de la façon la plus honnête et la plus inattendue. Madame Sophie Gay partit avec sa fille pour voyager en Suisse et en Italie. Elles firent une halte à Lyon, ainsi que le prouve ce passage d'une lettre qui nous est communiquée, passage trop flatteur pour que nous hésitions à le reproduire.

« Quand je l'ai vue pour la première fois, belle, imposante comme la Rachel de la Bible, elle était couverte de cheveux blonds retombant sur toutes ses roses, et semblait en être formée. Jamais rien de si éclatant n'est apparu dans une ville. Sa mère la conduisait alors en Italie et s'arrêtait quelques jours à Lyon. Mon mari, qui l'avait entrevue au balcon de l'hôtel, vint me chercher vite, vite, pour me faire voir, disait-il, ce que je ne verrais plus de ma vie. Il y avait là une foule qui passait et repassait émerveillée. Comme il faisait affreusement chaud, la jeune fille fut obligée de s'étouffer, en fermant ses fenêtres très-basses, et les curieux la regardaient encore au travers des vitres. J'appris dans le jour que c'était mademoiselle Delphine Gay, et je sus bientôt par moi-même qu'elle était bonne, vraie comme sa beauté. En l'examinant avec attention, on ne tombait que sur des perfections, dont l'une suffit à rendre aimable l'être qui la possède.

« M^{ne} DESBORDES-VALMORE. »

Si l'on nous trouve indiscret de publier ces lignes, il faut nous excuser en faveur du sentiment d'admiration que nous inspire la signataire. Pour la première fois nous voyons une femme rendre aussi complètement justice au mérite et à la beauté d'une autre femme.

La renommée poétique de mademoiselle Gay avait déjà franchi les Alpes. On la reçut en Italie comme une autre Corinne. Elle fut conduite en triomphe au Capitole, où elle récita des vers en présence d'une foule enthousiaste. Pendant son séjour à Rome ¹ elle écrivit le neuvième

1. Avril 1827.

chant de *Magdeleine*. Depuis cinq ans elle travaillait à ce poème, qui est son œuvre la plus sérieuse. Il se distingue par l'élévation du sentiment chrétien qui l'a dicté. La grande figure du Christ et celle de Magdeleine pénitente sont admirablement rendues.

A Naples, quelques semaines auparavant, elle avait écrit au pied du Vésuve le *Dernier jour de Pompéi*.

Jeune, belle, adulée, flattée, comblée d'hommages, suivie par une multitude d'adorateurs, Delphine trouva sur sa route un opulent hyménée, qu'elle repoussa, parce qu'il eût fallu renoncer à la France. Elle nous donne ce détail elle-même dans une de ses plus jolies pièces de vers, intitulée le *Retour*, et dédiée à sa sœur, la comtesse O'Donnell.

.
 Mon pèlerinage est fini.

Je rapporte, ma sœur, de Rome antique et sainte,
 L'albâtre d'un tombeau par les siècles jauni,
 Des chapelets d'agate et d'hyacinthe,
 Quelques vases d'argile, et du laurier béni.

.
 Je reviens dissiper le vain bruit qui t'alarme.
 De ces beaux lieux, ma sœur, j'ai senti tout le charme;
 Mais loin de mon pays, sous les plus doux climats,
 Un superbe lien ne m'enchaînera pas.
 Non, l'accent étranger le plus tendre lui-même
 Attristerait pour moi jusqu'au mot : Je vous aime.

Un sort brillant, par l'exil acheté,
 Comblerait mes désirs ! Ma sœur n'a pu le croire.
 D'un plus noble destin mon orgueil est tenté :

Un cœur qu'a fait battre la gloire

Reste sourd à la vanité.

Ce bonheur dont l'espoir berça ma rêverie,
 Nos rivages français pouvaient seuls me l'offrir.
 J'ai besoin pour chanter du ciel de la patrie ;
 C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir.

Son retour en France fut le signal d'une ovation plus glorieuse encore que celle qui l'avait accueillie à Rome. Le baron Gros venait de terminer les fresques du Panthéon. Conduite sous la coupole par le peintre lui-même, Delphine lut des vers à tout Paris aristocratique réuni dans la vaste enceinte. Des fleurs, des couronnes tombèrent à ses pieds sur l'estrade, et les voûtes retentirent de bravos unanimes. Elle se crut un instant reine de France. Cette époque de sa vie fut une joie perpétuelle, une fête poétique de chaque jour et de chaque heure. Le mariage seul devait lui faire connaître plus tard le chagrin et la prose.

Au commencement de 1830, les charmes vainqueurs de mademoiselle Delphine Gay attelaient à son char beaucoup plus de prétendants que Pénélope n'en eut jadis. On avait les oreilles rebattues de leurs soupirs. Cette volée de tourtereaux affligeait de sa présence les salons où paraissait Delphine, et, quand venait l'été, les plus hardis allaient s'abattre sous les ombrages de Villiers-sur-Orge, où madame Gay possédait une petite maison de campagne.

Presque toutes les poésies de la jeune fille, avant son mariage, sont datées de ce lieu de retraite. Ce fut là qu'elle écrivit le premier, le deuxième, le cinquième, le sixième et le huitième chant de *Magdeleine*, — la *Vision*, pièce légitimiste à l'occasion de l'avènement de Charles X, — la *Prise d'Alger*, — les *Serments*, etc. Publiés d'abord sous le titre d'*Essais poétiques* par Ambroise Tardieu et P. Dupont, les vers de madame de Girardin ont été réunis, vers 1842, en une seule édition Charpentier. Les morceaux les plus remarquables, outre ceux dont nous avons déjà parlé, sont : la *Confession d'Amélie*, fragment de l'épisode de *René*, — le poème de *Napoline*, — les stances sur la mort du général Foy, — la *Quête au profit des*

Grecs, — la *Jeune Fille enterrée aux Invalides*, — la *Tour du Prodige*, — *Ourika*, — l'*Hymne à sainte Geneviève*, — la *Druidesse*, dédiée à Horace Vernet, — le *Pêcheur de Sorrente*, etc.

Delphine aimait la solitude et la paix des champs.

Se voyant en butte à une sorte de course au clocher matrimoniale, elle prit la résolution de disperser d'un seul coup la troupe importune de ses admirateurs. Rien n'était plus simple. Elle choisit au milieu d'eux l'homme pour lequel son cœur éprouvait le plus de sympathie, et manifesta sa préférence devant tous les autres, qui disparurent en un clin d'œil. Le baron de La Grange fut l'heureux personnage auquel ils se virent obligés de céder la place. Delphine et lui échangèrent l'anneau des fiançailles.

Or, tout à coup, sans prélude, sans que rien annonçât une détermination aussi brusque, le baron discontinua ses visites, et tout fut rompu.

M. de La Grange adorait la fille, mais le caractère de madame Sophie Gay lui inspirait des craintes. Celle-ci avait trop coudoyé le Directoire. De folles allures, qui eussent autrefois semblé charmantes au bon temps de mademoiselle Cabarrus et de la comtesse Merlin, ne cadraient plus avec le rigorisme et la dignité des cercles légitimistes. A une soirée chez le peintre Gérard, deux cents personnes tombèrent positivement de nues, en apercevant une dame qui se précipitait dans le salon, avec toutes sortes de chassés-croisés et de pas de gavotte. Elle chantait, en dansant, les paroles suivantes, sur un air très-connu :

J'entre en train,
Quand il entre en train ;
J'entre en train, quand il entre !

C'était madame Sophie Gay, dont les domestiques venaient de jeter le nom à la foule. M. de la Grange recula devant des façons d'être que La Réveillère, Barras et Roger-Ducos eussent trouvées à leur goût.

Le baron parti, M. de Girardin se présenta. Il fut agréé par Delphine, et la jeune muse répondit aux observations qu'on ne manqua pas de lui faire sur la naissance et sur le reste :

« — Qu'importe ? C'est un homme de volonté ferme, un caractère énergique. Il saura conquérir la fortune. »

On les maria dans le courant de l'année 1831, et nous n'avons plus à nous occuper ici de certains détails racontés ailleurs. Émile n'était que médiocrement riche alors, ce qui ne l'empêcha point d'acheter un magnifique hôtel, rue Saint-Georges, pour y recevoir sa jeune femme.

Dans les premiers jours du mariage, M. de Girardin père rendit visite à la nouvelle épouse. Voyant un logis quasi princier, des salons encombrés de meubles de Boule, avec des tableaux magnifiques et des tentures en damas de soie, le grand veneur fit une grimace significative.

— Mon Dieu, balbutia Delphine, honteuse de tant de luxe, Émile a voulu ces choses ; je ne les ai pas demandées, je vous le jure. De pareilles frivolités n'ajoutent rien au bonheur. Émile et une mansarde, cela me suffisait.

— Une mansarde ? dit M. de Girardin père, qui s'en alla grondant : ça viendra, Madame, ça viendra !

C'était une nature de vieux soldat légèrement brutale, très-naïve et sans beaucoup de tact ni de raison. Quand son fils remportait quelque victoire de journalisme, il s'écriait :

« — Quel gaillard ! Il ira loin, c'est moi qui vous le jure ! »

En revanche, si Emile échouait dans une entreprise, il haussait les épaules et murmurait d'un air dédaigneux :

« — Tête folle ! point de cervelle ! Je soutiens qu'il finira mal. »

Dans les jours de fortune et de chance, on ne rencontrait que le grand veneur à la maison. Survenait-il une déconfiture, il s'éclipsait comme une ombre et ne reparaisait plus.

Le talent de mademoiselle Delphine Gay, si remarquable, avant son mariage, par un cachet de sensibilité naïve et de candeur séraphique, sembla perdre une partie de ces qualités précieuses le jour où elle reçut le nom de madame de Girardin. Nous ne savons ni pourquoi ni comment, si ce n'est peut-être que le journaliste déteignit sur la muse et que la colombe prit quelque chose du vautour. On s'étonne de retrouver Delphine railleuse, mordante, presque agressive. Dans le poème de *Napoline*¹, elle rit de la perruque de son vieux maître d'écriture, et traite irrespectueusement le roi Louis-Philippe.

Un monarque absolu, je comprends qu'on l'encense.
 Au moins ce qu'on adore en lui c'est la puissance.
 Il peut nous exiler selon son bon plaisir,
 Repousser ou combler notre plus cher désir,
 Nous dégrader ou bien nous admettre à sa table,
 Nous faire pendre ou bien nous faire connétable.
 Mais qu'on adore un roi Cons-ti-tu-ti-on-nel !
 Mais pour un tiers de trône un amour éternel !
 D'amour aimer le roi, la pairie et la chambre,
 Quatre cents députés convoqués en novembre
 Pour régner, et vouer un amour de roman
 A ce trio royal qui fait cent lois par an...

Nous n'avons pas la force d'aller plus loin. Voyez-vous notre infortunée dixième muse atteinte de la maladie fa-

1. Ce poème est l'histoire d'une fille naturelle de Napoléon Ier, amie de madame de Girardin, et qui s'est tuée par désespoir d'amour.

tale du premier-Paris? Eut-elle bien le courage de traduire en vers la prose, la vile prose de son époux? Osa-t-elle mêler ainsi les flots d'or de l'Hippocrène à l'encre noire et bourbeuse de la presse politique? Ah! Delphine! Delphine! et vos lauriers du Capitole!

Heureusement le diable de l'agiotage et de la spéculation vint ressaisir Emile et l'emporter dans un tourbillon d'affaires plus ou moins scabreuses, mais toujours lucratives. Madame de Girardin, ne subissant plus aussi directement l'influence de son époux, redevint elle-même à la plus grande satisfaction des amis des lettres. Les romans avaient alors beaucoup de vogue. Il en pleuvait de tous côtés. Delphine s'était jadis essayée dans le genre, en publiant le *Lorgnon*, petite nouvelle assise sur une impossibilité, mais remplie d'observations fines et morales. Elle remania le sujet de cette première œuvre, lui prêta une forme plus fantastique encore, plus intéressante, et offrit au public ce livre délicieux qui s'intitule la *Canne de M. de Balzac*.

Son mari lui chercha noise et la querella sur ce qu'il appelait sa rage d'écrire; mais, heureusement pour les lecteurs, l'esprit de contradiction, qui caractérise en ce monde les femmes les plus douces et les plus soumises, décida madame de Girardin à composer deux romans nouveaux, le *Marquis de Pontanges* et *Marguerite*. Le premier de ces livres fut acheté quinze cents francs par l'éditeur Dumont, du Palais-Royal. Émile, instruit de ce marché de librairie, se hâta d'aller toucher la somme, en vertu du droit que le code civil donne au chef de la communauté. Madame de Girardin n'eut pas même l'agrément d'employer à sa toilette les bénéfices de sa plume. Il espérait ainsi la dégoûter d'écrire. Cela montre qu'on

peut être de première force en industrialisme et n'avoir qu'une médiocre connaissance de la nature humaine.

Marguerite, à notre avis, est un chef-d'œuvre de sentiment et de vérité. La lutte de cette pauvre femme entre deux amours qui la tuent vous tient jusqu'au dernier chapitre sous le poids de l'angoisse. Le *Marquis de Pontanges* a des qualités dramatiques moins puissantes; mais, en compensation, l'esprit y pétille d'un bout du volume à l'autre. On trouve là une héroïne qui reste sage entre deux fous, et qui devient heureuse entre deux malheurs. S'il arrive quelquefois à madame de Girardin de se montrer paradoxale, elle rachète ce défaut par une étude profonde et sentie du caractère de son sexe. Comme elle trace admirablement le portrait de ces créatures coquettes, mignonnes, délicates, élégantes, pleines de cœur, de dévouement, de caresse et d'amour! Il semble qu'elle regardait au fond de sa propre nature, pour y trouver la femme dans sa plus adorable expression, dans sa plus parfaite image.

Avant la mise en vente de ces derniers livres¹, la *Presse*, fondée par Émile, avait entamé déjà contre ses confrères en journalisme une croisade furieuse.

Le jour où l'on rapporta de Vincennes son mari blessé, Delphine, qu'on n'avait pas cru devoir prévenir de ce duel, se montra pleine de courage. Elle ne s'évanouit point, donna des ordres, appela un chirurgien, fit étendre de la paille dans la rue, et resta au chevet de son époux, jusqu'à l'heure où la blessure cessa d'offrir un danger sérieux. On n'habitait plus l'élégant hôtel de la rue Saint-

1. N'oublions pas de citer, au nombre des plus jolies nouvelles de ma lame de Girardin, celle qui a pour titre : *Il ne faut pas jouer avec la douleur*

Georges. Les fonds ayant manqué à l'acquéreur, il avait fallu le revendre, au plus grand scandale de M. de Girardin père, qui affirmait nettement que monsieur son fils méritait un domicile à Charenton.

Le rédacteur en chef de la *Presse* et sa femme demeuraient alors rue Laffitte, dans un logement au rez-de-chaussée. Dujarrier, copropriétaire du journal, occupait une moitié de ce logement. Lorsqu'il y avait du monde, on ouvrait la porte de communication. Ce pauvre Dujarrier n'était plus chez lui. Mais les époux Girardin avaient l'air, aux yeux de tous, de posséder un appartement immense, et l'orgueil était sauf.

Émile se chargeait de la rédaction politique. Son associé dirigeait la partie littéraire.

Dès la fondation de la *Presse*, M. de Girardin révéla clairement, soit par ses actes, soit par ses discours, la pensée égoïste qui réglait sa conduite. Cette feuille périodique était créée pour lui, rien que pour lui. La publicité du journal et son influence ne devaient pas servir à d'autres. Un feuilleton par trop remarquable et par trop intéressant publié dans la *Presse* gênait Émile, le chagrinait, lui faisait craindre qu'on n'accordât plus à ses premiers-Paris toute l'attention dont ils étaient dignes. Ainsi, rien ne lui causait plus d'impatience et de colère que de voir sa femme, sous le pseudonyme du vicomte Charles de Launay, rédiger ces *Lettres parisiennes*, dévorées alors par des myriades de lecteurs, causeries aimables, pages charmantes, où l'esprit éclatait toujours, où la verve ne tarissait jamais. Là-dessus M. de Girardin ne partageait point l'opinion générale.

— Eh ! Madame, criait-il, ce que vous écrivez est absurde ! Vous avez donc bien envie de faire parler de vous ?

Découragée, la jeune femme jetait la plume ; mais Dujarrier la ramassait toujours et la lui remettait entre les mains. Il fit décider, dans une réunion des actionnaires, que chaque lettre du spirituel vicomte serait payée cinq cents francs.

Delphine commença le 28 septembre 1836, environ trois mois après la naissance du journal, cette piquante revue parisienne, et la continua jusqu'au 3 septembre 1848¹. Bien certainement, dans un siècle d'ici, tous les écrivains auxquels il plaira de peindre l'époque actuelle n'auront pas un recueil plus sûr pour se mettre au courant des habitudes et des mœurs du langage. Ils trouveront là mille indiscretions naïves, mille peintures de caractère, tantôt folâtres, tantôt sérieuses, mille études entièrement vraies, mille petits détails précieux, au moyen desquels ils recomposeront aisément dans son ensemble la société de nos jours. Madame de Girardin parle de tout avec élégance et distinction. Tour à tour elle nous entretient de Longchamp ou d'une messe à Saint-Roch, du duc de Bordeaux ou de M. Guizot, de la semaine sainte ou du bal Musard, du faubourg Saint-Germain ou de la haute banque, de la bourse ou du salon, de Paul de Kock ou de l'abbé de Ravignan, des gens de lettres ou des bourgeois, de la Chambre ou du théâtre, des chevaux de fiacre ou des chasses à courre, de l'éléphant de la Bastille ou du roi constitutionnel. Ses plaisanteries n'ont pas d'aigreur,

1. Ses lettres réunies forment deux volumes, l'un publié par Charpentier, contenant l'histoire des années 1836, 1837, 1838 et 1839, — et l'autre, édité par Michel Lévy, sous ce titre : le *Vicomte de Launay*. L'histoire contemporaine y suit son cours, de 1840 à 1848. Michel Lévy a réimprimé le roman du *Marquis de Pontanges* et un volume de nouvelles. Il est, en outre, l'éditeur de toutes les pièces de théâtre de madame de Girardin, à l'exception de *Julith*, publiée chez Tresse.

sa malice est innocente. Elle critique à la fois les chapeaux de ces dames et la politique des ministres. Rarement on a vu plus agréable et plus gentille causeuse.

Voulez-vous quelques échantillons de son savoir-faire ? Ouvrons le livre et prenons au hasard, il y a de l'esprit partout.

« Les Anglais admirent les statues des Tuileries ; mais comme nous, ils s'étonnent du peu de soin qu'on prend pour les entretenir. Le roi qui emploie, dit-on, tant d'argent à faire mutiler ses orangers, pourrait bien en consacrer la moitié à faire débarbouiller ses dieux. Phaétuse est déjà si noire qu'on ne sait si elle est changée en négresse ou en peuplier ; Vénus a beau se laver les pieds depuis trente ou quarante ans, il n'y paraît pas ; quant à Thémistocle, vainqueur de Salamine, et à Scipion l'Africain, vainqueur de Zama, nous les dénonçons à M. le maréchal commandant de la garde nationale : leurs buffleteries sont dans le plus mauvais état. »

Les travers, les ridicules, les sottises de son siècle, rien ne lui échappe. Elle brode chacun de ses feuilletons de traits pleins de finesse et d'anecdotes charmantes.

« Comment passez-vous votre temps ? Vous amusez-vous dans ce vilain monde ? — Mais oui, je me suis fait une existence à part ; je vogue dans un esquif avec des gens d'esprit sur un océan d'imbéciles. — Prenez garde ! les tempêtes d'imbéciles sont dangereuses ! »

Et comme elle parle modes ! comme c'est coquet, comme ces futilités se poétisent sous sa plume ! Au besoin vous la trouvez sérieuse, solennelle, exprimant de hardies et nobles pensées. Elle plaint tout haut Louis Bonaparte prisonnier à Strasbourg, ou s'incline sur la tombe du vieux roi Charles X, mort en exil. Puis elle

raconte l'histoire d'une lecture de tragédie, où tout le monde dort, excepté un sourd. Ou bien elle vous prouve catégoriquement qu'en France on aime M. Thiers, parce qu'il est mal fait, mal né et mal élevé. Si vous lui demandez pourquoi les femmes ne sont pas de l'Académie, elle vous répondra :

« Parce que les Français sont envieux des Françaises, et ils ont raison. Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne, un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole, un Russe a plus d'esprit qu'une Russe ; mais une Française a plus d'esprit qu'un Français. »

Jamais un mot sceptique, jamais une phrase impie n'arrivent sous sa plume. Elle se montre fidèle croyante et chrétienne sincère.

« Oh ! qu'elle est généreuse cette religion qui, d'un sacrifice, nous fait une espérance ; qui nous montre toujours après la nuit, et même à cause de la nuit, un beau jour ; qui nous promet le bonheur comme une conséquence des larmes ; qui nous fait d'un revers un gage de triomphe, et nous dit : Souffrir c'est mériter ! »

Madame de Girardin n'a point de parti pris en littérature. Le goût chez elle passe avant le système. On la voit rendre également justice à Balzac et à Paul de Kock, à madame Ancelot et à Victor Hugo, à M. Empis et à George Sand. Nous trouvons au sujet de cette dernière une appréciation dont la justesse nous frappe. Delphine prouve avec une logique désespérante que madame Sand a toujours été en quelque sorte le décalque des personnages qui se trouvaient en possession de son cœur, ou, si vous le préférez, l'écho sonore et harmonieux d'une pensée qui d'abord n'était point la sienne, et que lui suggérait l'ami du jour.

« L'histoire de ses affections, dit notre spirituel vicomte, est tout entière dans le catalogue de ses œuvres.

« Jadis elle rencontra un homme distingué, élégant et froid, égoïste et gracieux, un ingrat de bonne compagnie, ce qu'on appelle un homme du monde, et M. de Ramière (un des héros d'*Indiana*) vit le jour.

« Plus tard, un jeune homme d'une condition moins brillante, mais d'une bonne famille et doué d'un admirable talent, est présenté à Georges Sand, et bientôt ses lecteurs enchantés apprennent que *Valentine* a donné sa vie à Bénédicte (Jules Sandeau).

« A l'horizon apparaît un poète, et soudain Georges Sand a révélé *Stenio*.

« Un avocat se fait entendre, George Sand se montre au barreau, et *Simon* obtient la main de Fiamma pour prix de son éloquence ¹.

« Enfin George Sand rencontre sur sa route un saint pasteur, et voilà que les idées pieuses refleurissent dans son âme. Cette sainte métamorphose étant due aux *Paroles d'un croyant*, déjà le héros du nouveau roman est un vénérable curé.

« Vous le voyez, chacun de ces livres admirables porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira, ce qui faisait dire l'autre jour à un mauvais plaisant : « C'est surtout à propos des ouvrages des femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style c'est l'homme ! »

En feuilletant la *Correspondance parisienne*, nous arrivons à une époque terrible, où notre charmante conteuse, d'une malice jusque-là si douce et si délicate, se

1. Plus tard, madame de Girardin n'eût pas oublié le virtuose Listz et les *Sept Cordes de la lyre*.

transforme tout-à coup et déploie une méchanceté no-
toire. Après les événements de février, son mari exerça
sur elle une déplorable influence. Le diable politique se
refléta dans ses œuvres. Comme elle traite, hélas ! ces
malheureux provisoires de 1848 !

« Faire tirer le canon des Invalides chaque fois que
M. Crémieux se dérange... Allons donc ! c'est se moquer
d'un pays. »

Comprend-on ces marouffles ? A-t-on vu pareille outre-
cuidance et pareille sottise ?

« Ils se pavant dans les hôtels des ministères avec le
superbe entourage de leurs prédécesseurs ; ils ont des
chaînes d'or, des laquais, des carrosses... »

Voyez les misérables ! Par malheur, M. de Girardin
n'est pas ministre ; il n'a pas voix délibérative au conseil
pour mettre un terme à ces désordres, pour rappeler le
gouvernement au respect de lui-même, au mépris des
richesses, à la moralité antique.

« Et le cabinet noir, contre lequel ils ont tant hurlé ! —
eh bien, ils l'ont supprimé, de quoi vous plaignez-vous ?
Il n'est plus noir ; la blanche clarté du jour y pénètre li-
brement à grands flots, et c'est à la face du soleil qu'on y
viole tous vos secrets. »

Ceci est le maximum de l'abus de confiance, oui sans
doute ; mais madame de Girardin en était un peu cause.
Les membres du gouvernement provisoire ayant offert
à son mari la poste aux lettres, elle répondit sur un ton
dédaigneux :

— Fi donc ! Émile sera ministre ou il ne sera rien.

Sur quoi le gros Ledru lui répliqua brutalement :

— C'est convenu, il ne sera rien !

A coup sûr Émile, chargé de la direction des postes,

n'eût jamais souffert qu'on décachetât les lettres avec ce sans-gêne. Sous ses yeux tout se fût passé de la façon la plus digne et la plus honnête. Ce n'est pas lui qui eût employé, pour obtenir de l'argent, les moyens honteux que ces faquins ont mis en œuvre.

« Un beau jour on a vu... à ce souvenir nous rougissons encore... on a vu le noble peuple de France traverser solennellement la capitale, promenant une grosse caisse à argent sur les boulevards, tendre aux passants des corbeilles d'osier ornées de rubans tricolores, et demander l'aumône pour le gouvernement provisoire !... Et ils ont appelé cela, le lendemain, dans leurs journaux, une superbe manifestation !... Oh ! les malheureux !... déshonorer ainsi une grande nation !... On leur confie un peuple de héros, ils en font un peuple de mendiants !

« Mais connais-les donc enfin, ô peuple ! Leur imposture tout entière est écrite dans l'union monstrueuse de ces deux mots : ils t'ont fait MENDIER, et ils t'appellent le peuple ROI !

« Dérision cruelle, impudente ! Tu mourais de faim, disaient-ils, et c'est au nom de ta faim qu'ils mangent le gibier qu'ils te font courir. Va donc, brave meute ! Courage ! Tayaut ! tayaut ! rapporte le gibier de messeigneurs, ils l'aiment à la folie. Comment donc ! ce sont des gastronomes consommés ; ils ont inventé un mets exquis, d'une délicatesse inconnue : les filets de chevreuil au coulis d'ananas !... »

Qu'en dites-vous ? Ceci est de la vraie colère et de la haine à trente-six carats. On ne reconnaît plus madame de Girardin. Il est impossible que la dixième muse, que la Delphine du Panthéon et du Capitole se soit ainsi changée brusquement en harpie politique. Elle n'a point écrit ces

lignes, ou pour le moins on les lui a dictées. Dans sa rage de ne pouvoir être ministre, son cher époux lui aura fait signer quelques-uns de ses articles, et tout s'explique ainsi. Elle n'est pas coupable ; n'en parlons plus.

Revenons à celles de ses œuvres où la collaboration conjugale ne s'est point glissée. Là, du moins, elle ne méritera jamais le blâme.

Madame de Girardin a travaillé pour le théâtre depuis 1839. Sa première pièce, *l'École des journalistes*, reçue à l'unanimité par le Théâtre-Français, eut le malheur de déplaire à la censure, qui n'en autorisa pas la représentation. Ce fut grand dommage, car jamais satire plus virulente n'aurait cinglé de son fouet vengeur le visage de messieurs les critiques. Nous aurions lu avec plaisir le compte-rendu qu'en eût fait ce bon monsieur Janin.

Dans cette comédie, mademoiselle Mars avait un rôle. La grande actrice se montrait fort assidue au cercle de la rue Laffite.

Bientôt Rachel, dont les débuts à la Comédie-Française jetaient Paris dans l'enthousiasme, vint elle-même illustrer par sa présence le salon de madame de Girardin. Celle-ci se lia intimement avec la jeune tragédienne et consacra, dès lors, sa plume à écrire des rôles pour sa nouvelle amie.

Judith, tragédie en trois actes et en vers, fut représentée le 24 avril 1843. C'était un sujet malheureux, presque impossible à la scène. Obligée de tourner l'obstacle et d'atténuer par les convenances dramatiques le caractère un peu sauvage de la fille de Béthulie, madame de Girardin ne put offrir au parterre qu'une Judith anodine, très-irrésolue en face d'Holopherne, et se décidant avec infiniment de peine à lui couper le cou. Une versifi-

cation soutenue, pleine de majesté et de grandeur, ne put racheter qu'à demi les inévitables défauts du plan.

Cléopâtre, jouée en 1847, obtint meilleur accueil. Toutefois, l'auteur parut comprendre que le cothurne n'allait point aux allures de son génie, plus doux que terrible, plus gracieux que puissant. Un proverbe plein d'esprit et de finesse ¹ signala son retour à un genre moins solennel. Ce proverbe servit de prélude à deux magnifiques succès, *Lady Tartuffe* et la *Joie fait peur*, qui placent madame de Girardin à la tête du répertoire moderne.

Au Gymnase, le *Chapeau de l'horloger*, délicieux éclat de rire en un acte, prouve qu'elle possédait aussi complètement le don de la gaieté que le don des larmes.

Exquise sensibilité, verve comique, délicatesse merveilleuse de touche, goût parfait, ce sont des qualités avec lesquelles on est sûr de ne jamais échouer au théâtre, et madame de Girardin les avait conquises.

On assure qu'elle travaillait, au moment où la mort vint la surprendre, à une nouvelle pièce en cinq actes, dont le principal rôle était destiné à M^{lle} Rachel, qui, deux ans plus tard, la rejoignit sous la tombe.

Madame de Girardin mourut prématurément et presque subitement d'un squire négligé, le 29 juin 1855.

Elle ne laissa point d'enfants. Une seule fois, elle eut une espérance de maternité ; sa grossesse n'arriva point à terme. Un jour, elle vit entrer dans sa chambre son mari, conduisant un petit garçon qui marchait à peine. Elle regarda l'enfant, elle regarda Girardin, comprit tout, et s'écria :

1. Il avait pour titre : *C'est la faute du mari*.

— Merci d'avoir eu confiance en moi, je lui tiendrai lieu de mère!

Cette promesse, elle l'a fidèlement exécutée. Delphine elle-même dirigeait les études de son fils d'adoption. Jamais il ne la quittait. Elle lui donnait au logis toutes sortes de maîtres. Lorsqu'elle mourut, il avait quinze ans, et, comme il prenait goût au manège, elle venait de lui acheter un cheval avec les droits du *Chapeau de l'horloger*.

Depuis 1843, les époux Girardin n'habitaient plus l'appartement de la rue Laffite. On demeurait à Chaillot dans une petite maison, construite sous l'Empire. Spéculateur intrépide, et sachant que les terrains du quartier triple-raient un jour de valeur, Émile fit à très bas prix l'acquisition de cette villa, déclarant tout d'abord qu'il l'achetait pour la revendre, en sorte que, douze années durant, madame de Girardin eut un logis provisoire. Elle habitait le premier étage. Quant à l'époux, il s'enfermait au second, dans une espèce de rotonde, où Jean, vieux domestique, plus dévoué à Monsieur qu'à Madame, avait seul le droit de pénétrer et d'introduire les visiteurs.

Les deux salons de réception se trouvaient au rez-de-chaussée. Toujours par mesure provisoire, on les avait garnis de meubles mesquins, et les tentures étaient en perse; mais l'absence de luxe n'empêchait pas la société la plus choisie et les personnages de la plus haute distinction de s'y donner rendez-vous. La reine du cercle avait su réunir autour d'elle l'aristocratie des lettres et l'aristocratie de la naissance. Elle avait pour le faubourg Saint-Germain des cajoleries particulières. Lorsque marquises ou duchesses venaient à ses réunions, elle ne manquait jamais, à leur départ, de les reconduire jusqu'à la

porte, ce qu'elle ne faisait ordinairement pour personne. Le duc de Doudauville, le baron de Rothschild, Lamartine, Méry, Théophile Gautier continuèrent jusqu'au bout d'être les fidèles de madame de Girardin. La place de Victor Hugo restait vide, ainsi que celle de Charles Hugo, son fils, l'un des favoris de la maison. De son vivant, Balzac se montrait fort assidu. Ami intime de Delphine, il détestait cordialement Émile, qui lui jouait dans la *Presse* quantité de méchants tours au sujet de ses feuilletons-romans.

Le cercle de madame de Girardin s'ouvrait tous les soirs, et tous les soirs il se remplissait des notoriétés parisiennes les plus remarquables. M. de Girardin, comme nous l'avons dit ailleurs, ne s'y montrait guère, et personne ne l'y réclamait. Il déjeunait, le matin, dans sa rotonde, sortait à midi, ne rentrait que fort rarement à l'heure du dîner, et sa femme ne le voyait que dans les circonstances périlleuses, où elle trouvait occasion de se dévouer pour lui. Quand les agents du dictateur Cavaignac vinrent arrêter Émile à la maison de la rue de Chaillot, il se crut perdu.

Bien certainement, pensa-t-il, on va me fusiller.

Le commissaire lui accorda vingt minutes, pour mettre ordre à quelques intérêts, ou écrire quelques lettres. Émile se précipita vers son bureau. Il se hâta de tracer son nom sur une multitude de carrés de papier, qu'il fourra dans sa poche; puis il descendit chez sa femme.

— On m'arrête, lui dit-il. J'ignore le destin qu'ils me réservent; mais j'ai là beaucoup de petits papiers, sur lesquels se trouve écrit mon nom, je les sèmerai le long de la route. Mets tous les gens de la *Presse* en campagne.

Peut-être parviendra-t-on de la sorte à savoir où il vont me conduire.

On le fit monter en voiture. Il jeta ses morceaux de papier un à un par la portière, plein de confiance en cette manœuvre naïve, imitée du Petit Poucet. Madame de Girardin ne crut pas devoir perdre un temps précieux à chercher la trace de son époux, de rue en rue et de carrefour en carrefour. Elle alla droit chez le général Cavagnac, força les consignes de sa porte ¹, et lui tint le hardi langage que chacun sait. Du reste les pressentiments d'Émile étaient faux ; la dictature ne songeait à lui loger aucune balle dans le crâne.

Madame de Girardin travaillait fort avant dans la nuit et se levait tard. Casanière par goût, elle ne sortait pas. Elle se tenait au salon pendant la saison froide, et se réfugiait, en été, sous une tente algérienne, qu'elle avait fait dresser au milieu de son jardin. C'est là qu'elle écrivait ses beaux vers ; c'est là qu'elle recevait ses amies, semblable à une reine d'Orient, dont la voix était écoutée avec religion, dont chaque désir était un ordre, et qu'on était heureux d'enivrer d'encens, de combler de louanges.

A peine si nous avons dit un mot du caractère plein de grâce, de douceur et de bonté, que tous les amis de la dixième muse se plaisaient à lui reconnaître. Pleinement autorisée à se croire d'une nature supérieure à beaucoup d'autres, elle ne paraissait en aucune sorte orgueilleuse de son mérite. Il semblait qu'elle n'avait pas acquis son talent d'écrivain et de poète, son esprit et son style, avec plus d'effort que sa grande beauté. Quelquefois, elle se mon-

1. Voir la biographie de M. de Girardin.

trait piquante. Comme sa mère, elle ne savait pas retenir un mot qui pouvait blesser l'amour-propre d'autrui ; mais, lorsqu'elle s'apercevait du chagrin qu'elle avait causé, elle donnait à ses excuses un charme si affectueux et versait avec tant d'empressement le baume sur la blessure, qu'on la remerciait de l'avoir faite. D'une coquetterie délicieuse, elle se mettait en frais pour tout le monde, pour les enfants, pour les vieillards, même pour les femmes. Elle tenait à être aimée ; elle voulait qu'on la trouvât charmante, et rien n'était plus facile que de la satisfaire sur ce point, car elle a été bien évidemment une des plus spirituelles et des plus aimables femmes de son siècle.

Sa réplique était vive et emportait la pièce. Au moment où elle venait de lire *Cléopâtre* à la Comédie-Française, un sociétaire qui vise à l'esprit lui demanda :

— Et le rôle de l'aspic, à qui le destinez-vous, Madame ?

— Aux sots, Monsieur, répondit-elle.

GONZALÈS (EMMANUEL)

Ceux qui abordent pour la première fois le sombre fantaisiste, que le *Siècle*, depuis tantôt vingt ans, abrite sous les larges ailes de sa publicité, ne manquent pas de lui adresser la question suivante :

— Vous êtes Espagnol, monsieur Gonzalès ?

Et Gonzalès tressaille, comme si la même guêpe le piquait pour la centième fois. Granville, dans son amusante galerie des célébrités contemporaines, le représente drapé du large manteau biscaïen. Le *Charivari*, le *Figaro*, toutes les feuilles légères ont déclaré qu'il était Andalou de naissance, et nous avons entendu l'ancien plieur de bandes de la *Caricature*, trompé par ces informations inexactes, s'écrier sur un ton de douleur :

« — Conçoit-on que M. Dutacq ait choisi un Espagnol pour rédiger un journal si français ? »

Il est temps de combattre une erreur sérieuse, et qui

s'est infiniment trop prolongée. Par son nom de famille, par la sécheresse et par la longueur de sa personne, par ses moustaches retroussées en crocs pointus, par le plan de ses livres, dont l'action presque toujours se passe en Espagne, par ses personnages mêmes, éternellement pris dans la race des hidalgos, par les violentes et sinistres péripéties de ses drames, Gonzalès est Espagnol. Mais, par les registres de l'état civil, dont le témoignage est irréfutable en matière biographique, il est Français, tout ce qu'il y a de plus Français. L'auteur d'*Ésaü-le-Lépreux* et du *Vengeur du mari* est né à Xaintes, le 25 octobre 1816. Toutefois, c'est un Français doublé de Castillan. Sa généalogie ne remonte pas, comme plusieurs l'affirment, à Fernand Gonzalès, premier roi de Castille ; mais il descend de l'une des douze familles de Monaco, anoblies par Charles-Quint. La tour de Saint-Roman portait encore, en 1824, l'écusson de ses ancêtres. Nous verrons bientôt pourquoi ce monument héraldique n'existe plus.

Le jeune Emmanuel fut élevé à l'hôpital militaire de Nancy, dont son père, le docteur Charles Gonzalès, était médecin en chef. Il fit ses études au collège de cette ville, obtenant avec une régularité merveilleuse les premières places en version comme en histoire, et les dernières en mathématiques.

Emmanuel possédait un talent, que lui enviaient toutes les demoiselles de la capitale de la Lorraine. A l'âge de dix ans, il lutta sur le piano de la manière la plus victorieuse avec le jeune Thalberg, qui fut obligé d'aller chercher ailleurs qu'à Nancy des admirations pour son habileté précoce. Satisfait de ce premier triomphe, Gonzalès laissa de côté l'harmonie musicale, pour ne plus s'occuper que de l'harmonie du style. Ceci nous explique pourquoi

Thalberg devint un virtuose célèbre. Il n'avait plus de rival.

Donc, sur les bancs de la cinquième, nous trouvons déjà l'auteur d'*Ésaï-le-Lépreux* rêvant la gloire littéraire. Avec ses camarades de classe il fonda une académie puérile, où l'on décernait des prix de littérature et de pugilat, fait extrêmement significatif qui caractérise l'époque. On commençait à donner le signal du mouvement révolutionnaire contre l'école classique. Chacun prévoyait que, dans cette lutte, on aurait besoin de passer la jambe à l'ennemi et de lui caresser le nez du talon. La boxe et le romantisme eurent le même berceau.

Nos jeunes académiciens tenaient séance dans un grenier, dont ils avaient tendu les murailles de calicot rouge. Attirées par l'éclat de cette décoration, sur laquelle tombaient élégamment des guirlandes de feuillage, les bonnes de nos marmots accouraient en foule, curieuses de les voir s'exercer dans l'art de la savate et de l'éloquence.

Un soir, au milieu de ces pompes gymnastiques et littéraires, le plancher du grenier s'écroula. Gonzalès, en ce moment terrible, occupait le fauteuil ¹. Président, académiciens, spectatrices et spectateurs tombèrent l'un par-dessus l'autre dans la salle à manger de paisibles bourgeois qui prenaient leur café. Ce ne fut heureusement la mort de personne; mais l'académie ne s'en releva plus.

Emmanuel et son intrépide bureau ne perdirent cependant pas courage. Le grand littérateur d'Arlincourt venait de publier le *Solitaire*. On n'ignore pas que, de son autorité privée, cet écrivain ressuscite le duc de Bourgogne, tué sous les murs de Nancy même, et englouti avec son

1. Il préludait, dès lors, aux fonctions de vice-président de la Société des gens de lettres, qu'il devait exercer par la suite.

armée dans l'étang Saint-Jean. M. d'Arincourt n'accepte pas ce point d'histoire. Son héros, ce personnage fantastique, apparaissant en tous lieux et disparaissant comme un esprit, n'est rien autre que Charles-le-Téméraire, et l'on comprendra sans peine l'effet de ces pages déplorable, lues par notre collégien. De la fenêtre de sa chambre, Emmanuel apercevait l'étang Saint-Jean ¹. La lecture du *Solitaire* produisit sur son imagination romanesque un effet analogue à celui que la lecture d'*Amadis de Gaule* opéra sur la cervelle de don Quichotte. Il pria l'infirmier de son père de lui fabriquer une lance quatre fois plus haute que sa taille, arma chevaliers tous nos académiciens déchus et s'en proclama le chef.

Une fois la troupe sous le harnais, le Solitaire ou Charles de Bourgogne, représenté par Gonzalès, commande résolument l'attaque nocturne des vedettes de l'hôpital, de celles de la porte Saint-Jean et même de la caserne de cavalerie. Les soldats rirent beaucoup de l'audace de ces combattants mirmidons. Ils ne leur égratignèrent pas un homme.

Enhardie par l'impunité, la troupe chevaleresque s'échauffe, pratique une brèche dans la palissade du jardin fruitier des religieuses de l'hôpital, et notre Téméraire, avec sa lance, charge impétueusement une recrue alsacienne, peu initiée à la stratégie pour rire de M. d'Arincourt, et qui eût embroché net le duc de Bourgogne, si celui-ci ne lui eût jeté sa grande lance à travers les jambes, tout en ayant recours à une retraite prudente et précipitée.

1. Cet étang n'existe plus. On l'a desséché pour construire sur le terrain qu'il occupait l'embarcadère du chemin de fer.

Cette aventure quasi-tragique amena la dissolution de l'armée de Charles-le-Téméraire. On porta chez le commissaire de police la lance du héros. Toutefois on n'assembla pas de conseil de guerre. Les parents du coupable furent chargés de la sentence et de l'emprisonnement.

Le docteur Charles Gonzalès, afin de prévenir le retour des déportements belliqueux et enthousiastes de son fils l'expédia chez son grand-père à Monaco. Dans cette principauté microscopique, Emmanuel acheva de révéler ses instincts perturbateurs, et mit aux abois le gouvernement du lieu, démarrant les bateaux de la douane pour aller à la recherche d'îles inconnues, coupant les filets de pêche, et ne revenant au palais que pour y rafraîchir avec des arrosoirs, par simple bonté d'âme, assurait-il, les malheureuses sentinelles qui cuisaient au soleil italien. Moins jeune, il eût assurément détrôné le prince. Ne le pouvant pas alors, il se contenta de mutiler et de réduire en poudre avec l'ardeur farouche d'un jacobin le blason de sa propre baronnie. Voilà pourquoi les armes des Gonzalès n'existent plus sur le fronton de leur palais de Monaco.

Sa mère, après ce trait de vandalisme, fut obligée de le ramener à Nancy, au grand désespoir des professeurs du collège et à la plus grande joie des vauriens de son espèce. Tout à coup néanmoins, et comme par miracle, ce mauvais sujet de premier ordre devient un élève studieux, grave, assidu, méditant l'histoire romaine, et faisant ses délices des harangues de Cicéron contre Verrès. On remarque surtout ces phénomènes chez les enfants doués d'une imagination vive. La folle du logis cesse de vagabonder au dehors, ne cherche plus les scènes de tumulte, se replie sur elle-même et s'exalte en silence par les rêves ou par la lecture. Emmanuel, en seconde, ca-

chait dans son pupitre les romans de *Cinq-Mars* et de *Han d'Islande*.

Dès cette époque, nous le voyons se livrer à l'enfancement littéraire et publier des nouvelles dans le *Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'Augustus Stewart et de Henry Royer.

Sa famille ignorait ces exercices de plume. Le docteur Gonzalès n'eût pas entendu raison sur les fantaisies d'écrivain de monsieur son fils, qu'il destinait au barreau. *Le Roi des Raffinés*, que le jeune homme publia clandestinement au sortir du collège, lui attira les éloges de Loëve-Weimar, qu'une passion très-vive avait alors amené en Lorraine ¹; mais le *Patriote de la Meurthe*, perdit presque aussitôt son jeune feuilletoniste. Emmanuel fut envoyé à Paris pour entamer ses études de jurisprudence.

Mince, roide et long comme un peuplier, la tête couverte d'une luxuriante chevelure noire, dont une partie notable a disparu, depuis, sous la flamme dévorante de l'inspiration, les lèvres ornées déjà de sa moustache en crocs, et couvert d'un ample manteau jeté sur ses épaules à la mode espagnole, Don Gonzalès entra fièrement à Paris sans la moindre escorte ². Mais, au lieu de suivre les cours de la Faculté de droit, il se mit à la recherche des jeunes et fervents apôtres des Muses.

Nous l'avons dit ailleurs, c'était l'époque des cénacles. Emmanuel n'alla point frapper à la porte de celui dont Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Gérard de Nerval

1. *Thécla*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, est l'histoire de cette passion, écrite par Loëve-Weimar lui-même.

2. Il a joué toute sa vie au Castillan; néanmoins, il se fâche tout rouge, quand on le dénaturalise.

étaient membres. Ce créateur d'une académie resta fidèle à la gloire de son passé. Il s'entoura de fidèles compagnons, qui tôt ou tard devaient être plus ou moins célèbres, et fonda un cénacle tout neuf, rue Saint-Hyacinthe Saint-Michel, dans une aile du vieux palais des Stuarts. Là se réunirent autour de lui le très-haut et très-docte rédacteur en chef du *Constitutionnel*, Paulin Limayrac, à qui madame Sand a octroyé, dans ses *Mémoires*, un brevet de génie, — Molé-Gentilhomme, — Eugène Labiche, — Édouard Thierry, — Ferdinand Dugué, — Hippolyte Prévost, et quelques autres. Toute la bande fit ses premières armes dans des revues fugitives, comme l'*Essor*, le *Chérubin*, la *Revue de France*, la *Revue du Théâtre* et le *Juif errant*, qu'Emmanuel fonda. Hippolyte Lucas, Jules Belin et Auguste Lireux vinrent bientôt fortifier la phalange.

Appuyés sur cette incontestable maxime : « L'union fait la force, » nos jeunes littérateurs établissent entre eux une sorte de communisme littéraire. Il est décidé, par exemple, que chacun d'eux écrira dans la *Revue du Théâtre* un chapitre d'un ouvrage intitulé le *Bec dans l'eau*.

Ce titre, évidemment anti-bacchique, semblerait faire l'éloge des membres du cénacle, sinon comme talent, du moins comme tempérance.

Après avoir exploré le domaine des petits journaux, Emmanuel Gonzalès et Molé-Gentilhomme croisèrent fraternellement leur plume, et firent paraître deux romans en collaboration, le *Roi des rossignols* et *Manon-la-Dragonne*. Le premier de ces livres eut un succès incontestable. Il se distingue surtout par une grande verve de style.

En ce bon temps littéraire, madame Mélanie Waldor, fille de l'académicien Villenave, ouvrait un cercle eclectique, où se coudoyait la vieille et la jeune littérature. On y encensait Alexandre Dumas et Alphonse Karr. D'innombrables cotillons de lettres, à l'âme tendre et délicate, mais au visage entièrement dépourvu de charmes, y exhalaient leurs soupirs poétiques, en vers sans césure. Nous ne comprenons pas dans la foule madame Anaïs Ségalas, véritable reine de poésie. Pongerville, de l'Académie française, y lisait des traductions de Virgile à sir Henri Berthoud, et celui-ci, alors directeur du *Musée des familles*, recevait majestueusement les hommages des jeunes écrivains qui aspiraient à remplir, année courante, trois ou quatre de ses colonnes, à raison de *deux sous* la ligne. Il était impossible de voir une réunion plus aimable.

Seulement Emmanuel Gonzalès et quelques-uns de ses amis intimes n'arrivaient que fort tard, juste au moment où les académiciens prenaient leur parapluie et chaussaient leurs socques.

Nos retardataires avaient leurs raisons pour cela. Quelles raisons ? demanderez-vous. Ah ! c'était l'heure divertissante. Ces dames déposaient leur couronne d'anges égarés sur la terre. Elles roucoulaient de plaintives élégies, donnant l'essor aux aspirations de leur cœur affligé du vide, et s'envolant (surtout les plus laides) vers les régions du sentiment et de l'amour tendre.

Il ne faut pas demander où Gavarni a trouvé le type de ses *Bas-Bleus*, car le célèbre dessinateur était un des profanes qui assistaient avec Gonzalès, par curiosité simple et pour les tourner en ridicule, à ces curieux épisodes du salon de Madame Mélanie Waldor. Un autre ami de Gon-

zalès, Edmond Texier, maintenant rédacteur démagogue du *Siècle*, riait aux larmes dans un coin.

Ces messieurs reconduisaient, vers deux heures du matin, toutes ces dames, jolies ou autres. Puis, au lieu de rentrer paisiblement dormir, nos trois démons s'amusaient à carillonner aux portes, comme des écoliers tapageurs, à décrocher les enseignes, à réveiller les sages-femmes, ou faire lever les médecins pour les conduire à la barrière tâter le pouls aux commis de l'octroi.

Cependant le *Siècle* et la *Presse* se fondaient à grand bruit. Girardin fit appeler Gonzalès et manifesta le désir d'exploiter son nom propre. Toutes les idées d'industrialisme et de rouerie sont en germe dans le cerveau d'Émile.

— Vous allez, dit-il au jeune homme, nous faire des articles sur la situation de l'Espagne.

— Y songez-vous? répond Emmanuel. Je ne sais pas un mot de politique.

— Raison de plus pour traiter la matière. Vous ne ressemblerez à personne.

C'était concluant. Gonzalès, effrayé d'abord, se figura que, pour écrire ce genre d'articles, il ne fallait qu'un peu d'aplomb. D'ailleurs, Émile devait le savoir mieux que tout autre. Un premier article parut, grave, emphatique, solennel. On complimenta de tous côtés le jeune rédacteur. La signature était d'un effet merveilleux, et les abonnés, se croyant éclairés par un homme compétent, dévorèrent la question espagnole. Une querelle subite le brouilla fatalement avec le rédacteur en chef, sans quoi Gonzalès serait aujourd'hui un de nos premiers écrivains politiques.

Le *Siècle* ouvrit ses portes au transfuge de la *Presse*,

et Louis Desnoyers, directeur du feuilleton, publia la nouvelle de *Gracioso*. Sous ce titre suave se cachait un drame plein d'horreurs. Vinrent ensuite, dans le même journal, les *Mignons de la lune*, — *Giangurgolo*, ou *l'Amoureux de la reine*, — le *Briseur d'images*, — le *Guap*, — *l'Épave de la Tremblade*, — et le *Tailleur de Leyde*¹, œuvres plus dramatiques encore, plus sombres, plus sinistres, mais remplies de mouvement et de qualités attachantes. Publiées successivement, et, pour ainsi dire sans relâche, elles obtinrent une réussite complète, ce qui n'empêcha pas l'auteur de laisser en chemin le *Tailleur de Leyde*.

Cette espièglerie de ne point achever ses livres, Gonzalès la renouvelle un peu trop souvent pour qu'on la lui pardonne. Journaux, abonnés et libraires ont attendu, je ne sais combien d'années, la suite des *Mémoires d'un ange*, des *Francs Juges* et du *Vengeur du mari*. Est-ce négligence, système ou paresse? Il y a, nous le croyons, un peu de ces trois choses. Emmanuel est doucement ému par le concert d'imprécations des abonnés qui demandent à grands cris la fin de ses livres. Cela flatte son orgueil. Il s'endort, comme un Castillan flâneur, sous l'oranger fleuri de sa gloire, et plus il soulève de plaintes, plus il est heureux. Le *Bec dans l'eau*, titre inventé jadis par notre écrivain, peint ironiquement la situation dans laquelle il laisse ses lecteurs.

En fait d'ouvrages de longue haleine, il n'a donné au grand complet que les *Frères de la côte*, les *Sept Baisers de Buckingham* et *Ésaï-le-Lépreux*. Ce der-

1. Toutes ces nouvelles ont été réunies en deux volumes par l'éditeur Galignani, sous ce titre général : le *Livre d'amour*.

nier livre, publié dans la *Patrie*, a obtenu beaucoup de vogue en 1848, malgré la république et les troubles de la rue. Voilà qui répond d'une manière victorieuse aux écrivains dont la plume hésite et s'annule devant le tumulte des révolutions. A toutes les époques, les succès littéraires sont possibles. Nous avons entendu M. Delamarre lui-même affirmer que, les jours où il ne donnait pas le feuilleton d'*Ésau-le-Lépreux*, il vendait *quinze mille* numéros de moins. En conséquence, il voulut qu'on étriquât le feuilleton de théâtre, afin de pouvoir, même le lundi, servir aux abonnés deux ou trois colonnes de cette littérature friande. Cela dut flatter médiocrement Jules de Prémaray, l'aristarque dramatique du journal, à cette époque.

Pour les *Sept Baisers de Buckingham*, Gonzalès eut la collaboration de M. Moléri.

Bientôt Dutacq l'emmena avec lui à la *Caricature*. Il le nomma rédacteur en chef et lui donna pour collaborateurs Balzac, Alphonse Karr, Louis Desnoyers, Léon Gozlan, Eugène Guinot, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Édouard Ourliac et Taxile Delord. La société, comme on le voit, était nombreuse, spirituelle et choisie.

Gonzalès voulut que le nouveau journal fit une guerre ouverte aux sottises et aux ridicules du jour. On ne manqua pas de sujets de rédaction.

Sous cette rubrique, les *Grelots de Paris*, le rédacteur en chef décochait lui-même une foule de traits de satire contre les sots fastueux, les financiers, les lions à la mode, et contre toute la gent littéraire, artistique et théâtrale. Ce furent les *Grelots de Paris*, articles incisifs et pétillants, qui inspirèrent à Alphonse Karr l'heureuse idée de ses *Guépes*. A la même époque, Emmanuel faisait

jouer aux Variétés et au Palais-Royal, trois ou quatre bluettes fort amusantes.

Le romancier lugubre donnait dans la littérature légère et s'en acquittait au mieux : le sombre et le gai sont deux faces presque égales de sa nature.

On remarquait autrefois que, sous la plume de Benjamin Constant, le mot *énergie* revenait sans cesse. Madame de Staël, qui aimait à sentir les forces et les jouissances de la vie, répétait le *vie* presque à chaque phrase. Gonzalès aime le rose. il voit tout en rose, et le mot *rose* arrive à chaque instant sous sa plume. Il vous parle de nuages roses, de songes roses, de pensées roses, de destins roses, de projets roses, et, si notre mémoire est fidèle, il y a quelque part un de ses personnages qu'il a doué d'un cœur rose. Or, ceci nous rappelle une anecdote tragico-rose, dont sa biographie doit faire mention.

Tout en rédigeant la feuille de M. Dutacq, il envoyait au *Figaro*, sans les signer, des notices passablement agressives, ou il traçait à sa manière le portrait des illustrations modernes. Cela s'appelait : *Galerie des Grands Hommes en miniature*. Gonzalès dirigeait ses attaques avec le sans-gêne chevaleresque et l'étourderie bruyante qui le distinguaient autrefois dans son rôle de Charles le Téméraire.

Flânant un jour sur l'asphalte, le long du boulevard des Italiens, il sent un bras qui s'appuie sur son épaule. Il se retourne et voit Roger de Beauvoir.

— Parbleu ! mon ami, je te cherche depuis une heure, dit Roger. Sais-tu la nouvelle ?

— Non. De quoi s'agit-il ? demande Gonzalès, riant dans sa barbe, et devinant ce dont il allait être question.

— Je ne conçois pas que tu ne saches rien encore. Aujourd'hui, ce matin même, le *Figaro* nous éreinte, toi et moi.

— Bah ? dit avec un flegme héroïque l'auteur anonyme des *Grands Hommes en miniature*.

— Tu comprends que le duel devient inévitable. Je me bats le premier. Si je succombe, tu prendras ma place.

— Allons donc ! voilà qui est de toute impossibilité ! crie Gonzalès en éclatant de rire.

— Hein ?... me désapprouves-tu ?... Où est l'obstacle ?

— L'obstacle... c'est qu'on se bat difficilement contre soi-même... Ah ! si fait, on peut recourir au suicide... L'exiges-tu ?... Pour une peccadille de ce genre, ce serait dur. Tu vois en ta présence l'auteur de l'article.

Roger de Beauvoir fit un bond terrible. Son œil lança des éclairs ; il serra les poings d'une façon très-alarmanche et tout à fait tragique. L'article était réellement d'Emmanuel. Voyant arriver son tour et le moment de suspendre sa miniature dans la *Galerie*, il n'avait pas voulu se ménager plus que les autres, et s'était accolé, dans le même cadre, un ami intime, dont il avait tracé la physionomie avec le même pinceau et les mêmes couleurs.

— Corbleu ! s'écria de Beauvoir, dont le visage était blême et dont les lèvres tremblaient convulsivement, nous allons...

Il s'arrêta. Gonzalès avait tant de naïveté dans son calme, et nous dirons presque tant d'innocence, que Roger honteux lui serra la main et continua sur un ton beaucoup plus doux :

— Nous allons dîner ensemble..... Bah ! cela vaut mieux !

— Tu as raison, dit Gonzalès. Diner aujourd'hui ou déjeuner demain, c'est absolument la même chose.

Ils s'embrassèrent, et l'on ne parla plus du *Figaro*. Las du journalisme, Emmanuel prit une grande résolution de travail, et voulut asseoir enfin sa réputation de romancier sur des bases solides. Il publia la première partie des *Frères de la côte*, transportant tour à tour le lecteur au milieu des forêts vierges de l'Amérique ou sur le sol de l'amoureuse Espagne. Le pittoresque des mœurs sauvages, les exploits inouïs des flibustiers des Antilles, un récit toujours vif, une couleur toujours éclatante, une multiplicité d'épisodes remarquable donnent à cet ouvrage une physionomie particulière au milieu des élucubrations contemporaines. Les *Frères de la côte* furent reproduits par tous les journaux de province et traduits en quatre langues. On reproche à Gonzalès d'y avoir fait jouer à un crocodile un rôle trop important.

Son admiration pour certaines bêtes dépasse les limites permises. Il a prêté des sentiments héroïques tantôt à une meute de dogues, tantôt à un aigle, tantôt à un serpent. Nous croyons que les animaux sont mieux logés dans les Fables de La Fontaine que dans le roman moderne.

Après le succès des *Frères de la côte* ¹, Emmanuel éprouva le besoin de se reposer d'un effort littéraire, immense pour sa paresse. D'abord il voulut visiter l'Italie. Trois de ses amis s'offrirent à l'accompagner dans ce voyage; ils s'appelaient Labicône, Leveau et Lecerf. Devant cette incroyable association de noms de famille, Gonzalès

1. Il a fait avec le sujet de ce livre un drame pour le Cirque, en collaboration avec Henry de Kock.

recula, songeant avec effroi aux fréquentes exhibitions de passeports, exigées le long de la route. L'idée seule que les gendarmes ou les commis de la douane pouvaient le croire attaché au service d'une ménagerie le fit renoncer au projet de traverser les Alpes. Il se borna modestement à l'ascension de la colline de Montmorency. Nouveau Jean-Jacques, il eut là son ermitage et ses amours.

Mais nous laissons à notre auteur, si jamais il écrit ses *Confessions*, le soin de raconter le joli roman qu'il dénoua sous les ombrages de la poétique vallée. Rien n'y manque, le mariage est au bout.

Madame Gonzalès est une femme accomplie, une perle rare, que la société parisienne la plus élégante s'est empressée de conquérir pour son écriin.

Sous prétexte de lune de miel, monsieur son époux continua de se reposer indéfiniment. Toutefois, aiguillonné par Anténor Joly, qui n'exerçait pas avec Paul Féval seul son métier de commissionnaire en littérature, il écrivit pour le Courrier-Français les *Mémoires d'un ange*. Au coin du foyer conjugal, madame Gonzalès lui avait raconté ses souvenirs.

Emmanuel ne demandait qu'à s'enterrer dans son bonheur et ne se montrait pas avide de gloire, surtout quand elle s'achetait par le travail. Néanmoins il se piqua inopinément d'une belle ardeur et publia *Une Princesse Russe*, — *l'Heure du Berger*, — les *Proscrits de Sicile*, — les *Sabotiers de la Forêt-Noire*, — les *Amours du Vert-Galant*, — le *Vengeur du mari* (ou les *Chercheurs d'or*), — le *Chasseur d'hommes*, — les *Trois fiancées*, — le *Maréchal d'Ancre*, — *l'Hôtesse du connétable*, — *l'Épée de Suzanne*, — et *Une Revue de Voyages*.

Président de la Société des Gens de lettres en 1864, il est aujourd'hui délégué du Comité et président honoraire.

Il publia périodiquement dans le *Siècle* une série de *Flâneries cosmopolites*, et dans le *Petit Moniteur* des *Voyages en Pantouffles*.

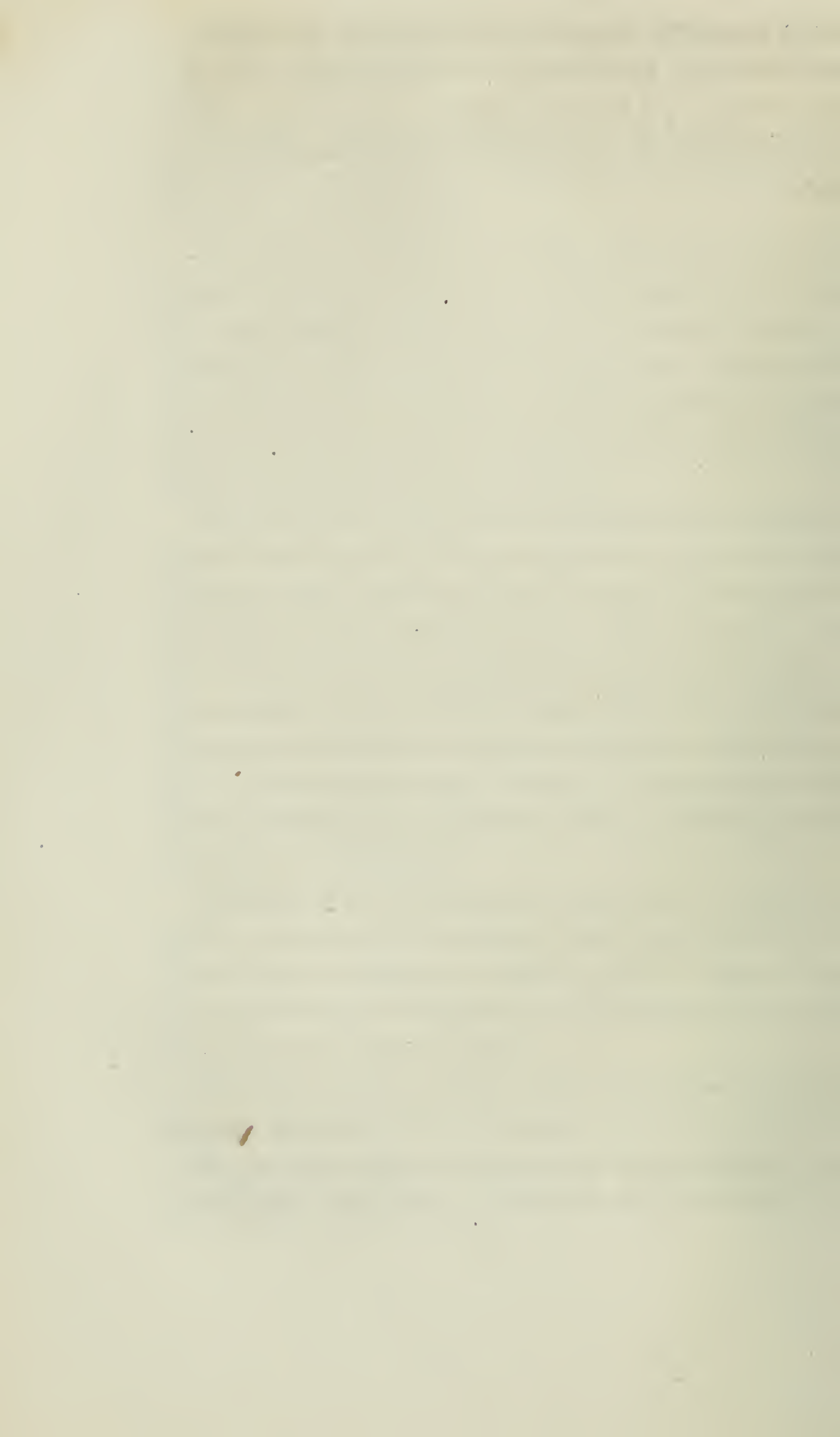
Ce qu'il y a de rassurant pour les œuvres qu'il nous réserve encore, c'est qu'il a plutôt à modérer et à châtier qu'à acquérir. Après vingt ans de métier, peu de littérateurs en sont là. Qu'il dompte son imagination au lieu de lui lâcher la bride, et qu'il s'applique à purger son style d'une richesse trop exubérante, au lieu de chercher la force et les effets nouveaux.

Dans son cabinet de la rue de Bréda, notre Français-Espagnol est superbe à voir, surtout les jours où il enveloppe sa longue personne d'une fastueuse robe de chambre en velours violet, fermée par un cordon tissu d'or et de soie. Sous ce costume, avec sa bouche souriante et son œil bon enfant, il a l'air d'un roi sans façon. Des babouches orientales, couvertes de riches arabesques, chaussent son pied illustre, et une toque brillante, d'une petitesse fabuleuse, brodée par les blanches mains de Madame, couvre son chef à la Cervantès.

Emmanuel est constamment chez lui. Ce n'est point qu'il y travaille. Il s'abandonne aux douceurs éternelles d'une flânerie rêveuse, et regarde, tout un jour, le soleil qui poudroie dans les fentes de ses rideaux, ou qui vient jouer sur les rosaces du tapis.

Dans son caractère, aucune trace de suffisance, aucune jalousie de métier. Sur l'honneur, c'est le premier écrivain que nous ayons vu reconnaître franchement, loyalement, sans restriction, le talent de ses confrères. Il sait

définir à merveille la nature de leur mérite, les beautés ou les défauts de leurs œuvres. Gonzalès ferait un excellent critique, s'il ne lui manquait pas les deux qualités essentielles de la profession : le pédantisme et l'envie.



GOZLAN (LÉON)

Par un beau soir d'août, après une distribution de prix solennelle dans un pensionnat de Montmartre, un bourgeois de la rue du Temple ramenait triomphalement chez lui son fils chargé de couronnes. On suivait le boulevard. Arrivés à la porte Saint-Denis, nos promeneurs rencontrent des connaissances, et l'heureux père annonce avec orgueil que son héritier compte le premier prix de version latine parmi ses nombreuses nominations au programme. Voulant donner une preuve immédiate des progrès extraordinaires du petit bonhomme, il montre l'inscription *Ludovico Magno*, tracée au frontispice du monument en face duquel on se trouvait. — Traduis-nous cela, mon garçon, dit-il. Qu'est-ce que cela veut dire en langue française? — Cela veut dire *porte Saint-Denis*, parbleu! répond le lauréat avec un aplomb superbe.

Nous trouvons une anecdote à peu près semblable dans la vie de collège de Léon Gozlan.

L'auteur du *Notaire de Chantilly* et du *Médecin du Pecq* est né le 26 fructidor an XI (11 septembre 1803), à Marseille, patrie de Méry, d'Eugène Guinot, de Louis Reybaud, d'Amédée Achard et de vingt autres écrivains de l'époque. Son père, un des principaux armateurs de Marseille, le destinait au commerce maritime, et recommandait à ses maîtres de lui enseigner de préférence les langues indispensables aux négociants qui exploitent le littoral de la Méditerranée. Ces recommandations parurent scrupuleusement suivies. A la fin d'une année scolaire, Léon conquiert à la fois un prix de grec et un prix d'arabe. M. Gozlan père, enthousiasmé, court sur le port, invite à dîner un capitaine turc et un capitaine grec, et les prévient que son fils est capable de soutenir avec eux une conversation dans leur langue nationale.

— Avez-vous de l'appétit, mon jeune Hellène ? demande au collégien le capitaine grec, après le potage.

Léon ouvre de grands yeux et ne comprend pas un mot de la phrase. Pourtant le convive s'exprime dans le plus pur idiome du Péloponèse.

— Voyons, enfant, dit à son tour le capitaine turc en très-bon arabe, veux-tu faire avec moi le voyage de Constantinople ?

Point de réponse. Gozlan fils reste la bouche béante, et considère les deux étrangers avec une détresse comique.

— Eh quoi ! petit fourbe, s'écrie Gozlan père avec indignation, voilà comme tu possèdes l'arabe et le grec ?

— Mais papa, je sais le grec ancien. Beaucoup de mots du grec moderne en différent, et, d'ailleurs, on ne le prononce pas au collège comme à Athènes.

— D'accord... mais l'arabe, petit drôle, l'arabe ?

— Papa, mon professeur n'a jamais quitté la France.

Je vois qu'il ne m'a pas enseigné la véritable prononciation.

— Va-t-en, double effronté ! cria M. Gozlan père. Ton maître est un voleur, et toi... tu ne dîneras pas !

Triste et singulier retour des choses de ce monde ! Le malheureux collégien fut condamné au pain sec, le soir même de son triomphe à une distribution de prix. On l'envoya, l'année suivante, dans un établissement où les études spéciales pour les voyages de long cours se faisaient avec plus de conscience. Ruiné, sous l'Empire, par les corsaires anglais, qui avaient capturé ses vaisseaux, M. Gozlan père tenait à réparer le désastre, et demandait à être aidé par son fils le plus tôt possible. Ce dernier semblait avoir les dispositions requises pour devenir un loup de mer de premier choix.

A dix-sept ans, il fait voile pour l'Algérie avec une cargaison de vin de Champagne. La traversée est on ne peut plus heureuse ; mais le liquide pétillant, trop chargé de gaz, éclate pendant la route, à fond de cale, et Léon débarque sur la côte d'Afrique avec une poche presque vide et un nombre considérable de bouteilles cassées.

Il ne perd pas courage. D'un caractère vif, hardi, résolu, comptant sur son intelligence, sur son audace, et un peu sur le hasard, il traite avec un navire mexicain en partance pour la Chine. Mais, à peine a-t-il franchi Gibraltar, qu'une querelle s'élève entre lui et le commandant du bord. On dépose le jeune homme à terre, et presque aussitôt il s'associe à une troupe de caboteurs décidés à explorer les côtes d'Afrique, jusqu'au Sénégal.

Dans cette excursion, Léon Gozlan court un danger terrible. Tandis qu'on relâche dans une île pour faire de

l'eau, son capitaine et lui, descendus à terre, se préparent à chasser durant quelques heures.

Ils se trouvent en présence d'une nature splendide, et font lever à chaque pas des oiseaux d'un si merveilleux plumage, que Léon Gozlan, déjà poète, s'imagine voir « de l'or, de la nacre, du soufre et de l'ébène qui volent ¹. » Un phénomène étrange frappe ses regards. Ce phénomène a lieu sur un arbre, dont toutes les feuilles s'agitent, bien qu'il n'y ait pas un souffle dans l'air, et prennent tour à tour, à chaque seconde, les nuances les plus éclatantes et les plus variées. Léon s'approche. Aussitôt le bleu, le rouge, le violet et l'or tourbillonnent et disparaissent à tire-d'aile. Notre chasseur, en extase, ne songe pas à envoyer la moindre balle à ce prisme éblouissant qui s'envole.

Tout à coup une espèce de grognement le fait tressaillir. D'un bois de palmiers voisin débusque un nègre à stature colossale, dont les flancs sont ornés d'une ceinture de maroquin rouge, garnie de poignards.

Un second nègre sort du bois, puis un troisième, puis dix, puis vingt, puis cinquante, puis autant qu'il y avait tout à l'heure d'oiseaux sur l'arbre. Cette noire phalange se dispose à entourer Léon Gozlan, qui cherche de l'œil son capitaine et ne l'aperçoit plus. Mais une détonation se fait entendre. Il crie de toutes ses forces, et le second chasseur accourt. Les voilà deux contre cent nègres, dont l'œil est plein de menace et de convoitise. Gozlan croit comprendre à leurs signes qu'ils demandent de la poudre. Il vide sa poudrière dans les mains qui se tendent, et son capitaine l'imité, tout en prenant soin, l'un comme

1. Il a rendu compte lui-même, dans le *Musée des Familles*, de ses impressions de voyage au Sénégal.

l'autre, de se rapprocher graduellement du rivage et de ne pas laisser les nègres former cercle autour d'eux.

La poudre épuisée, nos chasseurs distribuent des plombs; mais les plombs s'épuisent à leur tour, et cinquante nègres, qui n'ont rien eu dans le partage, poussent des cris féroces, parviennent à entourer les deux marins, encore à plus de trois cents pas de la mer, et font mine de vouloir les dépouiller de leurs armes.

— Alerte, capitaine, ou nous sommes perdus ! crie Gozlan.

Tous deux, alors, avec cette énergie que donne l'imminence du danger, brandissent leur carabine, assomment à coups de crosse les nègres les plus entreprenants, s'ouvrent un passage, et courent à toutes jambes du côté de leur barque.

Un insulaire est sur le point d'atteindre Léon, qui se retourne et se met en défense.

Aussitôt le nègre lui lance son poignard à la tête. L'arme siffle, fend la main que le jeune homme avait levée pour parer le coup, et lui fait dans le front une entaille profonde ¹.

A la vue sang qui coule, la horde sauvage pousse des hurlements sinistres. Mais Gozlan blessé n'est pas vaincu. D'un vigoureux coup de crosse il étend roide mort son agresseur, décharge sa carabine sur le groupe, rejoint en deux bonds son capitaine occupé à démarrer la barque, et tous deux prennent le large, après avoir encore assommé cinq ou six nègres qui essayaient de les poursuivre à la nage. Heureusement il ne fut pas deux fois acteur dans un pareil drame.

1. Léon Gozlan montrait encore la cicatrice de cette blessure.

Sa rancune contre la race africaine ne le décida jamais à faire le commerce des esclaves, ainsi que plusieurs de ses ennemis ont osé le prétendre. Il vit les caboteurs opérer leurs transactions ignobles sans y prendre part. Du reste, s'il avait besoin d'être lavé d'une accusation semblable, l'état de pauvreté dans lequel il regagna la France le justifierait complètement.

— Quelle impression avez-vous rapportée du spectacle de la traite des noirs ? lui demandait une dame trop curieuse.

— Une vive admiration pour les blondes, lui dit notre ex-marin.

La dame était brune.

Intimement convaincu que jamais il ne s'enrichirait par le cabotage, Léon ne quitta plus Marseille, où il sollicita et obtint une place dans l'enseignement. Il y avait si peu de rapport entre cette carrière et la précédente, que chacun lui objectait :

— Mais pourquoi diable vous faire professeur ?

— J'enseigne pour apprendre, répondait Gozlan.

De cette époque datent ses premiers essais en littérature, et nous le voyons arriver à Paris, en 1828, avec un volume de poésies fugitives, que personne, hélas ! ne voulut lui acheter. Léon Gozlan n'était point assez riche pour conclure un de ces marchés inqualifiables qui consistent à faire payer au débutant les frais de son livre et à enrichir le libraire de ses dépouilles. Nous connaissons des éditeurs qui ont gagné dix mille écus de rente avec cette habile combinaison. Que la fortune leur soit légère !

Voyant qu'il ne plaçait point les produits de sa plume, Gozlan se décida, pour vivre, à entrer, en qualité de commis, chez un libraire, et à vendre les ouvrages des

autres. Méry, son compatriote, le tira de cette extrémité fâcheuse, et lui ouvrit les horizons du journalisme. L'*Incorruptible*, dirigé par Lhérie, beau-frère de Brunswick, et le *Figaro*, que Nestor Roqueplan tenait alors sous sa tutelle, accueillirent le jeune Marseillais et lui commandèrent des articles ¹.

— Vous êtes du pays des hommes de talent, dit Nestor. Je suis sûr, en conséquence, que vous m'apporterez beaucoup d'esprit et de verve. Mais, vous le saurez, mon cher, on n'entre ici qu'avec une *haine*. Si vous n'en avez point, empruntez-en une !

Nestor, dans ce nouveau rédacteur, fit une acquisition rare. Dès le premier jour, Gozlan se montra de première force. Agressif de sa nature et frondeur, il donna au journal les articles les plus mordants et les plus acérés. Chacun tremblait devant ses attaques, et lui ne redoutait personne. Quiconque s'avisait de lui tirer un cheveu était sûr de se faire arracher un œil. Parfois néanmoins il se montrait débonnaire et se contentait d'assommer l'agresseur avec l'arme dont on essayait de faire usage pour le combattre. Un audacieux s'avisa d'écrire que Gozlan avait été pirate, et qu'il avait tué son capitaine.

« Ce monsieur a parfaitement raison, répondit Gozlan. J'ai, en effet, tué mon capitaine; mais il oublie quelque chose : après l'avoir tué, je l'ai mangé. »

Notre journaliste fut le premier qui décora les républicains de l'épithète originale de *bousingots*. Trouvant la plaisanterie de mauvais goût, ces messieurs se mirent en rage. La cité Bergère fut envahie, un soir, par une bande armée, qui poussa des hurlements sous les fenêtres du

1. Il fut aussi l'un des plus actifs rédacteurs du *Vert-Vert*, du *Corsaire* et d'une foule d'autres petits journaux.

journal et provoqua ses rédacteurs au combat. C'étaient les *bousingots*. Ils arrivaient là cinquante ou soixante, terribles, menaçants, avec la barbe inculte et le large chapeau de l'ordre. Léon Gozlan et ses collaborateurs, voyant les bureaux envahis, jouèrent de l'espadaon, et contraignirent leurs adversaires barbus à descendre plus vite qu'ils n'étaient montés. Trois sergents de ville achevèrent la déroute.

Heureux d'avoir vaincu les *bousingots* par le ridicule et par le sabre, Gozlan inventa, pour le plus grand plaisir des lecteurs du *Constitutionnel*, ce fameux serpent de mer, destiné à reparaitre dans les colonnes du patriarche toutes les fois que la Chambre ne lui fournissait plus de tartines. Ce gigantesque canard était nourri et entretenu par le spirituel rédacteur.

Après s'être révélé journaliste, tout à coup et sans préambule, il aborde la nouvelle, et devient brusquement et sans transition le plus habile des conteurs. A cette lave d'esprit qui a débordé dans le *Figaro* succèdent des narrations tranquilles, dictées par un fin talent d'observateur, et pleines de trait, d'aisance et de charme. Gozlan n'eut point de rival pour le genre satirique gracieux. Les premières nouvelles qu'il publia dans la *Revue de Paris* et dans l'*Europe littéraire* se distinguent par un incontestable mérite de verve soutenue et d'originalité piquante. Il passa bientôt de la nouvelle au roman, et fit paraître, en 1836, le *Notaire de Chantilly*. Le titre principal du livre était les *Influences*. Embrassant tout d'abord un cadre vaste et défini, Gozlan se proposait de peindre les hommes qui exercent sur la société quelque action puissante, comme le notaire, le médecin, le juge, le député, le prêtre. Un lecteur malin nous

signale dans ces premières œuvres certaine diatribe violente contre le procureur du roi (style d'histoire ancienne), et nous prie de la reproduire. Elle commence ainsi : « Buffon, dans son immortelle histoire des carnivores..... » Mais à quoi bon réveiller les procureurs du roi qui dorment ? Gozlan crut devoir s'arrêter au second tableau, qui est le *Médecin du Pecq*.

Nous pensons que l'avènement de la *Comédie humaine* fut pour quelque chose dans cette détermination. Il céda la place à Balzac, son maître.

En 1837, parurent *Socrate Leblanc*, *Washington Levert* et les *Méandres*. Sous ce dernier titre l'auteur rassembla douze nouvelles délicieuses, dont l'une surtout, *Comme on se débarrasse d'une maîtresse*, est un chef-d'œuvre de style, de grâce et de sentiment. Une *Nuit Blanche*, — *Rosemary*, — *Céleste*, — le *Château de Rambouillet*, — le *Plus beau rêve d'un millionnaire*, — et la *Dernière sœur grise* furent publiés de 1840 à 1842. Les autres nouvelles de cette époque sont : la *Main cachée*, — la *Villa Marivigliosa*, — une *Visite chez Bernardin de Saint-Pierre*, — le *Blocus continental*, — le *Fifre*, — *Dernier épisode du Naufrage de la Méduse*, — *Élisa Mercœur*, — *Léopold Spencer*, — *Oglou le Pirate*, — le *Premier Navire à vapeur en Afrique*, — et *Du pont d'Arcole à Montreuil*. Léon Gozlan publia ensuite les *Tourelles, histoires des châteaux en France*, ouvrage curieux, qui tient à la fois du roman et de l'histoire : du roman, par la forme dramatique ; de l'histoire, par la science et par la vérité. Peu de livres sont écrits d'une manière plus attachante et en plus belle prose.

Notre écrivain aborda résolument le théâtre. Sa pre-

mière tentative fut un succès. Tout Paris courut applaudir à l'Odéon la *Main droite et la main gauche*.

Mais que de tracasseries l'auteur de ce drame eut à subir ! Gozlan destinait d'abord son œuvre à la Renaissance. A peine le théâtre eut-il envoyé le manuscrit à la censure, que la police ombrageuse de M. Guizot en fit expédier une copie à Londres. Le *Times* publia une traduction de la pièce et démontra que l'Angleterre y était attaquée de la façon la plus indigne. Aussitôt M. Guizot de suspendre les répétitions. L'auteur réclame. On l'oblige à de nombreuses coupures, et les études reprennent ; mais les susceptibilités anglaises ne sont point calmées, M. Guizot tremble, et la pièce est de nouveau proscrite. Enfin, les ciseaux ministériels s'étant une seconde fois exercés sur le drame, on annonce la première représentation. Le public est à la porte et les bureaux vont s'ouvrir, quand arrive soudain une estafette de M. Guizot. Sous les yeux de la foule, un garçon de théâtre colle sur l'affiche cette bande significative :

RELACHE PAR ORDRE.

Aussitôt le public s'exaspère. Tout se devine. Des jeunes gens franchissent les balustrades, mutilent à coups de canifs la bande fraîche encore et ne laissent plus subsister que :

RELACHE PAR ORDRE.

Gozlan était vengé. Ce fut alors qu'il porta sa pièce à l'Odéon. La rancune ministérielle l'y suivit : on ne laissa représenter l'œuvre qu'après de troisièmes et larges coupures

Dans la *Main droite et la main gauche*, madame Dorval se décida pour la première fois à jouer un rôle de mère. Elle fut applaudie avec enthousiasme. Néanmoins, dès le second acte, un accident bizarre faillit compromettre le succès. L'illustre comédienne rentra tout à coup dans la coulisse en donnant des signes de colère et de désespoir. Elle crachait, toussait et se râclait la langue.

— Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous ? crie Gozlan, courant à elle.

— Ah ! mon ami ! répond l'actrice suffoquée, figurez-vous... Miséricorde ! j'étouffe !

— Parlez, je vous en conjure.

— Les brigands !... ils m'ont donné du chat !

— Du chat ? fit Gozlan confondu.

— Oui, mon ami, du chat !... C'est horrible ! A chaque mot que je prononce, il m'entre dans la bouche au moins cinquante poils.

Ce disant, la malheureuse comédienne continuait de se gratter la langue, demandant à cor et à cris de l'eau pour se gargariser. Elle avait avalé quelque chose comme la moitié de sa pelisse, dont la fourrure, extrêmement suspecte, se détachait au moindre mouvement et volait jusque dans sa gorge. La crise eut enfin un terme. Dorval changea de pelisse et reparut sous la rampe.

A ses côtés, dans la pièce de Gozlan, jouait l'illustre Bocage. Celui-ci avait beaucoup chicané l'auteur aux répétitions, à propos de certain passage où Gozlan compare les amoureux à des oiseaux qui gazouillent.

— Monsieur, dit le sagace artiste, aussi fort en littérature qu'en politique, le parterre n'aime absolument que les oiseaux rôtis.

— Ah ! c'est ce que nous verrons ! fit Gozlan.

Le jour de la première, Bocage crut devoir revenir à la charge, uniquement dans l'intérêt de l'auteur.

— Eh bien, demanda-t-il, enlevons-nous les oiseaux ?

— Pas le moins du monde, répondit Gozlan.

— Je serai sifflé, Monsieur.

— Non, vous serez applaudi.

Effectivement, le public reçut on ne peut mieux la tirade, et Gozlan, voyant son interprète quitter la scène, lui cria :

— Vous aviez tort, nos oiseaux passent.

— Il fallait Bocage, Monsieur, pour faire avaler ces oiseaux-là ! répondit le modeste et grand artiste.

Ève, drame en cinq actes, représenté l'année suivante à la Comédie-Française, n'eut pas le succès de la *Main droite et la main gauche*. Trop de faits, trop d'incidents, et, disons-le, trop de mots spirituels nuisirent à la simplicité de l'œuvre, à la netteté de l'ensemble. *Notre-Dame des Abîmes* permit à Gozlan de prendre une revanche à l'Odéon. Toutefois, cette dernière pièce est moins remarquable que les *Cinq minutes du Commandeur*, drame tombe au même théâtre, et où des juges compétents ont reconnu de grandes et sérieuses beautés.

En 1848, à une époque où les administrations théâtrales étaient en désarroi, Gozlan fit d'excellentes recettes avec son *Livre noir*.

Nous avons oublié de dire en temps et lieu que Louis-Philippe, depuis la persistance toute méridionale de l'auteur à faire jouer la *Main droite et la main gauche*, lui conservait une rancune profonde. Sur chaque liste de décorations, la plume royale biffait le nom de Léon Gozlan, ce qui ne laissait pas que d'être peu agréable pour l'amour-propre de l'écrivain... et pour son habit noir.

— Il faut pourtant vaincre l'obstination de ce vieux bonhomme ! dit un jour assez irrespectueusement madame de Girardin, dont Léon fréquentait les soirées intimes.

Elle va trouver le ministre Salvandy et lui monte la tête. L'auteur d'*Alonzo* court plaider dans le cabinet du roi la cause du protégé de la dixième muse ; mais Louis-Philippe lui coupe la parole.

— Impossible ! s'écrie-t-il, impossible ! M. Gozlan est mon ennemi.

— Je ne le savais pas, répond le ministre. Dorénavant, Sire, je ferai viser mes lettres de nomination par le commissaire de police.

Cette réponse un peu verte trouble le monarque. L'auteur des *Méandres* n'est point effacé de la liste. On l'appelle au ministère pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Comme il attend son tour d'audience, assis dans les antichambres, Roger de Beauvoir survient.

— Que fais-tu là ? demande-t-il à Gozlan.

— Mon cher, répond celui-ci, je fais les stations du chemin de la croix ¹.

De 1843 jusqu'à sa mort, notre écrivain n'a pas négligé le livre pour le théâtre. *Aristide Froissart*, son roman le plus original et le plus excentrique, — les *Nuits du Père-Lachaise*, dont le succès fut immense, — le *Dragon rouge*, — les *Aventures merveilleuses du prince Chênevis et de sa jeune sœur*, — le *Tapis vert*, — les *Vendanges nouvelles*, — la *Ville des gens de bien*, — la *Comtesse de Bresnes*, — *Suzon la cuisinière*, — la *Première Jalousie*, — *Trois fronts pour un diadème*, —

1. Nommé chevalier le 6 mai 1846, il a été promu au grade d'officier le 15 août 1859.

et *Georges III* peuvent convaincre ceux qui douteraient du talent et de la fécondité de l'auteur.

Il serait trop long d'énumérer toutes les œuvres qu'il a produites. Cependant il est impossible de passer sous silence l'*Histoire de cent trente Femmes* et la *Comédie des Comédiens*. Ce dernier livre renferme six nouvelles, dont l'une, le *Lilas de Perse*, mériterait d'être signée Balzac. Un *Homme plus grand que Charles-Quint*, — l'*Oiseau en cage*, — l'*Agneau, la Vache et le Pigeon*, — les *Belles Folies*, — *Échec à l'Éléphant*, — et la *Terre promise* doivent être aussi ajoutés à la liste des meilleures productions de Léon Gozlan. Sous ce titre, la *Folle du Logis*, il a rassemblé huit nouvelles adorables : une *Vengeance en miniature*, — les *Lettres d'amour*, — le *Feu, histoire de quatre savants*, — *Pour un Cheveu blond*, — *Encore une Ame vendue au Diable*, — les *Petits Machiavels*, — *Mouton*, — *Voyage de M. Fitz-Gérald*. Il a enrichi le livre des *Cent et Un* de deux morceaux remarquables : la *Morgue* et le *Napoléon noir*. Tour à tour on l'a vu collaborer à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Keepsake américain*, à l'*Artiste*, à la *Revue britannique*, au *Journal des Connaissances utiles*, au journal maritime le *Navigateur* et à la publication des *Français peints par eux-mêmes*. Les bibliographes Louandre et Bourquelot prétendent que Léon Gozlan signa plusieurs nouvelles importantes du pseudonyme de RAYMOND, et qu'il publia chez Ladvocat, à la fin de 1828, sous le manteau de l'anonyme, un livre assez lesté, qui a pour titre les *Mémoires d'un Apothicaire* ¹.

1. Depuis 1855, il a publié la *Famille Lambert*, — *De minuit à quatorze heures*, — les *Émotions de Polydore Marasquin*, — *Balzac chez lui*, — *Sou-*

Peu de littérateurs ont salué la Révolution de 1848 avec enthousiasme. Bien que cette Révolution le débarrassât de Louis-Philippe, son ennemi, Léon Gozlan n'eut pour elle aucun élan sympathique. On déplorait, au cercle de madame de Girardin, la triste perspective que le nouvel état de choses offrait aux lettres. Un feuilletoniste, assis près de Gozlan, lui dit avec angoisse :

— Mais que ferons-nous de notre plume ?

— En effet, cela devient inquiétant, répond l'auteur du *Médecin du Pecq*. Moi, je vais acheter une boutique d'épicier rue Saint-Denis, et je prendrai pour enseigne : *A la plume qui file*.

Peu de jours après Février, il est accosté dans la rue par un *bousingot* de vieille souche, le citoyen Durand de Saint-Amand, devenu gouverneur des Tuileries. Ce galant homme l'invite à dîner au château.

— Très-volontiers, dit Gozlan. Louis-Philippe ne m'aurait pas ainsi prié à sa table, et la République a du bon. Dine-t-on bien chez vous ?

— Ma foi ! le mieux possible. Du reste, vous verrez, répond le gouverneur.

On entre. Le couvert est mis, et l'on apporte un potage, au milieu duquel circule une myriade de petits grains noirs qui ne semblent pas témoigner en faveur de la propreté des cuisines. Gozlan mange avec répugnance et n'ose rien dire ; mais voyant tous les plats qui arrivent saupoudrés de ces atomes noirâtres, il ne peut réprimer son inquiétude, bien que le service exhale un fumet délicieux.

venir des Jardies, — *l'Œil noir et l'œil bleu de mademoiselle Diane*, — *l'Histoire d'un diamant*, — *le Baril de poudre d'or*, — *la Folle du logis*, — *le Vampire du Val-de-Grâce*, etc , etc.

— Quel diable d'ingrédient votre cuisinier fourre-t-il dans ses casseroles ? demanda-t-il à son hôte.

— Mon cher, répond celui-ci, les insurgés n'ont eu peur ni du vin des caves, ni du gibier des offices ; mais ils ont eu peur des truffes. Ne les connaissant pas, ils craignirent de s'empoisonner, et nous profitons de leur ignorance culinaire : nous mangeons tous nos plats aux truffes.

Gozlan, rassuré, fêta la table républicaine et dîna comme un roi. La semaine suivante, il fut moins bien traité au Luxembourg, où Charles Blanc, son ami, voulut le conduire. C'était la veille de la retraite de Louis Blanc ; le repas fut très-maigre.

— Vous voyez, lui dit le chef de la commission des travailleurs, nous ne mangeons point ici d'ananas, quoi qu'on dise. Au surplus, je quitte le Luxembourg.

— Diable ! fit Gozlan. Je ne croyais pas assister au dernier banquet des jacobins !

Fort peu jacobin lui-même, il s'avisa, dans la *Goutte de lait*, petite comédie représentée, vers cette époque, à la Comédie-Française, de tourner les prétentions aristocratiques en ridicule, et la gentilhommerie parisienne lui organisa une chute retentissante. Les deux premières représentations excitèrent l'ouragan des sifflets. A la troisième, il y eut bataille au parterre. Un claqueur reçut une blessure mortelle. On traîna pendant cinq minutes un vieillard par les cheveux, et l'on assomma plus ou moins cinquante individus. Tous les souvenirs d'*Hernani* à l'époque des luttes romantiques furent éclipsés.

Gozlan reprit sa pièce, et ne voulut jamais permettre qu'on la livrât à l'impression. C'était le moyen le plus simple d'étouffer la querelle.

Ses autres comédies ou vaudevilles eurent une destinée moins orageuse. Un *Cheveu blond*, — *Trois Rois, trois Dames*, — le *Coucher d'une Étoile*, — *Dieu merci, le couvert est mis*, — et le *Lion empaillé* ne furent interrompus que par les applaudissements. A la Comédie-Française, une *Tempête dans un verre d'eau*, — la *Queue du chien d'Alcibiade*, — la *Fin du roman*, ont égayé tour à tour et rajeuni le répertoire. Le *Gâteau des Reines*, au même théâtre, obtint un glorieux accueil ¹.

Nous avons dit que Léon Gozlan n'aimait point la République. Celle-ci pourtant daigna lui faire les plus flatteuses avances. Une fois les pavés de Juin remis en place, le général Cavaignac ouvrit ses salons. Il y convia les notabilités parisiennes. Entendant, un soir, annoncer notre écrivain, il courut à sa rencontre, et lui dit avec cet air aimable qu'on a toujours soupçonné d'être de l'affectation :

— Monsieur, on ne peut s'être moins vu et se connaître davantage.

A la fin de 1849, une violente atteinte de choléra faillit enlever le spirituel auteur. Il alla chercher hors de la frontière le retour de ses forces, et visita Bruxelles. Comme il se promenait par les rues de la ville, un portrait enluminé attire ses regards à l'étalage d'un libraire. Ce portrait offre sa ressemblance exacte, sauf des joues roses et des cheveux blonds. Or, notre enfant de Marseille était bronzé comme un Maure, et il avait les cheveux

1. Ainsi que les *Paniers de la comtesse*, — la *Famille Lambert*, — *Un petit bout d'oreille*, — *Il faut que jeunesse se paye*, — le *Diamant et le verre*, — *Louise de Nanteuil*, — la *Pluie et le beau temps*, etc. Au moment où nous écrivons, on répète de lui à l'Ambigu-Comique un drame posthume la *Duchesse de Montemajor*.

plus noirs que l'aile du corbeau. Entrant dans la boutique, il demande :

— Quel est ce portrait ?

— C'est celui de M. Léon Gozlan, répond le libraire.

— Bah!... Voyez ma tête, dit l'original, ôtant son feutre. Permis à vous, Monsieur, de contrefaire mes livres, mais ne contrefaites pas mes cheveux !

Avant de quitter Bruxelles, il s'acquitta d'une commission importante que lui avait donnée Laurent Jean. Ce dernier, aussi peu républicain que son illustre ami Balzac, souffrait beaucoup d'entendre le cri perpétuel de *Vive la République!* et menaçait de tomber malade d'une envie rentrée de crier autre chose.

— Heureux mortel ! dit-il, en voyant Léon partir pour la Belgique. Tu vas chez un peuple qui se livre sans gêne à son enthousiasme. Je te supplie, je te conjure de crier pour moi bien fort et à plusieurs reprises : *Vive le Roi!* Tu m'indiqueras dans une lettre le jour où tu auras eu ce bonheur.

Gozlan jura d'exécuter ce qu'on lui demandait. Il alla donc, à Bruxelles, se placer en faction dans le voisinage du château royal. Quand Léopold vint à paraître, le consciencieux auteur déploya toute sa puissance pulmonaire pour s'acquitter de la promesse qu'il avait faite à Laurent Jean. Puis il se dirigea sur Anvers, avec la satisfaction que donne un devoir accompli.

Léon Gozlan vécut lui-même dans l'intimité de Balzac. Il a donné à la *Revue contemporaine* de curieux souvenirs des Jardies, cette maison fabuleuse, dont le grand romancier s'était fait l'architecte, et qu'il voulait enrichir de toutes les merveilles des arts. Sur les murs encore blancs, Balzac avait charbonné ces phrases candides :

« Ici, un p'afond d'Eugène Delacroix ; — ici, du marbre de Paros ; — ici, une boiserie de cèdre ; — ici, des panneaux de palissandre ; — ici, une fresque d'Ingres. »

Arrivant aux Jardies, et voyant ces féeriques projets, Gozlan, railleur, écrivit sur une place encore nette :

« Ici, un tableau de Raphaël hors de prix, comme on n'en a jamais vu, et comme il n'y en a pas. »

Quelqu'un lui demandait un jour :

— Savez-vous de quoi Balzac est mort ?

— De quarante volumes, répondit Gozlan.

Lorsque *Vautrin* fut suspendu par le pouvoir, les amis de l'auteur essayèrent de lui obtenir du ministère une indemnité. M. de Rémusat répondit par un refus, alléguant que le ministre auquel il venait de succéder avait absorbé les fonds.

— Il est fâcheux, Monsieur, dit Gozlan, qu'en France un ministre se trouve toujours placé entre le mal qu'a fait son prédécesseur et le bien qu'il laissera à faire à son successeur.

Plus Léon Gozlan travaillait, plus il progressait dans l'art si difficile de composer avec simplicité et d'écrire avec goût. Son imagination n'éprouvait pas la moindre fatigue ; elle rayonnait de jeunesse et de fraîcheur. C'est un écrivain de la vieille roche. Il respectait son art et lui vouait une adoration constante.

La mort est venue ravir aux lettres françaises cet homme illustre, en pleine santé, pour ainsi dire, et en plein travail. Dans la soirée du jeudi 13 septembre 1866, le docteur Piot, son vieil ami, monta le voir, lui trouva de la fièvre et prescrivit une potion. Gozlan se coucha, peu ému de cette indisposition à laquelle il n'attachait aucune importance. Plusieurs fois, pendant la nuit, ma-

dame Gozlan se releva pour entrer dans sa chambre et le crut profondément endormi. A l'heure ordinaire du lever de son époux, elle entra de nouveau, s'inquiéta de ce long sommeil, prit une de ses mains qui pendait hors de son lit et la trouva glacée.

Léon Gozlan n'était plus.

Au milieu de la désolation profonde de la famille, un étrange incident eut lieu. Deux rabbins se présentèrent pour garder le corps. On avait cru que le célèbre écrivain appartenait au culte israélite, bien que jamais il n'eût fait acte de présence à aucune synagogue. Tout à coup, en remuant quelques papiers, on trouva un acte de baptême fort en règle qu'on mit sous les yeux des rabbins. Ils se retirèrent penauds et décontenancés. Le convoi de Gozlan eut lieu à l'église Saint-Eugène.

Messieurs les journalistes de la capitale, toujours prêts à discuter les choses les plus évidentes et à soupçonner le clergé de manœuvres frauduleuses, ont discuté la validité de cet acte, en se livrant à des appréciations et à des commentaires d'une inqualifiable indécence.

Qu'ils aillent compulsier les registres de la paroisse de Sainte-Marie-Majeure, église cathédrale de Marseille, ils y trouveront ceci :

« L'an mil huit cent cinq, le 14 juillet (25 messidor, an XIII), a été baptisé par nous, vicaire soussigné, Léon Gozlan, né le 11 septembre 1803 (24 fructidor an XI), fils de Jacob Gozlan, négociant, et d'Estelle Provenzal, mariés. Le parrain a été Jean-Pierre Martin et la marraine Françoise Blanc, de cette paroisse. Le père absent. Ont signé avec nous le parrain et la marraine : — MARTIN, — Françoise BLANC, — BERNARD, vicaire. »

L'extrait de cet acte, signé de M. Gauthier, archiprêtre,

et légalisé par M. Cailhol, secrétaire général de l'évêché, se trouve entre les mains de M. Duval, architecte, inspecteur aux travaux de la ville de Paris. M. Duval est marié à la fille unique de l'illustre écrivain.

Voilà donc ces bons journalistes confondus et la revendication d'Israël réduite à néant.

Nous avons recueilli d'autres détails. Voyant son fils, âgé de deux ans, attaqué d'une maladie sérieuse, madame Gozlan mère profita d'une absence de son mari pour porter le jeune Léon sur les fonts baptismaux. Une gouvernante catholique lui avait donné ce conseil dans l'intérêt du salut de l'enfant. Sorti de l'adolescence, Léon reçut des mains de sa mère son extrait de baptême et le conserva parmi ses papiers les plus précieux, ce qui, n'en déplaît aux rabbins, est un acte formel de catholicisme.

Nous terminerons cette esquisse biographique en citant le passage suivant d'un remarquable article de M. Barbey d'Aurevilly :

« L'auteur des *Nuits du Père Lachaise*, du *Dragon rouge* et du *Notaire de Chantilly*, dit-il, n'a jamais construit de ces grandes machines romanesques, si à la mode aujourd'hui, et dont les *Mystères de Paris*, *Monte-Christo* et les *Mousquetaires* ont donné le goût au malheureux public. Son œuvre, à lui, se recommande d'une autre manière. Il se fait compter par le genre de talent qui y brille, et qui, plus qu'un autre, impliquerait, pour produire, la nécessité du temps. En effet, Léon Gozlan, fût-ce dans ses œuvres les plus étendues, ne badigeonne jamais ; il grave toujours. C'est un graveur sur pierres précieuses, même sur le diamant où, matériellement, on ne grave guère, et sa gravure est même ce qui fait un dia-

mant de la pierre quelconque sur laquelle il grave. Son merveilleux coup de burin rencontre le rayon endormi et le fait jaillir, éblouissant, comme s'il le créait ! Telle est la grande caractéristique dominante qui saute aux yeux, quand on lit Gozlan, et qui y reste, quand on l'a lu. C'est un Benvenuto Cellini littéraire ; mais qui dit *littéraire* dit un Benvenuto bien autrement compliqué et profond qu'un simple Benvenuto plastique. Par la précision, la torsion, le mordant du mot, Léon Gozlan a des consanguinités avec M. Théophile Gautier, qui a cru faire une belle chose de dédoubler l'art intellectuel d'écrire et de le descendre presque au niveau d'un art plastique ; mais Léon Gozlan a cet avantage sur M. Gautier, qu'il possède ce qui doit entrer, à très-larges doses, dans la composition des plus grands artistes littéraires, c'est-à-dire : — beaucoup d'âme et encore plus d'esprit. Il a cela qu'il est passionné, qu'il est éloquent, qu'il connaît la vie, qu'il l'a pénétrée et qu'il sait la faire jouer dans la moindre des facettes de ses œuvres les plus courtes ; de ses œuvres qui ressemblent souvent à des bagues et à des bijoux de femme, pour le travail, dans l'exiguité. C'est un des trois plus forts romanciers de ce siècle. »

M. d'Aurevilly a raison ; les deux autres sont Stendal et Balzac.

Gozlan devait avoir avec eux une dernière analogie, celle de mourir sans les palmes académiques. A la fin de ce siècle, quand on établira les comptes, on verra que les plus célèbres et les plus spirituels sont restés en dehors du palais Mazarin.

GRASSOT

Il est possible que vous ne connaissiez pas la rue des Fontaines. C'est une des mille rues sombres qui se croisent et s'enchevêtrent dans le quartier Saint-Martin, dédale fangeux et inextricable, où s'entasse la population des ouvriers en chambre et des petits fabricants. Tout ce monde, à tous les étages, dans toutes les maisons et dans toutes les rues, s'occupe de l'*article-Paris* et confectionne ces mille et une petites merveilles à bon marché que le goût parisien impose à l'univers. Néanmoins, la rue des Fontaines peut revendiquer une autre illustration que celle du travail. Elle a vu naître, au mois de janvier 1804, Jacques-Antoine Grassot, l'incomparable grotesque, auquel nos contemporains ont dû leurs plus joyeux éclats de rire.

Il fit entendre ses premiers vagissements entre les quatre murs d'un entresol, sous un plafond noir, gris-seux et enfumé. L'auteur de ses jours était le patron d'une

de ces modestes fabriques dont nous parlions tout à l'heure. M. Grassot, pour nous servir de l'expression consacrée, *faisait dans la tableterie*. Homme d'une probité sévère, d'une conscience inflexible, et, de plus, excellent cœur, il recevait dans le voisinage le surnom de père des ouvriers. Madame Grassot, comme la plupart des mères parisiennes, était trop occupée par les soins de son ménage et par l'industrie tabletière pour conserver son enfant auprès d'elle. Le petit Jacques-Antoine fut expédié à Villers-Cotterets, dans ce beau et salubre pays des anciens Vadicasses, où le patois même est harmonieux, nous dit avec enthousiasme Gérard de Nerval, et où les désinences des mots semblent monter au ciel, à la façon du chant de l'alouette.

Vous figurez-vous, lecteurs, le ramage du petit Grassot en dialecte picard ? Sa nourrice était une grosse comère, haute en couleur et réjouie. Elle aimait l'enfant étranger comme s'il eût été son *fieu*. Quand il sut mettre un pied devant l'autre, elle lui passa une culotte et un sarreau de laine, le chaussa de gros sabots, lui mit entre les mains une couenne de lard avec un quignon de pain d'orge, et lui dit :

— Va jouer avec les gars ! Tu reviendras manger la soupe.

Après quoi, fermant sa porte au loquet, elle rejoignit son homme aux champs. Cette brave femme s'appelait la mère Molicard. Notre petit Parisien ne barguigna point, et courut se mêler à la troupe joyeuse des marmots qui prenaient leurs ébats sur la grande place. Pour l'instant, on jouait à la guerre. Toute la bande s'était formée en colonne et défilait avec cette gravité native des jeunes Français, quand, à peine échappés des langes, ils

se livrent aux jeux de Bellone. Jacques-Antoine, qui faisait son entrée dans la vie, écarquilla démesurément les yeux à ce spectacle. Le sens symbolique des échelas dont s'étaient armés, en guise de fusils, tous ses compagnons, échappait à sa candeur. Mais un drapeau de deux sous, flottant au vent, le ravit d'aise ; et le capitaine, un grand frisé de six ans, au teint très olivâtre, qu'il voyait brandir, en tête de la troupe, un magnifique sabre de fer-blanc, gagna tout à fait son affection. Il se mit donc à la *queue le lev*, comme on dit dans le pays. Bientôt, le capitaine remarqua le zèle de Jacques-Antoine, son intelligence des manœuvres, et, malgré sa tendre jeunesse, il daigna l'honorer, avec force calottes, de toute la familiarité possible. Ce traîneur de sabre s'appelait Alexandre Dumas.

Jacques-Antoine avait quatre ans lorsque sa famille le rappela du Valois. Arraché brusquement à une existence en plein air sur le plus sain des terroirs, il se trouva prisonnier dans un appartement obscur et ne respira plus que les miasmes fétides qui s'exhalent des ruisseaux de Paris. Cette existence manquait de charme. Il devint taciturne, et ses grosses joues fondirent. Elles ne sont plus revenues.

On l'envoya, pour le distraire, à l'école de la Doctrine Chrétienne, que le gouvernement de Napoléon venait de rétablir ; mais les Frères exigeaient trop d'assiduité de ce marmot souffreteux et malingre ; on le retira de leurs mains pour le confier à celles d'un vieux magister de la rue des Fontaines, appelé le père Faguet.

C'était un grand vieillard de six pieds et quelques pouces, ancien garde-suisse de Louis XVI. Il avait échappé par une espèce de prodige au massacre du 10 août. La

plus grande joie du brave pédagogue était de raconter à ses jeunes élèves ce terrible épisode révolutionnaire, qu'il enjolivait d'une foule de cuirs et de locutions réjouissantes. Le bonhomme n'était point méchant de son naturel. Seulement, à l'instar de tous les pédagogues de son époque, il se montrait brutal dans les corrections et ne ménageait pas les coups de férule. S'il en administrait vingt par séance, Jacques-Antoine, pour sa part, en attrapait dix-neuf. Il était malicieux comme un singe.

Dérouler la longue épopée de ses espiègleries serait chose impossible ; néanmoins en voici une dont il conserva le cuisant souvenir.

Un de ses tours favoris était de lancer de l'encre aux passants avec une petite seringue, par un trou de la fenêtre. Un soir, il voit dans la rue une jeune femme, en robe blanche, marchant avec précaution sur le pavé gras. Aussitôt il saisit son instrument et fait jaillir sur la fraîche toilette un jet du noir liquide. Mais il a mal calculé son coup. La dame s'aperçoit de l'accident, pousse un cri et relève la tête. O fatalité ! C'est la nièce du père Faguet, sa nièce même, en personne, qui vient souhaiter la fête à son oncle. Pour châtier le méfait du petit drôle, le pédagogue trempa dans du vinaigre une poignée de verges très-fines et très-élastiques. Nous vous laissons deviner le reste. Madame Grassot paya, de plus, la mousseline gâtée.

Jacques-Antoine reçut donc chez le magister de la rue des Fontaines infiniment plus de corrections que de principes de beau langage. Tout ce qu'il savait, en matière grammaticale, il l'avait appris de lui-même par la suite ; et, de son propre aveu, il ne savait presque rien, témoin ce fragment de dialogue :

« — Eh ! qué que tu dis donc, mon bonhomme, que les Romains ne connaissaient pas l'eau-de-vie ?

« — Non, Grassot, je t'assure.

» — Alors, avec quoi qu'ils prenaient leur café ? » (Historique et textuel.)

Jacques-Antoine fit sa première communion à la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs ; puis son père l'envoya comme *jeune homme*¹ chez un épicier du coin de la rue Greneta. Les boutiques d'épiciers ne ressemblaient pas, comme aujourd'hui, à des magasins de marchandes de modes ; on ne connaissait ni le luxe de la décoration, ni celui des accessoires mobiliers. Les fenêtres, ouvertes à tous les vents, brillaient par l'absence de glaces, au nord comme au midi. Notre *jeune homme*, que ne réchauffait pas le feu intérieur de la vocation, mourait littéralement de froid. Ses mains se couvraient de ces rougeurs tuberculeuses qui caractérisent les adeptes du métier. Grassot se les enveloppait d'une serpillière et s'endormait au fond du comptoir, rêvant qu'il assistait au passage de la Bérésina. Une pratique entraît dans le magasin et secouait le dormeur.

— Allons, réveillez-vous ! Pesez-moi une livre de sucre.

— Du sucre ?... Nous n'en tenons plus, répondait Grassot, bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Une livre de pruneaux.

— Nous n'avons que des pruneaux à médecine.

— Un paquet de chandelles des huit.

— Voilà. Cinquante sous !

— Comment ? c'est vingt sous chez le voisin.

— Eh ! parbleu ! allez-y chez le voisin ! On ne tient pas

1. Euphémisme à l'usage des négociants en denrées coloniales.

à vous fournir, disait Jacques-Antoine en bâillant de nouveau.

De semblables réponses éloignèrent bien vite les acheteurs. La clientèle désertait en masse, et l'épicier demandait aux défectionnaires :

— Pourquoi me quittez-vous ?

On lui répondait :

— Dame ! vous n'avez rien, et vous vendez trois fois plus cher qu'ailleurs.

Ceci devenait grave. Le patron, qui se savait mieux assorti que personne, soupçonna quelque sombre intrigue et se mit à épier Grassot. Il se cacha derrière un énorme sac de lentilles, et le surprit faisant l'article de la façon mentionnée ci-dessus. L'épicier se dressa furieux, la face pourpre, le poil hérissé.

— Vil scélérat ! gremlin ! canaille ! sors d'ici ! cria-t-il. Je te chasse ! Reçois ma malédiction !

A le voir ainsi apparaître à mi-corps derrière le sac, il rappelait avantageusement ce jouet qu'on appelle *diable*, dans lequel la détente d'un ressort à boudin laisse échapper d'une boîte quelque figure hétéroclite et grimaçante. Cette brusque vision tira Grassot de sa torpeur. Il gagna la porte en deux sauts, et prit la fuite à jarrets déployés, poursuivi par les injures de sa victime. Le ci-devant *jeune homme* erra jusqu'au soir dans les parages du boulevard du Temple, où il trouva pas mal d'anciens camarades de l'école des Frères, aimable jeunesse qui charmait ses loisirs par l'étude du bouchon et du petit palet. Grassot eut le temps de faire cinquante ou soixante parties, avant de se décider à reparaitre à la maison paternelle. Naturellement il reculait devant l'aveu de son équipée et des suites fâcheuses qu'elle pouvait avoir. La faim qui lui ser-

rait l'estomac triompha de ses appréhensions, et, l'heure du souper venue, il fit une entrée courageuse au logis, où on était loin de l'attendre. M. Grassot père fronça le sourcil ; mais la bonne mère intercéda pour le coupable.

L'épicerie, dit-elle, est une profession superbe ! mais puisqu'il n'y veut pas mordre, plaçons-le dans la quincaillerie.

Vous croyez Jacques-Antoine corrigé par l'indulgence dont on use à son égard. Ah ! que vous connaissez mal l'indomptable gamin de Paris ! Socrate avait un démon familier qui lui inspirait ses pensées sublimes ; le gamin de Paris a aussi le sien, — quelque proche parent de Puck ou de Trilby, — logé dans le coin le plus fantasque de sa cervelle, et qui lui souffle, du matin au soir, d'abracadabrantes polissonneries. Chez son quincailler, Grassot mélangea traitreusement les différentes sortes de clous, de vis, de crochets et de pitons, ce qui nécessitait souvent un travail d'une heure pour servir une pratique de *deux sous*. Il jetait de pleines carafes dans le tiroir aux cadenas, imagination charmante qui produisait de l'eau ferrée délicieuse pour les estomacs affaiblis, et des articles parfaitement rouillés et impossibles à vendre. Cette fois encore, il fut pris en flagrant délit. Le quincaillier lui administra de la façon la plus rude sa botte au-dessous de l'échine.

— Misérable *gâteux* ! décampe !... et plus vite que ça ! cria-t-il avec une exaspération violente.

Jacques-Antoine ne se faisait jamais répéter deux fois l'invitation de prendre l'air. Ses parents au désespoir le placent alors chez un bijoutier de la rue Bourg-l'Abbé, le père Loison. Dans ce nouvel apprentissage, Grassot finit par se comporter un peu mieux, sauf les calembours obli-

gés sur le nom du fabricant de bijoux. Mais, en dehors de son travail, il conserve les mœurs les plus intractables et la nature la plus hargneuse. Il devient la terreur des enfants du quartier. Jacques-Antoine avait un désir frénétique de porter des sabots. Comme il ne possédait pas un centime vaillant, et que, d'ailleurs, ses notions sur le juste et l'injuste n'étaient pas fort nettes, il s'avisait pour se procurer sa chaussure de prédilection d'un expédient qui pouvait le mener droit en Cour d'assises. Il fabriquait avec de la tôle des pièces de six liards, mieux faites que les bonnes. Puis il écoulait sa fausse monnaie par le canal d'un mendiant aveugle, innocent complice de cette fraude. Jacques-Antoine se donnait les gants de lui faire la charité. Tous les matins l'aveugle lui rendait un sou. Lorsque notre apprenti bijoutier eut ses sabots, il continua de fabriquer des pièces de six liards. Avec son sou de chaque jour, il achetait des pommes de terre frites.

— Fourrez-moi cela dans ma casquette, disait-il au marchand, et faites moi bonne mesure, puisque je vous économise le papier !

Quant au sel, voici par quel moyen subtil Grassot parvenait à l'obtenir. Vous savez, ou vous ne savez pas, que les bijoutiers, pour affiner les matières d'or et d'argent et les rendre mates, emploient du sel blanc très fin. Jacques-Antoine entra chez un épicier et lui disait :

— Le patron a besoin de cinquante livres de sel. Donnez moi un échantillon de votre meilleur ; s'il convient, vous aurez la fourniture.

Un échantillon durait dix jours de pommes de terre frites, en moyenne. Cependant, il faut le dire à sa louange, Grassot n'était pas sans scrupules à l'endroit du vieux Bélisaire auquel il faisait, chaque matin, son aumône inté-

ressée. Le jour de l'an venait de transformer Jacques-Antoine en capitaliste, et trois pièces de cent sous sonnaient follement dans son gousset.

— Allons, se dit-il, je suis assez riche pour réparer ma faute et me donner le luxe d'une bonne action.

Ce disant, il va trouver son aveugle.

— Bonjour, père l'Amaurose (il lui donnait ce sobriquet scientifique). Eh bien, la santé, comment va-t-elle? et la recette?

— Couci-couci.

— A propos, je me suis fait une réflexion, père l'Amaurose : on doit vous donner souvent de mauvaises pièces, à vous qui n'y voyez goutte?

— Dame! c'est possible, mon garçon, répondit l'aveugle, mais je les passe toutes.

Cette réponse apaisa les remords du coupable. Néanmoins il suivit son impulsion généreuse. Il pouvait avoir colloqué au mendiant pour quarante sous environ de pièces de six liards : il lui donna cinq francs, et se déroba par une prompte fuite aux étreintes de sa reconnaissance.

Grassot allait tous les jours à la Monnaie porter au contrôle les bijoux du patron. Quelquefois, en été, on le faisait attendre deux heures. Il s'agissait d'utiliser ces loisirs. Nous le voyons alors se lier intimement avec un autre apprenti orfèvre, nommé Bance, à peu près de son âge. Grassot lui communique un plan superbe, qui vient de germer dans son esprit ingénieux. On achète à frais communs deux sous de savon noir. Ensuite, — vous allez nous accuser de broder peut-être, mais ce détail est d'une authenticité parfaite, — ensuite Jacques-Antoine et son ami Bance s'improvisent laveurs de chiens et baigneurs

de chevaux à l'abreuvoir du Pont-Neuf, du côté de la rue Dauphine. Cette industrie leur rapporte de magnifiques dividendes. Il prennent cinq sous pour un cheval, et souvent beaucoup plus pour un chien, surtout s'ils ont affaire à une vieille femme. Nos deux chenapans la rançonnent sans pudeur. Dès qu'Azor est entre leurs mains, au beau milieu de la Seine, ils menacent de lui faire boire un coup. La douairière éplorée pousse des cris navrants sur la berge, et rachète à prix d'or son *pauv'chéri*.

Mais l'abreuvoir ne regorge pas toujours de clients. Quelquefois même, la mise de fonds préalable, c'est-à-dire les deux sous de savon noir, est impossible. Jacques-Antoine et Bance ont alors recours à mille expédients pour se les procurer. Le jour de la Fête-Dieu, par exemple, ils se postent aux environs des petites chapelles enfantines, et touchent effrontément la recette. Si les jeunes propriétaires des chapelles osent réclamer contre ces intrus, le débat se vide à coups de poing, et nos baigneurs de chiens ne s'adressent jamais, comme on le devine, à plus forts qu'eux.

Chez le père Loison, Grassot prit le goût du dessin ¹. Son père crut voir poindre dans cette tête fantasque une vocation sérieuse. Il le fit entrer aux Menus-Plaisirs, dans l'atelier de Cicéri. Plus tard, il devint élève de Bouton et de Daguerre.

Nous n'affirmons pas qu'il ait jamais produit des chefs-d'œuvre en peinture; mais il n'était pas plus mal doué que beaucoup d'autres sous ce rapport. On voyait dans le salon de notre comédien cinq ou six tableaux dus à sa palette, et qui vraiment avaient du mérite.

1. Les bijoutiers travaillent sur des dessins, faits d'avance au crayon, ou sur des aquarelles.

Le dernier maître de Jacques-Antoine fut un paysagiste, nommé Dufour. Ce peintre demeurait rue Notre-Dame-de-Nazareth. Il avait un atelier situé au fond d'une cour, en plein nord, et comme on n'y voyait jamais entrer, pendant l'hiver, un atome de combustible, c'était une petite Sibérie. Grassot et deux rapins, ses collègues, jetaient de quart d'heure en quart d'heure brosse et palettes pour exécuter une bourrée auvergnate. Ils ne voyaient pas d'autre moyen de réchauffer la circulation. Néanmoins, un beau jour, le thermomètre marqua douze degrés au-dessous de zéro. La pantomime devint insuffisante.

— Frères ! cria Grassot, nous ne sommes pas assez Groënlendais pour supporter cette température boréale. Faisons du feu !

— Avec nos chevalets, soit ; voilà qui est convenu, dit l'un des rapins, gros réjoui du nom de Hochard.

— Satrape ! dit en riant le second collègue de Grassot : il brûlerait Paris pour faire cuire un œuf ! Je propose un moyen moins coûteux. Fendons-nous d'un cotret. Je souscris pour quinze centimes.

— Je fais deux sous, dit Hochard.

— Et moi quatre ! dit Grassot. En avant, chez le *fouchtra* !

Il sort, et revient, cinq minutes après, chargé d'un fagot superbe. On déblaye la cheminée, un de ces vieux âtres profonds, immenses, garnis d'une plaque de fonte, et où l'on brûlerait une forêt vierge. Mais le bois est vert, impossible de l'allumer. Une demi-heure se passe en infructueux efforts. Hochard perd patience et donne un coup de pied dans la plaque. O surprise ! La plaque tombe et découvre un large trou béant, par lequel un

bruit confus de voix féminines monte aux oreilles de Grassot et de ses compagnons.

Voilà nos rapins qui ne songent plus au froid. Ils prennent un squelette destiné à leurs études d'ostéologie, le suspendent à une corde, et le font descendre dans le gouffre.

Tout à coup les voisines, qui se chauffent et bavardent, entendent un cliquetis d'ossements; puis elles voient apparaître deux affreux tarses, qui se prolongent en tibias décharnés, et qui exécutent au milieu des flammes la plus effrayante des danses macabres. Elles poussent des cris d'horreur. Les rapins jubilent et remontent vivement le squelette.

Un peu remises de leur effroi, les voisines veulent connaître la cause de cette abominable apparition. Elles envoient chercher un ramoneur.

Se tenant aux aguets, les rapins entendent monter le petit savoyard. Ils le saisissent au passage, l'attirent dans l'atelier, lui donnent deux sous pour qu'il se taise, et le font déjeuner avec eux. Jugez de l'épouvante que cause la disparition du ramoneur. Vingt minutes après, on expédie un second émissaire, qui a le sort du premier. Les voisines tombent en syncope; voilà toute une maison en bouleversement.

Soudain retentit une voix menaçante, qui s'engouffre dans la cheminée et arrive à l'oreille de nos rapins comme la trompette du Jugement.

— Voulez-vous descendre, drôles ?

Grassot promet deux sous au second ramoneur. Silence parfait.

— Ces polissons-là s'amuse sur les toits ! reprend l'organe irrité. Qu'on aille chercher mes gendarmes.

A cette époque, le sergent de ville était inconnu. M. Debelleyme ne créa l'institution qu'en 1829, lorsqu'il fut nommé préfet de police. Nos lecteurs ont deviné que la voix menaçante est celle du commissaire. Ce magistrat, peu crédule, n'admettait pas les histoires de revenants. Il s'informe, apprend que la cheminée est mitoyenne, et qu'il y a dans la maison contiguë ¹ un atelier de peintre. Ces renseignements lui suffisent. Bientôt il apparaît terrible, majestueux, ceint de son écharpe. Il trouve les deux enfants de la montagne attablés entre les trois rapins et le squelette, qu'on a solennellement assis sur une chaise, avec une pipe entre les dents.

La bouffonnerie du spectacle ne déride point le commissaire. D'ailleurs, il est furieux d'avoir été dérangé à sa première douzaine d'huîtres ; il traite nos étourneaux absolument comme un planteur traite des nègres marrons, sauf les coups de fouet. Grassot, persuadé qu'on va le conduire à l'échafaud, se précipite aux pieds de ce magistrat et embrasse convulsivement ses bottes. Pour comble de malheur, le patron paysagiste arrive. On lui parle de femme enceinte que la frayeur pouvait faire avorter, de police correctionnelle, de dommages-intérêts, de responsabilité civile. Vieillard timoré, le père Dufour entre dans une colère bleue, et flanque du même coup ses trois élèves à la porte. Ici finit le premier chant de cette épopée burlesque.

Grassot a l'âge d'homme. Désormais il est libre ; il est son maître, et sa famille, à bout de patience, lui accorde, entre autres droits, celui de pourvoir entièrement à sa

1. Les deux maisons n'en formaient d'abord qu'une. Elles avaient été divisées par héritage.

nourriture et à son entretien. Le fidèle Hochard a voulu partager sa fortune.

Un troisième Raphaël à la grosse brosse, appelé Fauconnier¹, s'associe avec eux. Ils logent tous ensemble dans une petite chambre de la rue des Marais-Saint-Martin, n° 14. Les meubles sont rares ; mais on voit, suspendue au mur, une superbe cravache montée en argent. Nos artistes veulent se donner bon genre et avoir l'air de monter à cheval. La chambre n'a qu'un lit, et ce lit est collectif.

Pour spécialité invariable, la maison Grassot et compagnie adopte les *effets de neige* et les *clairs de lune*, tableaux à l'huile, sur toile de six, destinés au commerce. Le marchand les paye trois francs ; on les vend cinq aux amateurs. Il n'y avait pas de l'eau à boire.

— Décidément la peinture est une impasse, se dit Grassot, après avoir mené quelque temps encore cette vie de bohème. J'ai vingt-deux ans, rien ne m'empêche de changer de carrière : essayons autre chose.

Il se fait commis-voyageur en bijouterie d'abord, puis en librairie, puis en papiers peints, puis en gravures. Trois années durant, il parcourt la France, obtient du succès et fait d'excellentes affaires, grâce à la sûreté de son coup d'œil, à l'originalité de ses allures, et surtout, — qu'on nous pardonne le mot, — à sa *blague* pyramidale. Chez lui, les mœurs du rapin se combinent avec celles du voyageur de commerce. La finesse de sa judiciaire se trouve rarement en défaut. Il n'a pas besoin de voir les gens deux fois pour saisir leur nature d'es-

1. Depuis, il s'est fait avantageusement connaître comme lithographe.

prit et les connaître mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

— Je n'avais pas les charmes du papillon, disait Grassot lorsqu'il racontait ses aventures de jeunesse, mais j'en avais l'inconstance !

Effectivement, nous le voyons bientôt se fatiguer des voyages. Il revient à la peinture et entre chez Lefebvre, peintre décorateur au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Celui-ci avait besoin d'aides, pour que le drame de *Jane Shore* fût joué avant la pièce du même titre qu'on annonçait à l'Odéon. Lefebvre est mandé, sur les entrefaites, chez madame la duchesse de Raguse, afin de peindre les décors d'un petit théâtre qu'elle avait à sa maison de campagne. Une représentation allait avoir lieu le samedi suivant. Il envoie trois de ses élèves à sa place. Grassot est du nombre.

On devait jouer chez la duchesse le *Coiffeur et le Perruquier*, puis le *Mariage de raison*. M. le duc de Guiche répétait les rôles de Pinchon dans le *Mariage* et d'Alcibiade dans le *Coiffeur*. Le programme était bien arrêté ; toutes les invitations étaient faites. Madame de Raguse conviait à cette fête la plus brillante aristocratie du noble faubourg ; mais le jeudi, M. le duc fait une chute de cheval, se luxé l'épaule et se casse une jambe. Grand embarras de la châtelaine.

— Si madame la duchesse y consent, dit l'un des peintres décorateurs, le mal peut se réparer.

— Comment cela, Monsieur ?

— Notre camarade Grassot tiendra fort bien les deux rôles. Il a l'étoffe d'un artiste dramatique, et fait admirablement la charge de Numa, du Gymnase.

Madame de Raguse accepte Grassot pour remplacer

M. de Guiche. Cinq ou six années auparavant, Jacques-Antoine, comme élève de Cicéri aux Menus-Plaisirs, jouissait de ses entrées au théâtre de Madame. Vingt fois il avait vu représenter les pièces dont on a plus haut donné le titre. Il étudia les rôles, et, le soir même, il les sut d'un bout à l'autre.

Or ceci se passait le vendredi. A la représentation du samedi, Grassot obtint un succès fou. Cinquante ou soixante nobles dames, baronnes ou marquises, viennent le complimenter dans la coulisse, et madame de Raguse l'invite à dîner pour le lendemain.

Grassot s'excuse : il ne veut pas d'un honneur que ne partageraient point ses camarades, et ses camarades sont en blouse. La duchesse leur fait servir à part un déjeuner superbe, auquel elle assiste avec deux grands personnages. Puis, avant de laisser partir son acteur improvisé, la généreuse châtelaine-lui fait cadeau d'une riche épingle en diamant, que Jacques-Antoine eut la *canaille* de vendre à un orfèvre du boulevard, sous le spécieux prétexte qu'un bijou trop splendide jurait avec son costume habituel.

Chez madame de Raguse, il a fait la connaissance de Perrin, excellent acteur du Gymnase, appelé au château pour soigner la mise en scène. A quelque temps de là, Perrin, qui s'en allait en représentation à Chartres, dit à Grassot :

— Viens avec moi, tu joueras en amateur. Je paye ton voyage et tes frais d'hôtel.

— Tôpe ! fit l'autre.

Les voilà partis. Quand, de nos jours, on admirait Jacques-Antoine dans les *Pommes de terre malades* ou dans les *Deux papas très-bien*, on ne se doutait guère

qu'il avait joué les amoureux à Chartres, en 1826, avec un succès pyramidal.

Cependant, il ne songeait pas encore à faire du théâtre son métier. La preuve, c'est que, de retour à Paris, il entre chez un agent de change, dont il devient le commis principal, tout en tripotant dans la coulisse de la Bourse pour son propre compte. En même temps, il juge convenable de renoncer à la vie de garçon et allume solennellement le flambeau de l'hyménée. Sans aucun doute il serait aujourd'hui millionnaire, comme Jules Mirès et Polydore Millaud, si Perrin n'était pas venu le tenter une seconde fois.

— J'ai la direction du théâtre de Reims. Fais-tu partie de ma troupe ? lui demande un matin son ami, entre deux côtelettes.

— Ma foi, non ! tu sais bien que je ne veux pas être acteur.

— Bah ! je te laisserai libre comme l'air.

— Vrai ? pas d'engagement alors. Si je *m'embête* (style Grassot), je veux pouvoir m'en aller.

— C'est dit.

Tout s'arrange. Monsieur et Madame Grassot sont attachés au théâtre de Reims sous le nom de monsieur et madame Auguste. La troupe doit desservir les arrondissements voisins. Jacques-Antoine débute à Épernay dans un *Moment d'imprudencce*. Il n'a qu'un succès douteux. Mais à Châlons, il joue par hasard, dans la *Demoiselle à marier*, de M. Scribe, le rôle de l'amoureux comique, et son triomphe est complet. Revenu à Reims, il prend le rôle de Lhéry, de la *Semaine des amours*, et l'enthousiasme du public est extrême. Voilà notre artiste en goût.

Les bravos lui donnent du cœur ; il signe un engagement de trois années avec son ami Perrin.

Si vous êtes curieux, voici en quels termes le feuilleton de l'*Abeille rémoise*, du 12 février 1827, parle de l'homme qui est devenu le premier de nos grotesques :

« Certes, nous n'osons comparer M. Grassot que de fort loin à Armand... Armand qui semblait avoir ravi aux Parques cruelles la grâce de Fleury, au moment où leurs impitoyables ciseaux allaient la trancher. M. Grassot a une élégance moins savante, mais tout aussi native. Sa taille svelte a de la souplesse sous le frac du grand seigneur. Quand il tombe aux genoux de madame Danville, c'est bien le sourire d'un séducteur qui erre sur ses lèvres ; sa voix est pénétrante, sa diction est bonne, quoique un peu pressée. Son geste seul manque peut-être d'audace... » etc.

Qu'en dites-vous ? Malgré son *élégance native*, sa *taille svelte* et sa *bonne diction*, Grassot ne tarde pas à renoncer aux rôles sérieux¹. Il regagne Paris, au commencement de 1833, et va rendre sa visite au foyer du Gymnase.

— D'où viens-tu ? lui demande Paul, ancien apprenti bijoutier comme lui.

— J'arrive de Reims.

— Ton emploi ?

— Les comiques.

— Ça tombe admirablement. Bouffé, Sylvestre, Numa sont malades, ou en province. Demande tes débuts.

Poirson, le directeur, entre au foyer, sur ces entre-

1. On peut voir encore aujourd'hui, à Reims, l'enseigne des *Deux Magots*. Elle offre le portrait de Grassot et de l'acteur Jeault, fort applaudis dans la pièce dont cette enseigne empruntait le titre.

faites. On lui présente Grassot, qui lui tire sa révérence.

— Est-ce que vous savez l'emploi de Legrand? dit Poirson?

— Oui, tous les rôles.

— Alors, donnez-moi votre adresse. J'aurai besoin de vous.

Grassot logeait chez son père, au Faubourg du Temple. Le lendemain, il reçoit un billet de répétition, pour débiter, le soir même, dans la *Semaine des Amours*, avec Gontier et Jenny Vertpré. Le régisseur, ignorant le nom d'*Auguste*, imprime *Grassot* sur l'affiche. Les débuts sont heureux. Tous les artistes du Gymnase y concourent fraternellement. Numa rentre; le nouveau venu joue à ses côtés dans *Jeune et Vieille*, et Poirson lui signe un engagement. Mais, comme l'a dit un biographe, le Gymnase vise à la perfection, à la perfection correcte, prévue et arrangée à l'avance, la perfection de l'art grec. Les arabesques de Grassot juraient sur ces lignes droites. La rectitude et la fantaisie ne peuvent pas s'accoupler. Pour la troisième fois, en 1836, notre comédien renonce au théâtre. Il veut reprendre la peinture et s'installe, pendant quelques mois, chez Malessis, peintre de genre et de portraits; mais on engage madame Grassot à Rouen comme première amoureuse, et son mari quitte l'atelier pour la suivre.

Dans la capitale normande, il retrouve un de ses vieux amis du temps de la bohème et des charges de rapins. C'est Hippolyte Bellangé, beau-frère du directeur Walter. On montait alors la *Juive* au théâtre des Arts.

— Je n'ai pas assez de monde pour le cortège, dit

Walter à Grassot. Vous seriez bien aimable de faire nombre.

— Volontiers, répond notre homme.

Il s'habil'e en cardinal, et s'arrange une tête incroyable. Comme il est déjà fort connu des habitués de café, il les regarde en passant devant la rampe, s'arrête et leur donne sa bénédiction.

Ces messieurs trouvent la plaisanterie charmante. On couvre de bravos ce cardinal burlesque. Émerveillé de sa physionomie bouffonne, Walter le tourmente pour jouer le père Bizot dans le *Gamin de Paris*. Jacques-Antoine se décide. Il obtient un succès à tout rompre, et le voilà plus acteur que jamais. Pendant six mois, il fut l'idole du public de Rouen.

Dormeuil, passant un beau jour par cette ville, entre au théâtre, voit jouer Grassot, le trouve merveilleux et l'engage aussitôt. Dans la rédaction du traité, Coupart, le secrétaire, fait une erreur : il porte deux mille francs au lieu de quinze cents francs. Le comédien pouvait se prévaloir d'un acte signé ; mais il rétablit lui-même le chiffre convenu, et Dormeuil, en récompense de sa délicatesse, lui accorde une représentation à bénéfice. Grassot débute au Palais-Royal dans une pièce de trois débutants : Lefranc, Labiche et Marc Michel, collaborateurs inséparables depuis cette époque. *M. de Coyslin* ou *l'Homme infiniment poli*, tel était le titre de la pièce. Par jugement du tribunal, on avait défendu à nos vaudevillistes d'écrire *Coislin*, orthographe patronymique d'une famille noble assez nombreuse encore.

Bientôt, les frères Cogniard donnent les *Coulisses*, pour Jacques-Antoine. Dans cette pièce, il joue le mar-

quis de Bel-Œil, et tout Paris vient l'admirer. Grassot est le héros du jour.

Pendant vingt ans, on peut dire qu'il a trôné dans son véritable domaine, celui de la charge désopilante et de l'éclat de rire sans fin. Le lecteur ne nous demandera pas la liste complète de son formidable répertoire. Ses principales et ses plus joyeuses créations sont : le *Caporal et la Payse*, — l'*Étourneau*, — la *Marquise de Carabas*, — *Deux Papas très-bien*, — l'*Almanach des 25,000 adresses*, — la *Fille bien gardée*, — *Une Fièvre brûlante*, — la *Garde-Malade*, — *Sur la terre et sur l'onde*, — *Une Chaîne anglaise*, — *Mon Isménie*, — la *Vénus à la fraise*, — *Un Bal d'Auvergnats*, — la *Femme aux œufs d'or*, — les *Pommes de terre malades*, — le *Chapeau de paille d'Italie*, — *Deux vieux Papillons*, etc., etc. Trois fois Grassot a eu les honneurs de la pièce nominative : *Grassot embêté par Ravel*, — *Grassot tueur de lions*, — et *Une tragédie chez Grassot*.

Jacques-Antoine (le croiriez-vous, grand Dieu!) était un des plus fervents adorateurs de la muse tragique. Il ne manquait pas une représentation de la Ristori, quand par hasard le Palais-Royal le laissait libre, et il y pleurait comme un phoque.

La popularité de Grassot dépassait énormément la popularité d'Odry. Nous manquerions à nos devoirs en ne reproduisant pas ici un portrait de l'illustre grotesque, touché de main de maître, par M. Jouvin :

« Une chevelure en coup de vent; la physionomie d'un singe en colère; une voix qui tient de l'ours réveillé en sursaut et du soufflet d'orgue qui perd du vent; des bras d'orang-outang désarticulés comme deux fléaux; des

genoux cagneux; des jambes qui ont toujours l'air de frétiller sur une plaque de tôle chauffée à blanc; une bouffonnerie qui fait mal à voir et un sérieux devant lequel on ne saurait conserver sa gravité : tout ce que l'absurde a de plus renversant, le trivial de plus bas, le mauvais goût de plus excentrique, le cynisme le plus effronté... Oui, mais toutes ces énormités de l'extravagance d'un homme, rachetées, absoutes, glorifiées par le splendide éclat de rire de la foule. On est furieux, mais on rit ! On fait les gros yeux à ses voisins apoplectiques, mais on rit ! »

L'esquisse est brutale; néanmoins elle renferme des traits d'une exactitude saisissante. Somme toute, et malgré les accusations d'excentricité, de mauvais goût, de cynisme, le jeu de Grassot déridait les plus hypocondres. Ici-bas, le rire est une si bonne chose, qu'on lui pardonnait de le provoquer avec la grimace, quelquefois avec l'absurde. Grassot était l'incarnation d'une charge de Daunnier. Chez lui le grotesque n'excluait ni l'originalité, ni la finesse, ni la répartie vive et piquante. Il a fait autant de bons mots que Harel et Talleyrand. C'est lui qui a dit de mademoiselle Félix :

— Il y a une chose qu'elle n'aura jamais à se reprocher, c'est une bonne action !

Un jour, il rencontre Jules de Prémaray, littérateur assez petit de taille, et un peu voûté.

— Ah ! lui dit Grassot, quel joli bossu tu ferais, si tu avais de l'esprit !

Prémaray ne se fâcha point. L'acteur et lui étaient bons camarades, et d'ailleurs, le mauvais plaisant aurait pu répondre avec Figaro : « Ce sont là de ces choses

qu'on n'oserait pas dire à tout le monde, dans la crainte de rencontrer juste. »

Bayard donnait pour Fargueil une assez piteuse pièce, dans laquelle notre comédien avait un rôle d'une médiocrité déplorable. Tout naturellement, il ne trouvait point d'effets comiques.

— C'est singulier, dit Bayard après la représentation, vous ne faites rien de ce rôle-là?

— Parbleu! riposte Grassot. Figurez-vous que j'avais donné, ce soir, à ma cuisinière une queue de lapin pour me faire une fricassée de poulet. Elle m'a servi une ordure... Comprenez-vous cela?

Bayard se mordit les lèvres et ne dit plus rien.

Le héros de cette histoire semblait prédestiné aux aventures burlesques, à la ville comme au théâtre. Déjazet, le Vendredi-Saint, invitait ordinairement ses camarades à passer la journée et la nuit à sa maison de campagne, située entre Corbeil et Melun; car le théâtre du Palais-Royal faisait relâche, même quand on jouait sur les autres scènes. A ceux qui l'ignorent, nous devons apprendre que Dormeuil père était bon catholique. Cela peut sembler étrange, mais cela est. Frétilton invita donc Grassot comme les autres. Or, celui-ci avait précisément à Melun un oncle et une tante, qu'il ne pouvait voir que ce jour-là.

Impossible, dit-il à Déjazet. Ces braves gens tuent pour moi le veau gras... en maigre, et ce serait les désobliger.

— Quel dommage! Moreau-Sainti, Levassor, Mocker, Leménil et sa femme, Damoureau; tous les amis viennent.

— Eh bien, comme on se couche à neuf heures à la

campagne, dit Grassot, je tâcherai de vous rejoindre. Donne-moi bien exactement ton adresse.

— La voici. Tu entres dans le village : tu suis la grande rue ; tu trouves une place, et la maison qui a une grille à fers de lance dorés, c'est la mienne.

— Bon ! fit Grassot.

Mais, à Melun, la soirée de l'oncle se prolonge. Onze heures sonnent ; Jacques-Antoine ne peut songer à tenir sa promesse.

— Éveillez-moi de grand matin, dit-il au domestique, et retenez-moi une place dans la voiture de Corbeil.

Au petit jour, on le dépose à six kilomètres de Melun, à l'entrée du village qu'habite Déjazet.

— Voici bien la grande rue, se dit-il, voici la place, la grille à fers de lance dorés... J'y suis !

Il cherche la sonnette, point de sonnette.

— De l'autre côté, Monsieur ; tournez la rue, lui dit un indigène. Vous trouverez une petite porte, et vous n'aurez qu'à presser le bouton.

Grassot fait comme on lui dit. La porte s'ouvre, et le voilà au milieu d'une cour silencieuse. Toute la maison sommeille. Il pénètre là comme le prince Charmant dans le palais endormi de la princesse. Comment faire ouvrir l'œil à tout ce monde ? Notre comédien, avec cette voix mélodieuse qu'il tenait de la nature, se met à chanter :

O Richard, ô mon roi,
L'univers t'abandonne !

Justement c'était l'époque où Moreau-Sainti et Mocker jouaient *Richard* à l'Opéra-Comique.

— Voilà qui est flatteur pour eux, j'espère ? se dit Grassot, et il donne à tue-tête la suite du couplet :

Sur la terre il n'est plus que moi
Qui s'intéresse à ta personne.

Une fenêtre s'ouvre, on lui jette deux sous. Il trouve la charge délicieuse, ramasse la pièce de billon et continue la romance. Mais arrive une grosse vachère, qui s'écrie :
— Vous tairez-vous là-bas, hé?... On n'empêche pas ainsi les gens de dormir.

— Bonjour, paysanne, bonjour ! dit Grassot. Tu n'aimes donc pas la musique, toi ?

Il s'approche et veut lui prendre le menton ; mais cette vertu sauvage le menace d'un balai d'écurie. Trois domestiques mâles accourent ; une lutte s'engage, et Grassot, roulé par ces rustres, se met à crier comme un perdu :

— Au secours ! au meurtre !... Déjazet tes gens m'assassinent !

— Vous demandez mademoiselle Déjazet ? dit un personnage en robe de chambre, attiré par le tumulte. C'est à l'autre bout du pays, sur l'autre place.

Tout s'expliquait, mais trop tard. Jacques-Antoine apprend qu'il est chez le maire de l'endroit. Il se confond en excuses, dans la crainte que ce magistrat ne le fourre au violon ; puis il se rend au véritable domicile de l'actrice.

— Une autre fois, lui dit-il, si ça ne te fait rien, tâche de ne plus me donner tes indications par la route de Corbeil, quand j'arrive du côté de Melun. Regarde, mes habits sont en lambeaux ; je viens de recevoir une pile atroce, et une vachère m'a administré des coups de balai. C'est égal, ajouta-t-il, en éclatant de rire et en montrant ses deux sous, j'ai sauvé la caisse !

Très souvent, Jacques-Antoine s'amusait à suivre les

convois ¹. Ce n'était pas gai ; mais il assurait qu'il rapportait de ces expéditions singulières d'excellentes études de mœurs. Par exemple, il avait soin de ne se mêler qu'aux enterrements de première classe, à ceux qui ont assez de voitures de deuil pour reconduire chaque invité à son domicile respectif. De mauvaises langues affirment qu'il spéculait sur les pompes funèbres pour s'économiser l'omnibus. Pure calomnie ! Une fois dans la voiture de deuil, Grassot, qui se trouvait avec des inconnus, se croyait obligé de toucher quelques mots du défunt. Il avait soin de regarder sur le drap mortuaire la couleur des franges afin de connaître le sexe de la personne décédée ; mais parfois il se trompait. Un jour, il lui échappa de dire :

— Pauvre fille ! charmante personne ! une mort bien douloureuse !... pauvre fille !

Ses voisins répondent ;

— Ah ça ! de qui parlez-vous ? C'était un ancien boucher, sapeur dans la garde nationale.

— Je sais bien, fit Grassot, je sais bien !... Sapeur et boucher... oui ! je parle de celle qui reste. Elle est seule à plaindre.

— Mais il n'avait pas d'enfants. C'était un juif qui prêtait à la petite semaine, une affreuse canaille !

— Tiens, je croyais qu'il avait une fille... par adoption ?

— Lui !... s'il avait adopté une fille, c'eût été pour lui voler ses jupes.

— Ah ! le brigand ! voyez-vous cela !... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, Messieurs ; me voici chez moi.

Inutile de dire que Grassot n'était qu'à moitié chemin ;

1. Il a demeuré longtemps près du cimetière Montmartre.

mais la conversation devenait embarrassante ; il préférait continuer la route à pied.

Un dimanche, — il y a de cela dix ou douze ans, Émile Taigny, ayant un bénéfice au Jardin-d'Hiver, pria Grassot de venir chanter une chansonnette burlesque, *Suzanne Bazu, la Marchande du Temple*.

— Je n'irai pas avant quatre heures, dit Jacques-Antoine, j'ai une répétition.

— Ça ne fait rien, prends une voiture ; tu arriveras encore assez tôt.

Quatre heures et demie sonnent, et le Jardin-d'Hiver attend vainement Grassot. Deux ou trois ritournelles d'orchestre font patienter le public jusqu'à cinq heures ; mais Taigny confondu ne voit rien venir. Il se décide à faire une annonce.

— Monsieur Grassot doit être malade, ou empêché, dit-il, car j'avais sa promesse formelle.

— Allons, allons, me voilà ! dit Jacques-Antoine, perçant la foule et se précipitant essoufflé sur l'estrade.

Il salue les spectateurs et leur adresse le burlesque discours que voici : « J'ai voulu, Mesdames et Messieurs, prendre une voiture pour arriver plus vite... point de voitures !... Il faisait trop beau temps. Voilà déjà une demi-heure perdue. L'omnibus de Neuilly vient à passer ; je lui fais signe... O bonheur ! il y avait une place, celle du président, vous savez?... dans le fond. Je m'y blottis, et je passe mes six sous à un gros bonhomme à côté de moi, qui les repasse à une femme maigre, qui les redonne à un vieux crétin, qui les remet au conducteur. Un instant après, voilà cet animal de conducteur qui me fait :

« — Psssit ! psssit ! il n'y a que cinq sous !

« — J'en ai donné six.

« — Non, cinq.

« Et il faisait sauter l'argent dans le creux de sa main. Chacun de s'étonner de la discussion, pour un sou. Mais, vous comprenez, ce n'était pas pour le sou, c'était pour le principe. Le gros voisin me dit :

« — Si vous ne voulez pas le donner, je vais le donner pour vous.

« — Je m'y oppose, Monsieur ; vous n'en avez pas le droit !

« Pendant ce temps-là, on avait dépassé la barrière de l'Étoile. Je veux descendre. Le conducteur me barre le chemin et me conduit de force jusqu'au pont de Neuilly... Quatre sous en sus ! En arrivant, il refait sa caisse : le misérable avait son compte ! Je triomphais sur toute la ligne, Mesdames et Messieurs ; mais j'ai cru devoir me montrer généreux. J'ai payé un moss de bière au gros bonhomme et au conducteur... vingt sous ! Pour revenir, il m'a fallu payer dix autres sous... total, trente-quatre sous, en sus de ma place ! Je vous ai fait un peu attendre, je ne dis pas le contraire ; mais je n'ai toujours pas donné ce diable de sou... J'ai sauvé le principe ! »

Un enrrouement contraignit Grassot à quitter prématurément le théâtre, où personne jusqu'ici n'a pu le remplacer.

Comme la cigale, et pour des motifs analogues, se trouvant pris au dépourvu, il s'ingénia de vendre ce fameux *punch* qu'il a baptisé de son nom, et que tout Paris acheta pour témoigner au vieux comique sa reconnaissance et lui payer les bons et francs rires d'autrefois.

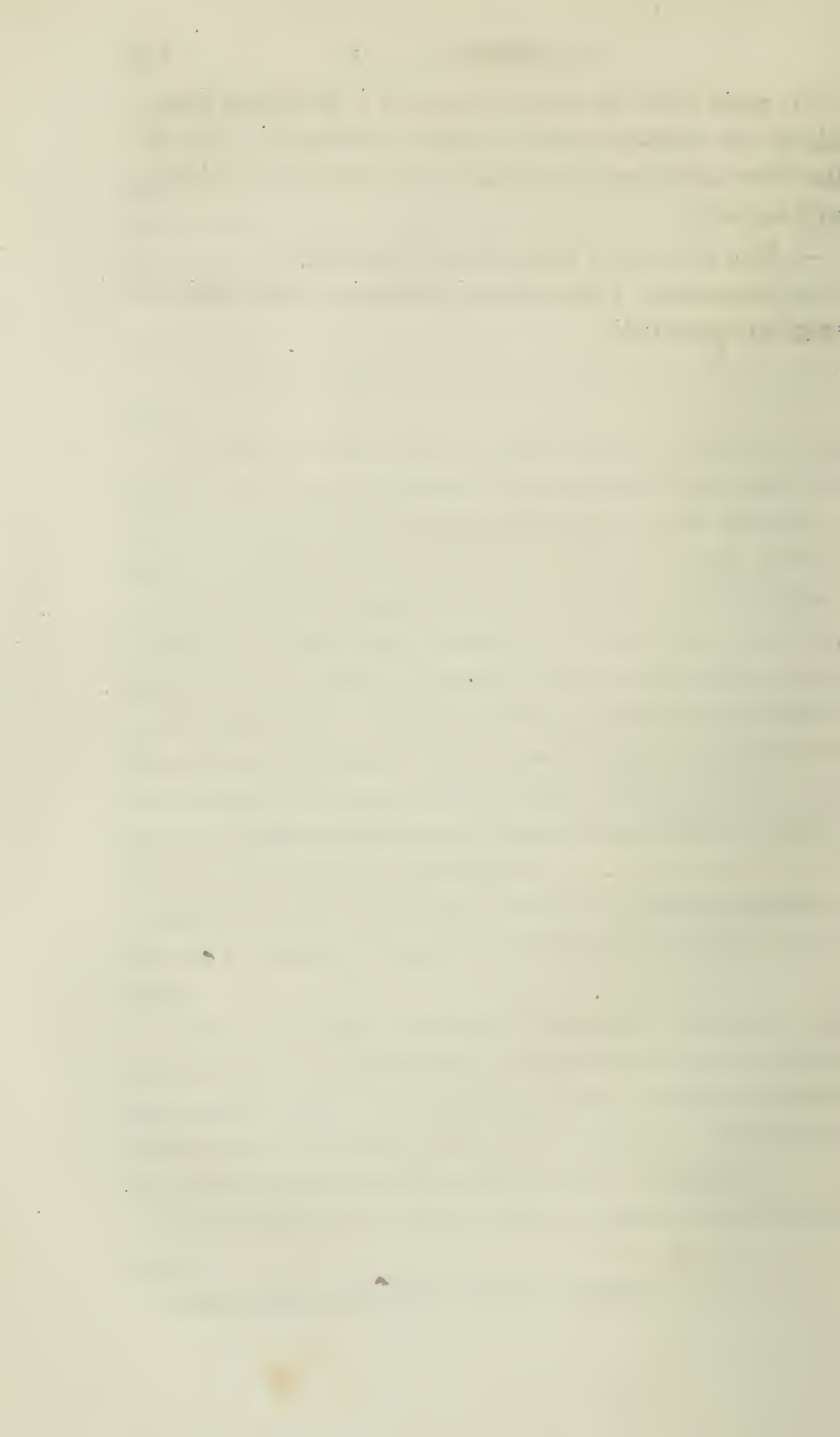
Grassot mourut en février 1860, à l'âge de cinquante-six ans.

Il était buveur intrépide et bon convive.

Un mois avant sa mort, il assistait à un grand dîner, sablait les meilleurs crus et faisait honneur à tous les plats. Son amphitryon, en train de découper une poularde, lui demande :

— Mon cher, quel morceau voulez-vous ?

— Donnez-moi l'aile, répond Grassot, ce sera toujours assez bon pour moi.



GUIZOT

On soutenait un jour devant nous que M. Guizot n'était pas Français. Nous eûmes beau le prouver jusqu'à l'évidence, on répondit : « — C'est impossible ! » Le mot nous a paru profond.

Guizot (Pierre-François-Guillaume) naquit à Nîmes en 1787. Il entre aujourd'hui dans sa soixante-dix-neuvième année. A l'âge de sept ans, il vit les hommes de la Terreur guillotiner son père, impression sinistre qui a dû contribuer à lui donner ce caractère sombre, cette haine instinctive de l'humanité et cette énergie méprisante dont bien des actes de son administration portent le cachet.

Madame Guizot se réfugia en Suisse avec sa famille, qui était calviniste. Son fils, on l'a dit souvent, n'a pas eu d'enfance. Il est déshérité, pour son malheur, des instincts les plus candides de l'âme. Le fruit qui, au jour de la floraison, n'a pas eu de soleil est un fruit perdu ; le

ver le ronger intérieurement, il ne renferme que de la cendre. Élevé à Genève ¹, dans cette patrie de la forme et du dehors, M. Guizot y a puisé tous les éléments de son être. C'est là qu'il a pris ces manières gourmées, ce ton pédant, ces mœurs roides et cassantes, et cette dignité perpétuelle dans le mensonge politique et dans la déraison administrative, qui ne l'ont jamais abandonné pendant le cours de son interminable ministère.

A l'âge de dix-neuf ans, après avoir terminé ses classes, il vint à Paris étudier le droit. Sa pauvreté le contraignit à chercher une place. M. Stopfer, ancien ministre de la confédération helvétique, l'accepta pour précepteur de ses enfants. Mais l'orgueil du futur homme d'État ne s'arrangeait point de cette position dépendante. Il se trouvait humilié de conduire ses élèves à la promenade. Les marmots s'accrochaient aux pans de sa redingote, le contraignaient à s'arrêter à la porte des confiseurs et lui faisaient faire des stations indéfinies devant les marchandes de brioches du Luxembourg. Gâtés par leur mère, ils allaient auprès d'elle se plaindre et gémir, quand le précepteur essayait de mettre un frein à leur gourmandise. M. Guizot quitta son emploi, disant qu'il se croyait appelé à d'autres fonctions que celle de donner la pâture aux fils de Gargantua.

Comme ses élèves avaient l'intelligence aussi rétive que l'estomac complaisant, Guizot s'était appliqué à leur trouver une méthode à la fois claire et prompte, afin qu'ils retinssent plus aisément les synonymes de la langue. Pour lui ce travail devint une ressource. Donnant à sa méthode plus de portée et plus d'étendue, il la vendit, sous le

1. Il entra gratuitement au gymnase de cette ville.

titre de *Dictionnaire des synonymes*, à un libraire qui paya l'œuvre d'un prix raisonnable.

Bientôt il fut admis chez Antoine Suard, secrétaire perpétuel de l'Institut, nommé chef de la censure en 1774, et qui exerça si activement ses ciseaux sur les livres de Beaumarchais. Suard était vieux alors. Il accueillait les jeunes écrivains dans son salon de la place de la Concorde. Trouvant dans le jeune homme un grand fonds d'érudition, beaucoup de science philosophique et une étude approfondie de la littérature allemande, il lui conseilla d'abandonner les synonymes et la grammaire pour vouer sa plume à des travaux, sinon plus sérieux et plus honorables, du moins plus lucratifs. Chaudement recommandé par son protecteur, M. Guizot écrivit, à partir de ce jour, dans toutes les feuilles périodiques de l'époque. Les *Archives littéraires*, le *Publiciste*, le *Journal de l'Empire*, la *Gazette de France* et le *Mercur* donnèrent tour à tour un spécimen de ce style étrange qui, depuis, a caractérisé la plupart de ses œuvres.

« Le style, c'est l'homme. » Il y a telle manière d'écrire, obscure, lourde, empesée, doctorale et soporifique, avec laquelle on a les savants pour soi. Quand on obtient cet appui, Dieu seul peut dire jusqu'où l'en peut aller dans notre beau pays de France. Par cela même que nous sommes la nation la plus superficielle de la terre, nous abdiquons volontiers notre droit d'examen pour juger sur la foi des autres. Qu'un livre ayant l'approbation de l'Institut nous semble ennuyeux dès la première ligne, nous le fermons en toute hâte et nous le déclarons plein de science et de profondeur. Parlez au premier venu du talent littéraire de M. Guizot, il est probable qu'il vous en fera le plus pompeux éloge. Questionnez votre homme,

et, neuf fois sur dix, vous vous apercevrez qu'il n'a pas lu les ouvrages dont il vient de vous vanter les beautés. Je comprends qu'on lise peu les ouvrages de M. Guizot, mais je déplore avant tout ces tendances gasconnes qui poussent un si grand nombre de gens à louer précisément les choses qu'ils ne prennent pas la peine de lire. Nous devons à ce malheureux esprit, fils de la paresse et de la vanité, une foule de grosses réputations qui se dégonflent aussitôt qu'on les pique ¹. »

Ce n'est pas nous, comme on le voit, qui donnons le premier coup d'épingle dans le ballon. Nier absolument le mérite littéraire de M. Guizot serait toutefois une injustice dont nous ne voulons pas nous rendre coupable. Les œuvres de l'ex-ministre ressemblent à sa personne : elles pèchent par un excès de tenue, par une sorte de gravité magistrale et orgueilleuse, qui révolte et fatigue toujours. Avant d'instruire les autres, il faut leur plaire, sans quoi l'on ne parvient à donner aucune leçon profitable. M. Guizot n'a jamais adopté cette maxime.

Ses premiers ouvrages, écrits sous la tutelle d'Antoine Suard, ont pour titres : *Annales de l'Éducation* ; — *Vie des poètes français du siècle de Louis XIV* ; — *De l'Espagne en 1808* ; — *Décadence de l'Empire romain* (traduction de Gibbon). Tous ces volumes, revêtus de mentions académiques très-flatteuses, posèrent admirablement l'auteur dans le monde de la science. Mais, à partir de cette époque, les lettres semblaient déjà vouloir le répudier. Pour se les rendre propices, il écrivit deux brochures, l'une sur l'*État des Beaux-Arts en France*, et l'autre sur le *Salon de 1810*.

1. Hippolyte Castille, les *Hommes et les Mœurs*, page 44.

« C'est une chose digne de remarque, dit un peu rudement l'auteur de *Hommes et des Mœurs*, que la plupart des personnages politiques de nos jours ont débuté par les lettres. Pour eux, la littérature a été un marchepied ; elle est devenue à leurs yeux, non le but, non l'idéal, mais un moyen. Le théâtre sert à certaines créatures de lieu d'exhibition : la littérature a servi de planche à ces gens-là pour leur métier. Aussi faut-il voir avec quel superbe dédain ces parvenus, une fois arrivés au pouvoir, traitent les littérateurs et les lettres ! Ces renégats du premier culte, ces faux apôtres, ne ressemblent-ils pas à de mauvais garçons qui mordent leur nourrice après avoir bu son lait ? Aussi est-ce justice de donner bonne chasse à ces marçassins, lorsqu'on les rencontre au fourré de la critique ¹. »

Le premier chasseur qui s'embusqua pour tirer sur M. Guizot fut Gustave Planche. Il tua roide et du premier coup ce pesant rhéteur qui s'aventurait, on ne sait trop pourquoi, dans les sentiers fleuris de l'art.

Comme critique, M. Guizot n'a vécu qu'un jour. Dès lors il comprit que, dans l'enseignement seul et sous la robe professorale, il est permis quelquefois de parler de ce qu'on ignore. Il sollicita une chaire. M. de Fontanes, grand maître de l'Université, le nomma suppléant du cours d'histoire moderne.

Peu de temps après, dit Loménie, M. Guizot arriva à la possession complète de cette chaire d'histoire.

Ici commence la fortune politique de M. Guizot. L'air solennel du jeune professeur, la profonde estime qu'il avait de lui-même, son pâle visage et sa toilette sévère, tout prévenait en sa faveur ce qu'on est convenu d'ap-

1. Page 44.

peler les gens sérieux. L'Académie le prônait, Suard continuait de le couvrir de son égide. On vanta ses cours dans toutes les feuilles publiques, et la foule prit le chemin de la Sorbonne pour aller l'entendre. Il y a dans la nature humaine d'étranges anomalies. Plus un peuple est fou et léger, plus il se laisse influencer et séduire par un extérieur grave, par une morgue soutenue.

— Tout le succès de Guizot est dans son masque, disait une femme qui l'a beaucoup étudié et qui le connaît mieux que personne.

A cette époque (1812), l'Empire était à l'apogée de sa gloire. On prévoyait néanmoins que le colosse, entraîné fatalement chaque jour à de nouvelles guerres, allait tomber par le fait même de l'épuisement du pays. M. Guizot fut un des premiers à deviner cette chute et à saluer l'aurore de la Restauration, qui commençait à poindre.

Mademoiselle Pauline de Meulan, bas-bleu distingué, fréquentait le cercle Suard. Guizot, la voyant causer quelquefois avec l'abbé de Montesquiou, connu pour être l'un des principaux agents secrets de Louis XVIII ¹, prit à l'instant même des informations et sut que les parents de Pauline entretenaient, de longue date, avec le précieux abbé des relations directes et amicales. Mademoiselle de Meulan n'avait pas un centime de dot; elle vivait de sa plume. Ceci n'arrêta point notre professeur, qui fit, dès lors, au bas-bleu une cour assidue, sans craindre les épines dont ce genre de femmes est presque toujours hérissé. Il eut la galanterie, pendant une maladie de Pauline, de lui envoyer des articles, qu'elle signait, et qui l'empêchèrent de perdre les appointements qu'elle tou-

1. Montesquiou avait suivi le comte de Provence à Londres après le 10 août, et s'était lié avec lui.

chait au *Publiciste*. Revenue à la santé, mademoiselle de Meulan lui donna par reconnaissance son cœur et sa main. Elle comptait cinq grands lustres de plus que son époux.

Celui-ci avait jeté ses plans. Une fois dans la famille, on l'initia, comme il s'y attendait à merveille, à certains secrets politiques et aux trames légitimistes dont l'abbé de Montequiou tenait le fil. Plein d'égards et de vénération pour l'agent secret des rois déshérités, il gagna sa confiance et devint son secrétaire intime.

Royer-Collard, à la fin de 1812, avait tous les soirs, au club de Clichy¹, de longues conférences avec Montequiou. Le mari de Pauline, présent à ces entretiens, ne manquait jamais d'y glisser son mot, et Royer-Collard lui dit un jour, en lui frappant sur l'épaule :

— Bravo ! mon jeune ami. Vous irez loin.

— Pourquoi ? demanda le professeur, qui s'attendait à un compliment.

— Parce que vous avez des défauts (hélas ! nous en avons tous !) qui poussent mieux un homme que ses qualités.

Guizot serra les lèvres, devint plus pâle que d'habitude, et demanda quels étaient ces défauts.

— Une logique rude et sans ménagement, répondit Royer-Collard, une ambition éperonnée par l'orgueil, et avec cela du calme dans le regard, un air froid, des allures puritaines... Je le répète, vous irez loin !

— Dois-je prendre ce que vous me dites pour une offense ? balbutia Guizot.

— Non, certes ! ne vous y trompez pas : c'est un bel et

1. Lieu de réunion de légitimistes.

bon éloge. Il serait à désirer que tous les hommes politiques fussent coulés dans votre moule. De la tête, beaucoup de tête, et peu de cœur.

— Monsieur !

— Tenez, voilà Montesquiou qui sera ministre quand Louis XVIII remontera sur le trône ; eh bien, j'engage notre excellent abbé à vous choisir pour secrétaire général. Votre religion n'est pas un obstacle ; il est avec les catholiques des accommodements, et vous attraperez un jour quelque portefeuille. Moi-même, entendez-vous ? moi-même je vous protégerai.

Cette étrange conversation en resta là. Dix-huit mois après, Montesquiou, appelé au ministère de l'Intérieur, à la rentrée des Bourbons, suivait le conseil qui lui avait été donné au club de Clichy, et nommait M. Guizot son secrétaire général. Royer-Collard tint parole à son tour. Élevé au poste de directeur de l'imprimerie et de la librairie, il fit choix de l'ancien professeur d'histoire pour rédiger les articles de cette fameuse loi sur la presse, qui, seize ans plus tard, devait servir de modèle aux ordonnances de Charles X.

M. Guizot se trouvait, en 1830, dans les rangs de l'opposition. Ce plagiat, qu'il n'avait pu prévoir, força tout le monde à reporter les yeux vers le passé. Le ministre de Louis-Philippe, moins heureux que beaucoup d'autres, ne put dissimuler ses volte-faces, ni cacher son vieux drapeau.

Le brusque retour de l'île d'Elbe et la résurrection de l'Empire vinrent le surprendre dans les honorables fonctions de *censeur royal*. Terrassé par ce coup de foudre, il se trouva (tout à fait à son insu, nous voulons bien le croire) aux genoux du nouveau ministre ¹, qui le conserva

1. Carnot.

provisoirement comme chef de division. Cette tolérance dura six semaines ; puis, un beau jour, sans raison apparente, on renvoya M. Guizot juste au moment où, se croyant sûr de garder sa place, il venait de signer des deux mains l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire. Indigné de ce trait perfide, le mari de Pauline déclara qu'un refus positif de signature avait seul motivé sa disgrâce. En réponse à cette insinuation aussi habile qu'inexacte, le *Moniteur* publia brutalement, le 14 mai 1815, la note suivante :

« Monsieur le ministre de l'Intérieur vient de faire quelques changements dans les cadres de son administration ; mais il est si faux que le refus de voter pour l'acte additionnel ait influé en rien sur cette mesure, que plusieurs employés qui ont signé *oui*, notamment M. Guizot, ont reçu leur démission, tandis que d'autres employés, à qui leur conscience n'a point dicté un vote aussi empressé que celui de M. Guizot, n'en ont pas moins été conservés. »

Rarement coup de massue tomba plus d'aplomb sur la tête d'un homme ; mais l'ancien secrétaire de l'abbé de Montesquiou prouva qu'il avait le crâne solide.

On affirme ¹ qu'il se glissa dans les bureaux du ministère, trouva moyen d'ouvrir le registre compromettant, et renversa, par simple distraction, le contenu d'une écriture sur sa signature, qui aurait ainsi disparu sous un pâté monstre. De tout temps, un diplomate adroit a su changer une vérité en calomnie. Ce tour merveilleux exécuté, M. Guizot serait parti pour Gand à l'instant même, afin de se plaindre des mensonges dont il avait été vic-

1. Biographie de Germain Sarrut et de B. Saint-Edme (article *Guizot*).

time. Ennemi de la paresse, et ne sachant à quelle occupation consacrer ses loisirs, en attendant les alliés, il rédigea le *Moniteur de Gand*, pour faire pièce au *Moniteur* de Paris, dont la conduite à son égard avait été si peu délicate. Le journal de M. Guizot contenait des diatribes contre l'Empereur, chacune de ses colonnes était consacrée à l'éloge des armées cosaques.

Une première fois, en 1834, et une seconde fois le 15 novembre 1840, la Chambre des députés refusa d'accueillir les tardives justifications de l'ancien censeur royal. Vingt années de silence aggravaient ses torts. Le surnom que nous lui avons entendu donner par trois générations successives, l'*Homme de Gand*, lui reste malgré ses désaveux, et se perpétuera sur les pages les plus reculées de l'histoire.

Napoléon venait de succomber à Waterloo, l'Empire entendait sonner sa dernière heure. Un Cosaque ramena M. Guizot en croupe. On lui rendit sa place; mais il trouva bientôt qu'elle n'était pas en raison de ses mérites, et donna sa démission le jour où l'on put croire qu'il avait, pour se retirer sous sa tente, les mêmes raisons que Barbé-Marbois¹. Par malheur, il fut nommé presque aussitôt maître des requêtes et conseiller d'État, ce qui permit aux malintentionnés de le croire peu sensible au deuil qui affligeait sa ville natale. Si M. Guizot porta ce deuil, ce fut au plus profond de son cœur. Personne ne s'en aperçut.

Ses nouveaux emplois lui permettaient de se livrer tout à l'aise à ses goûts d'écrivain. Trois ou quatre publications sorties de sa plume parurent de 1815 à 1819. En

1. Ce ministre s'en alla parce qu'il désapprouvait les réactions sanglantes du Midi.

voici les titres : *Quelques idées sur la liberté de la presse* ; — *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* ; — *Essai sur l'instruction publique* ; — *De la souveraineté et des formes du gouvernement*. Protégé par M. Decazes, il se plaignit de n'être pas assez en relief.

— Quand donc, disait-il au ministre, me ferez-vous sortir de la tombe des sinécures ?

— Mais, répondait M. Decazes, il n'y a pas d'emploi vacant.

— Créez-en un ! fit Guizot, tranchant dans le vif et mettant son protecteur au pied du mur.

Impossible de reculer. Seulement, il fallait un prétexte à nomination, une sorte de service rendu qui justifiât aux yeux du roi la création d'une place. Louis XVIII avait pris en grippe la *Chambre introuvable*. M. Guizot flatta la rancune royale dans un long mémoire où, après avoir catégoriquement établi la nécessité de dissoudre le corps législatif, il indiquait des procédés pleins de finesse pour améliorer les élections dans les provinces et ramener au Palais-Bourbon une majorité triomphante. L'exécution de ce plan superbe ne pouvait être confiée qu'à son inventeur : on créa donc au plus vite pour M. Guizot la place de directeur général de l'administration communale et départementale. Aussitôt il entama ses manœuvres. Son premier soin fut de chercher quelques sympathies dans la Chambre. Il s'adressa d'abord à son ancien admirateur du club de Clichy, M. Royer-Collard ; puis au duc de Broglie, avec lequel il était en grande relation, puis à M. Molé, puis à deux ou trois autres, et l'école doctrinaire se fonda.

L'avocat général Dupin voulut en être. Il fit, pour cela,

des démarches actives ; mais il fut repoussé par M. de Broglie, qui donna tout simplement ce distique pour raison :

Je vous le dis, Messieurs, l'ainé des Dupin est
Tantôt Dupin rassis, tantôt Dupin mollet.

Nous étions embarrassé d'abord pour expliquer à nos lecteurs l'origine du mot *doctrinaire*. En vain nous avons remué la poudre des bibliothèques, en vain nous ayons compulsé les livres, aucun document n'était venu nous instruire, aucune étymologie vraisemblable ne nous était apparue. Nous interrogeons les diplomates, ils nous regardaient d'un air pénétré, semblaient descendre jusqu'aux plus secrètes profondeurs du souvenir et répondaient : Nous ne savons pas ! Il fallait pourtant qu'une qualification aussi étrange eût sa raison d'être. En désespoir de cause, nous allâmes rôder dans les couloirs de la Chambre, demandant à tous les échos : — D'où vient le mot *doctrinaire* ? Peut-on nous dire ce que c'est qu'un doctrinaire ?

— Parbleu ! nous répondit un vieil huissier, c'est le sobriquet que je donnais autrefois à M. Royer-Collard.

— Fort bien, mon brave. Mais pourquoi nommiez-vous ainsi l'honorable député ?

— Parce que dans ses discours il rabâchait sans cesse le mot *doctrine* : « N'ajoutez pas foi à leurs *doctrines* !
« Quelles infâmes *doctrines* ! — Ces *doctrines* sont d'une
« fausseté remarquable, etc. » Quand il avait bien parlé des *doctrines* des autres, il prêchait ses propres *doctrines*, et je dis un jour à un de mes camarades : Est-ce qu'il n'a pas fini de *doctriner* ? Quel fichu *doctrinaire* !

Nous glissâmes un écu dans la main du bonhomme qui

nous tirait d'embarras. Il paraît que la Chambre, quand elle se trouvait à court d'esprit, daignait en emprunter à ses huissiers.

Du reste, le mot *Fronde* fut créé jadis au Parlement d'une manière à peu près analogue, et la *Montagne*, ce mot terrible, provenait d'une simple élévation de gradins « sur lesquels, disait irrévérencieusement l'abbé Maury, se trouvaient les plus hauts *gredins* de l'Assemblée. »

Revenons aux doctrinaires. Ils eurent tout d'abord M. Guizot pour chef. On les appelait aussi *Lycurgues du canapé*, parce que M. Beugnot, nouvellement affilié à la secte, et faisant allusion au petit nombre de ses collègues, disait un jour :

— Nous pourrions tous nous asseoir sur le même canapé.

Ce parti, si faible à son berceau, devait acquérir plus tard une force énorme. Il tenait le milieu entre l'ancien régime et le libéralisme pur, occupés à se battre depuis 1815 pour s'arracher le pouvoir, et ne remarquant pas ce troisième larron qui allait enfourcher l'âne. Graves, solennels, gourmés comme leur chef, et jetant avec orgueil du haut de la tribune leurs phrases pédantesques, les doctrinaires grandissaient chaque jour. Déjà M. Guizot, transportant dans la politique sa morgue de professeur, allait bel et bien morigéner la France, quand un nouveau coup de foudre l'abattit encore et le jeta sous les ruines du ministère Decazes. Le poignard de Louvel venait de frapper, aux portes de l'Opéra, l'unique héritier du trône.

Une réaction immédiate eut lieu dans le sens de l'ultra-royalisme. M. Guizot, destitué de tous ses emplois, se vengea du pouvoir en le griffant de sa plume. La Dec-

trine se faisait Fronde et poussait la colère jusqu'à prêcher l'émeute.

Il y a des moments où le biographe, qui fouille la vie des hommes du jour, se sent pris d'une profonde tristesse à l'aspect de ces revirements, où l'égoïsme joue seul un rôle, où l'ambition déçue jette ses voiles et se montre dans toute sa nudité. Trois ouvrages frondeurs et révolutionnaires, signés par le grand maître de la Doctrine, parurent coup sur coup : *Examen du gouvernement de la France depuis la Restauration* ; — *Des Conspirations et de la Justice politique* ; — *Des Moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*. Louis XVIII n'aimait pas les leçons quand elles étaient données avec une sorte de colère orgueilleuse et de mauvaise foi réfléchie. Tout avait été enlevé à M. Guizot, hormis sa chaire d'histoire. On la supprima. Ce fut une maladresse. L'homme était de ceux qu'il fallait ne persécuter que médiocrement, parce qu'ils ont l'art de se poser en martyrs et d'éveiller à leur profit la compassion publique. M. Guizot joua merveilleusement son rôle de victime.

Sa femme, en 1827, tomba dangereusement malade. Il empêcha les prêtres catholiques d'approcher du lit de mort, et convertit Pauline au protestantisme, afin de mieux assurer son salut : acte déplorable, dont le souvenir devrait effrayer aujourd'hui sa conscience, si les gages qu'il s'est plu à donner au catholicisme étaient sérieux ¹.

Condamné doublement à la retraite par le deuil et par la disgrâce, il écrivit une *Histoire du gouvernement représentatif* et un *Traité de la peine de mort en ma-*

1. M. Guizot se remaria, peu de temps après, avec une Anglaise.

tière politique, où il continuait à distribuer au gouvernement de nombreux coups de griffe. Quand il craignait que le public ne le perdît de vue, il se hâtait d'imprimer un livre, qu'on lisait peu, mais que les journaux de l'opposition annonçaient à grand renfort de réclames. Il poussa l'oubli du voyage de Gand et de son ex-royalisme jusqu'à s'affilier à des sociétés secrètes. M. Guizot était l'un des membres les plus actifs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Si quelqu'un venait nous dire aujourd'hui que, dans ces conciliabules de mécontents, il criait : « Vive la République ! » cela ne nous causerait aucune surprise. Il a été l'homme de toutes les variations. C'est un Girardin sérieux.

Il gagna de la sorte 1830, dirigeant l'*Encyclopédie progressive* et la *Revue française*, deux recueils dont il se faisait des armes et qu'il envoyait gratis aux électeurs du Calvados.

Martignac, le ministre de la conciliation, lui permit de rouvrir son cours. Le professeur usa de cette condescendance pour enthousiasmer les écoles et conquérir une sorte de popularité bourgeoise, dont il reste encore aujourd'hui quelques vestiges. De 1825 à 1827, il publia un *Essai sur Calvin* et des collections de mémoires sur l'histoire d'Angleterre et sur l'histoire de France. Au mois de mars 1829, on lui rendit sa charge de conseiller d'État, ce qui ne l'empêcha point de siéger à la Chambre sur les bancs de l'extrême gauche. Il voyait l'orage au-dessus du trône et se promettait bien, cette fois, d'esquiver la foudre. Le comité secret du Palais-Royal écoutait M. Guizot comme un oracle. On n'agissait que par ses conseils ; on établissait, au profit de la branche cadette, ces menées souterraines qui devaient renverser le trône. Quand, le

28 juillet, l'homme de Gand franchit les barricades pour aller à la Chambre déclamer ce discours où il parlait de *son dévouement à l'auguste dynastie de Charles X*, il avait déjà son portefeuille en poche. L'orateur cachait le ministre de Louis-Philippe.

Voilà donc M. Guizot au pouvoir. Complice d'une chambre qui n'avait aucun mandat, on l'a vu ramasser le sceptre sur les barricades ensanglantées de Juillet, pour le donner à ceux qui, de père en fils, le convoitaient depuis deux siècles.

Le nouveau ministre posa tout d'abord les bases de ce long système de corruption gouvernementale, qui a descendu la pente de dix-huit années, se grossissant comme l'avalanche, pour mieux écraser celui qui s'en était fait l'apôtre. Il y eut une curée de places et d'honneurs comme on n'en vit jamais de semblable, même sous la seconde République. A ce festin de Balthazar du budget furent conviés les auditeurs les plus complaisants de notre cours d'histoire, puis les amis de nos amis les députés, puis les diplomates sans vergogne qui reniaient comme nous l'ancienne famille, les professeurs de province qui avaient lu nos œuvres, les avocats qui les avaient achetées; puis enfin, *proh pudor!* notre propre valet de chambre. Ce domestique de M. Guizot fut nommé sous-préfet ¹. La France entière se récria, et Louis-Philippe changea sur-le-champ de ministres.

Mais l'ambitieux résolu que nous suivons dans sa carrière n'a pas approché la coupe de ses lèvres pour la laisser vider par d'autres et ne point la ressaisir. La reine

1. Biographie de Germain Sarrut et de B. Saint-Edme, t. I, II^e partie, page 296.

Marie-Amélie, qui ne manquait ni de finesse d'aperçu, ni de jugement, disait de M. Guizot :

— C'est un crabe à pattes inflexibles, qui se cramponne au rocher du pouvoir. On ne l'en arrachera qu'avec le rocher même.

Marie-Amélie a été prophète. Il est aujourd'hui prouvé que M. Guizot, dans les courts intervalles où d'autres le supplantaient au ministère, demeurait constamment et secrètement dans l'intimité du roi. Ces deux natures avaient des points de contact sans nombre. Elles nageaient dans le même élément, l'égoïsme; elles se rencontraient dans le mépris des hommes. Faux moralistes, cœurs secs et froids, Louis-Philippe et son ministre croyaient peu à l'honneur et à la vertu politiques; mais en revanche ils croyaient fortement aux instincts matériels, qu'ils développaient outre mesure. Cormenin a dit avec raison de Louis-Philippe « qu'il faisait pourrir son siècle. » Le mot est juste. M. Guizot a aidé son maître dans cette noble tâche. Il prônait avec lui la maxime coupable du *chacun chez soi, chacun pour soi*.

Une anecdote trop connue pour qu'on nous accuse de l'inventer trouve ici sa place. C'était peu de jours avant la condamnation de Teste. M. Guizot venait d'entrer dans le cabinet du roi aux Tuileries.

— Eh bien? demanda Louis-Philippe d'un air inquiet.

— Sire, dit le ministre, voici les rapports. Il est impossible d'étouffer l'affaire.

— Hum! réfléchissons pourtant, dit le roi: c'est un ami de la maison.

— Raison de plus, Sire. Voulez-vous qu'on nous accuse d'être ses complices?

— Non, certes. « Eh! tant pis, après tout! s'écria Louis-

Philippe : on plume la poule , mais on ne la fait pas crier. »

Le mot n'a pas besoin de commentaires : il est aujourd'hui du domaine de l'histoire. On soutenait la corruption , mais jusqu'au scandale exclusivement. Tout se réduisait à un système d'habileté. La conduite du gouvernement , à cette époque , se résumait dans cette harangue de Fra Diavolo à sa troupe :

— Gare à la maréchaussée ! Les maladroits et les traînards sont pendus !

Teste se noya dans l'opprobre , sans que personne essayât de lui jeter une planche de salut. Hourdequin et autres eurent le même sort. Nous sommes loin de vouloir exciter l'intérêt en faveur des coupables ; mais tous ces gens-là ne faisaient que suivre les préceptes du jour.

« — Enrichissez-vous ! » criait M. Guizot aux électeurs de Lisieux.

Cela voulait dire : La fortune seule a droit aux respects du monde , qu'importe le reste ? Un sac d'or est tout , le mérite et la vertu ne se comptent pas. Combien les votes ? je suis prêt à payer. Quel prix mettez-vous à vos dévouements ? je les achète. « Enrichissez-vous ! enrichissez-vous ! » Il oubliait d'ajouter : — Mais soyez habiles , ou je vous abandonne.

Après une foule de manœuvres occultes , autorisées en haut lieu pour gagner dans la Chambre quelque sympathie , M. Guizot reçut de nouveau le portefeuille des mains du roi. La mort de Casimir Périer lui avait fait la place libre beaucoup plus tôt qu'il ne pensait. M. de Broglie vint s'asseoir à ses côtés au conseil , ainsi que MM. Thiers et Humann.

On a dit du chef de la doctrine qu'il était un télégraphe

dont M. de Broglie tenait les fils. Ce mot peut être spirituel, mais il manque de vérité. Si jamais homme fut lui-même, c'est évidemment M. Guizot. Il a trop de franchise dans son orgueil et trop de cachet dans sa personnalité pour qu'on l'accuse d'être une doublure. Quant à M. Thiers, qui voulait à tout prix être ministre, il flattait l'école, mais pour essayer de l'étouffer plus tard ¹. Le président du conseil vit bientôt qu'il s'était donné un rival dangereux.

« — C'est toi, disait-il à Broglie, qui as glissé dans mon sein cette petite couleuvre ! »

On peut dire de M. Thiers qu'il a été pendant quinze années consécutives le moucheron persécuteur de Guizot. Toujours bourdonnant à ses oreilles, toujours à sa piste et le harcelant de ses piqûres, il ne lui laissait de repos et ne lui accordait de trêve que le jour où celui-ci, de guerre lasse, lui cédait la place. On les vit jouer indéfiniment au jeu de bascule. Thiers descendait, Guizot remontait. Quand le petit ministre était en haut, l'homme pâle était en bas. M. Guizot mettait continuellement des espions aux trousses de M. Thiers, et celui-ci le lui rendait bien ; mais le premier ne laissait pas longtemps la victoire à son ennemi. Fort de l'attachement du roi qui lui permettait de braver l'impopularité, presque aussitôt on le voyait ressaisir l'avantage, et Thiers reprenait son rôle de moucheron.

L'homme de Gand finit par s'accoutumer aux piqûres, il brava les agaceries, méprisa les attaques et continua sa route fatale. Il faisait beau le voir à la tribune, avec son

1. Nous renvoyons nos lecteurs, pour beaucoup de détails, à la biographie de M. Thiers. L'histoire de ces deux hommes est connexe : ils se complètent l'un par l'autre.

grand air, ses lèvres pédantes, et son front sur lequel on n'a jamais pu, même avec une offense, amener la rougeur. On se rappelle ce mot fameux : « Vos mépris n'arriveront jamais à la hauteur de mon dédain. » Drapé dans sa dignité de commande, toujours calme au milieu des plus rudes orages parlementaires, il traitait ses ennemis d'anarchistes et les écrasait de son orgueil. Couvrant de sa responsabilité les entêtements du roi, il s'appliquait à lui donner raison contre tous. Les éloges du Château le consolait des tribulations de la Chambre. Ne marchant pas avec le pays, il était obligé, pour se soutenir, d'avoir recours au machiavélisme et de s'embourber de plus en plus chaque jour dans l'ornière de la corruption administrative. Il achetait les votes, escomptait les dévouements, salariait les volte-faces, et se glorifiait d'être honnête parce qu'il ne s'enrichissait pas lui-même.

Le veau d'or est tellement adoré dans ce malheureux pays où nous vivons, qu'on regarde immédiatement comme un être presque surnaturel celui qui refuse d'encenser l'idole. M. Guizot aimait le pouvoir ; c'était sa passion, il put constamment la satisfaire. Que lui importait la fortune ? on méprise toujours le hochet avec lequel on mène les hommes.

Sachant, après avoir mis la main sur le cœur de la France, que les fibres nobles et généreuses ne battaient pas pour eux, Louis-Philippe et son ministre s'appuyèrent sur la bourgeoisie, cette classe gourmande, émancipée en 89, et qui, jusqu'à ce jour, ne s'est occupée que de son ventre, laissant de côté les grands intérêts intellectuels pour satisfaire ses appétits grossiers. Ils essayèrent bien aussi de protéger les arts, témoin le Musée de Versailles ; mais ils ne réussirent qu'à indisposer les artistes en trans-

portant les mœurs de la boutique dans l'atelier et en marchandant le génie. Quant aux lettres, ils en avaient peur : ils sentaient que le baril de poudre était là. Tous leurs efforts tendaient à le noyer.

Nous étudierons maintenant M. Guizot sous un autre point de vue que le point de vue politique. Ce personnage éternellement grave, ce puritain par excellence, a eu des faiblesses de cœur comme un simple mortel. Cette barre de fer politique s'amollissait et devenait flexible devant un sourire féminin. Quand on écrira son histoire intime on citera le nom de toutes les Omphales aux pieds desquelles a filé cet Hercule parlementaire. Plus un homme est guindé au dehors, plus les échasses qui le portent sont hautes, plus il se familiarise et descend à l'heure du repos. C'est l'histoire des écoliers. Quand ils sont attentifs et silencieux pendant la classe, ils se montrent dissipés à la maison. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, la corde se détende. Jamais on ne voyait M. Guizot au spectacle. Il passait invariablement ses soirées dans les salons.

— Les femmes me le perdent ! disait Louis-Philippe, scandalisé d'une foule de petites anecdotes qui lui revenaient aux oreilles.

Mais le roi ne s'y connaissait pas. On a prétendu souvent, et nous le croyons, qu'une des causes principales des succès oratoires du ministre était la présence de deux beaux yeux qui le regardaient des tribunes. Depuis l'origine du monde, les femmes aiment les dompteurs d'hommes. Or l'éloquence dompte comme le glaive : aussi prodigue-t-on le myrte et le laurier à l'orateur comme au soldat. Tous les soirs M. Guizot avait sa couronne de myrte.

S'il faut qu'un homme ait une passion, autant vaut celle-là qu'une autre. L'indifférence du ministre à l'égard

des sacs d'or du budget, que beaucoup de ses collègues ont empochés sans scrupule, provenait sûrement de son goût pour les voyages à Cythère. On ne peut songer à tout ni s'occuper de tout. Néanmoins il eût été convenable que M. Guizot, en rentrant dans la vie politique, eût fermé le rideau de façon à ne pas laisser voir les divinités dont la bouche mignonne dictait les oracles.

La République de février, qui a fouillé partout comme une curieuse, a trouvé de singulières lettres et les a lues tout haut. Si l'on avait à solliciter une place, à demander une faveur, pas n'était besoin d'invoquer ses droits ou son mérite ; il suffisait de faire dire un mot au ministre par madame la princesse de L***, et les plus hauts personnages passaient volontiers sous ces fourches caudines gracieuses, sachant qu'ils n'arriveraient jamais par une autre route à la bienveillance du ministre. Trois semaines avant la Révolution, M. le duc de Noailles écrivait ceci :

« Ma chère princesse,

« Veuillez avoir la bonté de remettre ce petit mot à M. Guizot, que vous verrez probablement dans la journée. C'est pour lui dire le sujet de la conversation que je désire avoir avec lui, et le prier de ne pas prendre, avant de nous avoir entendus, mon beau-frère le duc de Mortemart et moi, de décision sur une chose à laquelle nous attachons un grand prix.

« Agréez mes hommages les plus empressés,

« LE DUC DE NOAILLES. »

Il s'agissait de la légation de Hanovre à donner à M. Palamède de Janson, neveu du signataire. Madame de L*** toutefois n'était pas la seule à demander et à obtenir des

grâces. D'autres sourires avaient du pouvoir, d'autres yeux charmants essayaient leur empire. On connaissait le côté sensible du ministre, et ce fut par une femme qu'un journaliste connu réussit à puiser à pleines mains dans le coffre des fonds secrets.

« Dimanche, 19 novembre 1843.

« Monsieur,

« Le désir de vous servir l'emporte sur la crainte d'être indiscreète en vous écrivant. *Ma reconnaissance commence.* Voilà ce qui s'est passé entre M^{***} 1 et moi. Il a fort bien accueilli ma démarche, et, quoique très-difficile, le succès de la négociation que vous m'avez confiée a été complet. Il serait toutefois opportun que votre entrevue avec le publiciste fût pleine de prévenance, enfin de *cette grâce* qui s'allie si bien chez vous à la gravité de votre esprit. Je ne me permettrais point, Monsieur, de vous donner ces renseignements, s'ils ne m'avaient pas si bien réussi auprès de la *conquête que nous allons partager.* Auquel des deux, du ministre ou du journaliste, devrais-je demander le service suivant ? Il s'agit de mon protégé, M. le baron Vidil, la goutte d'eau qui fait déborder le vase et le *prétexte de nos hostilités.* Je sollicite pour lui l'intérim de M. Foy à Athènes, ou toute autre position équivalente en Europe. La hardiesse de cette pétition et même de cette lettre vous prouve, Monsieur, que je *veux beaucoup vous servir*, puisque je ne crains pas de tant vous devoir.

« ESTHER GUIMONT. »

Cette dame au style câlin et mystérieux était universel-

1. Le nom est en blanc. Que le lecteur fasse comme nous et devine.

lement connue dans le monde parisien sous le nom de la *Lionne*. Elle passait à tort ou à raison pour l'Égérie du rédacteur en chef de la *Presse*.

On affirme que la tendre sympathie du ministre pour madame de L*** devenant trop publique, le roi lui dit :

— Que ne l'épousez-vous ?

— Ah ! Sire, répondit M. Guizot, vous n'y songez pas : on la soupçonne d'être en correspondance avec le czar.

— Raison de plus, répliqua Louis-Philippe ; nous dicterons les lettres.

— Oui, mais elle ne veut perdre ni ses titres ni son rang, balbutia le ministre. Jamais elle ne consentira à s'appeler *madame Guizot*.

— A la bonne heure ! dit le roi, donnez au moins le motif véritable : je comprends celui-là.

M. Guizot s'est toujours cru fort bel homme. Ses prétentions à cet égard allaient presque jusqu'au ridicule. Il tenait à voir partout son image, et chez lui l'envahissement du portrait n'avait point de bornes. La peinture à l'huile, le pastel, le burin, le crayon et la photographie ont rivalisé d'ardeur pour reproduire cette tête hautaine et fière, posée comme un point d'exclamation sur une charpente osseuse. Sa maison ¹ ressemble à un immense musée qui répète constamment le même tableau et ne change que le cadre. Il y a trente portraits de M. Guizot dans la chambre à coucher, vingt dans le salon et quinze dans l'antichambre. Nous ne comptons ni les médaillons ni les bustes. On n'a jamais vu, depuis Narcisse, homme plus épris de son image. Il l'eût volontiers contemplée du matin au soir dans le cristal d'une fontaine.

1. Rue de la Ville-l'Évêque, n° 8.

Ceci est un trait de plus, qui sert à caractériser cet immuable égoïsme, que M. Guizot a pris au fond de son âme pour l'inoculer à son siècle. Il prononce *moá* comme M. Prudhomme, avec la même intonation prétentieuse et la bouche largement ouverte, afin de donner plus d'ampleur à l'accent circonflexe. Son regard orgueilleux semble dire : « Je suis tout, vous n'êtes rien ! » Du mépris qu'il a pour les autres il fait un trône à sa propre estime. On l'a vu sacrifier sans cesse les intérêts les plus chers du pays à cette personnalité pleine d'outrecuidance. Il alla jusqu'à ériger sa constante présence au ministère en système, et trouva de chauds prosélytes pour défendre avec lui cette nouvelle et curieuse doctrine.

Nous avons découvert à la Bibliothèque impériale une épopée burlesque, la *Guizotide*, écrite à la manière de Scarron, et où se lit ce passage :

Ce fut lors que ses camarades,
De Thiers méprisant les ruades,
Requirent le nom si flatteur,
Le beau nom de *Conservateurs*.
Non pas qu'ils conservent la France
Dans une noble indépendance ;
Non : ce titre dit avant tout
De conserver Guizot debout.

Mannequin volontaire d'un roi qui n'acceptait pas franchement son rôle constitutionnel, et qui finissait avec la nation, M. Guizot s'attachait aux bras des fils de marionnettes, dont il plaçait respectueusement l'extrémité dans la main du maître. Ces deux hommes n'avaient qu'une même volonté, qu'une même action, et, disons-le, qu'une même rouerie. Lors de l'ambassade de Londres, M. Guizot recevait des notes secrètes du roi. Il n'obéissait pas à

M. Thiers. La complaisance du ministre pour le maître ne se bornait pas à la politique seule, elle descendait aux niaiseries les plus mesquines et aux détails les plus extravagants. Ce que Louis-Philippe aimait le mieux au théâtre était la farce du *Malade imaginaire*. M. Guizot prenait soin d'inscrire cette pièce au programme toutes les fois que la Comédie-Française jouait à la cour. Jamais la scène des lavements ne manquait son effet sur le roi : il riait aux éclats, et le ministre faisait chorus. Un soir, par les ordres de M. Guizot, un des comparses, armé de l'instrument connu, lança un jet liquide au nez d'Argan.

— Ah ! bravo ! bravo ! s'écria Louis-Philippe, heureux de cette charmante fioriture ajoutée à l'œuvre de Molière.

Et M. Guizot de se tenir les côtés comme le roi. Quand le commissaire royal auprès du théâtre de la rue Richelieu allait prendre ses instructions pour de nouvelles représentations, soit aux Tuileries, soit à Versailles, le ministre disait :

— Donnez le *Malade*, toujours le *Malade*... Et surtout beaucoup de seringues !

Il était impossible d'apporter dans la flatterie plus de goût, plus de tact et plus de délicatesse. En se mettant corps et âme à la merci d'un homme qui lui rendait en pouvoir ce qu'il recevait en soumission, M. Guizot a pu satisfaire, dix-huit années durant, ses orgueilleux instincts ; mais il a fini par se précipiter dans un gouffre, en y entraînant Louis-Philippe, sans que la France daignât leur tendre la main pour les sauver.

Le ministre ne voyait pas que cette nation, qu'il essayait de conduire avec sa férule de pédagogue, n'avait

qu'un mouvement à faire pour l'écraser. Surpris par le tremblement de terre de 1848, il fut saisi d'épouvante, et se sauva sous le déguisement qui pouvait le mieux protéger sa fuite.

Dans son trouble, il arriva une heure trop tôt à l'embarcadère du Nord. Il était en blouse et en casquette. Pour ne pas être reconnu, il se mit à lire les affiches placardées sur les murs voisins. Il écrivit ces détails à sa mère, et lui peignit ses angoisses dans une longue lettre que celle-ci montra chez madame de Récamier. La princesse de L*** se trouvait dans le salon de cette dernière, quand on vint dire que Louis-Philippe se sauvait au travers de la Normandie avec un costume de paysan et coiffé d'un bonnet de coton :

— Et Guizot ? demanda-t-elle sans quitter des yeux le journal qu'elle tenait à la main.

— Il s'est déguisé en ouvrier, Madame.

— Bon ! je le reconnais là ! fit la princesse. N'ayez aucune crainte, il se tirera d'affaire.

Puis elle continua de lire avec le plus grand calme.

M. Guizot, depuis dix-huit ans, se résigne difficilement à l'oubli. Sa plume lui reste, et il cherche à réveiller quelques intrigues, à aiguillonner quelques passions ; mais l'indifférence publique fait justice de ces tentatives. L'écrivain, du reste, n'a plus de souffle, le diplomate est éreinté. Son *Histoire de la Démocratie en France* et son fameux article de la Revue contemporaine, *Cromwell sera-t-il roi ?* ressemblent aux sermons de l'archevêque de Grenade, après l'apoplexie. Entouré des vieux haillons de son ancienne défroque légitimiste, il eût voulu faire croire que le cabinet de rédaction de l'*Assemblée nationale*

était un berceau, quand il n'était qu'un sépulcre. C'est le cas de crier avec le poète :

Faites place ! Rentrez dans la nuit, vieilles ombres.
Tous ces gens-là sont morts, il faut les enterrer.

Le docteur Véron, dans ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, consacre dix ou douze pages d'un style fort lourd à une sorte de réhabilitation de M. Guizot. Il déclare que l'auteur des *Martyrs* et d'*Atala* lui a dit que l'ex-ministre n'avait jamais travaillé au *Moniteur de Gand*. Il est fâcheux que celui dont on invoque le témoignage dorme sous le rocher de Saint-Malo. La tombe est muette et ne dément jamais personne.

A ce jugement du docteur Véron les hommes justes opposent celui de Cormenin. Voici ce qu'il écrivait de M. Guizot en 1838 ¹, de M. Guizot l'homme implacable dans son ambition, dans ses doctrines et dans ses rancunes.

« Il passe, dit-il, pour être cruel. Ses yeux flamboyants, sa figure blême, ses lèvres contractées, lui donnent l'apparence d'un proscripteur. La profonde estime et le contentement inaltérable qu'il a de lui-même remplissent trop son âme pour y laisser quelque place à d'autres sentiments. Il s'enfoncerait la tête la première dans l'Océan, qu'il ne conviendrait pas qu'il se noie, et il croit à sa propre infailibilité avec une foi violente et désespérée. Il ressemble à ces anges d'orgueil qui bravaient la colère du Dieu vivant, et qui, les ailes renversées, étaient précipités dans les profondeurs de l'abîme. »

M. Guizot a publié, depuis 1855, *Nos Mécomptes et*

1. *Livre des Orateurs*, page 518.

nos Espérances, — l'Amour dans le mariage, — Guillaume le Conquérant, — Édouard III et les bourgeois de Calais, — Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps, — l'Église et la Société chrétienne, — Discours académiques, — Histoire parlementaire de France, — Trois générations, servant d'introduction à l'ouvrage qui précède, — et Méditations sur l'essence de la religion, etc.

Son livre de *l'Église et la Société chrétienne* prend la défense du pape, mais dans le simple but d'attirer l'attention sur l'auteur, et sans conviction sérieuse, puisque M. Guizot reste protestant.

Vous avez entendu parler du sort pénible du fils d'Éole, condamné par les juges infernaux à rouler éternellement au sommet d'une montagne un bloc énorme, qui retombait toujours : eh bien, M. Guizot, avec son livre intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, ressemble à Sisyphe.

Ce vieil homme d'État voudrait rouler le bloc de sa conduite politique jusqu'au sommet de la justification : impossible, il est écrasé par son œuvre même.

HEINE (HENRI)

« Je confesse ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport, dans mon livre *De l'Allemagne*, à la grande question divine, est aussi faux qu'irréléché. — Aussi irréléché que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante. Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbéry, ait anéanti en même temps l'idée même de Dieu. Le déisme vit; il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle; il n'a pas expiré et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. »

Écrites par Henri Heine sur ce lit de douleur qu'il devait quitter bientôt pour s'étendre dans la bière, ces lignes trahissent un regret véritable. On peut dire qu'elles servent de conclusion définitive à ses œuvres. Nous y trouvons le dernier mot de ses doctrines. C'est le cri suprême d'une âme en butte à mille agitations et bouleversée par les orages de la philosophie incrédule. A l'heure où le poète formulait en faveur de l'existence de Dieu cette page éloquente, son être physique offrait déjà l'apparence d'un cadavre, et le cadavre s'est ranimé pour maudire l'athéisme hideux et sombre, l'athéisme au service duquel nous avons vu Henri Heine consacrer les forces de son merveilleux esprit, les traits les plus aigus du sarcasme, la dialectique la plus amère et la plus fougueuse. Un pas encore, et le pauvre moribond retrempait ses lèvres arides à la coupe fraîche et vive de la foi. Le charme diabolique était rompu. Si la vie de l'auteur du *Romancero* se fût prolongée de quelques jours, nous n'aurions pas tardé sans doute à le voir saluer la religion, cette loi suprême dictée à l'homme par le ciel, et qui découle, même philosophiquement, de la croyance en Dieu.

Ainsi Henri Heine, quand la mort vint le prendre, n'était plus athée. Il répudiait sa folie monstrueuse, et nous le constatons avec joie, car, en dépit de nous-même, nous ne pouvions nous empêcher de l'aimer, le charmant poète, le tendre et spirituel écrivain !

Dusseldorf est sa ville natale. Il naquit, le 1^{er} janvier 1800, dans cette capitale du duché de Berg, qui faisait alors partie de l'apanage des princes électeurs du Palatinat.

« Je suis le premier homme de mon siècle, » a-t-il écrit

en riant, sans réfléchir que l'année de sa naissance appartient encore au siècle des encyclopédistes ¹.

Le père de Henri, négociant juif, mourut très-jeune. Madame Heine resta veuve avec trois enfants. Notre poète est l'aîné de la famille. Son frère Gustave est aujourd'hui journaliste à Vienne, et l'on accorde à sa sœur Charlotte la réputation d'une femme que l'esprit et la beauté distinguent. Henri avait pour oncle Salomon Heine, opulent banquier de Hambourg, sorte de nabab israélite, dont le fils, Charles Heine, devint plus tard le gendre de M. Fould. Salomon, trente fois millionnaire, mourut à l'âge de soixante-seize ans. Il ne laissa tomber, à aucune époque, entre les mains de son neveu, la moindre bribe de sa fortune colossale ; jamais il ne lui pardonna de s'être fait poète.

— Si ce garçon-là, d'sait-il, avait voulu apprendre quelque chose, il n'aurait pas eu besoin de faire des livres, la dernière des occupations d'un homme raisonnable.

Cet axiome judaïque, lancé comme une pierre au front de l'intelligence, retombe de tout son poids sur la race absurde et brutale des adorateurs du veau d'or, qui se perpétue depuis Moïse jusqu'à nos boursicotiers actuels.

La mère de Henri Heine était fille du fameux docteur Gottschalk de Geldern. On trouvait en elle une femme au caractère rigide et presque puritain ; mais elle avait en même temps une âme dévouée et pleine de tendresse. Elle adorait son fils Henri. De son côté, le poète conserva pour sa mère le culte le plus touchant. Il lui a consacré bien des pages de son œuvre, principalement ces ma-

1. Une lettre imprimée de Henri Heine, que nous avons sous les yeux, porte la date de sa naissance au 13 décembre 1799. Si cette lettre n'est point apocryphe, il en résulte qu'il se contredit lui-même.

gnifiques strophes de *Germania*, qui commencent ainsi :

« De Harbourg, je fus dans une heure à Hambourg. C'était le soir. Les étoiles me saluaient; l'air était frais et doux. Et, lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut presque de l'effroi: « Mon cher enfant! » s'écria-t-elle en frappant ses deux mains, » etc.

Cette pièce, que nous regrettons de ne pas citer tout entière, est un chef-d'œuvre de sentiment et d'esprit. Nous trouvons, dans un livre d'Alfred Meissner, une précieuse anecdote relative à cet amour filial du poète. Meissner, entrant un soir chez Henri Heine, le trouva sur son lit dictant une lettre. Cette lettre était pour sa mère. Laissons le biographe allemand raconter lui-même.

« — Elle vit donc encore, lui demandai-je, la vieille femme qui est logée près de la porte de la digue ?

« — Oh ! oui, dit-il, elle est vieille, malade et infirme ; mais elle a toujours gardé le cœur chaleureux d'une mère.

« — Et vous lui écrivez souvent ?

« — Tous les mois.

« — Combien elle doit être affligée de votre état !

« — Elle ! dit Heine, elle me croit toujours en aussi bonne santé que lorsqu'elle m'a vu pour la dernière fois. Elle est vieille et ne lit pas de journaux ; les quelques vieux amis qui viennent la voir sont dans le même cas. Je lui écris toujours des lettres gaies autant que possible ; je lui parle de ma femme ; je lui raconte combien je suis heureux. Pour qu'elle ne s'étonne pas de me voir seulement signer mes lettres, je lui dis que je souffre d'une maladie des yeux qui m'oblige à les ménager beaucoup. De cette sorte elle est heureuse. Une mère, d'ailleurs,

pourrait-elle jamais croire que son fils est aussi-misérable que je le suis ¹? »

La maison où notre poète reçut le jour existe encore à Dusseldorf; elle est située dans la rue de Bolker. Avec la naïveté d'orgueil qui le caractérise, Henri Heine s'écrie dans le *Tambour Legrand*:

« Cette maison sera un jour très-remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède qu'elle ne la vende pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement, avec les nobles anglaises, voilées de vert, qui viendront admirer la chambre où je vis pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie. Ah! mon Dieu, Madame, si je suis devenu un grand écrivain, il en a coûté assez de peine à ma pauvre mère! »

Henri, dès l'âge de sept ans, fut envoyé à l'école du cloître des Franciscains, où il usa, dit-il, un nombre de culottes prodigieux. Son plus cher camarade de classe était ce pauvre Wilhem, qui se noya dans la Düssel en allant y chercher un petit chat tombé du haut d'un pont. « Le petit chat vécut encore bien longtemps! » soupire le poète, après avoir donné une larme à son ami d'enfance. Henri sut bientôt lire, et le premier livre qui lui tomba sous la main fut : *La vie et les actions de l'ingénieur hidalgo DON QUIXOTTE DE LA MANCHA, écrites par Mi-*

2. *Souvenirs sur Henri Heine*, par Alfred Meissner (traduction de Ch. de Lorbae). Alfred Meissner, auteur de la *Femme d'Uria*, est un des plus beaux génies de l'Allemagne moderne. Henri Heine a dit de lui : « C'est une âme passionnée, et je suis convaincu qu'il saura, un jour, conquérir la popularité de Frédéric Schiller, dont il est l'héritier présomptif. »

quel de Cervantès Saavedra. Il se passionna vivement pour cette épopée de chevalerie burlesque. Levé chaque jour avant l'aurore, il s'échappait de la maison paternelle et courait se cacher sous les ombrages du jardin ducal, pour y dévorer tout à l'aise les surprenantes aventures de l'héroïque amant de Dulcinée. Notre jeune lecteur choisissait de préférence l'allée solitaire qu'on appelait *Allée des Soupirs*. Assis près d'un jet d'eau, sur un vieux banc garni de mousse, il passait là cinq ou six heures de suite à dévorer les chapitres de Cervantès, recommençant l'ouvrage quand il avait fini le dernier volume, et y trouvant un nouveau charme. Dans sa candeur enfantine, Henri prenait tout au sérieux.

« Je répandais les larmes les plus amères, dit-il, quand le noble don Quixotte ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que le grand poète a semée dans son œuvre. »

Quand il sut lire et écrire, on l'envoya sur les bancs de l'école secondaire. Les collèges, sous le règne de la conquête française, prenaient en Allemagne, comme chez nous, le nom de lycées. Nécessairement il apprit là beaucoup de choses qui ne devaient lui servir par la suite que d'une façon médiocre : l'histoire de Rome et d'Athènes, par exemple ; les dates chronologiques ; le latin, cette langue morte si naïvement ensevelie dans les rudiments universitaires ; les verbes irréguliers, qui se distinguaient pour lui des réguliers en ce qu'ils attiraient sur ses doigts beaucoup plus de coups de férule ; le grec, qu'il appelait, avec les moines du moyen-âge, une invention du diable ; et enfin l'hébreu, dont son origine israélite rendait l'étude extrêmement urgente.

Le recteur Schallmeyer, un bon vieux prêtre catholique, s'intéressait au jeune élève. Il entretenait avec la famille Heine des relations amicales, en mémoire d'un des oncles de Henri, qui avait été, quarante-deux ans auparavant, son Pylade à l'université de Bonn. L'abbé Schallmeyer enseigna beaucoup de littérature allemande au jeune homme, avec un peu de philosophie.

Heine reçut en outre les leçons du professeur Schramm, auteur d'un ouvrage sur la *Paix éternelle*. Par une originalité d'antithèse assez curieuse, la classe de ce professeur n'était que disputes sans fin, querelles interminables, luttes, coups, batailles, plaies et bosses. Il ne put donner à Henri que des notions géographiques très-incertaines, à une époque où le génie de l'Empire bouleversait continuellement les frontières. Mais notre étudiant fit des progrès véritables dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoy, émigré parisien, auteur d'une foule de grammaires, et coiffé d'une perruque rouge. Ce brave homme était tout feu dans son enseignement. Il se démenait comme un franc démoniaque pour expliquer l'*Art poétique* ou pour analyser l'*Histoire allemande*. Henri approchait de sa sixième année. Le cycle des études universitaires se trouvait révolu pour lui. On pensa très-sérieusement à son avenir, et le recteur Schallmeyer eut, à ce sujet, de longues conférences avec madame Heine.

— Croyez-moi, lui disait-il, ne laissons pas ce cher enfant dans le culte juif, et destinons-le à l'Église. Il faut l'envoyer étudier la théologie catholique dans un séminaire de Rome.

Parmi les prélats romains de la plus haute volée, M. Schallmeyer comptait beaucoup d'amis. Il promettait au jeune homme une belle position dans la carrière ecclé-

siastique, lui montrant en perspective la soutane violette et même le chapeau de cardinal. Madame Heine, au nom de son fils, déclina ces propositions. Bien que née dans le catholicisme, elle n'en observait les maximes qu'avec une grande tiédeur, et cultivait de préférence les idées égalitaires de Rousseau, ce qui ne l'empêchait pas de rêver pour Henri les dignités mondaines les plus éclatantes.

Elle ne pouvait s'arrêter à l'idée de voir son enfant endosser la robe grossière dont s'affublent les prêtres d'Allemagne, braves gens qui cherchent à plaire à Dieu, et pas du tout aux hommes.

Avant de suivre notre héros sur la mer orageuse où il va lancer sa barque, en jetant un défi au ciel et aux tempêtes, arrêtons-nous quelques instants encore sur ses jeunes années, si calmes et si pures.

Le premier amour de Henri Heine, amour enfantin, passion chaste comme la pensée des anges, fut cette petite Véronique dont le nom revient à plus d'une page des *Reisebilder*. Sous la conduite d'une vieille servante, la pieuse Ursule, qui avait si longtemps porté Henri dans ses bras, les deux enfants allaient s'asseoir sur la place du château, devant la grande statue de marbre. Henri se plaisait à graver sur le banc de bois le nom de sa petite amie, et, quand Véronique parlait, ses paroles retentissaient comme le son d'une clochette. Ou bien encore ils allaient se promener dans la grande galerie ducale, si pleine de tableaux, si curieuse à voir.

Mais, hélas ! un jour, la mort faucha le gentil bouton de rose ! Ursule conduisit Henri dans la chambre de la chère petite défunte.

Comme elle était jolie dans son blanc linceul ! Les

cierges funèbres brûlaient autour d'elle, éclairant son visage pâle, qui semblait sourire. Des fleurs jonchaient la table sur laquelle était posé le corps de Véronique.

— Ma bonne Ursule, dit l'enfant, n'est-ce pas une image de sainte en cire ?

Puis, reconnaissant la figure de sa douce compagne d'enfance, il ajouta :

— Comme elle est sage ! Elle est donc endormie ?

— Non, dit Ursule, c'est la mort qui fait cela.

La mort ! Pour la première fois, au milieu de ses jeux et de ses rires, l'enfant voyait passer le noir fantôme. A dater de ce jour, il se promena seul et triste dans la galerie ducale, et les tableaux ne charmaient plus ses regards ; ils lui semblaient décolorés.

Une autre impression d'enfance resta dans l'esprit du poète et lui inspira le *Tambour Legrand*, cette œuvre dictée par une muse aussi sensible qu'originale. Ce fut l'arrivée des Français à Dusseldorf. Dans les rues de la ville, où règne une sourde stupéfaction, résonne tout à coup le bruit du tambour. Henri sort de la maison de sa mère et s'assied devant la porte pour voir « la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique ; les visages graves et sereins des grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité, le grand et immense tambour major, tout brodé d'argent, et qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui se penchaient aux croisées. » Ce tambour major était M. Legrand, le héros du futur poème. Il vint demeurer chez le père de Henri, et l'enfant ne tarda pas à

faire ample connaissance avec ce gigantesque personnage. Celui-ci avait quelque teinture de la langue allemande. Narrant et tambourinant tout à la fois, il lui raconta les faits héroïques du grand Empereur : Austerlitz Rivoli, Marengo, Saint-Jean-d'Acre, les Pyramides, Lodi, Wagram, Iéna. Henri prenait en affection ses terribles moustaches et ses yeux pleins de flamme. Il lui astiquait avec patience les boutons de son uniforme et lui blanchissait à la craie ses buffleteries. Partout l'enfant accompagnait son ami le tambour major, à l'appel, au corps de garde, à la parade. Il ne le quittait plus. Ceci décida de ses convictions politiques à venir.

M. Legrand lui avait inoculé la fièvre du bonapartisme, et voilà pourquoi, plus tard, Heine ne se laissa pas séduire par l'espérance d'être un *abbate* en petit manteau noir ou un *monsignore* romain.

Il partit, à l'âge de dix-sept ans, pour l'Université de Bonn, où il commença ses études de droit, devant les achever ensuite à Berlin et à Göttingue. Le 20 juillet 1825, il fut reçu docteur.

A Berlin, l'élève bonapartiste du tambour Legrand proteste contre les doctrines antilibérales du professeur Schmalz. Il pousse l'irrévérence, au cours de ce dernier sur le *droit des nations*, jusqu'à étouffer sa voix, en tambourinant contre les vitres de la classe. Henri, pour ce méfait, pense être expulsé de l'université. Mais il est incorrigible. Peu de temps après, à Göttingue, il se permet de nouveau de battre la charge sur les vitres au cours du professeur Saalfeld, qui osait attaquer la gloire de l'empereur Napoléon par des phrases injurieuses.

Göttingue offrait peu d'attraits au jeune homme. Il nous apprend lui-même que la ville est fort belle, surtout

quand on la regarde par le dos. Si nous l'en croyons, les habitants se divisent en quatre classes, aux lignes de démarcation peu tranchées : étudiants, professeurs, philistins et bétail. Quant aux dames, elles y ont de fort grands pieds. Le savant Eichhorn, si l'on en croit toujours Henri, fait le plus bel ornement de cette noble cité germanique, pourvue de dissertations creuses, de carrosses de promotion, de têtes de pipe, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de conseillers de légation et de farceurs *ejusdem farinae*.

Enfin arrive le jour où il dit adieu à Justinien, à Hermogène et à cet excellent M. de Savigny. Nous le voyons partir pour le pèlerinage de Broken. Il raconte ce pèlerinage avec beaucoup de grâce dans la première partie des *Reisebilder*.

Or il était déjà poète. Ses débuts lyriques datent de 1816, époque où il se trouvait encore au gymnase de Dusseldorf. Ils ont pour titre : *Songe fatal*, — les *Compliments*, — la *Noce*, — le *Cimetière*. Ces quatre pièces appartiennent à une période de folles visions, qui s'évanouirent bientôt pour faire place à une manière plus certaine et plus ferme. Les *Deux Grenadiers* comptent également parmi les œuvres de jeunesse de Henri Heine. Rien de plus remarquable, comme éloquence et comme courage, que cette protestation d'un enfant au milieu des fureurs teutomanes. La pièce fut imprimée, en 1822, à Berlin, dans un premier recueil de poésies, qui a pour titre les *Nocturnes*. Vers 1825 parurent les *Reisebilder*, et en 1827 les *Lieders*.

Aussitôt toute l'Allemagne en chœur salua Henri Heine comme un grand écrivain et comme un grand poète. Ses

vers étaient dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches.

Il nous est difficile, à nous autres Français, d'avoir par les traductions une idée exacte de cette beauté musicale accomplie, de cette science de rythme, de ce laisser aller apparent sous le contour le plus net et le plus précis, que les compatriotes de l'écrivain admirent dans ses œuvres lyriques ; mais ce que nous admirons aussi bien qu'eux, c'est le charme de ce contraste perpétuel de tendresse et de sombre amertume, fondue dans les nuances les plus délicates du style. On se sent pris de vertige en face des abîmes de désespoir où glisse le pied du poète. Vous êtes sur le point de rouler avec lui dans le gouffre, quand soudain il le referme d'un coup de sa baguette magique, et vous tombez mollement sur l'herbe verte, sur les fleurs diaprées.

Henri Heine eut la chance heureuse d'être traduit ou aidé dans les traductions qu'il fit lui-même par des écrivains de beaucoup de mérite, Loève-Weimar d'abord, puis Gérard de Nerval. Sa prose allemande avait, du reste, entièrement dépouillé le pédantisme et la longueur soporifique des périodes, deux graves défauts dont le style de ses compatriotes ne se préserve guère. Elle s'était faite à plaisir vive, coquette, pimpante et, pour tout dire, française. On reproche à cette prose, il est vrai, de trop employer le fard ; mais c'est par bravade et pour dépiter les vieux académiciens, à l'imitation d'une jeune fille de quinze ans qui s'amuse et pose des mouches, en carnaval, sur la fleur de pêche de ses joues.

Grâce à son incontestable valeur comme écrivain, Henri Heine fut très-vite accepté par la France comme un de ses enfants. Toutefois, — chose pénible à dire, — peut-

être a-t-il dû chez nous ses lettres de grande naturalisation moins aux qualités qu'aux défauts de son esprit. L'audace de son impiété fit fortune.

« C'est un émule de Voltaire ! » s'écria la stupide cohorte des bourgeois irréligieux, faisant chorus avec les badauds du demi-savoir, qui regardent le patriarche de Ferney comme un dieu. Toujours on trouve là, pour applaudir, cette bande niaise, hypocrite et gourmée.

Henri Heine, par son étrange puissance d'ironie, passa pour un fils du dix-huitième siècle. L'ironie est son arme de prédilection. Entre ses mains elle s'agite, vole, scintille et frappe avec une rapidité si grande, que les coups pleuvent sans qu'il soit possible de voir de quel côté ils viennent et sans qu'on songe même à se garantir. Parfois sa phrase monte jusqu'aux nues et se prend à éclater à la face du ciel avec une violence diabolique de blasphème, répandant au loin sa matière sulfureuse, comme une bombe de Ruggieri.

Vous croyez peut-être que les œuvres du poète sont rigoureusement proscrites dans la plupart des États de l'Allemagne, sur cette terre prévoyante où la douane intellectuelle prend si vite l'alarme ? Il n'en est rien. Tous ces habitants de la blonde Germanie sont d'une candeur antédiluvienne : ils ne soupçonnent même pas les dangers de l'ironie. Se bornant à croire à la gravité des choses quand elles sont gravement dites, ils boivent ce poison subtil avec une tranquillité parfaite. Ce qui provoque le rire ne peut jamais, à leur sens, être aussi destructif que ce qui provoque la colère. Ils pardonnent tout à Henri Heine. Ses phrases les plus coupables, ses moqueries les plus séditieuses passent à leurs yeux pour de simples tours d'espiègle, pour des boutades d'enfant.

gâté. Nous entendîmes un de ses compatriotes s'écrier un jour :

— Quel dommage ! s'il *voulait* être sérieux, quel grand poète il *pourrait* devenir !

Et voilà comme tout s'explique. Freligrath et tant d'autres sont mis à l'index outre Rhin, tandis que les œuvres de Henri Heine circulent en liberté. Ses vers comme sa prose obtiennent un passeport, en dépit des nombreuses irrévérences qu'ils se permettent à l'endroit de Sa Majesté le roi de Prusse, et des sarasmes éternels dont ils poursuivent le roi de Hanovre, ce vieux lord ultra-tory qui donne des lavements à ses chiens.

Le 28 juillet 1825, Henri Heine abjura la loi de Moïse et embrassa le protestantisme. Ce bizarre épisode de son existence ne peut être révoqué en doute, bien qu'il soit impossible d'en donner une explication satisfaisante. Qu'est-ce, en effet, qu'une abjuration ? c'est un acte de foi. Or, chez ce mordant sceptique, chez ce poète dont la muse se drape dans la défroque voltairienne, un acte de foi nous semble la plus étrange des anomalies. Lorsqu'on demandait à Henri Heine le motif qui l'avait déterminé à se faire protestant, il répondait :

— Que voulez-vous ? Je trouvais intolérable d'avoir la même religion que Rothschild, sans être riche comme lui. Pour le devenir, il eût fallu que je fusse aussi pauvre d'intelligence, et cela n'était pas possible.

Il se tirait d'affaire par un bon mot. Ce poète du scepticisme s'est raillé perpétuellement de tous les dieux et de Dieu. Jamais aucune idée, aucun sentiment, aucune croyance, n'ont pu stimuler son enthousiasme. Il s'est moqué de l'art, de la patrie, de la nature, de l'amitié, de l'amour, et de lui-même. Son caprice d'artiste, sa *sub-*

jectivité fantasque, comme on dit en Allemagne, n'ont rien épargné. Parfois néanmoins son ricanement s'arrête. Il s'attendrit, pleure et vous arrache des larmes; puis tout tout à coup, à la strophe suivante, il part d'un éclat de rire et se gausse de vous qu'il a pris pour dupe. Était-ce une sensibilité feinte? Il le déclare lui-même avec une cynique audace. Mais ne le croyez pas. On n'imité jamais de cette façon les plus belles facultés de l'âme et du cœur. Il se moque de ses propres émotions, parce que le dualisme inexplicable de sa nature reprend le dessus. Il est sincère dans le sarcasme comme il est sin ère dans les pleurs. C'est un écrivain plus insaisissable que Protée.

De 1825 à 1830, Henri Heine prit alternativement sa résidence à Naubourg, à Munich et à Berlin. Les hommes les plus illustres de l'Allemagne comptèrent au nombre de ses amis. Nous citerons le Prince de Puckler-Muskau, Ludvig, Hegel, Børne, le grand patriote, avec lequel Henri devait se brouiller mortellement plus tard; Ferdinand Freilgrath, Charles Immermann, Christian Grabbé, Frédéric Hebel et le comte d'Auerberg, ce poète lyrique millionnaire connu sous le nom d'Anastasius Grün.

Mais les ennemis qu'il s'attirait par sa verve impitoyablement railleuse étaient en aussi grand nombre. Le poète Herweg ne lui pardonna jamais, non plus que le professeur Massmann, de Berlin, « qui dédaigne le savon, ce luxe de la parfumerie moderne. » Il eut pour détracteurs impitoyables Gustave Pfizer, dont les poésies sont un excellent soporifique; Ramner, le barl ouilleur; Cornélius, le peintre; Franz Horn, le piétiste berlinois; Jahn, qu'il appelle « le grossier mendiant père Jahn, » et madame Pirch Pfeifer. N'oublions pas Franz Litz et Meyerberr, deux musiciens qu'il envoie très-irrévéren-

cieusement au sabbat. Il se préoccupait fort peu de toutes ces haines amoncelées sur sa tête.

Hambourg abritait pour le moment ses pénates vagabonds, et il ne songeait qu'à plaire aux jolies filles, dont il faisait la rencontre sur la *Jungfernsteeg*, promenade de Hambourg, qui consiste en une allée de tilleuls, bordée d'un côté par une rangée de maisons, et de l'autre par le grand bassin de l'Alster. Heine se passionna surtout pour une jeune grisette, en robe d'indienne rayée de rose. Elle se nommait Héloïsa.

C'était une gentille et frétilante créature, qui faisait tourner la tête aux gros agents de change et aux capitaines de navire. Il la retrouva plus tard abimée dans des orgies de marins, dans la fumée du punch, du tabac, dans le tourbillon de la danse et de la mauvaise musique des mauvais lieux.

Henri Heine, pour s'être mêlé trop activement de politique, se vit contraint, en 1828, de faire un voyage outre-Manche. Pauvre John Bull ! ce fut pour ton malheur ! Écoutez comme le grand écrivain touche magistralement le portrait de ce peuple camus. La couleur est aussi vive que la ressemblance est parfaite.

« J'ai vu, dit-il, la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait ; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore. Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de briques traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leurs désirs frémissants d'amour, de faim et de haine. Je parle de Londres. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et esclavage, cruauté et douceur, probité et filouterie, tous les contrastes vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et, par-dessus

tout, le ciel de brouillards gris, les machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, » etc.

Tenez-vous à savoir comme il stigmatise Wellington ? Il le cloue au pilori par une seule phrase :

« C'est la victoire de la sottise sur le génie. »

Après avoir souffleté leur héros, il n'est pas d'humeur à ménager leur poète :

« O Walter Scott ! s'écrie-t-il, l'Angleterre n'a fait que tuer Napoléon ; toi, tu l'as vendu ! »

Henri Heine repassa la Manche. Sur les entrefaites, un grand coup de tonnerre éclata dans le ciel politique, où les diplomates myopes n'apercevaient aucun nuage. Le peuple de Paris avait chassé Charles X. Une révolution s'était faite en France. Tous les rois de l'Europe tremblaient pour leur couronne, et, d'un bout du continent à l'autre, les polices monarchiques faisaient la chasse aux patriotes. Heine s'était lié, peu de temps auparavant, avec un vieux conseiller de justice de Berlin, sorti de la prison d'État de Spindlau. Le récit des souffrances du vieillard lui donnait le frisson, car sa conduite personnelle était pour le moins aussi répréhensible aux yeux du pouvoir. On allait peut-être lui donner des chaînes et le plonger à son tour dans un cachot politique. Il résolut de passer en France, où l'aigle de Prusse n'irait pas le chercher.

Notre poète rencontra dans une table d'hôte un commis voyageur en vins, qui hâta l'exécution de son projet de départ, en lui racontant que Paris, depuis les Trois Jours, se métamorphosait en un vrai pays de Cocagne, où l'on se gobergeait du matin au soir et du soir au matin.

— Vous verrez, lui dit-il, on y chante la *Marseillaise*

à tue-tête : « En avant, marchons ! » ou bien encore : « C'est la Fayette en cheveux blancs ! »

Quel agréable concert pour un patriote ! Le premier mai 1831, Henri Heine passe le Rhin, gagne la frontière, et s'intitule avec orgueil Prussien libéré. Deux jours après, il arrive dans la capitale et se promène au milieu des enchantements révolutionnaires.

A cette époque, il n'était pas encore habile à parler notre langue. Son professeur fut une jeune fleuriste du passage des Panoramas. Ensemble ils coururent les théâtres, et le poète la choisit en tout pour *cicerone*. Quê de choses divertissantes ne virent-ils pas ! Déjazet, mademoiselle Georges, Arnal, Bouffé, Debureau, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des cadavres à la Morgue... et à l'Académie française.

« L'Académie, dit-il, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement philanthropique dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous, qui fondent des hôpitaux pour les singes âgés et décrépits. »

Un autre jour, il visite la Chambre des pairs...

« Cette nécropole où se trouve une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien embaumées, qu'on voit encore sur leurs figures les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. »

S'il raille nos institutions, il ne parle pas des hommes avec plus de retenue. Au dire de ce malin poète, madame Récamier est « une beauté célèbre du temps des Mérovingiens, ultra-vestale, qui traîne partout à sa suite, comme pièce justificative, ce bon et excellent Ballanche, que tout le monde loue, et que personne ne lit. » Henri Heine regrette de n'avoir pas vu Chateaubriand, parce que

ce personnage, à coup sûr, l'eût beaucoup amusé. M. Villemain, à l'entendre, « est un rhéteur ignare, un frivole bel esprit, qui s'est frotté à la poussière des Pères de l'Église pour se donner une certaine odeur d'érudit religieux, mais qui n'en sent pas moins, à dix pas de distance, son voltairianisme renié. » Il pousse le manque de respect jusqu'à dire que l'auteur de l'*Histoire de Cromwell* ne se lave les mains qu'une fois l'an, le mardi gras, pour se déguiser.

Puis il assiste aux prêches des saint-simoniens, rue Taitbout. Le premier, peut-être, il turlupina comme ils le méritaient ces grotesques apôtres qui voulaient ramener l'âge d'or sur la terre, et qui se sont contentés d'y propager l'âge d'*argent*; ces faux martyrs qui ne portent plus de croix, si ce n'est la croix de la Légion d'honneur; ces disciples de l'émancipation quand même, aujourd'hui métamorphosés en conseillers d'État, en ministres ou en directeurs de chemins de fer.

Son indépendance lui dicte parfois des jugements admirables. Voici comme il a parlé de Lamennais avant nous :

« Lamennais, ce prêtre effroyable, qui marie le fanatisme politique au fanatisme religieux, et qui donne la dernière consécration au désordre universel. »

Henri visite le Panthéon. De là, comme la distance n'est pas longue, il se dirige vers la Grande-Chaumière, où les Catons en droit et les Brutus en médecine se livrent aux improvisations mimiques du cancan le plus échevelé avec des Sempronia giletières et des Porcia piqueuses de bottines. Le père la Hire, directeur de l'établissement, lui rappelle avec avantage le père Duchêne, parce qu'il est toujours *bigrement* en colère. Ce séjour

des liaisons faciles et des mœurs risquées ne déplait point, du reste, à Henri Heine. Nous le voyons y nouer connaissance avec une jeune personne peu virginale, mademoiselle Joséphine ou *Fifine*. Elle adore les Allemands et les pieds de mouton. Bien plus, on le présente à un personnage de l'endroit, « *lé diou* de la danse de céans, » comme dirait Vestris. Parlez-nous des poètes ! Ils savent se prêter à tout, même aux révérences de Chicard.

Malgré le décousu scandaleux de sa conduite, Henri ne laisse pas reposer sa plume. Bientôt les faiseurs du journalisme accourent et rendent hommage à son magnifique talent. Victor Bohain, fondateur de l'*Europe littéraire*, lui demande pour cette revue des articles sur l'Allemagne. Très-souvent il invite le poète à sa table, et prend soin d'arroser son esprit de libations copieuses.

C'était un amphitryon merveilleux que Victor Bohain.

« Et voilà pourquoi, sans doute, nous dit Henri Heine, il compta cent mille francs de frais de représentation aux actionnaires de son journal. »

Rarement on vit cerveau plus industriel et plus ingénieux, quand il s'agissait de plumer le pigeon de la finance. Girardin l'égala peut-être, mais ne le dépassa jamais. Dans chaque affaire nouvelle dont Victor jetait le plan, toujours il y avait un million à gagner, quelquefois plus, jamais moins. Aussi le surnommait-on *Messer Millionne*.

Après le désastre de l'*Europe littéraire*, l'illustre Buloz, éternellement à la piste des plumes en chômage, hérita, pour sa Revue, de la collaboration de Henri Heine. Il publia par fragments le livre *De l'Allemagne*, auquel l'auteur a donné à dessein le même titre que celui de l'ouvrage de madame de Staël. Dans cette œuvre, Heine ré-

véla le premier aux Français que la philosophie allemande ne prêche ni la piété ni la crainte de Dieu, et que son dernier mot, dit par Feuerbach, est l'athéisme. Ces révélations excitèrent le plus vif étonnement. Jusqu'alors on n'avait vu que du mysticisme dans le brouillard des doctrines philosophiques d'outre-Rhin; mais comment garder cette erreur lorsqu'un poète s'écriait :

« Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, et j'en crus Hegel sur parole, quand je lui entendis dire que l'HOMME ÉTAIT DIEU. »

Henri soumettait un jour au philosophe quelques considérations en faveur de l'immortalité de l'âme.

— Demandez-vous un pourboire, lui répondit froidement Hegel, avec la satanique puissance de paradoxe qui le distingue, pour avoir soigné madame votre mère ou n'avoir pas empoisonné votre frère ?

Henri Heine applaudit à ces doctrines désolantes jusqu'au jour où il les vit descendre dans le peuple. Il acceptait l'athéisme comme une mode originale, comme un moyen de distinction, comme l'apanage naturel d'une aristocratie lettrée. Tant d'autres, à son exemple, donnent l'orgueil pour base à leurs folles convictions ! Mais, lorsqu'il entendit des tailleurs, des savetiers nier l'existence de Dieu, il eut honte de frayer avec de tels compagnons et recula de dégoût. Son entrevue avec le fameux Weitling¹ chez le libraire Julius Campé, de Hambourg, fut peut-être la cause de sa volte-face philosophique. Weitling était tailleur. Il vint à la rencontre de Henri Heine, la casquette sur la tête, et lui tendit familièrement la main,

1. Auteur du petit livre appelé *les Garanties de la société*, catéchisme des communistes allemands.

comme à un collègue qui professait les mêmes principes de destruction sociale et d'athéisme. L'amour-propre du poète se trouva profondément humilié d'un tel compagnonnage. Pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble, le tailleur, assis sur un escabeau, se grattait la cheville de la jambe droite. Il la tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton.

— Qu'avez-vous donc à vous froter ainsi ? lui demanda Heine avec un geste de répugnance.

— Oh ! ce n'est rien ! dit Weitling, sur le même ton que le chien de la Fontaine : les fers que nous avons aux pieds dans les cachots de la confédération germanique...

De ce que vous voyez sont peut-être la cause.

Henri Heine fit comme le loup : il s'enfuit, et s'il était de ce monde, à l'heure où nous écrivons, peut-être courrait-il encore.

Les fers de l'illustre tailleur lui avaient donné une panique singulière. Il songea qu'il commettait une grave imprudence de rester dans son pays, même en voyage de plaisir. Depuis 1835, il était au ban de la Confédération en qualité de membre de la *Jeune Allemagne*. On le vit repasser lestement la frontière de France.

L'indiscrétion de M. Taschereau nous révéla, comme chacun peut se le rappeler, que, de 1836 à 1848, notre poète crut pouvoir accepter sur les fonds secrets une subvention de cinq cents francs par mois. Jugez avec quelle amertume la presse démocratique allemande lui reprocha de s'être mis aux gages de la police de Louis-Philippe ! Il n'en était rien pourtant. Henri Heine eut tort d'accepter un traitement occulte, une pension mystérieuse ; mais il suffit de

lire la correspondance adressée par lui à la *Gazette d'Augsbourg* ¹, pour se convaincre qu'il sut garder dans ses appréciations sur le gouvernement français la plus complète et la plus digne indépendance. Thiers, Guizot, Louis-Philippe, y sont peints sous leur véritable jour. Il y a toutefois dans ces lettres, presque généralement politiques, certains jugements saugrenus, placés là comme épisodes, et qui, pour l'honneur de l'écrivain, devraient en être retranchés. On devine que nous parlons de sa diatribe contre Victor Hugo.

« Nous voyons en lui, dit-il, la gaucherie d'un parvenu ou d'un sauvage, qui se rend ridicule en s'affublant d'oripeaux bigarrés, en se surchargeant d'or et de pierreries, ou en les employant mal à propos. En un mot, tout chez lui est barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité. »

Mais, en revanche, Henri Heine est fort spirituel dans ses comptes-rendus artistiques. Le récit des rivalités de Spontini et de Meyerbeer est d'un comique désopilant. Vous pouvez lire, en outre, dans les *Nuits florentines* les portraits qu'il trace de Bellini et de Paganini. Ces deux morceaux soutiennent le parallèle avec ses compositions lyriques les plus estimées.

Tout à l'heure nous disions qu'une haine violente avait tout à coup pris la place de l'amitié qui unissait le poète à Ludwig Børne. Un dissentiment d'opinion commença la rupture. Ils se dirent chacun leur fait, ainsi que cela se pratique d'ordinaire entre gens de lettres. Ludwig fit un

1. Cette correspondance a paru, traduite en français. On l'a rassemblée en volume sous le titre de *Lutèce*.

livre sur Henri Heine, et celui-ci publia contre Ludwig un pamphlet dont chaque ligne était une blessure. Dans ce combat coulèrent, non des flots de sang, mais des flots d'encre, ce qui parfois est pire.

M. S^{***}, outragé comme époux par certaines révélations du poète, lui envoya son cartel. Aucun arrangement n'était possible. Henri, après avoir essuyé le feu de son ennemi, tira en l'air, et M. S^{***} lui tendit la main, déclarant son honneur satisfait.

Ce duel eut pour résultat le mariage de l'auteur des *Reisebilder* avec une charmante et sensible personne, appelée Mathilde, qui, depuis longtemps, vivait avec lui sur le pied de femme légitime. Il voulait, en cas de mort, lui laisser au moins l'héritage de ses œuvres, et il l'épousa le matin même du jour où il devait se battre ¹.

Le bruit courut alors que Henri Heine avait embrassé le catholicisme. On désigna même l'église où s'était passé l'acte d'abjuration. Des témoins affirmaient avoir vu le poète à Saint-Sulpice. Rien n'était plus vrai. Seulement il ne franchit le seuil du temple que pour donner à son mariage civil la consécration religieuse. Ainsi l'exigea Mathilde, issue d'une famille catholique très-orthodoxe. L'archevêque de Paris n'accorda les dispenses qu'à la condition expresse que le futur époux s'engagerait à faire élever ses enfants dans la religion de leur mère. Henri Heine souscrivit cette obligation de bonne grâce, et il s'y fût pleinement conformé, s'il y avait eu lieu.

Les rancunes politiques étaient un peu calmées à cette

1. Les pourparlers entre les témoins durèrent juste assez longtemps pour laisser aux publications légales le temps de s'accomplir.

époque. Il fit en Allemagne quelques excursions passagères, et les raconta d'une façon tout à la fois poétique et grotesque dans ce livre plein de cynisme intitulé *GERMANIA, conte d'hiver*.

Ce fut alors qu'il fut victime d'un accident terrible. Frappé d'apoplexie à la suite d'une querelle de famille, on le sauva difficilement, et presque aussitôt il sentit les premières atteintes de cette cruelle maladie de la moelle épinière à laquelle il devait succomber plus tard. Les désordres qui se produisirent dans son organisation ne prirent pas d'abord un caractère bien alarmant. Son médecin pensa qu'un voyage aux eaux de Cauterets pourrait vaincre la paralysie légère qui avait été le résultat de la congestion cérébrale. Donc le malade partit pour les Pyrénées. Il y écrivit *Atta Troll*, et revint plus souffrant qu'avant son départ.

Quelle affligeante métamorphose, hélas ! dans toute sa personne ! Henri avait été aussi beau qu'aimable. Sa figure était rose et pleine comme celle d'un dieu de l'Olympe. Une masse de cheveux blonds ombrageaient son front large, et on lui trouvait une expression charmante dans le regard et dans le sourire. Il enchaînait victorieusement les cœurs. C'était bien le poète de l'amour. Aujourd'hui dans le ciel du platonisme, demain s'égarant jusqu'au sabbat ténébreux des sorcières, il chantait, tantôt avec la pureté des anges, tantôt avec la lascivité des faunes. Mais ce temps de folie et de chansons ne devait plus reparaitre. En revenant des Pyrénées, le poète n'avait plus rien de son visage fleuri d'autrefois. Il était pâle et maigre à faire peur. On eût cru voir le masque de Géricault. Sa physionomie décharnée se terminait par une barbe pointue et fauve, semée déjà de nombreux fils

d'argent. Lorsqu'il se présenta chez Gautier, son ancien camarade d'orgies, ce dernier ne voulut pas le reconnaître.

« Je cherchai dans mes souvenirs, dit l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, quel pouvait être cet hôte matinal qui me saluait de mon petit nom et me tendait la main avec la franche cordialité d'un vieil ami. Je ne parvins pas à mettre un nom sur cette figure ainsi changée. Mais, au bout de quelques minutes de conversation, à un trait d'esprit de l'inconnu, je m'écriai :

« — C'est le diable, ou c'est Heine ! »

Le malheureux poète avait déjà complètement perdu l'œil droit. Néanmoins il marchait encore sans trop de difficulté. Tous les jours, il se rendait de son domicile, situé rue Poissonnière, à un cercle du Palais-Royal.

Son logement n'avait pas ce qu'on est convenu d'appeler le cachet artistique. Tout, dans son intérieur, était bourgeois. On n'y voyait aucun encombrement de bric-à-brac. Des meubles en acajou composaient le mobilier. Point de tableaux, point de statuettes. Sur une console, des fleurs artificielles mariaient leurs nuances dans de modestes vases de porcelaine. Il y avait parti pris d'éviter l'excentrique.

Au nombre des amis intimes qui lui rendaient presque chaque jour visite, il faut citer Alexandre Weill, Alphonse Royer, la femme de celui-ci, et la charmante madame A^{***}, une camarade de pension de Mathilde. A chaque printemps, Heine transportait ses dieux lares à Montmorency. Toutes ses connaissances venaient le trouver là par bandes joyeuses, afin de l'égayer un peu dans ses vives et continuelles souffrances. Notre malade connaissait tant de monde ! En 1847, par exemple, à une époque

où le pays entier ignorait le nom de Proudhon, Henri Heine savait déjà par cœur le fougueux socialiste. Un jour qu'il était allé à un banquet phalanstérien, il montra ce personnage à son ami Alfred Meissner, et cela dans des circonstances que celui-ci raconte avec beaucoup trop d'intérêt pour que nous ne lui accordions pas de nouveau la parole.

« Un homme trapu, dit-il, à la figure pleine et sereine, au front large et bombé, portant des lunettes bleues, se trouvait devant nous au milieu de la foule. Comme frappé de son apparition, Heine s'arrêta, et, me saisissant le bras, il me dit à mi-voix :

« — Regardez donc celui-là !

« Le personnage aux lunettes bleues causait avec un inconnu. Nous pûmes entendre leur conversation.

« — Est-ce que vous étiez aussi là dedans ? lui demandait ce dernier.

« — Non, répondit-il avec une grimace, je ne faisais que passer, et je me suis arrêté parce que cela ressemblait à un attroupement. Hélas ! c'est toujours la même chanson parmi les sectaires : « Loué soit Jésus-Christ, qui nous a délivrés du péché ! Loué soit Saint-Simon, grâce à qui nous avons compris la vie ! Loué soit Fourier, qui nous a révélé les lois sociales !... Bêtise ! Qui criera donc enfin : « Honneur et gloire au bon sens humain que personne n'adore ? »

« L'homme aux lunettes bleues haussa les épaules et s'éloigna lentement.

« — Qui est ce monsieur ? demandai-je à Heine, dont la figure était éclairée en ce moment par une agitation intérieure.

« — Qui il est ?... Il se nomme Proudhon parmi les

hommes. A vrai dire, c'est un démon, me répondit-il. Mon âme s'est réjouie de le voir. La vie est si insupportable quand on n'y rencontre que des gens d'affaires, des individus qui ressemblent à tout le monde ! Ces paroles de sa bouche m'ont fait du bien, après tant de belles tirades, de plates tirades. Il a raison, il a parfaitement raison.

« — Mais quel est cet homme ? demandai-je de nouveau avec une curiosité croissante.

« — Vous dites toujours l'homme, répliqua Heine ; mais vous avez bien entendu que ce n'est pas un homme, malgré ses lunettes bleues. C'est le principe destructeur sous la forme d'un philosophe politique, d'un philosophe qui parle et qui écrit comme un poète. Victor Hugo semble lui avoir cédé la puissance de son antithèse, Alexandre Dumas sa fantaisie calme. La gravité terrible de son œuvre, drapée ingénieusement et avec élégance, regarde avec une fierté d'aristocrate la bure monastique de la sécheresse allemande. Ses ouvrages, ou, — pour parler la langue de la police, — ses écrits incendiaires, se lisent comme des romans. Ils commencent à circuler de mains en mains. On s'amuse en les lisant, et pas un lecteur ne s'aperçoit que, pendant qu'il tourne les feuilles, il tombe des dents de dragon, qui, un jour, pousseront magnifiquement et donneront une récolte bienheureuse. »

Ce jugement porté, pour ainsi dire, avant la lettre, est d'une vérité dont rien n'approche.

Henri Heine, après la Révolution de 1848, alla demeurer à la barrière de la Santé. « — Si je pouvais seulement y retrouver la mienne ! » disait-il avec un triste sourire. C'était là que Gérard de Nerval, notre excellent et doux

Gérard, venait le visiter dans sa retraite et travaillait à ses traductions pendant que le peuple stupide hurlait dans la rue :

« — Des lampions ! des lampions !! »

Le souvenir de son pauvre collaborateur inspire au poète, dans la préface de *Poèmes et légendes*, des paroles bien attendrissantes.

« C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banal qu'en soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique. Il était d'une candeur enfantine, d'une délicatesse de sensitive; il était bon, il aimait tout le monde, il ne jalousait personne; il n'a jamais égratigné une mouche; il haussait les épaules quand par hasard un roquet l'avait mordu... Pauvre enfant ! tu mérites bien les larmes qui coulent sur ta tombe, et je ne peux retenir les miennes en écrivant ces lignes. »

La République supprima la pension de Henri Heine. Elle ne trouvait pas en lui un fervent admirateur. Dans les derniers mois de 1849, il disait à Meissner, chaud républicain, qui l'entretenait des espérances de son parti :

— Ça ne durera pas longtemps. Un coup d'État prochain n'est un mystère pour personne; mais on en parle tant, qu'on finit par ne plus y croire. Il se fera néanmoins. Le président suit les traditions de son oncle, et marche à un 18 brumaire. J'en suis bien aise !

Voyant la surprise de son interlocuteur, il lui prit la main :

— Patience ! vous allez me comprendre, poursuivit-il. Lorsque la République, il y a près d'un an, fut proclamée, le monde semblait croire qu'une chose qui n'était et ne

pouvait être qu'un rêve deviendrait une réalité. Mais j'ai le malheur de connaître trop bien la France, grâce à mon long séjour, et je crois voir assez clairement l'avenir qui nous est réservé. La République n'est qu'un mot, qu'une étiquette révolutionnaire. Cette société corrompue et amollie, comment aurait-elle pu se transformer si subitement ? Son idéal était de gagner de l'argent, d'attraper de bonnes places, de se promener en voiture à quatre chevaux, d'avoir une loge aux théâtres, de se jeter d'un plaisir dans un autre. Où donc ces gens-là auraient-ils si soigneusement caché leur provision de vertus civiques ? Croyez-moi, Paris est bien napoléonien. Je veux dire que c'est le Napoléon d'or qui règne ici. Proudhon vous enseigne que la République est de droit divin, inviolable, immuable, au-dessus des majorités et du suffrage universel. Mais une idée abstraite ne me séduit pas. Que serait l'amour s'il n'y avait point de femmes, l'amitié s'il n'y avait point d'amis ? Renoncez à la République, mon cher, car il n'y a point de républicains.

Cette même année, Henri Heine alla loger rue d'Amsterdam. Sa maladie faisait d'horribles progrès.

Vénus l'avait tué ! Vénus, *diva mater cupidinum*, la déesse cruelle !... cruelle surtout quand elle s'empare du poète, cet être d'une sensibilité si exquise, d'une imagination si dévorante. Pour Henri Heine, l'amour n'était pas une ivresse passagère, un saut brusque dans la débauche, suivi d'un prompt retour : c'était une passion immense, qui allumait en lui un incendie vaste comme son cœur. Doué d'un sentiment enthousiaste pour la beauté des femmes, il ne pouvait pas, lorsqu'il les rencontrait dans la vie, les saluer d'un simple rêve platonique ; il embrassait, comme Pygmalion, la statue que le dieu ve-

nait d'animer, et la retenait avec frénésie dans ses bras. Ce fut la cause de sa perte. Il n'en convint jamais avec franchise; mais il se trahissait parfois en exhalant des plaintes. Un jour, dit encore Alfred Meissner, nous pûmes l'entendre s'écrier tristement :

— Ces femmes ! ce sont des fleurs que ni l'ardeur du soleil ni le froid de la rosée de la nuit ne peuvent flétrir. Mille papillons s'enivrent dans leur calice sans en amoindrir le parfum, sans en éteindre les couleurs. L'automne arrive, les fleurs brillent encore ; mais on ne voit plus de papillons !

Il ne quitta la chambre que pour être conduit en voiture dans son dernier logement, rue Matignon, aux Champs-Élysées. Le malheureux était presque aveugle. On lui lisait des romans pour le distraire de ses tortures. Il n'écrivait plus, il dictait.

— Qu'est-ce que fait votre maître ? demandaient à son domestique les curieux du quartier.

— Mon maître est *dictateur*, répondait imperturbablement celui-ci.

Et le mot, répété à Henri Heine, le faisait éclater de rire sur sa couche douloureuse. Peu à peu le vide se faisait autour de lui. Ces Parisiens ont tant de choses en tête ! Sa verve s'épanchait alors en exclamations pleines d'amertume.

— Vous venez me voir, dit-il un soir à Berlioz, qui entra dans sa chambre : toujours original !

Son agonie dura cinq années entières, pendant lesquelles il produisit encore deux chefs-d'œuvre : le *Romancero* et le *Livre de Lazare*. Dans les derniers temps, il essaya de se convertir, et se fit lire la Bible.

« C'est à ce saint livre, dit-il dans les *Novissima verba*,

que je dois la résurrection de mes sentiments religieux. Chose étrange ! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastringues de la philosophie, après avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes, sans y trouver une satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche d'où elle sortait fatiguée, mais non assouvie ; après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bonhomme noir devant la Bible... »

Hélas ! il se moquait encore au seuil du repentir ! Voilà pourquoi, peut-être, il ne le franchit pas, du moins sous le regard des hommes. Peut-être en fut-il autrement sous l'œil de Dieu, qui sonde les cœurs.

Enfin ce noble esprit cessa de vivre et de souffrir. Henri Heine avait défendu toute pompe à ses funérailles. On respecta sa volonté dernière. Mais il n'avait pas défendu à ses amis et à ses admirateurs de lui dire au bord de la fosse un adieu suprême. Il faisait froid : très-peu l'accompagnèrent jusqu'au champ du repos.

HOUSSAYE (ARSÈNE)

Arsène Houssaye est né à Bruyères, petite ville du département de l'Aisne, le 28 mars 1815, d'une famille d'agriculteurs, qui pourrait au besoin, sous la charrue, retrouver de vieux et authentiques parchemins. L'ex-directeur de la Comédie-Française a le droit, si bon lui semble, de s'intituler comte de Valbon-Montbérault et de porter de « gueules, à deux fasces d'or, avec trois têtes de dragon d'argent languées d'or, rangées et posées entre les deux fasces ¹. »

A l'époque de la seconde invasion des troupes alliées, un régiment russe cantonnait à Bruyères. D'aimables officiers d'Alexandre faillirent tuer Arsène avant sa naissance, en condamnant sa mère à une valse forcée de plus de deux heures. Elle dut danser quand même avec

1. *Armorial général* de d'Hozier, tome II, 2^e partie, folio 1158. Le nom de famille s'écrit indifféremment *Houssaye* ou *Housset*.

ses cousines, pendant que son mari, retenu sur une estrade improvisée par deux robustes cosaques armés du knout, se voyait contraint de jouer du violon. Et il en jouait fort bien.

Nous empruntons à un livre d'Arsène Houssaye quelques détails sur son enfance :

« J'étais bien jeune, dit-il, quand je descendis ma chère montagne, toute étoilée de marguerites et d'églantines, toute chargée sur le flanc de vignes généreuses aux beaux tons d'or et de pourpre. On avait jugé que l'étude était impossible à la maison paternelle, grande ruche en travail, vraie cité ouvrière. Mon père m'avait d'abord confié à son père, autre maison bruyante où l'on travaillait peu, mais où l'on s'amusait beaucoup. C'était tous les jours des repas homériques, de gaies processions de bouteilles qui chantaient la chanson de l'hospitalité, des veillées où l'on contait, où l'on jouait, où l'on dansait et où l'on sou-pait. J'aimais mieux l'intérieur plus reposé, plus simple, plus pauvre, de mon grand-père maternel, qui habitait au milieu de Bruyères ¹. »

Ce grand-père maternel était un ancien sans-culotte, sculpteur sur bois, et petit-cousin de Condorcet. Il avait gouverné la ville, au bon temps de Saint-Just et de Maximilien. Par un hasard étrange et presque inexplicable, au cœur même de notre nationalité, à deux pas de l'Île de France, une commune picarde, émancipée sous Philippe-Auguste, avait conservé tous ses privilèges, toutes ses franchises ², et 93 la trouva peuplée de républicains de

1. *Voyage à ma fenêtre*, page 306.

2. Bruyères exerçait le droit de haute et basse justice. On y condamnait à mort. Depuis des siècles, elle restait parfaitement indépendante derrière ses

premier choix, auxquels les Robespierre et les Danton n'avaient plus rien à apprendre. Ni le passage radieux du météore impérial, ni la réinstallation de la monarchie légitime ne purent changer les sentiments de l'ex-commissaire de la république. Il éleva son petit-fils dans les principes les plus larges de l'indépendance et dans la haine des tyrans.

« C'était, du reste, un fort honnête homme, estimé de tout le monde, continue l'auteur du *Voyage à ma fenêtre*, même de mon grand-père paternel, dont il avait pris violemment l'autorité en 1789; car tous les deux s'étaient succédés au gouvernail de Bruyères pendant le flux et le reflux de l'opinion républicaine et royaliste ¹. »

De son aveu même, Arsène était un assez joli vaurien, toujours prêt à rire au nez de ses maîtres, et donnant au jeu une préférence marquée sur l'étude.

« L'école, dit-il, renfermait environ quatre-vingts drôles, plus décidés à secouer l'arbre du prochain que l'arbre de la science. Cette petite armée, répandue par les champs ou par la ville, commettait des dégâts sans nombre. On jouait avec beaucoup d'héroïsme à représenter Fra Diavolo et sa bande. Si je n'étais pas le chef, j'étais un des capitaines toujours obéis, parce que mon grand-père était maire et qu'il possédait de vastes jardins que nous prenions d'assaut. Parmi nos dégâts, il en est un que je voudrais pouvoir racheter par quelque pénitence cénobitique. La vieille église avait encore, en 1825, les

tours et ses remparts, ne subissant le joug d'aucun seigneur et bravant les châteaux voisins. Abeillard y demeura longtemps. Tous les matins il allait à Laon tenir son école, et revenait le soir à Bruyères.

1. L'administration municipale est souvent restée, depuis cette époque, entre les mains de la famille Houssaye.

plus beaux vitraux gothiques qui restassent dans le pays. Un soir, que nous ne savions plus où jeter nos cailloux, nous eûmes l'impiété (double impiété, puisque nous outragions à la fois l'art et la religion) de les lancer dans les pieux personnages de la Passion. Croira-t-on que cet acte de vandalisme ne fut pas puni ? On trouva dans la ville que nous avions eu raison d'abattre ces vieilleries ; on se réjouissait déjà d'avoir de belles vitres claires. Peu s'en fallut qu'on nous votât une récompense publique. Le curé lui-même ne vit là qu'une gaminerie sans conséquence. »

Mais tout à coup à cette dissipation folle succéda chez Arsène une sorte de recueillement solennel. Il s'enferma, du matin au soir, dans la bibliothèque de son aïeul. Un tout petit volume, imprimé en 1752, avec approbation et privilège du roi, chez Prault père, quai de Gèvres, était la cause unique du changement qui se remarquait dans ses habitudes et dans son caractère. On craignait qu'il ne fût malade, il devenait tout simplement poète. Le volume dont il avait fait la découverte était intitulé : *Recueil des plus belles pièces des poètes français, depuis Villon jusqu'à Benserade*. Arsène emportait avec lui ce cher volume dans ses courses le long des prés ou sur la montagne. Il apprenait par cœur un sonnet de Théophile, une ballade de Brebeuf, ou une épître de Boisrobert.

Oh ! j'aime ce marais paisible !
 Il est tout bordé d'aliziers,
 D'aulnes, de saules et d'oziers,
 A qui le fer n'est point nuisible.
 Les nymphes, y cherchant le frais,
 S'y viennent fournir de quenouilles ;
 De pipeaux, de joncs et de glais,
 Où l'on voit sauter les grenouilles.

— Que diable me racontes-tu là? dit à notre adolescent le maître d'école de Bruyères. Ce n'est point, j'imagine, ta leçon de syntaxe?

— Non, c'est une strophe de Saint-Amant, répondit Arsène.

— Saint-Amant, qu'est-ce que Saint-Amant?

L'admirateur des vieux poètes haussa les épaules. Il déclara de la façon la plus nette à son maître qu'il n'apprendrait dorénavant que des vers. Ce dernier se le tint pour dit. Jamais, depuis lors, il ne s'avisa de le contraindre à d'autres exercices de mémoire. « C'était un homme de cinquante ans, qui chantait à l'église et buvait au cabaret à *pleine gueule*, comme disait sa femme. » Il tenait beaucoup à ses honoraires de chaque mois, vu qu'ils lui permettaient de caresser la dive bouteille; mais, de l'instruction de ses élèves, il s'inquiétait peu. Arsène Houssaye lui en a toujours su gré.

« Je vous remercie, ô mon premier maître, pour ce que vous ne m'avez pas appris: la géographie qui rapetisse le monde, l'histoire qui le déshonore, la philosophie qui doute de Dieu! Je vous remercie d'avoir éloigné de mes lèvres cette coupe amère de la science qui est faite comme le tonneau des Danaïdes. On y verse toutes ses larmes, elle ne s'emplit jamais. »

A force de lire les poètes, l'imagination s'exalte; le cœur chante, et le premier amour s'éveille dans les bras des jeunes illusions, qui le bercent et le font grandir. Comme tous les poètes, Arsène eut, à quinze ans, une amoureuse, dont il célébra les grâces naïves et la douce beauté. Mais...

Elle mourut! que de larmes amères!
Elle mourut au soleil du matin,

En respirant la rosée et le thym.
Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain ses compagnes en deuil
Portaient son corps de neige au cimetière ;
Moi j'étais seul, sans larme et sans prière,
Dans le moulin ¹ comme au fond d'un cercueil.

Je te saisis, violon triste et tendre,
Et le doux air que Cécile aimait tant,
Je le jouai, le cœur tout palpitant :
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai, mais, au dernier accent,
Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse,
Je me perdis si loin dans ma tristesse,
Que je brisai mon violon gémissant.

Perle d'amour, à ce monde ravie,
Au sein des mers je t'ai cherchée en vain,
Et je n'ai plus de mon bonheur divin
Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

Gérard de Nerval pleura toujours Adrienne, Houssaye a pleuré Cécile. O douces larmes des premières affections, c'est vous qui faites les poètes !

Arsène était adoré de sa mère, et celle-ci, de complicité avec l'aïeul républicain, le gâtait en cédant à tous ses caprices. Mais le chef de la famille, homme à l'œil sévère, aux résolutions inflexibles, voyait les abus et les déracinait violemment d'un coup de son sceptre domestique. Sachant que son fils aîné s'exerçait à la rime, il entra dans une épouvantable colère et lui ordonna de renoncer aux Muses.

1. Le père d'Arsène Houssaye avait fait construire un moulin, près de sa ferme, et l'écolier aimait le moulin comme autrefois Rembrandt et Van Dyck.

Quand on a gravi le Parnasse, on ne se décide pas aisément à en descendre. Arsène Houssaye, d'ailleurs, élevé par son grand père dans un système d'émancipation complet, ne comprenait aucun despotisme, pas même celui qui repose sur les lois de famille. Naturellement doux et calme, sa résistance n'était jamais directe. Il pliait comme un roseau sous le vent 'du courroux paternel; mais c'était le roseau pensant de Pascal; il se redressait après l'orage, et la rime n'y perdait rien. Le roi de la maison surprit, un jour, des vers fraîchement éclos sous la plume d'Arsène. Ce ne fut plus seulement alors un orage, ce fut une tempête. De la cave au grenier le logis trembla. Toutes les poésies de notre héros, fugitives ou non, devinrent la proie des flammes. Théophile, Brebeuf, Saint-Amant furent rôtis sans miséricorde, et, — pourra-t-on le croire? — La Fontaine, et le grand Poquelin lui-même ne purent trouver grâce aux yeux de M. Houssaye père. Jamais on ne vit pareil auto-da-fé de poètes.

Arsène est relégué dans sa chambre entre le *Traité des équations algébriques* de Bezout et l'*Art de penser* de Condillac. On a soin de lui enlever plume et encre, afin que la tentation de la rime ne vienne point le distraire dans les graves études auxquelles on veut l'astreindre. La position n'est plus tenable. Voyant qu'on ferme sur lui la porte de sa chambre à double tour, il décampe par la fenêtre.

Ses deux grands-pères lui ouvrent leur bourse, et voilà notre poète en route pour Paris, où il compte rimer en pleine liberté.

Nous avons oublié de dire que, huit jours auparavant, des artistes nomades étaient venus jouer la comédie à

Bruyères. L'ingénue de la troupe avait en scène un minois raisonnablement candide, par les charmes duquel Arsène fut d'autant plus séduit, que le visage de la comédienne lui rappelait la beauté de Cécile. Revenu du spectacle, il eut hâte de composer des tercets en l'honneur de celle qui faisait revivre l'image de son amie défunte. Or, ce furent précisément ces tercets-là qui tombèrent sous l'œil paternel.

Arsène en fuite avait oublié son ingénue, lorsque le hasard, qui se mêle des choses de ce monde beaucoup plus qu'il n'est parfois nécessaire, fit rencontrer dans la voiture de Soissons à Villers-Cotterets le poète et la comédienne. Œillades adroites d'une part, souvenir et faiblesse de l'autre, et voilà le jeune homme en train d'ajouter une page au *Roman comique*.

Il reste affilié, huit jours durant, à cette troupe de cabotins, se promène à Cœuvres, sous les ombrages du château de Gabrielle, avec Cécile ressuscitée, monte en croupe sur le dos de l'illusion, suit la belle de bourgade en bourgade, commence à craindre à Villers-Cotterets qu'elle ne soit ingénue qu'au théâtre, et reconnaît définitivement à Château-Thierry qu'il s'est encanaillé. Le traître de mélodrame le contraint à payer double écot dans les auberges, la queue rouge le triche au jeu, et le père noble lui emprunte régulièrement dix francs par jour. Au vide qui s'opère dans son gousset, le poète comprend qu'il doit laisser à d'autres le soin d'achever l'œuvre de Scarron.

Voici d'ailleurs cette histoire mise en vers. C'est tout un petit poème :

COMMENT JE FAILLIS MOURIR SCAPIN

I

Bruyères, doux pays de mes bruyères roses,
 Où ma joyeuse enfance a couru les buissons,
 Où s'empourpre la vigne, où fleurissent les roses,
 Mes chantantes forêts et mes bleus horizons,
 Vous m'avez révélé, dans vos métamorphoses,
 Ovide mon poète et ses doctes chansons.

II

N'ayant que mon esprit et mon cœur pour ressource,
 J'ai fui ce doux pays. Ma sœur, sur le chemin,
 Pleurait ; ma mère mit un peu d'or dans ma bourse,
 Disant, tout inquiète : — Il reviendra demain !
 — O ma mère ! — Voilà qu'à la prochaine source
 Je m'arrête pensif et je bois dans ma main.

III

Une larme tomba de mes yeux pour ma mère.
 Je voulus retourner où j'étais attendu ;
 Je sentais m'envahir la solitude amère,
 J'avais peur du naufrage et j'étais éperdu ;
 Le prisme s'envolait des flancs de ma chimère.
 Je comprenais enfin le paradis perdu !

IV

Tout à coup, je me crus dans le *Roman comique* :
 Quinze comédiens arrivent bruyamment,
 Quels cris ! quelles chansons ! quelle étrange musique !
 Je vois venir à moi l'Étoile et son amant.
 Pour un jeune écolier la rencontre magique !
 Je croyais voir Scarron lui-même en ce moment.

V

— Où vas-tu, mon enfant ? me demanda l'Étoile.
 — Je ne sais pas : et vous ? — Je vais où va le vent.
 — Eh bien, c'est mon chemin : vous serez mon étoile.
 — Moi, ton étoile ! Au ciel je ne vais pas souvent. —
 Et la belle aussitôt de soulever son voile,
 Pour prouver qu'elle avait l'œil noir et l'air vivant.

VI

Puis elle mit la main sous le jet de la source,
 Elle y trempa la lèvre et but tout en riant.
 Je bus au même verre. Hélas ! mons La Ressource
 Survint plus glorieux qu'un prince d'Orient ;
 Il prit la même coupe. O ciel ! si la grande Ourse
 Avait pu l'engloutir, ce fanfaron bruyant !

VII

Quoiqu'il eût pour aïeux le Soleil et la Lune,
 Il daigna me parler : c'était beaucoup d'honneur !
 — Que vous êtes heureux ! lui dis-je sans rancune.
 — Voulez-vous une stalle au jeu de mon bonheur ?
 — Être comédien, quelle bonne fortune !
 — Eh bien, soyez heureux. — Oh ! grand merci, seigneur !

VIII

La Ressource aussitôt va haranguer sa troupe,
 Et d'un air d'empereur me présente gaiement :
 — Nous avons tous les deux bu dans la même coupe,
 Donc nous sommes amis. — Chacun me fut charmant ;
 Léandre, enrubané, freluquet à la houppe,
 Daigna venir à moi pour causer galamment.

IX

Je songeais à l'Étoile et déjà j'étais ivre :
 L'eau se changeait en vin ; je croyais mon cœur pris.
 Mais cela n'était pas encore le vrai livre
 De l'amour. — Tout à coup, une beauté sans prix
 M'apparait — et je sens que mon âme va vivre...
 Léandre parlait bien, mais je n'ai rien compris.

X

Or, c'était l'ingénue. Elle songeait sans doute
 A sa mère ; on eût dit une Mignon rêvant ;
 Elle avait dérobé quelques fleurs sur sa route,
 Que d'une main distraite elle effeuillait au vent.
 Elle n'entendait rien. — Arabelle était toute
 A ses rêves aimés. — Elle rêvait souvent.

XI

Sur sa bouche entr'ouverte ainsi qu'une grenade,
 Un sourire parlait de sa virginité :
 Autour d'elle l'Amour chantait sa sérénade ;
 Sa grâce était plus belle encor que sa beauté ;
 Comme une vision le soir en promenade,
 Elle cherchait dans l'air la vague volupté.

XII

La forêt n'avait pas une plus douce haleine
 Que les fraîches odeurs tombant de ses cheveux ;
 C'était la source, l'air, le lys, la marjolaine,
 La main douce aux baisers, l'âme ouverte aux aveux :
 Ingénue ! Elle était Agnès, Sylvie, Hélène,
 Qui d'abord dit : « Je n'ose ! » et qui dira : « Je veux ! »

XIII

Ingénue ! Ah ! le mot ravissant et sonore,
 Plus amoureux qu'Étoile et plus doux que Mignon !
 Qui veut dire blancheur, avril, rosée, aurore !
 C'est le premier voyage au pays de Ninon.
 On est femme déjà, mais on est vierge encore :
 Ange et démon, l'amour seul dira votre nom !

.

XVIII

O le divin roman de mon âme étonnée,
 Désir de volupté dans l'amour virginal,

Doux rayon lumineux d'une belle journée,
 Aussitôt disparu qu'un rêve matinal,
 Mais dont notre jeunesse est tout illuminée !
 Le feuilleton dura ce que dure un journal.

XIX

Arabelle aimait trop l'amour : la jalousie
 Me mordit. Je voulus que la belle, gaîment,
 Renonçât au théâtre. Étrange fantaisie !
 L'actrice n'appartient jamais à son amant ;
 Et quel que soit son rôle, Inès, Laure, Aspasia,
 Elle est toute au public en son désœuvrement.

XX

Pourtant on s'amusait dans ce Roman comique ;
 On dinait rarement, on soupait quelquefois.
 Madame Fort-en-gueule était gastronomique,
 Elle avait des menus à provoquer les rois.
 On se battait un peu, mais dans l'ordre rythmique ;
 Ce bonheur inoui dura bien près d'un mois.

XXI

Je quittai le théâtre un peu tôt pour ma gloire ;
 Je devais débiter en prose et même en vers.
 La Ressource me fit ses adieux après boire...
 Je regrette toujours mes bottes à revers !
 Mon cœur brouillait déjà le roman et l'histoire :
 Je venais de passer par tout un univers !

XXII

Arabelle pleura — des perles — la perverse !
 Une larme de plus, et je mourais Scapin.
 Les doux baisers d'adieu ! ce fut tout une averse.
 — Elle essayait un rôle : — Horrible gagne-pain !
 Que de rêves charmants son souvenir me verse,
 La blanche vision d'un ciel de papier peint !

XXIII

Le soir, le croiriez-vous, je revins au théâtre ;
 En simple spectateur je voulais la revoir.
 Ma belle amie avait un public idolâtre ;
 Je courus à sa loge, où dans son désespoir :
 « Écoute, me dit-elle, écoute mon cœur battre ;
 Tu m'a appris l'amour — un autre est là — bonsoir. »

C'est la moralité.

Arsène Houssaye se hasarda dans les dangers de Paris, lui qui avait dix-sept ans et peu d'argent.

Il débarque à l'hôtel de Malte, place Cambrai.

C'était le 17 avril 1832. Paris avait enterré, la veille, dix-huit cents victimes du choléra. Dans l'hôtel de Malte seul, quarante-huit personnes étaient mortes en une semaine. Il n'y restait, pour unique locataire, qu'un jeune Hollandais, appelé Paul Van del Heyl, qui arriva sous le péristyle, au moment où Arsène effrayé se préparait à chercher ailleurs un logement moins sinistre.

— Vous auriez tort de partir, Monsieur, dit le locataire, dont la figure souriante semblait défier les pâles fantômes de l'épidémie. Restez dans cette maison. La mort croit qu'il n'y a plus personne.

Arsène et Van del Heyl furent amis du premier coup. Il se trouva justement que Paul s'occupait aussi de littérature. Le soir même, il présentait à son nouvel ami un jeune homme pâle, au front chargé de tristesse, et dont la voix était empreinte d'une étrange amertume. C'était Hégésippe Moreau. Déjà, pour ce poète prédestiné au malheur, commençait la lutte avec le travail stérile et la misère, lutte impitoyable, qui brisa l'athlète et conduisit à l'hospice de la Charité l'auteur du *Myo-*

sotis. On montre encore aujourd'hui le lit où il a rendu le dernier soupir.

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
 Pour la pitié je trouve encor des pleurs ;
 Car un parfum de gloire et de génie
 Est répandu dans ce lieu de douleurs.
 C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances.
 Chanter encor, puis prier et mourir ;
 Et je répète, en comptant mes souffrances :
 Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Arsène Houssaye, dans son *Voyage à ma fenêtre*, a écrit sur Moreau des pages pleines de larmes. C'est un de ces livres où l'écrivain pense et rêve tout haut, sans paraître songer qu'il sera lu, et où il se peint lui-même dans la sincérité de son âme et de son cœur. Il en résulte quelque désordre dans l'ensemble de l'ouvrage ; mais ce désordre même devient un attrait. Le *Voyage à ma fenêtre* est une sorte de Babel poétique dont les chapitres ne s'entendent pas entre eux et parlent chacun une langue différente, sans tumulte et sans désaccord. Il y a de tout dans ce livre, du roman, de la philosophie et de la politique. Pauvre lui-même alors, et ne recevant rien de ses parents, Arsène cherchait, comme Hégésippe, à vivre de sa plume, et ne pouvait donner à celui-ci qu'un serrement de main fraternel.

Devenu, depuis, si passionné pour l'art, il ne le respectait guère à cette époque. Il travailla d'abord avec Paul à un monstrueux et sinistre mélodrame, plein de meurtres et de crimes. Ils composèrent pour les chanteurs de carrefours des couplets plus ou moins patriotiques et plus ou moins galants, qui se vendirent à merveille, grâce à ce titre pompeux qu'on avait soin d'impri-

mer en lettres saillantes au frontispice de la feuille :
CHANSONS à la manière de M. de Béranger.

En dehors de ces jeux d'enfant ou de gamin de Paris, le jeune homme s'occupait d'études sérieuses. Il avait retrouvé son maître de grec et se replongeait dans l'antiquité. Comme il demeurait vis-à-vis le collège de France, il en fréquentait les cours, y perdait son temps et le savait bien. Le père Tissot, cet académicien aux mœurs saugrenues, ce Nestor de la littérature mendicante, n'était point encore descendu de sa chaire. Houssaye le rencontrant, un jour, bien longtemps après l'époque où nous en sommes de cette histoire, lui dit avec une certaine émotion :

— Vous me rappelez, mon cher monsieur Tissot, mes premières années de jeunesse, d'étude et de misère. C'est vous que j'ai entendu le premier au Collège de France.

— En vérité ! s'écria le vieil académicien. Je vous ai porté bonheur, prêtez-moi cinq louis.

Mais renouons le fil biographique. Honteux de voir sa muse courir les rues et chanter avec accompagnement d'orgue de Barbarie, Arsène Houssaye noua d'autres relations. Au bal de l'Opéra, il connut Roger de Beauvoir et Gavarni. Il connut Théophile Gautier dans les salons du Louvre, où cet intrépide admirateur de la forme passait des journées entières à contempler une Suzanne au bain. Par Théophile arriva naturellement la connaissance de Gérard de Nerval, puis celle d'Alphonse Esquiros, de Camille Rogier, de Marilhat, d'Ourliac, tous poètes, peintres, sculpteurs, grands amis de la beauté plastique, et païens jusqu'au bout des ongles. Cette pléiade d'artistes, qui fraternisait de toutes les façons, par l'âge, par

les goûts, par les doctrines, et surtout par le manque d'argent, résolut de loger sous le même toit, de mettre en commun sa misère et de marcher résolument à la gloire en phalange serrée.

Dans une espèce de ravin, creusé entre le Louvre et le Carrousel, descendait alors une rue étroite, perpendiculaire à la Seine, et dont les maisons, vieilles et noires, portaient en architecture le cachet du xvi^e siècle. Ce fut dans l'une de ces respectables demeures que nos associés abritèrent leurs pénates.

Le propriétaire, sans défiance, leur offrit le plus vaste de ses appartements, et ne tarda point à s'en repentir, lorsqu'il vit emménager ses locataires. Nos artistes avaient très-peu ou point de meubles; mais, en revanche, ils encombrèrent le logis d'une quantité de paperasses, de livres, de cartons et de chevalets.

Devant leurs fenêtres s'étendait un grand jardin inculte, garni d'arbres aux branches folles et luxuriantes. Cinq ou six chevaux, deux vaches et quatre ânesses paissaient en liberté le gazon vert, à l'ombre de cette forêt vierge. Des poules, conduites par un sultan bien crêté, ferme sur ses ergots, gloussaient en appelant leurs poussins et cherchaient pâture autour des quadrupèdes, en compagnie d'un régiment d'oies, de canards, de pintades, et d'un gros porc qui labourait les plates-bandes. On eût dit que l'arche diluvienne s'était arrêtée au centre même de Paris, comme sur un autre mont Ararat, pour y déposer son contenu.

Aujourd'hui le ravin est comblé, la rue est démolie, et le Louvre étend majestueusement sur la forêt vierge une de ses ailes de pierre.

Gérard de Nerval, à cette époque, venait de recueillir

un héritage. Presque en même temps le père d'Arsène, un peu réconcilié avec son fils et la littérature, envoyait rue du Doyenné quelques billets de cinq cents francs, et l'abondance régna tout à coup dans ce phalanstère avant la lettre.

Les peintres se piquent d'honneur. Armés de leurs pinceaux, ils peignent à fresque les plafonds et couvrent les boiseries de chefs-d'œuvre. On a bientôt un salon splendide, où Roger de Beauvoir amène les plus célèbres actrices du Vaudeville et les danseuses les plus légères de la rue Lepelletier. Tout cela frétille et se trémousse aux accords d'un bruyant orchestre. Gautier fait rendre un décret rigoureux. On décide à l'unanimité que les femmes maigres seront exclues de la réunion. Cet apôtre du paganisme prêchait là ses doctrines et les faisait généralement adopter.

Nous ne voudrions pas ici trancher mal à propos du moraliste austère. Il y avait, certes, chez ces jeunes gens, un véritable amour du style et de précieuses qualités artistiques ; mais il leur manquait le sentiment chrétien, sans lequel on marche à tâtons, même dans le sentier de la gloire. C'était une troupe d'Athéniens folâtres, qui, se croyant encore au temps de Périclès, philosophaient gaiement sous les marbres du Prytanée, se couronnaient de roses, et dénouaient la ceinture de leur tunique flottante pour courir chez Aspasia. Après avoir reculé de vingt-trois siècles dans leurs mœurs et dans leurs croyances, il leur fallut, un jour, sortir de ce rêve. L'un d'eux, Édouard Ourliac, se réveilla dans la religion ; ce fut le plus sage. Esquiros se réveilla dans la politique, ce fut le plus imprudent. D'autres se réveillèrent au sein du matérialisme, avec la science de vivre. Ils rognèrent

les blanches ailes de la muse, et vécurent en plein dans leur époque, à l'ombre d'un patronage industriel. Ce furent les plus heureux, si l'on raisonne au point de vue du siècle.

Un seul voulut continuer le rêve. C'était le plus naïf et le plus candide, une belle âme, qui se blessa cruellement aux angles de l'égoïsme; une noble intelligence qui ne sut pas marcher, en s'appuyant sur le bâton de la foi. Gérard de Nerval se réveilla dans le suicide.

La vie de bohème dura quatre ans, de 1833 à 1837, et Henri Murger n'en est pas l'inventeur, comme jusqu'ici beaucoup de personnes ont paru le croire. Il a succédé dignement aux bohémiens de la rue du Doyenné; mais ce n'est point un chef de dynastie.

Nous serions injuste de ne pas signaler Arsène Houssaye et Théophile Gautier comme les promoteurs uniques d'une autre Renaissance. Gautier fouilla dans le moyen-âge. Il sut y retrouver en tableaux, en sculptures, en meubles et en bijoux d'inappréciables trésors, que l'art moderne se hâta de lui arracher des mains pour en faire ses modèles. Sans remonter aussi loin dans les siècles, Arsène Houssaye rendit à la mode les meubles en bois de rose et toutes ces futilités adorables qui ornaient le boudoir de nos aïeules; il remua les toiles poudreuses cachées dans les recoins du bric-à-brac; il tira des ténèbres et remit au grand jour les Watteau, les Boucher, les Vanloo, menacés de dormir éternellement sous la tombe, avec les Amours joufflus, les bergères poudrées, les falbalas et les talons rouges. Ses premières œuvres sont consacrées à maintenir la résurrection du Louis XV et du Pompadour.

A son arrivée à Paris, notre héros avait dix-sept ans.

Il appartient à cette époque hâtive, où beaucoup de jeunes talents, pour avoir fleuri trop vite, sont tombés de l'arbre et n'ont pu mûrir. Arsène Houssaye néanmoins est un de ceux qui restent sur la branche. Il a publié, vers 1835, la *Couronne de bluets*, roman paradoxal, plus recommandable par la beauté du style que par la philosophie qu'il prêche.

Devinant qu'un romancier venait de naître, un des principaux libraires de Paris proposa (ceci est de l'histoire) à l'auteur de la *Couronne de bluets* de lui acheter un second roman, qui avait pour titre la *Pécheresse*, et de le payer en livres.

— Bien obligé, répondit Arsène, je paye mon propriétaire en francs !

Il est bien entendu qu'il n'était pas question de livres-monnaie. L'éditeur matois avait à se débarrasser d'un fonds de magasin. Un autre libraire, ami des lettres, mais qui s'est ruiné, M. Desessarts, acheta le second livre d'Arsène Houssaye à beaux deniers comptants, et, deux jours après la publication de ce nouvel ouvrage, l'auteur reçut de sa majesté le roi des critiques cette agréable missive, consignée dans l'ancien *Figaro*.

« Venez me voir ; j'ai lu de vous un livre charmant, dont je raffole.

« JULES JANIN. »

Le jeune romancier eut hâte de se rendre à l'invitation de l'illustre père de l'*Ane mort*. Il le trouva rue de Tournon, avec la noble fille du sculpteur B***, la marquise de La ***.

— Madame, dit Jules, en présentant Houssaye, voici un homme qui sait faire de ravissantes *pécheresses*, et qui

cependant ne vous a point prise pour modèle ! Inutile de dire qu'il se servit d'un terme beaucoup plus expressif. Janin reçut de la marquise par devant témoins (Roqueplan assistait à la scène) le plus joli soufflet que main fine et rose puisse appliquer sur une face masculine. Voilà de quelle manière originale Houssaye lia connaissance avec le grand feuilletoniste des *Débats*.

A cette époque heureuse, les Saint-Simoniens proclamaient l'émancipation de la femme. Ils accueillirent avec enthousiasme le roman d'Arsène, qui était une sorte d'apologie de leurs doctrines. Thoré déclara la *Pécheresse* un chef-d'œuvre. Émile Barrault noya de larmes d'attendrissement tous les chapitres du livre, et le Mapah, ce pape schismatique de l'église saint-simonienne, déclara que le jeune auteur irait fort loin dans l'application des doctrines de l'amour libre. Arsène écrivit seize ou dix-huit autres volumes de romans pour Desessarts. Ce sont les *Aventures galantes de Margot*, — la *Couronne de bluets*, — le *Serpent sous l'herbe*, — la *Belle au bois dormant*, — *Milla et Marie*, — les *Revenants*, — le *Repentir de Marion*, — les *Filles d'Ève* — et les *Onze maîtresses délaissées*, recueil de nouvelles, où les inventeurs de la *Vie de bohème* et de la *Dame aux camélias* ont pu trouver des inspirations. Quelques-uns de ces romans eurent la collaboration de Jules Sandeau.

Les poésies d'Arsène, publiées en 1852, par l'éditeur Victor Lecou, ne font pas éclater une verve trop chaleureuse ; néanmoins elles sont empreintes d'un cachet remarquable de délicatesse et de grâce. Nous ouvrons le volume au hasard.

L'AME DE LA MAISON

N'avez-vous pas vu, drapée en chlamyde,
Une jeune femme aux cheveux ondés,
Qui prend dans le ciel son regard humide,
Car elle a les yeux d'azur inondés ?

Son front souriant qu'un rêve traverse
N'est pas couronné ; mais elle a vingt ans !
Et sur ce beau front la jeunesse verse,
Verse à pleines mains les fleurs du printemps.

Cette femme est belle entre les plus belles !
Je ne suis pas seul à la voir ainsi ;
Ne dirait-on pas un rêve d'Apelles
Que réalisa Corrège ou Vinci ?

Un jour de soleil, Dieu, le seul grand maître,
La prit dans son sein, son sein radieux !
En son Paradis il la voulait mettre,
Mais la curieuse a quitté les cieux.

Soudain la peinture et la statuaire
Ont saisi l'accent de cette beauté,
Et dans sa maison, un vrai sanctuaire,
Son charmant portrait est peint et sculpté.

Mais tous ces portraits que le talent signe
Rappellent-ils bien le charme infini
De ce pur profil, de ce cou de cygne,
Désespoir de l'art, — l'art du ciel banni !

Savez-vous pour qui bat ce cœur rebelle,
Pour qui ce front pur luit d'un si beau jour,
Pour qui sa beauté semble encor plus belle ?
L'amour ose-t-il lui parler d'amour ?

Savez-vous pour qui fleurit cette rose,
 Cette lèvre où chante un son si charmant,
 Et pour qui son cœur, en parlant en prose,
 Est toujours poète ? A-t-elle un amant ?

Je l'ai vue hier : la valse insensée
 Dans ses tourbillons l'entraînait sans lui ;
 Mais triste elle était toute à sa pensée ;
 Pour lui dans sa chambre elle est aujourd'hui.

Il est sur son cœur qui commence à battre ;
 Il lui parle en maître et porte la main
 De ses noirs cheveux à son sein d'albâtre ;
 Va-t-il rester là jusques à demain ?

Dans la solitude et sous la ramée,
 La biche aux doux yeux joue avec le faon :
 Elle joue ainsi, cette belle aimée,
 Et n'en rougit pas, — car c'est son enfant !

Sans avoir ni la puissance de Victor Hugo, ni l'originalité de l'auteur d'*Albertus*, Arsène Houssaye tient son rang parmi les poètes du jour, car il a aussi son caractère. Il reste, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, dans la poésie blonde, mélancolique et rêveuse. Il n'est pas doué du timbre éclatant du rossignol ; mais il a les suaves et limpides mélodies de la fauvette.

De plus en plus enthousiaste des arts, il fit, en 1840, une excursion sur la vieille terre hollandaise, afin de s'y noyer les yeux dans la lumière de Rembrandt et de Rubens. Choisi déjà, depuis deux ans, par la *Revue de Paris* pour les comptes-rendus de l'exposition de peinture, il les continua jusqu'en 1843, époque où il reprit l'*Artiste*, que ce malheureux Achille Ricourt avait fondé et fondu. Sous la direction d'Arsène Houssaye, le journal prit son véritable essor. Il devint une Revue élégante, où le crayon rivalisa avec la plume de verve et de style. Une pléiade de jeunes écrivains, les uns déjà connus, les

autres avides d'illustration, Gérard de Nerval, Marc-Fournier, Pierre Malitourne, Esquiros, Paul Mantz, et plus tard Henri Murger, Champfleury, Charles Monselet, se groupèrent autour du rédacteur en chef. Celui qui se distingua le plus, après Gérard de Nerval, fut Marc-Fournier, vive intelligence aujourd'hui fourvoyée hors du domaine des lettres, rare esprit perdu pour le style, et qui, trop tôt fatigué de la lutte, s'est jeté dans l'industrialisme. L'auteur de *Sylvie* a été trouvé sans souffle rue de la Vieille-Lanterne. Cherchez au fond des coulisses de la Porte-Saint-Martin, vous y trouverez l'auteur de la *Fille des morts* et de la *Sultane des fleurs* épelant avec M. Boutin de la prose de mélodrame. Autre genre de suicide.

La direction de l'*Artiste* n'empêchait point Arsène Houssaye de collaborer à la *Revue de Paris*, où il avait commencé, vers 1838, cette charmante galerie de *Portraits du dix-huitième siècle* qui restera comme un modèle du genre. Le volume qui a pour titre : *Philosophes et Comédiennes*, complète la collection. M. Philoxène Boyer a écrit sur ces livres un article critique fort remarquable, dans lequel nous trouvons cette phrase : « Arsène Houssaye est un Cagliostro littéraire, qui a dansé le menuet avec madame de Pompadour et qui valse avec mademoiselle Rachel. » C'est peindre un homme d'un coup de pinceau.

Le docteur Véron trônait alors au *Constitutionnel*. Vivantes ou mortes, les actrices ont toujours affriandé le personnage. Il trouva qu'Arsène avait admirablement esquissé les gracieuses et spirituelles figures de Sophie Arnould et de la Guimard.

— Si je m'en rapporte à ce que j'éprouve, pensa-t-il,

voilà qui doit ragailhardir le *Constitutionnel* et ses abonnés !

Le jour même, Houssaye reçut, avec la carte du docteur, une lettre qui l'invitait à passer au bureau de la rédaction.

— Que gagnez-vous à la *Revue de Paris*? fort peu de chose, n'est-il pas vrai? lui demanda l'admirateur des actrices. Quant à la *Presse* où vous travaillez quelquefois, elle n'est pas généreuse. Girardin paye Théophile avec ce qu'il enlève aux autres. C'est un système! Si je vous prends tous vos *Portraits*, que voulez-vous par feuilleton?

— Cent francs, dit Arsène.

— Je vous en donne cent cinquante. Touchez là, c'est marché conclu! Allons dîner chez Vefour.

Émerveillé de ces allures de nabab, Houssaye descend avec le docteur. Une voiture magnifique est à la porte. Ils y montent.

— Avez-vous des chevaux? dit Véron au jeune écrivain.

— Non vraiment; je n'ai pas même de quoi aller à pied.

— Raison de plus pour avoir équipage.

— Et le marchepied?

— Le marchepied? il est partout. Croyez-moi, ayez des chevaux, mon cher, cela stimule. On s'occupe au moins de gagner l'avoine qu'ils mangent. Les gens qui marchent n'arrivent jamais.

O philosophie du siècle, voilà de tes apôtres! Arsène ne se laissa séduire qu'à demi par ces triomphantes maximes. Il a voiture au moment où nous écrivons, mais il va presque toujours à pied.

En 1846, il obtint la croix pour une *Histoire de la peinture flamande*¹, œuvre remarquable d'ailleurs,

1. Avant de publier cette histoire, il retourna une seconde fois en Hollande, et visita tous les musées de l'Allemagne, de l'Italie et de la France.

et qui se vendit à un si grand nombre d'exemplaires, qu'on pourrait coller un billet de banque sur chaque page du livre sans dépasser le chiffre des bénéfices qu'il a produits. Un autre écrivain, M. Alfred Michiels, auteur d'une histoire analogue, jeta des clameurs furieuses, traita de plagiaire Arsène Houssaye, et lui lança dans les jambes deux brochures accusatrices. Nous avons sous les yeux les pièces du procès, desquelles il résulte que deux historiens, puisant à la même source et compulsant les mêmes matériaux, doivent nécessairement se rencontrer sur le terrain neutre de la recherche. Or, à aucune époque, ceci n'a été du plagiat. M. Michiels le comprit si bien lui-même qu'il ne s'adressa point aux tribunaux; la sentence eût été rendue contre lui. Ce fait seul de provoquer le scandale, au lieu d'en appeler à la justice des lois, dénote une mauvaise cause et justifie complètement l'historien de la peinture flamande, qui, Dieu merci, n'a pas les habitudes de piraterie littéraire et l'audace d'exploitation du père de *Monte-Christo*.

Arsène Houssaye est un esprit silencieux, qui a les bavards en horreur profonde. Il répète souvent ces belles paroles de Pythagore : « Taisez-vous, ou dites quelque chose qui vaille mieux que le silence. » Il ne prépare pas tous les matins, comme beaucoup de personnages connus, les bons mots qu'il fera dans la journée. Ses reparties spirituelles ne trahissent ni la prétention ni la recherche; elles partent à l'improviste et sont de bon aloi. Un soir, voyant glisser une lettre dans le corsage d'une comédienne, il s'écria :

— C'est un billet sous sein privé !

Lorsque Émile Deschamps voulut entrer à l'Académie

française, il eut d'abord douze voix ; puis il descendit à quatre, et finit par n'en avoir plus que deux.

— Pauvre Emile Deschamps, il meurt d'une extinction de voix ! dit Arsène.

Dans un diner offert aux gens de lettres par M. de Salvandy, chacun parla tour à tour de sa manière de travailler.

— Moi, s'écria l'auteur d'*Alonzo*, je travaille la nuit. Quatre heures de sommeil me suffisent.

— Ah ! monsieur le ministre, dit Arsène, vous présidez souvent le conseil de l'Université !

Nous pourrions rappeler vingt traits de ce genre, surtout le mot célèbre, prononcé dans la loge d'un illustre personnage, au sujet d'une comédienne. Que ceux qui le savent le racontent.

Marié, en 1847, à une femme charmante ¹, riche ; heureux dans sa maison, avec une renommée assez étendue, ayant en face de lui une large et féconde carrière, Arsène Houssaye fit un faux pas, qui pouvait le conduire à un abîme. Le diable rouge le saisit aux cheveux, l'emporta sur la montagne politique, et lui dit :

— Regarde ! voilà devant toi le chemin de la chambre, plus loin celui du ministère. Députation, portefeuille, tout cela va t'appartenir si tu m'adores !

Et notre écrivain se prosterna devant le diable rouge. Déjà les banquets étaient organisés ; l'horizon se couvrait

1. Madame Houssaye est morte en 1855 d'une maladie de cœur, laissant pour consolation à son mari désespéré le plus bel enfant de la terre, une vraie tête de Greuze, un fin pastel de La Tour.

En grandissant M. Henry Houssaye a pris la figure d'un historien et le caractère des têtes grecques. Né le 24 février 1848, il a déjà publié son premier livre, l'*Histoire d'Apelles*, œuvre qui dénote beaucoup d'érudition et révèle des qualités sérieuses. L'indiscrétion des journaux nous apprend qu'une personne sensible s'est donné trois coups de poignard pour le jeune auteur. Ce Bénédictin serait-il doublé d'un Don Juan ?

d'un nuage sombre. Arsène fut un de ceux qui appelèrent la tempête. Le souvenir de son aïeul électrisa chez lui la fibre démocratique. Il harangua les étudiants picards et champenois au Château-Rouge, en leur rappelant qu'ils avaient l'honneur d'être du même pays que Condorcet, Camille Desmoulins et Saint-Just. Bref, il coiffa sa tête blonde du bonnet phrygien, et n'alla plus dîner à Vincennes chez le duc de Montpensier.

Beaucoup de cœurs droits, beaucoup d'esprits sages attendaient avec confiance l'ère nouvelle et le progrès qui en devait naître ; mais cette illusion fut courte.

L'heure de la république sonne à la grande horloge révolutionnaire. Houssaye fonde un club, se jette dans le mouvement, et recule presque aussitôt avec épouvante.

Qu'a-t-il vu ? quel fantôme a refroidi son enthousiasme ? pourquoi retire-t-il brusquement la main qu'il allait tendre aux frères et amis ? Nous croyons pouvoir vous le dire. Il y avait, à cette époque, deux espèces de républicains, ceux qui étaient honnêtes et..... vous connaissez les autres. Or, on a de l'ambition, c'est possible ; mais on n'est pas toujours d'humeur à lui sacrifier sa conscience. Arsène croyait saluer une aurore, et n'apercevant au ciel qu'une comète éteinte, il se hâta de faire volte-face et de tourner le dos à cet astre vieilli, dont les lueurs incertaines menaçaient de n'éclairer que des ruines. Du théâtre où il se disposait à jouer un rôle, il sauta dans le parterre, se fit public, et siffla cette méchante parodie de 93, qu'on essayait de donner pour une pièce nouvelle. Il envoya paître son diable rouge avec la députation et le portefeuille, reprit la plume et commença l'*Histoire du 41^{me} fauteuil de l'Académie*.

A cette époque, le Théâtre-Français était livré à l'anarchie. On songeait à mettre à sa tête un homme conciliant qui pût y ramener l'ordre. Un officier d'état-major entre, un soir, chez Houssaye pour le prévenir qu'il est attendu à l'Elysée.

Là se trouvent réunis, en conseil *littéraire*, mademoiselle Rachel, le colonel Fleury et M. Véron. Cette trinité puissante accueille affectueusement Arsène. Elle lui annonce qu'à partir de ce jour il est directeur de la Comédie-Française. Le lendemain, sa nomination paraît au *Moniteur*. Jugez du désespoir des sociétaires qui, en pleine république, reçoivent un maître. On se rassemble, on s'agite, on crie au scandale. Tous les échos de la rue Richelieu retentissent de gémissements, d'imprécations et de blasphèmes.

— Il faut résister ! disent les plus hardis.

Cette opinion triomphe. Au seuil du royaume qu'on lui donne à gouverner, Houssaye trouve un noir personnage qui lui présente, sur timbre, une sommation parfaitement en règle, et contenant défense expresse au dit sieur Houssaye, *parlant à sa personne*, d'avoir à s'immiscer dans les affaires du théâtre. Arsène appelle aussitôt le concierge, le met en face de l'huissier, les laisse ensemble, et passe outre. Il vaqua sur l'heure, et quels que fussent les risques, à sa besogne administrative. On souleva, dans le comité suivant, cette question aussi bizarre que puérile : « Devra-t-on, lorsque le directeur saluera un sociétaire, lui rendre sa politesse ou garder le chapeau sur la tête ? »

— Messieurs, dit Leroux, je ne suis pas assez mal élevé pour prendre part à ce débat !

Là dessus, il quitte la salle des délibérations.

En attendant, notre directeur donnait au théâtre une activité prodigieuse. Il essaya d'infiltrer un sang nouveau dans les veines de ce vieux corps, usé par la routine, et le fouetta pour le contraindre à quitter l'ornière des deux derniers siècles, où le retenaient certaines traditions obstinées. Les anciens costumes allèrent à la friperie. De frais et pompeux décors tombèrent des frises, et la salle, restaurée dans le goût moderne, prit un air de fête et de jeunesse qui émerveilla le public et ramena la foule dans les loges désertes. L'administration Buloz avait mis tous ses œufs dans le panier de Rachel. Il en résultait que le caissier palpait deux recettes par semaine, rien de plus. Arsène Houssaye, donnant des pièces nouvelles et ressuscitant le répertoire enterré, parvint à remplir la salle, même quand Hermione ne jouait pas. On finit par comprendre, tout engouement à part, que Samson, Régnier, Provost, mesdemoiselles Brohan, Favart, Fix, etc., avaient autant de valeur dans la comédie que mademoiselle Rachel dans la tragédie. Au bout de la première année, messieurs les sociétaires, qui, de temps immémorial, n'avaient été conviés à aucun partage de fonds, reçurent une lettre collective, qui les appelait, dans le salon des Frères Provençaux, à un diner somptueux, offert par le jeune directeur. Les rancunes étaient déjà beaucoup moins violentes. Ils se rendirent à l'invitation.

— Messieurs, dit Arsène en ouvrant un portefeuille, vous avez, depuis dix mois que j'administre, cinquante mille écus de dettes éteintes, et voici cent mille francs que vous pouvez vous partager à l'instant même. (*Applaudissements prolongés.*)

Dès ce jour, il eut toutes les sympathies de nos ex-démocrates. Et quels coups de chapeau ! Vers la fin de la

semaine, on parla de rendre le banquet. Une députation de sociétaires entra chez le directeur, le priant de choisir un jour.

— Demain, si bon vous semble, répondit celui-ci. Mais, entendons-nous, je n'accepte qu'à une condition.

— Laquelle ?

— Vous m'inviterez par huissier, et sur timbre.

C'était une spirituelle et bien douce vengeance. Il administra sept ans le théâtre et y laissa les meilleurs souvenirs.

Rendu à la littérature, il eut la malheureuse idée de publier le *Roi Voltaire*, espèce d'apologie insensée du plus méprisable des hommes et du plus infâme des philosophes. M. Arsène Houssaye bien évidemment s'est trompé d'un siècle en écrivant ce mauvais livre : la renommée de Voltaire est depuis longtemps ensevelie sous la réprobation universelle ¹.

A tout péché miséricorde, nous dira-t-on. Oui, pourvu que le péché soit suivi de repentir, et l'auteur, après le *Roi*

1. Dans la *Vérité pour tous*, j'ai combattu les dangereuses doctrines de ce livre. Ce ne sont pas ces rois-là qui feront le bonheur de l'humanité. La philosophie qui supprime le ciel, sous prétexte d'éclairer la terre, n'est pas la philosophie. M. Arsène Houssaye nous objectera qu'il voulait uniquement prouver la supériorité de l'intelligence, la royauté de l'esprit humain, et donner une fois pour toutes au penseur le droit de dire bien haut avec le poète : « Puisque les rangs sont ouverts, je passe le premier ! » Nous lui répondons que l'intelligence qui s'égare, l'esprit qui se voue au mal n'ont aucun droit à la royauté comme il lui plaît de la comprendre. Avant d'offrir le sceptre à Voltaire, il faudrait détrôner Satan, qui, dans le domaine de l'ignominie, du mensonge et de l'ordure, est encore un peu au-dessus de son élève de prédilection.

Juste au moment où ces lignes s'impriment, les libres penseurs du *Siècle* proposent à la France ébahie d'élever une statue au vieux coquin de Ferney. Voilà où l'on arrive avec les livres maladroits et les admirations imprudentes : on double l'audace des impies et l'insolence des démagogues. Espérons que le bon sens populaire fera justice de l'initiative de M. Havin, initiative aussi scandaleuse qu'ignoble.

Voltaire, a publié les *Charmettes*, c'est-à-dire une sorte d'apothéose de Jean-Jacques Rousseau, qui, pour être enterré dans les caves du Panthéon à côté du sieur Arouet, ne vaut pas mieux que lui. Arsène, du reste, a le caractère assez noble et le cœur assez haut placé pour avouer un jour les torts de sa plume. C'est peut-être celui de nos confrères auquel il nous est le plus pénible d'adresser un reproche. Il est bon, généreux, serviable, rempli de dévouement. L'égoïsme n'a jamais flétri son âme. Seul il a fait de nombreuses démarches pour obtenir à Gérard de Nerval une bibliothèque et la croix. Le malheur a voulu qu'il ne réussit pas ; mais il a été plus heureux pour un autre de ses amis.

Esquiros, après les sombres journées de juin, porté sur les listes du conseil de guerre, se réfugia chez son ancien rédacteur en chef, sans écouter Ledru-Rollin et Victor Hugo, qui lui conseillaient de quitter la France.

— Non, reste, je te sauverai, dit Arsène.

Et, sans plus de retard, il court chez le capitaine d'Hennezel, accusateur public, homme sévère, qui ne recevait personne, dans la crainte qu'on ne fit une brèche à son esprit de justice. Houssaye force la consigne rigoureuse de sa porte ; mais à peine a-t-il prononcé le nom d'Esquiros que le militaire se lève brusquement et s'écrie :

— Je n'écoute rien, Monsieur ! J'ai l'honneur de vous saluer.

— Cependant, capitaine....

— Pas un mot, vous dis-je !

Et, d'un geste significatif, il lui indique le chemin par lequel il est venu.

— Je comprends, dit le visiteur avec résolution ; mais je ne sortirai pas ainsi, je vous le jure.

— A votre aise, réplique froidement le maître du logis. Il prend un journal et lui tourne le dos.

— Par grâce, dites-moi seulement si l'accusé fera mieux de gagner la frontière que de paraître devant vous?

— M. Esquiros n'est pas libre de fuir ou de rester.

— Pardon ! je sais où il est, je sais qu'il a un passe-port, je sais....

— Nous savons tout cela mieux que vous.

A ces mots le capitaine déroule une liasse, fouille dans un dossier et en retire la note suivante, écrite de la main du préfet de police :

« Quand vous faut-il Esquiros ? Il se cache rue de Lille, 98, chez le rédacteur en chef de l'*Artiste*. »

Arsène Houssaye tressaille et pousse une exclamation douloureuse. Esquiros, qu'il a cru devoir retenir à Paris, sera peut-être condamné à mort. L'accusateur public continue de lire paisiblement le feuilleton du journal. Tout à coup Arsène voit que ce journal est le *Constitutionnel*.

— Il est bien étrange, capitaine, dit-il avec amertume, que vous m'accordiez audience d'un côté, lorsque vous me la refusez de l'autre.

— Monsieur, que signifie ?....

— Cela signifie que vous me lisez et que vous ne voulez pas m'entendre. Pourtant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est bien plus intéressant que ce que j'ai écrit hier.

— Alors, vous êtes M. Arsène Houssaye ?

— Je croyais vous avoir décliné mon nom, capitaine.

— Du tout.... Prenez donc la peine de vous asseoir !... Je lis vos feuilletons, Monsieur ; je les lis plutôt deux fois qu'une... Il sont charmants ! Ainsi nous disons que ce pauvre Esquiros est votre ami?... fort bien ! Choisissez

pour le défendre un bon avocat, qui plaide avec le cœur et n'insiste pas trop sur la raison.

— Je lui ai déjà parlé de Nogent Saint-Laurens, dit Arsène.

— Bravo ! celui-là tire l'éloquence du fond de son âme. Il attendrira les juges, il me touchera moi-même, et j'abandonnerai l'accusation... Mais continuez d'écrire dans le *Constitutionnel*.

— Certes oui, capitaine. J'aurais fini mon livre, que j'en recommencerais un autre exprès pour vous.

A deux jours de là Esquiros entendit prononcer son acquittement. On ne nous accusera pas d'avoir brodé cette anecdote. Tous les gens de lettres la connaissent et peuvent en garantir l'exactitude.

Inutile de donner la liste complète des livres d'Arsène Houssaye : on la trouvera dans l'édition en dix volumes in-octavo, que M. Henri Plon a offerte au public. Seulement n'oublions pas de mentionner un curieux feuillet hebdomadaire qu'il publia longtemps dans la *Presse*, sous le nom de PIERRE DE L'ESTOILE, et qu'il intitulait l'*Histoire en pantoufles*. Au théâtre, il n'a jusqu'ici donné que deux pièces, les *Caprices de la Marquise* et la *Comédie à la fenêtre*. On annonce de lui une pièce plus importante, en cinq actes, qui aurait pour titre les *Comédiennes*.

Depuis le 41^e *Fauteuil*, un succès qui ne fut pas contesté, même par l'Académie, — car beaucoup de MM. les Quarante, Lamartine, Hugo, Ponsard, Salvandy, Musset, complimentèrent l'auteur en lui offrant leur voix, — M. Arsène Houssaye tenta les périls de l'histoire. Outre le *Roi Voltaire*, il fit imprimer *Mademoiselle de La Vallière*, et *Notre-Dame de Thermidor*, de grands succès fort con-

testés, non sans quelque raison. M. Arsène Houssaye, tout en étudiant dans sa vraie lumière la maîtresse de Louis XIV, lui a donné un air de tête trop romanesque, comme faisait Van Dyck quand une lady posait devant lui. *Notre-Dame de Thermidor* mérite beaucoup d'éloges et beaucoup de critiques. Madame Tallien est bien peinte, mais l'historien manque d'indignation pour les massacres de la Terreur et les saturnales du Directoire. Le style est souvent énergique ; mais quelques teintes sombres de plus dans le tableau en eussent mieux accusé l'effet.

Tout en montrant ses qualités d'historien, l'auteur reste toujours un romancier à la mode. Ses deux derniers volumes, *Mademoiselle Cléopâtre* et le *Roman de la Duchesse*, ont été beaucoup lus. M. Arsène Houssaye est le peintre par excellence du Paris nouveau et des pécheresses plus ou moins repenties.

Nous attendons de lui huit volumes de Mémoires qui seront notre histoire à tous. Car depuis son entrée dans les lettres M. Arsène Houssaye a connu tout le monde ; et nul mieux que lui ne pourra peindre les hommes et les choses de ce siècle.

Après son départ de la Comédie-Française, ses fonctions officielles d'inspecteur-général des Beaux-Arts lui ont donné pour mission d'étudier non-seulement les richesses artistiques de la France, mais encore de servir les jeunes artistes tout en constatant les anciennes renommées. Tous les six mois il prononce des discours, soit devant une statue qui s'élève, soit aux jeunes lauréats des arts.

J'oubliais de dire que le journaliste a survécu. Il y a vingt ans qu'il dirige l'*Artiste*, et il a fondé l'an dernier la *Revue du XIX^e siècle*, qui est l'arche plus ou moins consacrée de l'esprit littéraire, si compromis de nos jours.

Le bonheur d'Arsène Houssaye passe en proverbe. Jamais il ne se déconcerte devant un revers de fortune. Il sait que le nuage passera pour laisser briller de nouveau son étoile. Au 2 décembre, il acheta mille actions du Nord et de Saint-Germain, réalisa rapidement cinq cent mille francs de bénéfice, salua la Bourse qui venait de l'enrichir et se promit de n'y plus rentrer.

Fort bien. Mais qu'alliez-vous faire dans cet antre, ô poète ? Que deviendrons-nous, si les Muses elles mêmes alignent des chiffres et spéculent sur la rente ?

Pour être juste, toutefois, nous devons dire que l'or gagné par Arsène Houssaye retombe en pluie dans la main des artistes qui l'entourent. Il a peuplé de chefs-d'œuvre, dus au pinceau moderne, son hôtel des Champs-Élysées.

Un de ses incontestables mérites est d'avoir administré pendant sept ans le premier de nos théâtres. Qui dit Comédie-Française, dit royaume impossible à gouverner. Là, plus que partout ailleurs, l'intrigue ouvre sous vos pas une éternelle chausse-trappe. C'est la région des caresses sournoises, des jalousies souriantes, des amours propres câlins, qui font patte de velours, afin de mieux vous enfoncer la griffe en pleine chair. L'ombre de Machiavel serait dans le ravissement, si elle pouvait quitter les sombres bords et venir étudier cette fine diplomatie, ces trahisons mignonnes, ces méchancetés délicates qui se glissent, rue Richelieu, sous le manteau de la fraternité artistique. On ne se doute par combien la parole la plus aimable, le serrement de main le plus familier, l'œillade la plus douce y cachent parfois de mauvais vouloir et de menace. Vous croyez marcher sur des fleurs, et l'épine vous déchire. Sous la touffe de roses un serpent

vous mord. Le plus malin s'égare et se fourvoie dans cet autre dédale, où la franchise ne semble être votre guide que pour mieux vous entraîner vers le sentier des déceptions et vous échapper par les faux-fuyants de la ruse. Un homme a réussi néanmoins à attacher le fil d'Ariane au seuil du labyrinthe, et à diriger sûrement sa marche au milieu des routes sinueuses où tant d'autres se sont perdus. C'est toujours du bonheur, dira-t-on. Oui sans doute; mais un bonheur qui se perpétue laisse croire volontiers que l'esprit y est pour quelque chose.

HUGO (VICTOR)

Lorsque la France traverse le gouffre des révolutions, il est rare qu'elle n'y laisse pas tomber quelques-uns de ses plus nobles enfants. Victor Hugo, comme autrefois Alighieri chassé de Florence par les Guelfes, gémit et s'irrite sur la terre étrangère. Il ne nous appartient pas d'écrire l'histoire de l'homme politique ; nous voulons seulement raconter celle du poète. C'est une tâche délicate, presque impossible, et que nous n'eussions jamais osé aborder peut-être, si Hugo (nous disons Hugo comme nous dirions Dante ou Shakspeare) n'était pas un de ces rares écrivains qui assistent vivants à leur apothéose, et pour lesquels, sur le cadran de la postérité, l'aiguille avance toujours.

D'une ancienne et vaillante famille de Lorraine, anoblie sur les champs de bataille, le comte Victor Hugo porte d'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable. Il est né à Besançon, en 1803. Son père, général

au service de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples, fut choisi pour combattre Fra-Diavolo, ce brigand terrible qui jetait l'effroi dans les contrées italiennes, et dont il parvint à disperser la bande. Le général Hugo suivit ensuite Joseph Bonaparte en Espagne. Il s'y distingua par sa science militaire et ne repassa les Pyrénées qu'en 1814, époque où Napoléon l'envoya défendre Thionville. Avec une poignée d'hommes, le courageux gouverneur protégea contre des armées entières de Cosaques et de Prussiens les remparts confiés à sa garde.

Victor Hugo, dès sa plus tendre enfance, voyagea donc en Italie et en Espagne. Le soleil du Midi chauffa de ses plus ardents rayons cette jeune tête enthousiaste, dont la poésie déborda bientôt comme d'une source féconde :

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,
 J'errai, je parcourus la terre avant la vie ;
 Et, tout enfant encor, les vieillards recueillis
 M'écoutaient, racontant d'une bouche ravie
 Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
 J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée ;
 Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
 Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée
 Qui lui parle et qu'on ne voit pas ! »

A quatorze ans et quelques mois, Victor Hugo concourut pour un prix académique. Il obtint seulement la première mention honorable, et cela par une susceptibilité bizarre de messieurs les Quarante. On prétendit que le candidat, en se donnant cet âge, s'était moqué de ses juges. L'Académie ne voulait pas comprendre que la poésie, comme la valeur, n'attend pas le nombre des années. Elle partagea le prix entre Saintine et Lebrun.

Victor Hugo, son acte de naissance à la main, réclama ; mais il était trop tard. Ces messieurs, ne pouvant plus lui donner de couronne, lui accordèrent leur estime.

Toutefois le mot devenu célèbre de Chateaubriand ne remonte point à cette époque, ainsi que l'insinue M. Alexandre Dumas au dix-septième volume de ses Mémoires. Voici dans quelle circonstance il fut prononcé. Charles X, à son retour de Reims, avait accordé une audience à Victor Hugo, alors âgé de vingt-deux ans, mais qui paraissait en avoir quinze. Le jeune auteur de l'*Ode sur le Sacre* devait présenter lui-même au roi ses vers imprimés. Charles X prit la feuille, la parcourut et la tendit à M. de Chateaubriand, debout à sa droite.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous de ce jeune homme ?

— Sire, répondit l'auteur d'*Atala*, c'est un enfant sublime !

Révolté de l'injustice de l'Académie, Victor Hugo fit choix d'un autre tribunal pour juger ses vers. Il envoya trois morceaux de poésie à Toulouse, remporta trois victoires successives et reçut avant Chateaubriand lui-même le brevet de maître-ès-jeux Floraux.

Il habitait alors avec sa mère l'ancienne abbaye des Feuillantines ; sa mère, noble et digne femme qui lui prodiguait les trésors de son amour. Aussi la reconnaissance de son fils l'a rendue immortelle : on dira la mère de Victor Hugo, comme on dit la mère des Gracques et la mère de saint Louis. Vendéenne et royaliste, elle fut tout naturellement la première muse du jeune poète. Les *Destins de la Vendée*, la *Statue de Henri IV* et les *Vierges de Verdun* sont autant d'échos du cœur maternel. Toutes ces poésies furent couronnées à l'aca-

démie de Clémence Isaure avec l'ode de *Moïse sur le Nil*.

Quand il perdit sa mère, Victor Hugo n'avait pas dix-neuf ans. Il écrivit pendant son deuil ce livre d'un cachet si sombre, *Han d'Islande*, dont le héros épouvanta notre jeunesse à tous : espèce de Barbe-Bleue poussé jusqu'au sublime, statue hors nature, mais taillée dans du granit. Le roman de *Han d'Islande* fut le signal de cette lutte de géant soutenue par Victor Hugo contre son siècle, et dont il devait sortir vainqueur. De toutes parts on attaquait ce jeune audacieux, qui secouait l'entrave des vieilles traditions littéraires et semblait vouloir se proclamer chef d'école. Hugo compta ses ennemis et prépara ses armes.

Presque toujours, à cette époque, il allait passer la soirée chez le père d'Émile Deschamps. Il était fort timide, mais sous cette timidité même perceait une dignité grave et presque austère, qui causait à chacun une impression très-vive et laissait deviner ce qu'il serait par la suite. On le saluait déjà comme le maître. A ces réunions il connut une jeune fille qui éveilla son cœur à l'amour. Bientôt il osa lui dire :

Goûtons du chaste Hymen le charme solitaire,
Que la félicité nous cache à tous les yeux.

Le serpent couché sur la terre
N'entend pas deux oiseaux qui volent dans les cieux.

Victor Hugo épousa mademoiselle Foucher au commencement de l'année 1823. Le mari avait vingt ans, l'épouse en avait quinze. S'ils étaient riches, c'était d'amour, de jeunesse et d'espérance. La bien-aimée avait tous les chants du poète et tout son cœur :

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre,
 Toi dont l'image luit sur mon sommeil joyeux ;
 C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
 Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux !

Hélas ! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure ;
 Je pleure, car la vie est si pleine de maux !
 Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
 Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs des rameaux.

Mon Dieu ! mettez la paix et la joie auprès d'elle ;
 Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur !
 Vous devez la bénir, car son âme fidèle
 Demande à la vertu le secret du bonheur !

Mais ces inquiétudes du poète sur le sort de sa compagne ne devaient pas être de longue durée. La première édition de *Han d'Islande* s'épuisa très-vite. Charles Gosselin, en achetant la seconde, apporta l'aisance dans le jeune ménage, qui alla s'établir au numéro 42 de la rue Notre-Dame-des-Champs, dans une ravissante petite maison en chartreuse, cachée sous les arbres comme un nid d'oiseau. Il y avait un salon d'été avec terrasse et un salon d'hiver. On était reçu par madame Hugo, l'ange du foyer. Tout près de leur mère, de beaux enfants jouaient autour des grands meubles. Entrait ensuite le poète, accompagné d'amis déjà nombreux à cette époque. Paul Foucher, Dumas, Émile et Antony Deschamps, Alfred de Vigny, Louis Boulanger, Méry, Gustave Planche, Arnould Frémy, Jules Lefebvre, Saint-Beuve, commençaient à former, dans l'intérêt de l'art, un cénacle puissant, dont Victor Hugo était le chef. On causait, on lisait des vers. Louis Boulanger dessinait les portraits de la famille. Puis, avant le coucher du soleil, on allait tous ensemble faire de longues promenades du côté de Montrouge ou dans les

plaines de Vanvres et de Vaugirard. Souvent alors on rencontrait par les chemins, le long des haies d'aubépine et de sureau, les membres d'un autre cénacle, installés chez la mère Saget, bonne femme qui a tenu longtemps un cabaret à Plaisance, et que Béranger connaissait avant de chanter *Madame Grégoire*. Victor Hugo et ses amis pressaient la main de Thiers, de Mignet, de Peisse, d'Armand Carel, de Chenavard; on opérait une fusion des deux cénacles. La poésie accueillait la politique et la traitait en sœur.

Hugo n'avait pas cessé d'être royaliste; mais chez lui c'était une affaire de sentiment plutôt que de conviction. Les odes sur la mort du duc de Berry et sur la naissance du duc de Bordeaux datent de 1820. Celle adressée à Châteaubriand, lorsqu'il cessa d'être ministre, est de la même année. Le jeune poète le console et l'encourage déjà dans son opposition :

Aussi, dans une cour, dis-moi, qu'allais-tu faire ?
N'es-tu pas, noble enfant d'une orageuse sphère,
Que nul malheur n'étonne et ne trouve en défaut,
De ces amis des rois, rares dans les tempêtes,
Qui, ne sachant flatter qu'au péril de leurs têtes,
Les courtisent sur l'échafaud ?

Le même sentiment patriotique dicta l'ode à Bonaparte. Tout le pays était encore sous l'impression du cri de désespoir poussé par les mères. « Rachel pleurait ses enfants et ne voulait point être consolée, parce qu'ils n'étaient plus. »

En 1826, le libraire Ladvocat réunit les *Odes et Ballades*; il en forma deux volumes, que le public accueillit avec enthousiasme, et qui donnèrent à l'auteur gloire et fortune.

Assis à l'ombre de son jardin solitaire, entre une femme adorée et de beaux enfants qui lui envoyaient leurs sourires, le poète vivait heureux. Souvent les promenades de la plaine de Vanvres étaient d'une gaité folle. Hugo jouait avec ses fils et se roulait sur les pelouses verdoyantes. Un soir, on gravit une colline, au sommet de laquelle un moulin à vent agitait ses bras gigantesques. Le poète offrit de parier qu'il s'accrocherait à l'un d'eux et ferait un tour dans les airs. Madame Hugo poussa des cris d'épouvante. Son époux voulut bien renoncer à cet aérien et périlleux voyage. Toutefois, afin de prouver que la chose était possible, il jeta le mouchoir de sa femme sur une aile qui montait, puis courut de l'autre côté pour le reprendre à la descente. Mais tout à coup, dans la cage du moulin, s'ouvrit une lucarne. Un visage railleur parut, une main s'avança, et le mouchoir, au plus beau de son ascension, devint la proie du meunier, qui referma la lucarne avec un grand éclat de rire. La batiste et les dentelles de madame Hugo furent offertes sans doute à quelque grosse paysanne des environs par son galant enfariné.

Cependant, au milieu de ces joies de famille et de ce bonheur de chaque instant, l'écrivain ne se reposait pas. La lutte que nous avons annoncée devenait imminente. Chaque jour une nouvelle attaque harcelait Victor Hugo dans sa retraite. On osait dire qu'il avait pris à Byron les cordes de son luth pour les attacher au sien. Lorsque *Bug-Jargal* fut publié, la troupe ennemie signala ce livre comme un pastiche des romans de Walter Scott ¹. On alla

1. *Bug-Jargal* est le premier roman qu'ait écrit Victor Hugo.

« En 1818 l'auteur de ce livre avait seize ans. Il paria qu'il écrirait un volume en quinze jours, et fit *Bug-Jargal*. »

plus loin. Victor Hugo fut traité de barbare. Tous les feuilletons crièrent qu'il était en dehors des préceptes du goût, qu'il méprisait le dictionnaire de l'Académie, la poésie d'Aristote et les vers de Racine. On voulut lui couper les ailes et l'emmanifester dans les vieux langes du passé. L'injustice de l'attaque devait, comme toujours, amener l'exagération de la défense. On mettait le poète dans la nécessité d'adorer l'idole ou de la brûler. Il la brûla.

Cromwell et sa *préface* furent le signal d'une guerre acharnée, terrible, implacable, d'un autre combat des Thermopyles, où une poignée d'hommes, conduite par un chef plein de vaillance, osa combattre des milliers d'ennemis, et ne fut pas vaincue.

Victor Hugo quitta la rue Notre-Dame-des-Champs, parce qu'il voyait les architectes bâtir au milieu de ses belles promenades, déraciner les arbres, couper la perspective, et lui amener Paris dans sa solitude. Madame Hugo, d'ailleurs, avait perdu là son premier-né. Dans un cœur maternel, les souvenirs de deuil sont assez ineffaçables déjà, sans que tout autour de vous les excite encore. Le poète s'en alla donc, après avoir écrit ces quatre vers sur la tombe de la douce créature, qui était allée retrouver les anges :

Oh ! dans ce monde auguste, où rien n'est éphémère,
 Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
 Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
 N'es-tu pas orphelin au ciel ?

On dressa, rue Jean-Goujon, aux Champs-Élysées, la nouvelle tente sous laquelle s'abrita la famille. Victor Hugo y resta jusqu'en 1830, époque où il vint s'établir

au milieu même de Paris, dans la maison n° 6 de la place Royale. C'est là que notre génération littéraire l'a connu. Dans ce vieil hôtel Louis XIII, silencieuse et solennelle demeure, trôna pendant quinze ans le roi de la poésie moderne. Il avait sa cour comme le roi des Tuileries, cour assidue, dévouée, pleine de vénération pour le maître, toujours prête à le défendre. On entra chez Victor Hugo par une immense antichambre donnant sur la place Royale. Cette antichambre conduisait à une salle à manger tendue de tapisseries de haute lisse et pleine de bahuts antiques. Le poêle se trouvait dissimulé derrière une splendide panoplie, dont vingt siècles semblaient avoir été tributaires. La flèche du soldat franc, la framée du Germain, s'y croisaient avec le glaive des légions romaines ; le yatagan de l'Arabe y fraternisait avec nos vieilles arquebuses, nos mousquets à mèche et la hache d'armes du chevalier. De cette pièce on passait dans le grand salon, tendu de rouge, avec une merveilleuse tapisserie dont le sujet avait été tiré du roman de la *Rose*. En face s'élevait une large estrade, sur laquelle était un divan, recouvert d'une espèce de dais. Au fond se déployait un étendard rouge brodé d'or, pris, en 1830, à la casbah d'Alger.

Victor Hugo est le premier qui nous ait rendu le goût des beaux ameublements historiques. Son salon de la place Royale avait un caractère grandiose, qui faisait prendre en pitié les étroites cellules où l'avare maçonnerie parisienne nous claquemure. Deux grands portraits en pied représentant, l'un madame Hugo, l'autre son époux, avaient été suspendus là par Louis Boulanger, peintre de la famille et ami de la maison. Le talent de l'artiste leur donnait une expression si naturelle et si vivante, qu'ils

semblaient prêts à descendre de leur cadre gothique pour vous saluer et vous faire accueil. Non loin de là se trouvait le précieux tableau de Saint-Èvre, envoyé à Victor Hugo par le duc d'Orléans. Au bout d'un long corridor, comme il y en avait jadis dans les cloîtres, on arrivait à la chambre à coucher, puis au cabinet de travail, admirable muséum, que la fantaisie du poète avait peuplé d'objets d'art de toute sorte. Le jour y entraît par une fenêtre en ogive, garnie de vitraux peints, ce qui jetait une lumière fantastique sur les fauteuils de chêne sculpté, les tentures à haut ramage, les laques, les grés, les statuettes, le vieux Sèvres,

Et le tableau trouvé sous d'antiques décombres,
Et les Chinois ventrus, faits comme des concombres.

Aux anciens habitués de la rue Notre-Dame-des-Champs, Boulanger, Méry, Sainte-Beuve, Dumas, etc., étaient venus se joindre, dans le cénacle de la place Royale, une multitude de nouveaux amis.

Toute la jeune littérature accourait rendre hommage à celui qu'elle acceptait pour chef. Alfred de Musset, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Paul Meurice, Laurent Pichat, Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, Félix Pyat, Gozlan, Sandeau, Vacquerie, et vingt autres, se rangeaient sous la bannière du romantisme, et formaient autour du maître une intrépide phalange. Idolâtre de son talent, cette jeunesse le regardait comme un dieu.

C'était l'époque des grands succès de Hugo. Jamais pourtant écrivain n'avait rencontré sur sa route plus d'obstacles à vaincre. « Lord Byron, pour nous servir d'une magnifique expression de Jules Janin, dormait enveloppé dans son linceul de gloire. » Walter Scott était lu d'un

bout de l'univers à l'autre, et Casimir Delavigne, romantique honteux caché sous la toge classique, se voyait, grâce à ce déguisement, presque seul en faveur auprès du comité de la Comédie-Française. La lutte, comme on le voit, devenait difficile; mais le poète l'avait acceptée dans toute son étendue. Par ses *Odes et Ballades*, il fit rayonner son étoile à côté de l'astre de Byron. Restait à lutter contre Walter Scott et à contraindre M. Delavigne à céder une portion du terrain dont il était possesseur. Victor Hugo publia le *Dernier jour d'un condamné*, puis *Notre-Dame de Paris*, ce géant des livres, devant lequel toutes les œuvres du conteur anglais pâlissent et se prosternent. Quant à M. Delavigne, il fut obligé de saluer *Hernani*, qui venait d'envahir triomphalement le répertoire du Théâtre-Français. Nous disons *envahir*, car si jamais auteur dramatique eut à lutter contre le mauvais vouloir des coulisses, ce fut bien certainement Victor Hugo. Mademoiselle Mars, la grande artiste, se permettait d'avoir des opinions littéraires et de conseiller les auteurs. Elle les traitait avec ce sans-çon curieux des comédiens, qui s'est perpétué depuis Gil-Blas jusqu'à nos jours. Voyant arriver Hugo, dont la dignité native et le caractère de bronze se cachent sous une apparence de timidité silencieuse, elle se posa devant lui comme une reine devant un page, et se mit à croquer des pastilles pendant la lecture d'*Hernani*.

Victor Hugo lisait lui-même sa pièce. Lorsqu'il en fut à ces vers du troisième acte, qu'il place dans la bouche de dona Sol :

Moi, je suis fille noble, et, de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse.

Une voix l'interrompit, en disant :

— « Favorite ! »

Hugo leva la tête et regarda mademoiselle Mars, qui avait les yeux au plafond et les doigts dans sa boîte de dragées. Il crut avoir mal entendu et recommença :

Moi je suis fille noble, et, de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine....

— « Favorite ! » dit la même voix.

C'était bien décidément mademoiselle Mars qui interrompait de la sorte ; mais elle ne regardait pas Victor Hugo. Ses yeux étaient toujours au plafond. L'auteur d'*Hernani* reprit sans s'émouvoir :

Trop pour la concubine....

— « Favorite ! » répéta-t-on pour la troisième fois.

— Est-ce vous, Madame, dit Hugo, saluant l'illustre comédienne, qui me faites l'honneur de m'interrompre ?

— Oui, Monsieur, répondit mademoiselle Mars.

— Vous pensez alors que le mot *favorite* remplacerait avantageusement *concubine* ?

— J'en suis certaine. On n'a jamais dit *concubine* au théâtre.

— On le dira pour la première fois, Madame. Ce mot donne de la force à ma pensée, l'autre l'affaiblirait.

— Comme il vous plaira, Monsieur. Toutefois, puisque vous avez l'obligeance de me destiner le rôle de dona Sol, il est bon de vous dire que je trouve très-dur de lancer un pareil mot au public.

— De vous, Madame, le public accepte tout.

— C'est possible.... excepté *concubine* pourtant ! *concubine* ne passera jamais.

— Nous verrons cela, Madame, à la première représentation, répondit Victor Hugo, saluant d'un air digne et coupant court à cet étrange dialogue.

Trois jours après, on répéta sur le théâtre. A la Comédie-Française les auteurs se tiennent au premier banc de l'orchestre. La rampe est faiblement éclairée. Ils voient les acteurs; mais ceux-ci ne les distinguent pas aisément dans l'ombre de la salle. Quand on en fut au passage de l'avant-veille, mademoiselle Mars, son rôle à la main, s'approcha de la rampe, en clignant de l'œil, et dit avec un léger ton d'impertinence :

— Monsieur Hugo, s'il vous plaît?..... Ah! très-bien!... je vous aperçois, Monsieur... Ne vous dérangez pas! Tenez-vous toujours à *concubine*?

— Toujours, Madame.

— Vous refusez de remplacer cela par *favorite*?

— Oui, Madame. Soyez assez bonne pour dire le vers comme je l'ai écrit.

— Je le dirai! Monsieur, je le dirai!... Mais *concubine* sera joli! comme le public va siffler *concubine*!

— Il sifflera, Madame.

— Ce n'est pas tout, continua mademoiselle Mars. Pourquoi donc, monsieur Hugo, faites-vous dire à Hernani par dona Sol :

Vous êtes mon lion superbe et généreux?

— J'ai cru devoir la faire parler ainsi, répondit le poète.

— *Lion* cependant me paraît étrange, car enfin je ne suis pas une lionne, monsieur Hugo!

— Sans doute, Madame, sans doute; mais la métaphore est permise.

— Il me semble, reprit mademoiselle Mars, qu'il serait plus simple de dire :

Vous êtes mon seigneur superbe et généreux.

— Permettez ! je n'accepte pas *seigneur*.

— Tant pis pour vous ! *lion* partagera les sifflets avec *concubine*.

— Le public sera dans son droit, Madame, répondit Victor Hugo, saluant toujours avec une extrême politesse ; mais vous n'êtes pas dans le vôtre en interrompant ainsi les répétitions. Continuons, si vous le voulez bien.

Chaque jour il avait de semblables tracasseries à subir. Si elles ne venaient pas de Célimène, elles venaient des autres acteurs. Son calme merveilleux ne l'abandonna jamais. Il y avait alors à la tête du Théâtre-Français un homme d'une intelligence rare, un véritable ami des lettres, qui, plus judicieux que mademoiselle Mars, annonçait une victoire éclatante au poète et le dédommageait par toutes sortes de prévenances du mauvais accueil des sociétaires. M. le baron Taylor avait confiance dans cette noble hardiesse du génie, qui sortait des routes battues de l'art pour courir à la découverte d'un monde nouveau. *Hernani* n'était pas le premier drame commandé par M. Taylor au poète ; déjà Victor Hugo avait écrit *Marion Delorme* pour le Théâtre-Français ; mais la censure, offusquée du rôle de Louis XIII, défendit la représentation de cette pièce. On eut recours à Charles X lui-même pour obtenir le droit de passer outre. Victor Hugo eut une nouvelle audience.

Dans les *Rayons et les Ombres* on trouve la description de cette entrevue.

. ,

Ah! Sire, tout est grave en ce siècle où tout penche!
 L'art tranquille et puissant veut une allure franche.
 Les rois morts sont sa proie, il faut la lui laisser;
 Il n'est pas ennemi, pourquoi le courroucer
 Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires,
 Lui, dont la main fermée est pleine de tonnerres?

. ,

Charles X, souriant, répondit: « O poète! »

On comprend que le petit-fils de Louis XIII ne pouvait sacrifier son aïeul, et le *veto* de la censure fut maintenu. Charles X, toutefois, désirait accorder une indemnité à l'auteur de *Marion Delorme*, qui avait déjà la croix et une pension. Cette pension fut portée de deux mille à six mille francs. Mais, en pareille circonstance, Victor Hugo crut qu'il était de son devoir et de son honneur de ne point accepter. Voilà ce que ses ennemis ont eu grand soin de taire.

Afin de consoler M. Taylor, à qui l'on enlevait une pièce sur laquelle il avait fondé les plus riches espérances, Victor Hugo se mit au travail et apporta, deux mois après, les cinq actes d'*Hernani*, où mademoiselle Mars fut sublime en dépit de ses prévisions et de ses craintes. Les comédiens eurent alors beaucoup plus de retenue. Souvent le vieux Joanny, chargé du rôle de don Ruy Gomez, leur avait dit à l'oreille :

— Prenez garde! n'attaquez pas M. Hugo! Vous ressemblez à des bornes qui insultent une pyramide.

A la trentième représentation, Joanny, abordant le jeune auteur dans les couloirs du théâtre, lui demanda d'une voix émue :

— Monsieur Hugo, voulez-vous me faire l'honneur de venir dîner chez moi ?

— Très-volontiers, répondit le poète.

Et, le lendemain, il s'asseyait à une table, autour de laquelle le bon Joanny avait rassemblé sa patriarcale famille avec douze ou quinze amis de son âge. Hugo reçut de ces vénérables convives un accueil qui lui fit battre le cœur. Au dessert, Joanny se leva et porta le toast suivant :

« A Victor Hugo ! »

Le vieillard inconnu qui joua dans le *Cid* le rôle de don Diégue, n'eût pas été plus fier en disant : « — A Pierre Corneille ! »

Marion Delorme n'eut les honneurs de la représentation qu'à deux années de là, lorsque Juillet eut envoyé à Holy-Rood le petit-fils de Louis XIII. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, disputa le chef-d'œuvre aux sociétaires de la Comédie-Française, le leur arracha des mains et l'emporta comme un avare emporte son trésor.

A la dix-huitième répétition, les coulisses de la Porte-Saint-Martin offrirent un incident curieux. Le dénouement qui termine aujourd'hui la pièce n'existait pas. Marion se traînait en vain à deux genoux pour obtenir le pardon de Didier ; celui-ci la repoussait et ne trouvait d'accents que pour la maudire.

— Pauvre femme ! disait-on, c'est bien dur !... pourquoi ne pas lui pardonner ?

— Parce que la moralité de la pièce le veut ainsi, répondait l'auteur.

— N'importe, murmurait madame Dorval, Didier est vraiment trop cruel.

— Faites pardonner ! monsieur Hugo, faites pardonner ! s'écria-t-on de toutes parts.

Hugo se laissa fléchir, et, le lendemain, il apporta cette magnifique scène du pardon, que le public ne peut entendre sans verser des larmes.

On accuse l'école romantique, dont Victor Hugo est le grand prêtre, d'avoir souvent outrepassé les bornes ; mais la contradiction a eu de tout temps et aura toujours un effet analogue. Il faut exagérer le principe pour mieux l'établir. Du reste, cette exagération même a eu son effet salutaire. *Marie Tudor*, le *Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Angelo*, renferment des qualités dramatiques immenses. Il y a là toute une énergique révélation de ce qu'on peut oser au théâtre.

Un autre reproche adressé à Victor Hugo est celui d'aimer les monstres et de consacrer son talent à la réhabilitation de la laideur. On aurait voulu sans doute qu'il négligeât l'épée pour le fourreau. En effet, aux yeux de certaines gens le corps est tout, l'âme n'est rien. Les dons précieux de l'intelligence, les saintes qualités du cœur, le dévouement, l'amour, la piété, qu'est-ce que cela, bon Dieu ! sans la forme physique ? Un être disgracié sous ce rapport ne peut sentir, ne peut comprendre, ne peut aimer. *Quasimodo*, pour être accueilli de ces gens-là, devait ressembler de pied en cap à l'Apollon du Belvédère.

Les ennemis, qui ne reculent devant aucune imposture, et calomnient effrontément parce qu'il en reste quelque chose, ont prétendu que Victor Hugo avait inscrit cette devise sur sa bannière : « *Le beau, c'est le laid.* » Jamais on ne proféra plus impudent mensonge. Cette seconde maxime : « *L'art pour l'art,* » est une autre sottise dont, seuls, ils ont le droit de réclamer la découverte.

Malgré ces attaques de la malveillance, Victor Hugo,

toujours sur la brèche, toujours luttant, toujours sûr de vaincre, ne recula pas d'une ligne dans sa route glorieuse. Les directeurs de théâtre et les libraires assiégeaient sa porte ; on ne lui laissait aucun repos. Gosselin, qui avait publié le *Dernier jour d'un condamné*, réclamait à grands cris *Notre-Dame*, et menaçait même, si le roman n'était pas prêt au jour convenu, de donner à l'écrivain de l'inspiration par huissier. Victor Hugo n'habitait pas encore la place Royale. Si l'on en croit Alfred de Musset, le livre fut commencé vers le milieu de 1830.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
 Et commençait à s'occuper
 D'y grimper.

Une fois à l'œuvre, le poète ne s'arrêta plus. *Notre-Dame* lui a coûté des recherches immenses : c'est tout à la fois une merveille d'intérêt, un chef-d'œuvre de style et un prodige d'études archéologiques. Pourtant il ne consacra pas plus de six mois à l'exécution de cette création gigantesque. Il y travailla sans relâche et ne sortit qu'un seul jour pour assister à une séance du procès des ministres. Le froid venu, ses domestiques allumaient un grand feu dans son cabinet de travail, et, par ordre de leur maître, en laissaient continuellement la fenêtre ouverte. Au jour stipulé dans le traité de Gosselin, *Notre-Dame* était sous presse.

Victor Hugo ne se reposa pas : le libraire avait sa pâture, mais les théâtres réclamaient la leur. Aux Français on joua le *Roi s'amuse*, interdit presque immédiatement, et qui fut obligé de recourir à l'impression pour se faire connaître. Il s'en écoula quarante mille exemplaires.

Six semaines après, *Lucrece Borgia* obtenait à la Porte-Saint-Martin un succès énorme. Nous pouvons nous le rappeler tous : l'armée classique eut, ce jour-là, son Waterloo. Jamais applaudissements plus unanimes n'accueillirent une œuvre. Ça et là, dans les couloirs, se glissaient les vieux critiques honteux ¹. S'ils hasardaient un mot de blâme, c'était pour le retirer presque aussitôt sur le passage des vainqueurs. Ceux-ci, du reste, ne les accablaient pas et se bornaient à les mystifier légèrement. Un feuilletoniste de la *Quotidienne* répétait partout depuis une heure :

— Du vin de Syracuse !..... quelle bonne folie !... On n'a jamais parlé de vin de Syracuse.

— Parbleu ! fit Méry, qui se promenait dans le voisinage, si vous le désirez, je vais vous en faire boire.

— Du vin de Syracuse ?

— Oui.

— Et où en trouverez-vous ?

— Dans le premier restaurant venu.

— Allons donc !

— C'est comme je vous l'affirme. Je gage qu'on va nous en servir au café du théâtre.

— Du vin de Syracuse ?

— Du vin de Syracuse. L'entr'acte a douze minutes, suivez-moi !

Pendant ce dialogue, l'auteur de la *Floride* avait poussé du coude Gérard de Nerval, qui se trouvait auprès de lui. Gérard devina la signification de ce geste et descendit le premier. Sur la route on rencontra d'autres feuilletonistes. Ceux-ci, émerveillés d'apprendre que le

1. C'est assez dire que ni Janin ni Théophile Gautier n'étaient du nombre.

vin de Syracuse n'était point un mythe, un symbole, une chose qui n'avait pu fermenter que dans le cerveau du poète, suivirent leur confrère pour goûter de cette divine liqueur, que l'île aux trois caps, l'heureuse Trinacrie, fait mûrir.

— Un instant, Messieurs ! dit Méry, lorsqu'on fut à la porte du café. C'est une gageure. Il s'agit de l'accepter ou de la refuser. Je mets au jeu cinquante louis contre un article flamboyant de chacun de vous en faveur de *Lucrece Borgia*.

— Bon ! c'est convenu ! dirent en chœur les feuilletonistes.

Méry entra gravement au café, salua la dame du comptoir et cria très-haut :

— Une bouteille de vin de Syracuse, s'il vous plait ?

— Voilà, Messieurs, voilà ! répondit un garçon : le temps d'aller à la cave, et vous êtes servis.

Un instant après, sans remarquer le sourire narquois de Gérard, qui se tenait dans un coin, la troupe entière des critiques trinquait à la santé de Victor Hugo et absorbait une bouteille de vin de grenache, fabriqué par un pharmacien du boulevard. Le lundi suivant, un admirable concert d'éloges retentit dans la presse : messieurs du feuilleton payaient leur gageure perdue.

Méry était, avec Alphonse Karr, Foucher, Vacquerie, Paul Meurice et Sainte-Beuve, l'habitué le plus fidèle du salon de la place Royale. Il y apportait cet esprit charmant, cette inépuisable et chatoyante facilité de narration qui le distinguaient. Ce fut là qu'un soir, arrivant de Marseille, il raconta son étrange aventure avec un procureur général.

« J'étais dans ma chambre, commença-t-il, en train de

faire un volume pour Dujarrier, lorsque tout à coup deux gendarmes entrent, viennent à moi et me déclarent en état d'arrestation.

« — Vous vous trompez, Messieurs, leur dis-je.

« — Non, vraiment. Vous êtes bien monsieur Joseph Méry ?

« — Sans doute, mais...

« — Pas d'observations ! suivez-nous !

« — Ils déployaient sous mes yeux un mandat d'amener parfaitement en règle.

« — Où va-t-on me conduire ? demandai-je tout consterné.

« — Peu vous importe. En route !

« Nous descendîmes. Un chaise de poste attendait en bas. Les gendarmes y prirent place à côté de moi.

« — Nous voulons bien, dirent-ils, ne pas vous mettre les menottes, si vous jurez de ne faire aucune résistance.

« Je promis d'être sage. La chaise de poste partit ventre à terre.

« Nous roulâmes cinq heures sans interruption. Je finis par m'endormir entre mes deux gendarmes, et je me réveillai dans les rues d'Aix.

« Le premier visage que j'aperçus fut celui du procureur général lui-même, accouru au-devant de son prisonnier. Ce terrible magistrat me dit en éclatant de rire et en m'embrassant sur les deux joues :

« — Ah ! parbleu ! je te tiens ! Voilà trois ans que tu promets de venir me voir... tu ne partiras que dans huit jours !

« Je venais de reconnaître un ami, un vieux camarade de classe. Il n'avait trouvé que ce moyen un peu original de me forcer à tenir parole. »

On s'amusa beaucoup de l'anecdote de Méry. Alphonse Karr, seul, ne riait pas. Depuis quelque temps, il ressemblait à un homme poursuivi par un songe. Son œil devenait chaque jour plus inquiet, son front plus taciturne. Il y avait là une tête qui lui déplaisait souverainement. C'était la tête pointue de M. Sainte-Beuve. Néanmoins ce dernier prodiguait, comme les autres, à Victor Hugo les témoignages de l'amitié la plus sincère. Il s'écriait avec enthousiasme :

Oh ! qu'il chante longtemps, car son luth nous entraîne,
 Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène
 Tant qu'il retentira !
 Deux ou trois tours encore au son de la trompette,
 Aux éclats de sa voix, que tout un chœur répète,
 Jéricho tombera !

Par *Jéricho*, M. Sainte-Beuve entendait l'Académie. Ses opinions, comme ses affections, ont bien changé depuis cette époque. Il n'attaque plus *Jéricho*, qui lui a permis de s'asseoir dans ses murs ; mais, en revanche, il devient de jour en jour moins enthousiaste de Victor Hugo. Tout le monde s'étonne, avec raison, que M. Sainte-Beuve ait laissé outrager son ancien ami dans le feuilleton du premier de nos journaux, et cela par un homme dont la plume est sous sa dépendance directe. Il y a des dévouements toujours prêts à saluer le bonheur et à désertir devant l'infortune. Le futur auteur des *Guêpes* flairait déjà cette triste défection. Un beau jour, Alphonse Karr n'y tint plus et fit insérer dans le *Figaro* un article ayant pour titre : *l'Affreux Bonhomme*. Beaucoup de lecteurs trouvèrent que la silhouette ressemblait, à s'y méprendre, à M. Sainte-Beuve. Il y a quelques années,

au cercle de madame de Girardin, quelqu'un hasarda cette question :

— Pourquoi M. Sainte-Beuve, qui faisait jadis des œuvres assez remarquables, reste-t-il constamment aujourd'hui dans l'ornière du médiocre ?

— En voici la raison, répondit madame de Girardin : Sainte-Beuve était un poète où Victor Hugo mettait du bois. Victor Hugo n'en met plus.

Vers cette époque, la *Revue de Paris* inséra *Claude Gueux*, pendant que le public, avec un empressement qui faisait le désespoir de l'école rivale, accueillait tour à tour les *Feuilles d'automne*, les *Orientales* et les *Chants du crépuscule*. Chacun de ces volumes de vers se lit d'une seule haleine, ce qui arrive rarement aux autres livres du même genre. A côté des inspirations les plus sublimes, Victor Hugo trouve des pages remplies de sentiment et de grâce. Jamais la monotonie, cet écueil du musicien et du poète, ne se rencontre sous sa plume. Il sait descendre des hauteurs olympiennes de son génie pour tendre la main à ceux qui pleurent ; il se fait l'avocat du pauvre, et prêche la sainte aumône :

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand ses petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Plus loin, comme le Christ, Victor Hugo relève la femme coupable et dit aux pharisiens de nos jours :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
 Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ?
 Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?
 Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
 Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
 S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées,
 Comme au bout d'une branche on voit étinceler
 Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
 Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
 Perle avant de tomber, et fange après sa chute !
 La faute en est à nous : à toi, riche ! à ton or !
 Cette fange, d'ailleurs, contient l'eau pure encor.
 Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
 Et redevienne perle en sa splendeur première,
 Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
 D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour !

Le 10 septembre 1844, Victor Hugo adressa une supplique au duc d'Orléans en faveur d'un malheureux vieillard dont les filles, sans travail et sans pain, n'avaient plus en perspective que la mort ou la prostitution. Le duc d'Orléans donna cent louis ; la famille fut sauvée.

Prince, vous avez fait une sainte action !
 Loin de la haute sphère où rit l'ambition,
 Un père et ses enfants, cheveux blancs, têtes blondes,
 Marchaient enveloppés de ténèbres profondes,
 Prêts à se perdre au fond d'un gouffre de douleurs,
 Le père dans le crime et les filles ailleurs.
 Je vous ai dit : « Voici, tout près du précipice,
 Des malheureux perdus dont le pied tremble et glisse ;
 Oh ! venez-leur en aide et tendez-leur la main ! »
 Vous vous êtes penché sur le bord du chemin ;
 Sans demander leurs noms vos mains se sont tendues,
 Et vous avez sauvé ces âmes éperdues.
 Puis à moi, qui, de joie et de pitié saisi,
 Vous contemplais rêveur, vous avez dit : « Merci ! »

Un pareil trait fait tout à la fois l'éloge du poète et du

prince. On ne dira pas qu'un sentiment stérile et une compassion menteuse dictent les vers qui se traduisent par de tels actes. Si maintenant nous entrons dans le domaine de la grâce, nous y voyons, comme partout, Victor Hugo régner en maître.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
 Ne fuis pas !
 Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
 Tu t'en vas !
 Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
 Luire ailleurs.
 Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
 Toute en pleurs !
 Ah ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
 O mon roi !
 Prends comme moi racine ou donne-moi des ailes
 Comme à toi !

Les *Chants du crépuscule* sont remplis d'une multitude de petits chefs-d'œuvre. Hugo ressemble à cette filleule des fées qui n'ouvrait la bouche que pour laisser tomber des perles, des diamants et des roses. Mais tout à coup, et sans transition, nous le voyons reprendre le fouet de Juvénal, s'il trouve une ignominie à maudire ou un traître à souffleter. Quand Deutz, ce juif infâme, eut livré l'héroïne vendéenne, Victor Hugo lui cria :

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable !
 Que la proscription est toujours vénérable,
 Qu'on ne bat pas le sein qui nous donne le lait,
 Qu'une fille des rois, dont on fut le valet,
 Ne se met point en vente au fond d'un antre infâme,
 Et que, n'étant plus reine, elle était encor femme !

 Oh ! lorsqu'ils te verront paraître au milieu d'eux,
 Ces fourbes dont l'histoire inscrit les noms hideux,
 Judas qui vend son Dieu, Leclerc qui vend sa ville,
 Groupe au louche regard, engeance ingrate et vile,
 Tous en foule accourront joyeux sur ton chemin,
 Et Louvel indigné repoussera ta main !

Mais arrêtons-nous dans les citations. De même qu'on veut tout lire, quand on ouvre un volume de Victor Hugo, de même nous sommes entraîné par tant de richesses qui débordent, et que le cadre étroit de cette notice ne peut contenir.

Harel, alléché par le succès de *Lucrece Borgia*, vint offrir au célèbre écrivain dix mille francs de prime, s'il voulait lui donner une autre pièce. *Marie Tudor* ne tarda pas à être mise à l'étude ; mais une rivalité entre deux actrices jeta le trouble dans les répétitions. En tout et partout le directeur était de l'avis de mademoiselle Georges, et celle-ci, chaque jour, suscitait de nouvelles querelles. Le poète ne prenait pas garde aux fantaisies belliqueuses de la grande tragédienne. Il se renfermait dans cette dignité calme et dans cette force de volonté qui le caractérisent. Toutefois il ne put se défendre d'une certaine émotion, quand il aperçut à la porte du théâtre l'affiche qui annonçait son drame. Cette affiche portait :

« *Après demain, première représentation. — MARIE TUDOR.* »

« *Incessamment, première représentation d'ANGELE.* »

On ne pouvait, ni plus clairement, ni d'une façon plus nette, prévenir le public que la direction ne comptait pas sur *Marie Tudor*.

— Monsieur Harel, dit le poète, voici un bon sur mon notaire : allez reprendre votre prime, et rendez-moi ma pièce !

— Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria le protecteur de mademoiselle Georges.

Hugo montra l'affiche, étalée, comme c'est l'usage, dans le cabinet de la direction.

— Mais c'est une erreur, je vous le jure ! dit Harel, une bévue de mes employés, dont je ne suis pas responsable. Nous allons, à l'instant même, ôter cela.

Il sonne, donne des ordres, et, moins d'une heure après, la bévue des employés de M. Harel était complètement réparée. Victor Hugo s'en alla tranquille. Le lendemain soir, comme il se retrouvait au même endroit à discuter le nombre de ses billets d'auteur, entre tout à coup un petit garçon, coiffé d'un bonnet d'imprimerie.

— Monsieur Harel, dit-il, je vous apporte l'affiche de demain.

— Ah ! voyons cela ! dit Victor Hugo.

C'était l'affiche sérieuse, l'affiche qui devait rayonner sur les murs de Paris le jour même de la représentation.

— Va-t-en, gamin ! Pourquoi nous déranges-tu ? cria M. Harel, se levant à la hâte et voulant pousser le petit garçon dehors.

Mais Hugo retint l'enfant, lui prit le rouleau des mains et déploya l'affiche. Il vit qu'on avait eu soin de rétablir au bas, en lettres beaucoup plus apparentes :

« *Incessamment, première représentation d'ANGÈLE.* »

— Savez-vous, Monsieur, dit-il, en écrasant le directeur de son regard calme et froid, que ceci est une assez remarquable trahison ?

— C'est possible, répondit Harel.

Au point où en arrivaient les choses, le plus court était de lever le masque.

— Rendez-moi le manuscrit sur-le-champ, dit Victor Hugo.

— Désolé ! vous n'êtes plus en droit de le reprendre.

— La raison, je vous prie ?

— *Marie Tudor* est définitivement annoncée. Le ministère sera pour moi contre vous. Demain je fais tomber votre pièce !

— Et moi, dit Hugo, je ferai tomber votre théâtre !

Malgré cette cabale insolente, montée par la direction même, le drame eut un grand succès. Mademoiselle Georges et Harel firent aussitôt amende honorable ; mais le poète avait été blessé profondément : il ne voulut plus travailler pour la Porte-Saint-Martin. La Comédie-Française venait de recevoir *Angelo*. Sachant que mademoiselle Mars, fidèle à ses habitudes de taquinerie, créait difficulté sur difficulté, Harel reprit quelque espérance. Il courut place Royale, et dit au poète :

— Je vous apporte huit mille francs. Retirez *Angelo* des mains de Buloz. Je vais réengager madame Dorval pour jouer Catharina, et mademoiselle Georges prendra le rôle de la Thisbé.

Hugo n'avait pas oublié le tour de l'affiche. Il refusa. Moins de six semaines après, le théâtre de la Porte-Saint-Martin tombait en faillite. Au lieu d'être réengagée par M. Harel, madame Dorval entra à la Comédie-Française. Mais elle eut à subir de mademoiselle Mars toutes sortes de rebuffades. Celle-ci, aux répétitions, ne lui donnait aucune réplique, se posait mal et lui coupait ses plus beaux effets.

— Voyons, disait doucement l'auteur à Célimène, soyez plus complaisante, ne vous montrez pas mauvaise camarade.

— Eh ! Monsieur, répondait mademoiselle Mars avec aigreur, ce n'est pas ma faute si madame joue de travers !

— Mais vous absorbez sciemment l'effet des situations où elle pourrait briller.

— Je suis ce que je dois être.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Victor Hugo, veuillez, je vous prie, me rendre votre rôle.

Une exclamation de stupeur s'échappa du sein de mademoiselle Mars et trouva de l'écho d'un bout à l'autre des coulisses. Lui reprendre un rôle, à elle, reine du théâtre ! cela devenait impossible, cela ne s'était jamais vu. Victor Hugo, digne et sévère, n'écoutait point les murmures. Il persistait.

— Allons, Monsieur, dit Célimène vaincue, je ferai ce qu'il vous plaira.

Dès ce moment, elle fut douce et bonne, ménagea madame Dorval et n'éteignit aucun effet à la représentation. Il est juste de dire que, malgré son détestable caractère, lors de la mise à l'étude des pièces, mademoiselle Mars, une fois sur la brèche et devant le public, défendait intrépidement ce qu'elle avait le plus attaqué aux répétitions.

A cette époque, c'est-à-dire en 1835, Victor Hugo allait souvent à Bièvre, où la famille Bertin le recevait dans une magnifique maison de plaisance. Il rencontrait là Chateaubriand, son ancien et fidèle admirateur. Mademoiselle Louise Bertin faisait de la musique aux deux poètes. Voyant que la gracieuse fille de ses hôtes avait un talent de composition remarquable, l'auteur de *Notre-Dame* écrivit exprès pour elle le libretto de la *Esméralda*. C'était un don vraiment royal, refusé jusqu'à ce jour à Meyerbeer lui-même. On passait à Bièvre des soirées délicieuses. Après avoir écrit des vers sur l'album de mademoiselle Louise Bertin, Victor Hugo tournait la page,

laissait la plume du poète pour prendre le crayon de l'artiste et dessinait de petites fantaisies ravissantes.

Nous sommes peut-être un des premiers à instruire le public de cette particularité : le grand poète est excellent dessinateur. Son ami Louis Boulanger lui-même a plus d'une fois admiré ce talent original et sans modèle connu. M. Vacquerie possède un album tout entier, plein de caricatures, que Victor Hugo s'amusa à crayonner, pendant le choléra de 1832, pour distraire sa femme et ses enfants. On voit encore aujourd'hui, chez Paul Meurice, un immense dessin, dans le genre de Martyn, représentant un vieux manoir fantastique, dont les tourelles dentelées, les pignons et les hauts remparts se déroulent à perte de vue et se perdent au milieu d'une perspective brumeuse. Ce dessin a quelque chose de gigantesque et de sombre, de solennel et d'étrange, qui vous saisit et vous emporte dans les régions du rêve. Il y a chez le dessinateur comme un reflet puissant du caractère et du génie du poète. Paul Meurice nous montra deux autres dessins de son illustre ami. Le premier porte ce titre : *Un de mes châteaux en Espagne*. Le second représente un navire battu par la tempête. Courbés sous la violence du vent, les mâts se joignent et prennent la forme d'une croix. Au bas, on lit cette légende : *In mare malus fit crux*. Nombre de ces beaux dessins disparurent à la vente qui eut lieu rue de la Tour-d'Auvergne ¹.

Victor Hugo avait changé de domicile en 1848. On lui causa un chagrin véritable, en ôtant la belle grille Louis XIII qui s'harmoniait si bien avec l'architecture de la

1. On en a retrouvé beaucoup, et on les a réunis dans un album spécial.

place Royale. L'auteur de *Notre-Dame* a toujours lutté contre cette manie du badigeon, qui consiste à effacer le cachet de notre histoire ou à détruire les monuments qui la consacrent. Nous lui devons le salut d'un grand nombre de vieux châteaux et de métropoles gothiques, voués à la ruine par l'incurie du gouvernement, ou menacés du marteau par la bande noire. La Providence a soin de faire surgir, par intervalles, de ces intelligences puissantes qui unissent les siècles entre eux, apprennent aux descendants à connaître leurs ancêtres et font respecter le passé dans l'intérêt de l'avenir. Grâce au goût de Victor Hugo pour les meubles antiques et pour les curiosités de tout genre, les marchands de bric-à-brac assiégeaient constamment sa porte et le décidaient à acheter de nouveaux objets chaque jour, de sorte que l'appartement du poète était encombré. A cette vente de la rue de la Tour-d'Auvergne, où se dispersèrent de si précieuses collections, le commissaire-priseur découvrit derrière un meuble une robe de mandarin, d'une richesse surprenante, que ni madame Hugo ni ses fils ne connaissaient au poète. Celui-ci voulait toujours, à l'époque des emménagements, surveiller lui-même les tapissiers, auxquels il donnait des instructions en dehors de leurs habitudes.

— Vous allez, leur disait-il, me clouer cette peinture au plafond.

— Mais, Monsieur...

— Clouez toujours !

On lui obéissait avec répugnance. Il s'agissait d'un tableau remarquable, et dont la place ne semblait pas merveilleusement choisie.

— Maintenant, disait Hugo, remplissez les vides avec des bandes égales de damas de Lyon.

Les ouvriers tombaient des nues.

— Jamais, murmuraient-ils, nous n'avons rien fait de semblable.

— Tant mieux ! Ramenez le damas sur un plan incliné... c'est cela même ! Attachez à présent tout autour ces baguettes d'or.

Les tapissiers, descendus de l'échelle, regardaient leur ouvrage et s'écriaient :

— Ma foi, c'est superbe !

Hugo venait de cacher son plafond jaune et coupé de lézardes sous une riche peinture, entourée d'un cadre de tapisserie d'un effet majestueux.

De 1837 à 1838 se fonda le théâtre de la Renaissance. Anténor Joly, nommé directeur, écrivit à Frédérick-Lemaître, alors à la campagne : « Accourez, mon cher, accourez vite ! Nous avons *Ruy Blas*. Votre rôle est splendide ! » Frédérick-Lemaître arrive en poste et descend à la Renaissance. Le directeur lui prête le manuscrit de la pièce, mais sans lui annoncer quel personnage il doit remplir.

— Demain, lui dit Anténor, nous avons lecture chez Hugo. Renvoyez-moi le manuscrit ce soir.

— Je vous le renverrai, dit Frédérick.

Il descend, remonte en voiture, et parcourt la pièce en se faisant reconduire chez lui.

— « Don Salluste, se dit-il, belle tête ! c'est mon affaire... Ah ! don César ! serait-ce don César qu'ils me destinent ? Cette création se rapproche un peu de celle de Robert Macaire... n'importe, ça me va ! »

De feuillets en feuillets il arrive à la première scène de *Ruy blas*.

— Corbleu ! s'écria-t-il, voilà mon rôle ! superbe ! superbe !

Tout à coup il songe qu'Anténor a signé l'engagement de Guyon : ce ne peut être que pour confier Ruy Blas à cet acteur. Frédérick devient sombre. Il entre, le lendemain, au salon de la place Royale avec un visage funèbre, écoute la pièce sans sourciller, et laisse les autres auditeurs applaudir seuls. Anténor, surpris de cette conduite, l'aborde à la fin de la lecture, et lui dit :

— Comment, vous n'allez pas remercier Hugo ?

— Remercier ! remerciez ! c'est facile à dire. Qu'est-ce qu'on me donne ?

— Le rôle de Ruy Blas, parbleu !

— Ah ! diable ! c'est bien différent ! je croyais jouer don César.

Et le grand acteur, s'élançant vers le grand poète, lui prit les mains avec effusion. Il se confondit en remerciements et en excuses. Victor Hugo dit dans la préface de *Ruy Blas* : « Pour M. Frédéric-Lemaître, la soirée du 8 novembre n'a pas été une représentation, mais une transfiguration. » Cette soirée, du reste, ne se passa pas sans tumulte. Le poète avait de nouveau jeté le gant à l'école classique. Au milieu des scènes les plus merveilleuses de l'œuvre se glissaient çà et là des hardiesses étranges :

. Horrible compagne,
Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.

manqua de donner une attaque d'apoplexie à trois membres de l'Académie, et M. Viennet proposa de mettre le feu au théâtre, lorsque vinrent ces autres hémistiches :

. . . : Je suis émerveillé,
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Il est constant pour nous que Victor Hugo aime ces orages ; il court au-devant de la tempête, il l'affronte. Le combat l'anime, la lutte le transporte ; il veut un ennemi qui résiste et qui attaque intrépidement le bataillon de César, la phalange d'Alexandre. Nous nous rappelons une scène dont nous avons été témoin, le soir de la troisième représentation de *Ruy Blas*. Saint-Firmin soutenait médiocrement son rôle. Accueilli chaque jour par une bordée de sifflets, le malheureux tremblait que le public n'allât à son égard jusqu'aux projectiles. Regardant par les trous du rideau, qui n'était point encore levé, il aperçut une salle comble, et sentit un frisson lui courir dans les veines.

— Monsieur Hugo, balbutia-t-il, s'approchant du poète qui causait dans les coulisses avec Frédérick, je vous en supplie, ne lâchons pas *cela* ce soir ! Il entendait par *cela* les deux passages cités plus haut.

L'auteur vint regarder à son tour par le trou de la toile. Voyant une salle magnifique et remplie, il se retourna gravement vers Saint-Firmin :

— « Lâchez tout ! » lui dit-il.

Quelques années plus tard, les *Burgraves*, joués à la Comédie-Française, furent attaqués d'une manière plus violente encore. On organisa contre eux le succès de *Lucrèce*. M. Ponsard, avec son idylle tragique, fut déclaré le poète par excellence. Il y a des gens qui préfèrent le pastiche du premier rapin venu à une toile de Michel-Ange.

Le 3 juin 1841, Victor Hugo entra à l'Académie comme un boulet qui fait sa brèche et qui passe en dépit du rempart.

— Il y a ici deux académies, lui dit ce jour-là, M. de

Lamartine: la petite et la grande. Vous avez toute la grande pour vous.

Deux ans après, on éleva Victor Hugo à la dignité de pair de France. Le duc d'Orléans, suivi de sa jeune femme, vint le féliciter au moment où il terminait au Luxembourg son discours de réception.

Nous avons omis de parler d'un fait qui remonte à 1839. La sœur de Barbès, de Barbès condamné à l'échafaud, était venue supplier le poète, afin qu'il demandât au roi la grâce de son frère. Une première démarche avait été sans résultat. La cour portait alors le deuil de cette douce Marie de Wurtemberg, ange de la famille, touchée si jeune par les mains de la mort, et le comte de Paris venait de naître. Victor Hugo retourna chez le roi, le 12 juillet, à minuit. Sa Majesté n'était plus visible. Alors il écrivit cette strophe, qu'il laissa sur une table :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
 Par ce royal enfant, doux et frère roseau!
 Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
 Grâce au nom du berceau!

A son réveil, Louis-Philippe lut ces quatre vers, et Barbès fut sauvé.

L'exactitude que nous avons mise à rendre compte du théâtre nous a fait négliger trois publications importantes: le *Rhin*, deux volumes de lettres, où le charmant esprit du poète s'offre sous un point de vue aussi neuf qu'original; puis les *Voix intérieures* et les *Rayons et les Ombres*. On trouve dans ces derniers recueils, publiés, l'un en août 1837, l'autre en mai 1840, toute la verve, toute la grâce et tout le génie des beaux jours de Victor Hugo. Comme autrefois, il console le pauvre et lui crie: — « Dieu est toujours là! »

Alors, si l'orphelin s'éveille,
 Sans toit, sans mère et priant Dieu,
 Une voix lui dit à l'oreille :
 « Eh bien ! viens sous mon dôme bleu !

« Le Louvre est égal aux chaumières
 Sous ma coupole de saphirs.
 Viens sous mon ciel plein de lumières,
 Viens sous mon ciel plein de zéphyr !

« J'ai connu ton père et ta mère
 Dans leurs bons et leurs mauvais jours.
 Pour eux la vie était amère,
 Mais moi je fus douce toujours.

« C'est moi qui sur leur sépulture
 Ai mis l'herbe qui la défend.
 Viens, je suis la grande nature !
 Je suis l'aïeule, et toi l'enfant.

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
 J'en remplirai tes petits bras ;
 Je te dirai de douces choses,
 Et peut-être tu souriras !

« Car je voudrais te voir sourire,
 Pauvre enfant si triste et si beau !
 Et puis tout bas j'irai le dire
 A ta mère dans son tombeau ! »

Prenez au milieu de ces deux volumes les pièces les plus longues, lisez les plus courtes, vous n'y trouverez jamais ce vague insoutenable qui règne dans les œuvres des autres poètes. Jamais les vers de Victor Hugo ne sentent la fatigue ; tout est plein d'idées, tout a le cachet du cœur, tout est marqué au coin du chef-d'œuvre.

La tombe dit à la rose :
 — Des pleurs dont l'aube t'arrose
 Que fais-tu, fleur des amours ?
 La rose dit à la tombe :
 — Que fais-tu de ce qui tombe
 Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit : — Tombeau sombre,
 De ces pleurs je fais dans l'ombre
 Un parfum d'ambre et de miel.
 La tombe dit : — Fleur plaintive,
 De chaque âme qui m'arrive
 Je fais un ange du ciel !

Pourquoi donc, ô poètes ! vous que Dieu nous envoie, comme une émanation de sa pure essence, pour consoler, chanter et bénir, semblez-vous perdre de vue cette mission sainte ? Pourquoi vous mêlez-vous, fils du ciel, aux luttes insensées de la terre ? Victor Hugo nous répondra :

Le poète en des jours impies
 Vient préparer des jours meilleurs,
 Il est l'homme des utopies ;
 Les pieds ici, les yeux ailleurs.
 C'est lui qui sur toutes les têtes,
 En tous temps, pareil aux prophètes,
 Dans sa main, où tout peut tenir,
 Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
 Comme une torche qu'il secoue,
 Faire flamboyer l'avenir !

Ce sont là de grandes pensées, ce sont là de beaux vers. Mais qu'il nous soit permis de regretter le jour où Victor Hugo ne portait au front que la radieuse couronne du poète, sans ambitionner celle du réformateur. Sa *Légende des siècles*, publiée en 1859, est un beau festin poétique, auquel sont venues s'asseoir les Gorgones de la démagogie, coiffées de serpents, la main crochue et la lèvre convulsive. Nous avons dit ailleurs notre opinion sur le livre des *Misérables*, en déplorant le délire de cet homme de génie qui se fourvoie et fait retomber sur la société française le poids de ses rancunes. Les *Chansons des rues et des bois*, œuvre honteusement érotique, n'ont pas été rachetées par la prose des *Tra-*

vailleurs de la Mer, véritable insulte à la Providence. Ce géant humilié, ne pouvant écraser les rois, a la folie de s'en prendre à Dieu.

Victor Hugo habitait à l'île de Jersey une petite maison anglaise très-simple, mais confortable. Derrière était un beau jardin, terminé par une terrasse que venaient baigner les flots. L'exilé, de sa fenêtre, voyait la côte de France. Il n'avait pu se plaire ni en Belgique ni à Londres, où le mauvais temps et les brouillards le chagrinaient sans cesse.

« Le bon Dieu, écrivait-il, qui nous a ôté la patrie, devrait bien nous laisser le soleil. »

On le renvoya de Jersey, parce qu'il avait écrit à la reine d'Angleterre, au sujet d'un homme qu'on allait pendre, une lettre irrespectueuse. Il habite aujourd'hui l'île de Guernesey. Madame Hugo partage l'exil de son époux. Leurs enfants, deux fils, Charles et Victor, et une fille, mademoiselle Adèle, sont avec eux, ainsi que M. Auguste Vacquerie, dont le frère a épousé cette pauvre Léopoldine Hugo, victime d'un accident si funeste et si imprévu. On sait qu'elle se noya dans la rade du Hâvre, en 1843, à l'âge de dix-neuf ans.

INGRES

Les artistes sont comme les jolies femmes, ils tombent parfois dans un singulier excès de coquetterie. M. Ingres, par exemple, cachait avec beaucoup de soin la date de sa naissance ; il était persuadé que plus on le croyait vieux, moins on lui accordait de talent. Si quelque malavisé lui adressait la question hanale : — Quel âge avez-vous ? Il répondait invariablement : — Mon Dieu, je l'ignore ; j'ai si peu de mémoire !

Une telle faiblesse est peu excusable. Notre grand peintre s'exposait au même ridicule que cette douairière, dont on disait : « — Elle s'avoue trente ans, cette année-ci ; mais, l'année prochaine, elle n'en aura plus que vingt-neuf. »

Ingres (Jean-Dominique-Augustin), naquit à Montauban, le 15 septembre 1781. Sa vie d'enfant nous offre quelques détails assez bizarres. Il ne manifesta d'abord aucune disposition pour la peinture. Son père eut l'im-

prudence de lui donner tout à la fois un archet et un crayon ¹. Jean-Dominique-Augustin trouva beaucoup plus de plaisir à apprendre la gamme qu'à fabriquer des yeux, des nez et des oreilles. Ce fut un beau jour que celui où il put exécuter *Ah! vous dirais-je, maman* sur le stradivarius apocryphe qu'on lui laissait entre les mains. Jusqu'à sa quinzième année, tous ses essais de pinceau n'aboutirent qu'à d'abominables croûtes; mais il jouait du violon de manière à ne pas désespérer complètement les oreilles susceptibles.

Une autre passion que celle de la musique s'empara tout à coup d'Augustin et acheva de lui faire négliger ses études de peinture. On organisait à Montauban de petits théâtres de société. Le jeune homme offrit d'abord ses services à l'orchestre, puis il désira sauter par-dessus la rampe et se mêler aux acteurs.

On n'a jamais su par quelle maligne influence la tragédie lui devint tout à coup sympathique. Il étudia les rôles de *César*, de *Mahomet*, de *Britannicus*, et représenta ces nobles personnages d'une façon burlesque, mais sans exciter trop d'esclandre. Enhardi par l'impunité, l'outrecuidant jeune homme ne craignit pas d'aborder *Orosmane*. Alors, malgré toute leur indulgence, les spectateurs furent contraints d'arrêter brutalement la vocation de ce fils indigne de Melpomène. Il fut reçu dans son quatrième rôle comme autrefois l'époux de Vénus au festin de l'Olympe, c'est-à-dire qu'il excita l'hilarité la plus bruyante et la plus complète. Après les rires vinrent les sifflets. On assure même que certaine tirade valut au malencontreux Orosmane assez bon nombre de projec-

1. Presque toujours, en province, les artistes cumulent et s'accrochent à plusieurs branches de l'art. M. Ingres père était peintre et musicien.

tiles. Humilié du peu de réserve de ses compatriotes dans la manifestation de leur droit de critique, Ingres se consola pas des coups d'archet.

Bientôt néanmoins cet esprit irrésolu trouva son idéal. Ses recherches, ses tâtonnements cessèrent. Dans un voyage à Toulouse, il aperçut au musée de cette ville une copie magnifique d'un tableau de Raphaël, rapportée d'Italie par M. Roques, professeur de peinture très-habile. Rien de semblable n'avait encore frappé les regards du jeune homme. Il fut ébloui par un rayon lumineux, comme saint Paul sur le chemin de Damas, et le ciel artistique déroula devant lui ses plus larges horizons.

M. Roques le reçut parmi ses élèves. Dominique-Augustin fit en six mois des progrès extraordinaires, ce qui n'autorise pas un de ses biographes ¹ à dire « qu'il se sentait déjà réellement peintre, et même un peu plus peintre que le Corrège. » Il y a d'imprudents amis, toujours prêts à saisir le pavé de l'ours, et nous arrêtons le bras du thuriféraire maladroit qui brise le nez de l'idole à coups d'encensoir. M. Ingres a eu constamment des détracteurs par trop opiniâtres ou des apologistes par trop exaltés. Entre les uns et les autres, il y a juste la place du tribunal ou la Vérité siège, et maintenant que les passions font silence, il nous sera permis d'élever la voix. Dominique-Augustin n'était pas, à seize ans, plus peintre que le Corrège; mais il avait les qualités d'un excellent élève. Sa famille prit la résolution de l'envoyer à Paris.

Le jeune homme sacrifiait décidément l'archet à la palette. Toutefois il voulut faire à sa ville natale des adieux

1. Jules Garnier.

en musique, et joua sur le théâtre de Montauban un concerto de Viotti, qui n'excita ni huées ni projectiles. C'était la revanche d'*Orosmane*.

Huit jours après, reçu à Paris dans l'atelier de David, il s'y mêla, obscurément d'abord et comme faisant nombre, à la troupe tumultueuse de rapins qui l'encombraient; mais bientôt sa vivacité méridionale et la brusque franchise de ses allures attirèrent l'attention sur lui. Au sein du temple où l'on défiait l'auteur de l'*Enlèvement des Sabinés*, Ingres osa jeter le premier blâme sur le culte universel que l'Europe rendait à David. Apôtre de la vraie foi dans l'art, le jeune homme s'insurgeait contre la composition théâtrale du maître. Il lui reprochait avec raison de transporter la statuaire sur la toile. Quand Dominique-Augustin parlait des tableaux de Raphaël, comme suavité de contours et comme souplesse de lignes, son œil rayonnait d'enthousiasme; il faisait des prosélytes, et, dans l'atelier même, il réussit à élever école contre école, autel contre autel.

En 1800, juste à l'aurore du siècle, Ingres obtint le second prix de peinture. L'année suivante, il remporta le grand prix de Rome ¹.

Mais il eut le regret de ne pouvoir se rendre en Italie, cette terre promise, vers laquelle s'envolaient depuis si longtemps ses vœux et ses espérances. Depuis 93, on avait supprimé l'École française de Rome. Le droit d'aller sur les bords du Tibre étudier l'œuvre des maîtres était remplacé, pour le lauréat, par une pension de mille francs. Ingres fut donc obligé de rester en France. On lui commanda un portrait du premier consul pour le corps

1. Le sujet du concours était l'*Arrivée des ambassadeurs d'Agamemnon dans la tente d'Achille*. Ce tableau de M. Ingres est à l'école des Beaux-Arts.

législatif, et un *Bonaparte passant le pont de Kehl*, qui excita de sévères critiques. Il est de fait que cette toile, en dépit des shakos, des uniformes et de l'attirail guerrier qui la couvre, semble inspirée plutôt par une lecture d'Osian que par un bulletin de nos armées victorieuses.

Tout annonçait, dès lors, qu'Augustin serait l'irréconciliable adversaire du réalisme en peinture. *Philémon et Baucis*, la *Vénus blessée par Diomède et regagnant l'Olympe*, sont des tableaux qui appartiennent également à la jeunesse de M. Ingres.

En 1806, l'École de Rome fut rétablie, et le disciple enthousiaste de Raphaël put aller enfin contempler les chefs-d'œuvre pour lesquels il avait une admiration si vive. Une fois à la source du génie artistique, il ne voulut plus revenir en France, et se livra, quatorze années durant, à l'étude assidue des grands modèles, se faisant une doctrine dont il ne s'écarta plus. Dans cette contemplation fervente des merveilles raphaélesques, Ingres acquit les qualités précieuses qui distinguent son talent : le soin du dessin, l'harmonie, la délicatesse, le moelleux de la ligne, l'expression, la dignité, le calme de la pose. Voilà sur quoi ses ennemis les plus acharnés ne l'attaquèrent pas. Mais il leur prêtait le flanc d'une autre manière, et leur donnait, au point de vue de la couleur, une éternelle occasion de le combattre. Soit dédain chez l'artiste, soit système, — car il a prouvé, depuis, que ce n'était point impuissance, — il s'obstinait à ne laisser à sa peinture ni animation, ni coloris, ni lumière. On a dit avec raison que le pinceau de ce maître exprimait plutôt l'absence de la vie que la vie elle-même. Les critiques ont fait à ce sujet une curieuse découverte.

— Comment voulez-vous, disaient-ils, que M. Ingres ne

soit pas le bourreau de la couleur, puisque le mot latin *niger* est l'anagramme de son nom ? Il est à tout jamais voué au *noir* et au *gris obscur*. C'est une prédestination.

Personne n'essaiera de défendre le grand artiste contre ces reproches trop mérités. Les récriminations dont il a été l'objet sur ce point nous semblent d'une entière justesse, et, dans le cours de cette étude biographique, en recherchant les défauts ou les beautés de ses œuvres, nous n'aurons pas à nous occuper du coloris. Nos lecteurs sont prévenus, une fois pour toutes, qu'il est généralement faux, imparfait ou nul.

M. Ingres resta donc quatorze années en Italie. Son ardeur au travail fut extrême. Outre une multitude de portraits et de toiles d'étude, il composa deux adorables *Baigneuses*, d'un dessin merveilleux et d'une grâce exquise, — *OEdipe et le Sphinx*, — *Jupiter et Thétis*, — *Raphaël et la Fornarina*, — *Romulus emportant les dépouilles opimes*, — le *Songe d'Ossian*, sombre et puissant tableau d'imagination, — *Virgile lisant l'Énéide*, — *Françoise de Rimini*¹, — *Roger délivrant Angélique*, — *l'Arétin chez le Tintoret*, — *Don Pedro baisant l'épée de Henri IV*, — la *Chapelle Sixtine*. — *Raphaël et le cardinal Bibiena*, — *Philippe V et le maréchal de Berwick*, — *l'Odalisque couchée*, — *le duc d'Albe à Sainte-Gudule*, — *Henri IV jouant avec ses enfants*, — la *mort de Léonard de Vinci*, l'une de ses œuvres les mieux conçues et les plus pathétiques, — et enfin

1. On a fait un crime à M. Ingres d'avoir représenté dans cette peinture l'amant trop beau et le mari trop laid, — preuve nouvelle de l'ignorance de messieurs les journalistes, qui ne se donnent pas la peine d'ouvrir les chroniques. Le mari de Françoise était difforme, et Paolo passait pour le plus beau chevalier de son temps.

Jésus-Christ remettant les clés du ciel à saint Pierre, tableau qui se voit au musée du Luxembourg.

Parmi ces nombreuses compositions, expédiées de Rome au Louvre, et qui ont soulevé tant d'orages, beaucoup sont dignes d'une louange absolue, et la *chapelle Sixtine*, entre toutes, est un magnifique chef-d'œuvre. C'est l'unique toile où le peintre ait daigné se montrer coloriste. M. Sudre, un de nos lithographes les plus distingués, a rendu ce tableau avec un remarquable talent. Chacune des épreuves de son œuvre ne se vendait pas moins de *cent francs*. Il est le seul auquel M. Ingres, très-jaloux de son suffrage, permettait de reproduire ses œuvres, comme Nadar est le seul photographe auquel il envoyait les personnes dont il voulait avoir la ressemblance parfaite. Les photographies de Nadar sont si merveilleusement exactes, que M. Ingres, avec leur secours, composait ses plus admirables portraits sans avoir besoin de la présence de l'original.

Ayant une fois prouvé victorieusement qu'il pouvait, comme tout autre, puiser sur sa palette l'éclat et la transparence, il revint à ses tons noirs, à ses nuances obscures, et y persista, quoi qu'on pût lui dire, avec l'endurcissement d'un esprit de ténèbres. En voulant rendre plus complète et plus efficace sa réaction contre David, il tomba dans l'exagération de l'idéal. Avec ses plus chauds partisans, nous admirons l'*Odalisque couchée*; nous nous prosternons devant les délicatesses exquises du contour, devant la douceur des lignes; nous convenons de la suavité de la forme et de sa magnificence, mais nous sommes également de l'avis du critique railleur, qui s'écriait :

« — Je défie cette grande *désossée* de se tenir debout ! »

De même, il est impossible, dans le *Roger délivrant Angélique*, de ne pas s'extasier sur la délicieuse poésie de cette création ; mais, ce qu'on ne peut admettre, ni justifier, ni défendre, c'est ce terrible Roger de carton peint, avec son hippogriffe en zinc. Évidemment l'auteur de ces tableaux prenait plaisir à braver les aristarques. Peu lui importait que la foule se récriât sur l'extravagance de ses tons ; il lui répondait par ce vers d'Horace :

Odi profanum vulgus et arceo.

Mais, en attendant, le succès n'arrivait point, et la fortune imitait le succès. Commandées par le gouvernement, plusieurs des toiles dont nous avons donné l'énumération étaient payées d'une façon plus que modique, et les amis du peintre lui répétaient chaque jour :

— Tu n'arriveras jamais, si tu ne changes pas ta manière.

Ingres ne les écoutait pas. Un des traits les plus caractéristiques de sa nature était l'obstination. Il la poussait à ses dernières limites. Un front, beaucoup plus haut que large, expliquait, chez lui, d'après le système des phrénologues, cette persévérance opiniâtre, cette humeur chagrine, méfiante et jalouse dont il a donné tant de preuves. Développé vers le sommet, son crâne accusait les protubérances très-distinctes de l'imitation, de l'harmonie, de la domination et de la ligne. Le docteur Gall eût étudié avec joie cette tête remarquable, et les doctrines de Lavater appliquées au visage de M. Ingres, forceraient les plus incrédules à y reconnaître, nonobstant les courbes facétieuses du nez, un grand cachet de rêverie, d'exaltation et de puissance.

Ayant contre lui les adeptes de David, unis aux partisans

de la couleur ; sachant que les journalistes le griffaient de leur plume, et que le public passait devant ses toiles avec une indifférence complète, l'intrépide artiste ne se reconnut point vaincu. Sourd aux instances réitérées de ses amis, il ne changea rien à sa manière, et, comme ses tableaux ne se vendaient pas, il fit pour vivre des portraits et des esquisses à la mine de plomb.

C'est ici le cas ou jamais de prévenir le lecteur contre le déplorable exclusivisme qui règne dans les arts. Messieurs les peintres sont des espèces d'ogres qui se dévorent entre eux avec une réciprocity touchante. Ils ont tous la prétention de faire école et ne reconnaissent à un rival ni mérite ni talent. Voici une anecdote divertissante, que nous tenons d'un dessinateur célèbre, moins exclusif que ses confrères, et dont la prudence nous oblige à cacher le nom pour ne pas l'exposer à trop de rancunes. Prié par le comité, dont nous faisons alors partie, de recueillir chez quelques maîtres des dessins pour l'album de la Société des gens de lettres, l'artiste se met en campagne.

— Où vas-tu ? lui demande un peintre de ses amis, avec lequel il se croise à l'embarcadère de la rive gauche.

— Je vais à Versailles, chez Horace Vernet.

— Bah !... chez l'épicier ?.. Tu le vois donc ?

— Oui, de temps à autre.

— Alors, je ne te parle plus !

Et ce Michel-Ange douteux, qui traitait d'*épicier* le grand peintre populaire, quitte son ami sans lui presser la main. Deux heures après, le pourvoyeur de l'album, revenu de Versailles, se dirige vers la rue Notre-Dame-de-Lorette. Au coin de cette rue, il se trouve en face d'un

Van Dyck aussi douteux que le Michel-Ange de l'embarcadère, et qui lui adresse précisément la même question :

— Où allez-vous ?

— Chez Eugène Delacroix.

— Peste ! je devine... Vous allez lui apprendre à faire un nez ? C'est de bon besoin.

Et le Van Dyck descend la rue en éclatant de rire. Notre dessinateur entre chez Delacroix. Il y a là vingt personnes. Tout naturellement on parle peinture. Les opinions se heurtent ; on arrive à citer quelques noms propres, et des visiteurs étourdis s'avisent de faire l'éloge de M. Ingres. Delacroix tressaille ; il devient blême. On le voit desserrer le nœud de sa cravate, comme pour dégager sa respiration, et il s'écrie d'une voix furibonde en arpentant son atelier de long en large :

— C'est une horreur !... Venez-vous ici pour m'insulter ?... M. Ingres ?... un peintre de *nature morte*, un élève du cimetière, un coloriste qui va chercher ses tons à la Morgue !... On devrait percer de clous les mains indignes qui ont peint ces blafardes et cadavéreuses figures d'*Angélique* et de l'*Odalisque* !

On crut un instant que le roi de la couleur allait être frappé d'apoplexie. L'artiste anonyme jugea le moment inopportun pour lui adresser sa requête au sujet de l'album. Il courut chez Decamps, auquel il raconta la scène dont il venait d'être témoin.

— Que diable alliez-vous faire chez cet homme-là ?... Est-ce qu'il badigeonne toujours ? s'écria l'auteur du *Corps de garde turc*, en haussant les épaules.

Dans l'intérêt de la Société des gens de lettres, le dessinateur fut obligé de recourir à un petit mensonge, car jamais Decamps n'eût rien crayonné sur l'album, s'il avait

pu craindre le voisinage d'un dessin quelconque d'Eugène Delacroix. Une sorte de malédiction tombait, ce jour-là, sur notre pauvre mandataire. Comme il sortait de chez Decamps, il rencontra Diaz, accompagné d'un autre partisan fougueux de la couleur.

— Mille bombes ! cria le père de la *Diane chasseresse*, croirais-tu que, ce matin même, à la salle Bonne-Nouvelle, on nous a tenus vingt minutes en face d'une toile de M. Ingres ? Nous avons été forcés l'un et l'autre d'admirer par complaisance cette croûte odieuse....

— Tout beau, Messieurs, tout beau ! Je suis un élève de celui que vous traitez si mal.

— Eh ! cela n'est pas à ton éloge ! cria le coloriste qui donnait le bras à Diaz. Si j'étais de l'Empereur, vois-tu, je le ferais guillotiner, ton affreux père Ingres.

— Tu vas un peu loin. Laisse-lui la tête, et ne lui coupe que les bras, interrompit Diaz. Mais le brigand serait capable de peindre, comme Ducornet, avec le pied. Qu'il prenne garde à lui ! La première fois que je le rencontre sur ma route, il est sûr d'avoir mon *pilon* dans le ventre !

Chacun sait que le *pilon* de Diaz est une jambe de bois.

Voilà notre anecdote, et l'on sait à présent comme les peintres se jugent entre eux.

Aux expositions du Louvre, on plaçait régulièrement dans un angle obscur, ou beaucoup trop haut, les toiles envoyées de Rome par M. Ingres. Le baron Gros, Gérard et Girodet; les maîtres à la mode, avaient remarqué ces peintures ; elles excitaient en eux de vives inquiétudes, et plus d'une fois ils se glissèrent dans la foule pour les examiner furtivement, très-satisfaits, du reste, de les voir exposées d'une manière si défavorable, et se gardant bien

de réclamer pour elles une meilleure place. Entre rivaux de palette on n'a pas de ces générosités. Ingres finit cependant par conquérir à Rome d'intelligentes et honorables sympathies. M. Marcotte d'Argenteuil, qui devint par la suite son ami le plus cher, lui acheta beaucoup de tableaux, entre autres la *Chapelle Sixtine*. Il s'en rendit acquéreur à un prix médiocre, et bien certainement on la revendrait aujourd'hui vingt fois plus qu'elle ne coûta ¹. Le marquis de Pastoret, ambassadeur de France, commanda lui-même quelques tableaux à Ingres. Si la fortune obstinée ne lui souriait pas encore, il semblait du moins avoir une chance moins implacable.

Près de la villa Médicis habitait une famille française, qui, ayant accueilli le jeune peintre dès les premiers jours de son arrivée à Rome, continuait de lui témoigner une grande bienveillance.

Dans les soirées intimes, on parlait souvent d'une jolie parente, restée de l'autre côté des Alpes, dans une petite ville de Champagne. On vantait ses douces qualités, sa nature aimable. Sur la foi de ces louanges, notre peintre en devient éperdument épris. Un échange de portraits a lieu. La jeune fille est ensuite appelée à Rome; on met les originaux en présence, les sympathies s'accordent, l'amour se gagne; bref, un prêtre bénit le mariage de l'artiste avec la cousine champenoise.

Madame Ingres a été l'ange gardien de son époux. Elle

1. L'*Odalisque couchée*, dont nous avons fait mention plus haut, fut également vendue à très-bas prix. Perdue dans les parages les plus élevés de l'exposition, elle échappait à presque tous les regards, et Granet, qui se chargeait à Paris des affaires de M. Ingres, n'en trouva que douze cents francs. « Hélas! c'est bien peu, écrivait-il à l'auteur. Mais votre belle œuvre ne sera pas appréciée. Mandez-moi bien vite que je puis la vendre, afin que j'en prenne l'acheteur au mot. »

l'a sauvé du découragement, elle l'a soutenu dans les mauvais jours. A Rome, elle arrivait par des prodiges d'économie à chasser du ménage le pâle fantôme de la gêne : elle trouvait moyen, comme on dit vulgairement, de faire de deux sous trois sous. La bonne cuisine, si estimée de M. Ingres, ne lui fit jamais défaut, même aux époques de la plus grande détresse financière.

Au milieu de l'année 1820, le peintre quitta Rome pour se rendre à Florence, où il resta quatre ans. Il y composa ses deux toiles de l'*Entrée de Charles V à Paris* et du *Vœu de Louis XIII*. Le gouvernement français lui avait commandé ce dernier tableau, et M. Ingres l'apporta lui-même à Paris, en 1824. Cette fois, la critique ne fut pas heureuse. Elle se passionna tellement contre le *Vœu de Louis XIII*, qu'elle éveilla l'attention de la foule par ses clameurs. Loin de tuer l'artiste, elle le fit naître à la célébrité.

Ingres avait quarante-quatre ans, lorsqu'on daigna reconnaître dans son œuvre la main d'un maître et le génie d'un chef d'école. A partir de ce jour, le peintre idéaliste fut accepté.

Six ou sept ans plus tard, un crayon malin, celui de Lorentz, représenta M. Ingres vêtu d'une robe immaculée, et déployant deux ailes d'archange pour s'envoler au ciel. Une banderole, se déroulant sous les pieds du maître, portait cette légende :

Et Virgo assumpta est in cœlum.

Prosternée les mains jointes, la foule de ses disciples, dans laquelle on distinguait Ziegler, Lehmann, les deux Balze et les frères Flandrin, semblait en extase devant

son assumption miraculeuse. Cette charge de Lorentz eut un succès fou. La plume de Laurent Jan se mêla de l'affaire, et le dessinateur, aidé de l'écrivain, annonça un *Panthéon* complet, où devaient figurer l'une après l'autre nos célébrités contemporaines. Malheureusement, le pouvoir d'alors trouva la publication trop spirituelle.

Il ne parut, après Ingres, que deux livraisons, contenant les portraits d'Alfred de Vigny et d'Alexandre Dumas. On représentait l'auteur de *Chatterton* avec une petite poupée dans les mains qui avait la figure de madame Dorval et le costume de Ketty Bell. Cette poupée folâtre tournait un rouet, correspondant à la blonde chevelure du poète, et lui filait une queue magnifique. Pour ce cher monsieur Dumas, c'était bien autre chose. Le crayon coupable avait réuni la personne du dramaturge et celle d'Ida, sa légitime moitié, dans un seul et même bilboquet, dont la quille terminée en pointe laissait reconnaître la tête éthiopienne d'Alexandre. Ida, sous la forme d'une grosse boule, voltigeait au-dessus de l'instrument moqueur. Ces messieurs furent invités, par ordre, à cesser leurs caricatures.

Revenons à M. Ingres, dont la renommée jalouse récompensait enfin les longs travaux, la patience et les efforts. En 1825, il fut décoré de la Légion d'honneur; puis on lui ouvrit à deux battants les portes de l'Institut. Fort heureusement à l'Académie de peinture on ne prononce pas, comme à l'Académie française, l'éloge du prédécesseur. Ingres succédait à Denon, son antagoniste le plus implacable, son ennemi le plus aveugle.

En 1827, il termina le plafond de l'*Apothéose d'Homère*, que M. Ponsard aurait bien dû méditer dans ses détails sublimes, avant d'étriquer d'une manière aussi bour-

geoise le glorieux manteau du père de l'*Iliade*. Cette toile immense, détachée du salon Charles X pour être portée à l'exposition universelle sous les yeux de l'Europe, est véritablement une œuvre de génie. Les écrivains célèbres de tous les âges et de toutes les nations environnent le trône d'or de l'immortel poète. Une haute intelligence a présidé à la conception de cette peinture; le style en est châtié, sévère; la science y est parfaite. Et quelle diversité d'expressions dans ces figures, qui toutes sont des portraits! Quel art il a fallu pour grouper dans une attitude uniforme une si grande quantité de personnages! La plupart sont debout, et le peintre a su échapper à la monotonie, en variant ses types avec une adresse merveilleuse, avec un rare bonheur.

Malheureusement un coloris terne et froid jette une teinte presque funèbre sur cette composition, qui devrait resplendir au contraire d'un éclat poétique et lumineux.

Ingres fait beaucoup moins appel à l'imagination qu'à l'intelligence. Par l'intelligence seule il comprend le beau, par elle il arrive à le traduire. Aucun peintre, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, ne composait avec plus de logique. Il n'y a rien d'inutile dans ses tableaux. Attitude, mouvement, expression, tout a sa raison d'être, il étudiait le moindre détail avec scrupule. Son action, toujours simple, a le triple cachet de l'unité, de la vérité, de la grandeur.

Dans le feu de son succès, l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* se hâta d'ouvrir une école. Jamais, en France, atelier de peintre ne compta si grand nombre d'élèves. Ils furent là jusqu'à deux cents rapins, animés de la plus complète intolérance, et déclarant une guerre ouverte aux élèves de Gros, dont l'atelier se trouvait malheu-

reusement dans le voisinage. La troupe endiablée des *Ingristes* s'appliquait à désespérer l'école rivale. Un jour, le pauvre baron Gros, traversant Paris, aperçut en charge, le long des murs, un épisode connu de sa *Bataille d'Eylau* : le chirurgien français qui offre à un blessé prussien les secours de son art. Les deux cents rapins de l'atelier de M. Ingres avaient appris à crayonner cette charge, et les rues de la capitale en étaient infestées. Comme le prophète juif, Gros eût volontiers maudit et livré aux ours ces enfants espiègles, qui se permettaient de le tourner en ridicule. Souvent il se plaignait à M. Ingres. Celui-ci le vit, un soir, entrer furieux.

— Monsieur, cria le baron, vos élèves viennent encore de m'insulter !

— Comment cela, Monsieur ?

— Ils m'ont appelé *Muscle* et *Biceps*.

— Je saurai le nom des coupables, dit Ingres, et je vous jure qu'ils vous feront des excuses.

Une enquête commença. Les premières informations prises amenèrent cette découverte, que deux *Ingristes* se lavant les mains, une demi-heure auparavant, dans la cour de l'Institut, l'un s'était écrié, à l'aspect du bras robuste et charnu de son camarade :

« — Quels muscles ! quel biceps ! »

Le baron Gros passait. Il crut que ces mots étaient une apostrophe à son adresse. De là sa colère. Malgré les explications pleines de vraisemblance données par l'admirateur de muscles, Ingres lui ordonna d'aller présenter sur-le-champ des excuses au peintre offensé.

Néanmoins il ne déployait pas toujours une sévérité pareille. Un individu blond, à face candide, entre un ma-

tin dans l'atelier. Son extérieur et ses manières trahissent un enfant de la Grande-Bretagne.

— Je avais envie très-fort d'étudier le peinture. Combien vous donner de temps à chacune des leçons ? demanda-t-il à Ingres, dans son idiome d'outre-Manche.

Presque rien, deux ou trois secondes par jour, dit celui-ci, trouvant la question baroque, et y répondant sur un ton brusque.

— Haô ! cela faisait par an très-peu de chose.

— Environ quinze ou vingt minutes, dit un élève qui remarquait l'impatience du maître.

— Quinze minutes... Haô !... Et combien le pension par mois ?

— Je ne sais pas, répondit Ingres. Arrangez-vous avec le massier, c'est lui qui s'occupe de ces misères.

Il désignait au fils d'Albion l'élève qui avait pris part à l'entretien. Puis il quitta l'atelier en haussant les épaules.

— Monsieur le gentleman massier, dit l'Anglais avec un respectueux salut, combien le enseignement par mois, s'il vous plaît ?

— Quarante francs.

— Haô ! pour trois secondes?... cela faisait ...

— Quatre cent quatre-vingts francs par an, milord. Ici les leçons coûtent un peu plus de cinq cents francs la demi-heure.

— Goddem ! ce était beaucoup cher... beaucoup !

La foule des élèves écoutait ce dialogue.

— Impie ! vandale ! grommelaient-ils entre leurs dents. Ah ! tu marchandas les leçons du maître ?...

Un éclair jaillit de tous les regards. On ne se parla pas, on se comprit. Un geste du massier désignait le modèle nu sur son estrade. Aussitôt les blouses, les vareuses, tous

les vêtements disparurent comme par un coup de théâtre, et cent trente élèves, se donnant la main et formant la chaîne, exécutèrent autour de l'Anglais une sarabande échevélée dans le costume des sauvages. Le malheureux, ahuri par leurs cris féroces et ne pouvant s'échapper de ce cercle infernal, se sentit pris de vertige. Il chancela sur ses genoux et tomba la face contre terre, appelant au secours avec désespoir. Dans sa persuasion intime il croyait que la frénésie des élèves irait jusqu'au sacrifice humain.

En ce moment, Ingres entr'ouvrit la porte. On courut lui expliquer la cause de cette scène singulière. Il sourit, regarda le spectacle en amateur, et se retira, disant :

— C'est bien. Je trouve tout simple que vous vous amusiez, mes enfants. Au fait n'êtes-vous pas ici chez vous ?

L'Anglais ne fut pas mangé, mais il faillit mourir d'épouvante. A Paris, il n'est pas un atelier de peinture dont les rapins n'aient exécuté quelque tour de ce genre.

M. Ingres fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts, le 26 octobre 1829. Il excita constamment chez ses élèves une sorte de fanatisme. Quand il faisait le tour des chevalets ou des tables (cela s'appelait donner la leçon), il écrasait un bout de crayon noir sur les endroits de la toile qui lui semblaient défectueux, et se contentait, sur le papier, de corriger de l'ongle les contours incorrects. Beaucoup de rapins, après cela, ne touchaient plus à la feuille, et l'encadraient précieusement, pour conserver intacte la trace de l'ongle vénéré du maître.

Toute sa vie, M. Ingres s'est montré fort rigoureux sur le choix de ses modèles. La femme admise à poser devant lui recevait, par cela même, un certificat absolu de beauté

plastique, et, comme on le devine, les sujets de ce genre sont rares. Néanmoins, après mille recherches, le peintre avait fini par en trouver un, aussi complet que possible.

C'était une jeune fille qui demeurait *extrà muros*. Il l'engagea pour venir poser tous les jours. Mais cette autre Vénus Callipyge trouvait parfois trop longue la distance qui séparait son logis de l'atelier de M. Ingres. Elle faisait régulièrement une station à mi-chemin, dans un cabaret borgne, où se réunissaient quelques artistes dramatiques de la banlieue et nombre de rapins de quinzième année. Trouvant là beaucoup d'amis, la jeune personne oubliait l'heure au milieu des délices du grog ou des joies du bischoff. Pendant ce temps, l'artiste, fatigué d'attendre et pestant après la donzelle, expédiait à sa recherche tantôt un élève, tantôt un autre. On savait où la trouver. Quelquefois elle se laissait fléchir et suivait l'ambassadeur; mais quelquefois aussi les prières devenaient inutiles, et le zèle du Mercure échouait. A l'époque des frimas, lorsque le poêle était chaud, lorsque l'eau-de-vie était bonne, il arrivait souvent que l'élève ne reparaisait plus. Entraîné par les séductions liquides, il restait au cabaret borgne, se chauffant, buvant, s'amusant avec les autres. Tout à coup une voiture s'arrêtait à la porte, et l'on entendait ce cri retentir :

— Le père Ingres !... c'est lui !... sauve qui peut !

Mais on n'avait pas le temps de fuir. La voix du maître, gourmandant son rapin flâneur et la drôlesse qui le faisait attendre, éclatait dans la salle comme un tonnerre.

Alors la scène devenait curieuse. Notre gourgandine se jetait au cou du peintre, l'accablait de cajoleries, lui demandait pardon, promettait pour la centième fois d'être

plus exacte, et finissait par inviter M. Ingres à boire un petit verre. Si l'urgence était grande ; si le tableau, veuf de son modèle, chôrait depuis quelques jours, le grand peintre s'humiliait jusqu'au cassis. Mais d'autres fois il persistait dans son courroux. On l'entendait alors foudroyer de reproches la Vénus de barrière. Il sortait, en jurant ses grands dieux qu'il ne l'emploierait plus.

Cependant le modèle avait des formes si exquises et des contours si merveilleux que, le lendemain, M. Ingres apaisé lui envoyait sa voiture de bonne heure, afin que le cabaret borgne ne l'arrêtât plus en route.

Nous devons à cette recherche de la perfection, constamment exercée par l'artiste, une foule de toiles précieuses, où la forme est rendue dans toute sa délicatesse et dans toute sa grâce. M. Ingres peignait en moins d'un jour la plus grande figure ; mais il était un mois, et souvent plus, à la retoucher, à l'embellir, à y ajouter des fioritures plus ou moins heureuses. Il fallait en quelque sorte sauver le peintre de lui-même et lui arracher son œuvre des mains, quand on voulait la soustraire à cette éternelle manie des retouches, qui ôte souvent à l'inspiration primitive beaucoup de son mérite et de son charme. Les deux toiles de l'*Apothéose d'Homère* et de la *Stratonice* furent ainsi enlevées par violence ou par ruse. Au sujet de la première, le directeur des musées tendit à M. Ingres une sorte de guet-apens, sans quoi le tableau commandé n'aurait jamais pu être fixé au plafond du Louvre. Ingres effaçait à chaque instant de nouveaux personnages, et les recommençait pour les effacer encore. Le directeur était au désespoir. Se rendant, un jour, chez l'artiste, il lui dit d'un ton câlin :

— Vraiment, mon cher monsieur Ingres, vous êtes

mal ici, vous n'avez pas vos aises. Jamais, dans un atelier si étroit, vous ne pourrez juger de l'effet d'une si grande toile.

— Croyez-vous ? dit l'artiste, ému de ce raisonnement.

— Sans doute ; vous auriez dû le comprendre vous-même. Je vous ai fait préparer une salle très-vaste, infiniment plus propice à votre travail, et, si vous le permettez, j'enverrai demain prendre votre tableau.

— Diable ! fit M. Ingres irrésolu.

— Voyons, cher maître, insista le directeur, laissez-vous faire. Bien certainement vous me remercirez.

Le lendemain, l'*Apothéose* quittait l'atelier. Une fois dans une grande salle du Louvre et sous une lumière splendide, l'auteur voulut juger de l'effet de sa toile comme ensemble, et se hâta de repeindre les personnages effacés. Voilà ce qu'attendait notre directeur surnois. Ayant constaté parfaitement, un soir, qu'il ne manquait à personne ni un bras ni un œil, il appela des ouvriers et fit poser la toile à la place qui lui était réservée. Qu'on juge de la stupeur de M. Ingres, lorsque, le lendemain, ouvrant la porte de son atelier, il trouva ses couleurs éparses et ses chevalets gisant au milieu du désert de la salle immense. On lui montra l'*Apothéose* au plafond.

— Miséricorde ! cria-t-il ; mais ce tableau n'est pas terminé !

Ses genoux fléchirent, il éprouva le besoin de se trouver mal. Reconnaissant toutefois que l'œuvre ne faisait pas mauvais effet, il se consola, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus. On l'y reprit néanmoins à quelque temps de là. Le duc d'Orléans, qui avait eu la patience de poser environ six mois pour son portrait, ne voulut pas attendre dix ans

la *Stratonice* ¹, et la fit enlever de l'atelier du peintre, un jour que celui-ci avait été mandé à Versailles. Ingres cria, tempêta, pleura, courut chez le prince et lui reprocha sérieusement de s'être rendu coupable d'un abus de confiance. Mais tout fut inutile. Enfermée dans son cadre, *la Stratonice* se trouvait à l'abri des éternelles caresses de son auteur.

Au sujet du portrait de l'héritier présomptif de juillet, on raconte une anecdote singulière. Chacun se récriait sur la ressemblance, sur la physionomie, sur la noble expression de la tête, et le château tout entier se rendait à l'atelier de l'artiste, afin de contempler ce prodige. Un concierge des Tuileries, accouru à la suite des maîtres, semblait en extase devant la toile. Il s'écriait, l'œil humide et les mains jointes :

— Ah ! bonté divine ! *comme c'est ça !*

— Hein, mon ami?..... Tu es mon juge le plus sûr, toi ! lui dit M. Ingres, pour lequel toutes les admirations étaient précieuses. Ton opinion me flatte, car enfin tu vois le prince à chaque instant.

— Oui, Monsieur. Ah ! c'est lui tout craché... c'est bien monseigneur le duc de Nemours !

Ingres tomba sur un siège en poussant un cri de désappointement et de colère. Evidemment, un de ses ennemis lui avait ménagé ce coup d'assommoir. Le concierge, imbécile ou perfide, fut jeté hors de l'atelier par les rapins ; mais le célèbre portraitiste fut malade huit jours : l'abominable exclamation de cet homme ne lui sortait pas de l'esprit.

1. Une des toiles les plus remarquables de M. Ingres. Le personnage de la fille de Démétrius Poliorcète est un type ravissant de beauté et de grâce. Malheureusement le peintre a exagéré, dans ce tableau, l'importance des accessoires. Les détails trop étudiés nuisent à l'intérêt de l'ensemble.

Déjà messieurs les critiques, au sujet de beaucoup de portraits antérieurs à celui du duc d'Orléans ¹, avaient accablé le peintre d'injures. Cette animosité féroce, qui s'attacha constamment à toutes les œuvres d'un pinceau célèbre, est à nos yeux la preuve la plus convaincante du génie de M. Ingres. Mais les articles les plus cruels, les phrases les plus outrageantes étaient destinés au *Martyre de saint Symphorien*, cette malheureuse toile, autour de laquelle on se battit au Louvre. Car les enthousiastes y mettaient autant de rage que les détracteurs. Si l'on en croit l'*Homme de rien*, biographe peu expert en peinture, la foule se prit à rire de « cette musculature colossale, de ces têtes énormes et de ces jambes surhumaines. » Nous ne croyons pas que la foule ait jamais le droit de rire en présence de l'œuvre solennelle d'un maître. Si, dans ce tableau, le dessin est exagéré, la composition n'en reste pas moins admirable, et les personnages sont posés avec une science parfaite. Nous défendons à M. de Loménie de trouver rien de plus sublime dans l'art que le visage du saint martyr.

Harcelé, torturé par ces farouches critiques, Ingres arrive, un matin, dans son atelier du palais des Beaux-Arts. Il tient un journal, qu'il froisse avec une sourde colère, et dit à ses élèves, sur le ton d'un homme vaincu :

— Décidément, il paraît Messieurs, que nous devons étudier l'anatomie. Qu'on achète un squelette !

Mais, le lendemain, la vue du sinistre modèle le glace d'horreur. Il gagne sa place à reculons, et pendant toute la durée de la classe il ne parle en aucune sorte de la leçon d'anatomie. Le jour suivant, même horripilation du

1. Ceux de Charles X dans ses habits royaux, du marquis de Pastoret, de M. Gatteaux, de M. Hittorf, de M. Baillet, de M. Molé et d'Armand Bertin.

maître à la vue du squelette, et même silence au sujet des études annoncées. Enfin, le troisième jour, voyant ses élèves distraits tourner les yeux vers la hideuse figure, il se lève, jette une exclamation furibonde, court au squelette, lui montre le poing, et s'écrie avec une véhémence extraordinaire :

« — Laideur ! abomination ! monstruosité !... Va-t'-en ! va-t'-en ! va-t'-en ! »

Il n'y avait plus, le lendemain, de squelette dans l'école. De cette singularité de M. Ingres, on aurait tort de conclure qu'il était un dessinateur de convention. Certes, il n'ignorait pas plus qu'un autre son homme écorché. La charpente humaine lui avait révélé ses mystères ; mais il dissimulait dans cette charpente tout ce qui lui semblait opposé au beau. Il professait pour le heurté une antipathie profonde.

Après les scènes affligeantes qui eurent lieu devant la toile du *Saint Symphorien*, M. Ingres refusa d'exposer ses œuvres ¹. Un public de choix, composé de personnes plus sages et plus retenues que tous ces énergiques du Louvre, qui protestaient à coups de poing contre une œuvre d'art, fut seul admis à visiter, dans l'atelier du peintre, ses travaux achevés.

Le 1^{er} mai 1833, Louis-Philippe nomma M. Ingres officier de la Légion d'honneur ². En 1834, on l'envoya diriger l'École française à Rome.

De nouvelles persécutions l'y suivirent. On lui reprocha

1. Il persista dans cette juste rancune jusqu'en 1846 ; encore ne donna-t-il pas ses tableaux au Louvre, il les envoya à la galerie du bazar Bonne-Nouvelle. Depuis, l'artiste a pris sa revanche à l'exposition. Il avait pour ses œuvres une salle tout entière, où le public admirait quarante de ses tableaux.

2. Napoléon III lui donna la croix de commandeur, et il a été nommé grand officier en 1855.

de témoigner une sympathie exclusive aux élèves qui se montraient ses disciples fervents, et on l'accusa de négliger tous les autres. A tort ou à raison, l'Académie de peinture s'émut de la nouvelle. Par l'organe de son secrétaire, elle lança contre l'enseignement de M. Ingres une protestation violente.

Jamais, il faut en convenir, artiste n'eut de plus impitoyables adversaires que celui dont nous écrivons l'histoire. On ne lui laissait aucun repos, aucune trêve; on savait que les attaques du journalisme le jetaient dans une exaspération terrible, dans des syncopes si alarmantes, que la pharmacopée ne trouvait plus de calmants à son usage, et chaque jour les feuilles françaises lui apportaient à Rome de haineuses diatribes. Véritablement ses ennemis l'eussent tué, si, d'autre part, ses adulateurs, par des louanges excessives, n'eussent fait contre-poids à son désespoir. Au premier grain d'encens M. Ingres ouvrait les yeux. La syncope avait un terme, et le remède agissait avec une infailibilité rare.

Son violon, son cher violon, fidèle ami de son enfance, le consolait aussi de ses chagrins. Tous les soirs il l'emportait aux fêtes musicales de la villa Médicis. Notre peintre y maniait l'archet avec un talent bien inférieur à celui de Paganini, mais avec des prétentions au moins égales.

Malgré les consolations de la musique et celles de la louange, on remarque dans cette période de la vie de M. Ingres une trace de découragement visible. Durant un séjour de cinq années dans la capitale des arts, il ne composa que trois tableaux : un portrait de Chérubini ¹, main-

1. Le directeur du Conservatoire et le peintre étaient amis intimes. A Paris, ils se voyaient tous les deux jours, et Chérubini composa une *double fugue* tout exprès pour le violon de M. Ingres. Baillot venait se joindre à eux, et l'on exécutait, en petit comité, des trios étourdissants.

tenant au Luxembourg, la *Vierge à l'hostie* et l'*Odalisque avec son esclave*. Commencée à Rome, la *Stratonice* ne fut terminée qu'à Paris. Le découragement dont nous parlons était si ancré dans le cœur du peintre qu'il refusa de faire une copie de la fresque immortelle de Michel-Ange, le *Jugement dernier*, pour laquelle quatre cent mille francs lui étaient alloués au ministère. On la fit exécuter par Sigalon pour le cinquième de cette somme, et l'École des Beaux-Arts la montre aujourd'hui au public parisien.

Tous les adeptes de M. Ingres le fêtèrent à son retour d'Italie. La salle Montesquieu donna un banquet-monstre, où beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes célèbres vinrent se joindre à la troupe enthousiaste des disciples. Il y eut de chaudes accolades et force discours.

De méchants journalistes écrivirent qu'ils avaient vu M. Paul Delaroche rire de l'œil droit et pleurer de l'œil gauche. Ce qu'il y a de positif, c'est que les élèves de M. Ingres versèrent à ce banquet de véritables larmes d'attendrissement. Le maître reprit tout son courage et toute sa foi en lui-même. Ce fut alors qu'il peignit *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*, — *Lesueur chez les Chartreux*, — *Molière dans son cabinet*, — *Racine en habit de cour*, — *La Fontaine hésitant sur le chemin qu'il doit prendre*, — *Jésus au milieu des docteurs*, — les portraits de la vicomtesse d'Haussonville, de madame de Rothschild, et les vingt-cinq cartons de la chapelle de Dreux.

M. Ingres fut appelé à Dampierre, chez le duc de Luynes, pour y peindre à fresque, dans une galerie du manoir seigneurial, l'*Age d'or* et l'*Age de fer*.

On sait que le duc de Luynes consacre ses immenses

revenus à secourir et à protéger les arts. C'est le dernier des grands seigneurs, un noble esprit, une âme éclairée, délicate et généreuse, qui toujours, et en toute occasion, double le prix d'un bienfait par la manière dont il sait le rendre. Sa bonté quelquefois dégénère en faiblesse. M. Ingres peut le dire mieux que personne. Il conseilla au maître de Dampierre, assure-t-on, d'effacer une grande fresque due au pinceau de Gleyre. Puis il fit démolir des murailles et bouleversa de fond en comble une aile du château pour donner plus d'étendue, plus d'ampleur et plus de majesté à la composition qu'on lui demandait. Ces fantaisies étaient ruineuses ; mais le duc est puissamment riche, et M. Ingres prit ses coudées franches dans les régions du caprice. Il emmena sa femme à Dampierre, y établit son ménage et y resta sept à huit mois de l'année.

— Faites comme chez vous, lui disait M. de Luynes.

Et le peintre faisait mieux que chez lui. La table du propriétaire du château lui déplut, en raison du trop grand nombre de convives qui venaient s'y asseoir. Il demanda sa nappe particulière ; le duc se rendit avec empressement à ce désir. M. Ingres invita ses amis et leur donna des festins de prince. Comme il a le goût difficile et le palais d'une finesse extrême, il trouva que le cuisinier du château manquait de science culinaire. Son mécontentement perça devant le duc. Aussitôt M. de Luynes appela de Paris, tout exprès pour son hôte, un chef d'un talent très-prisé par les gastronomes, et dont les sauces n'avaient jamais encouru le moindre reproche. Cet habile homme eut l'estime du peintre. Mais il manquait à celui-ci, pour dîner à sa guise, une espèce de chou très-friand, qu'il avait appris à aimer au-delà des Alpes, et dont le

potager de Dampierre ne connaissait point la semence. On se fit expédier au plus vite cette semence d'Italie, car M. Ingres devenait taciturne et menaçait de maigrir. Le duc de Luynes a toujours cru qu'il est impossible d'avoir pour un grand artiste trop de soins et trop de prévenances. Il est d'avis qu'on ne paye jamais trop cher un chef-d'œuvre. Mais ce chef-d'œuvre avançait-il ? Voilà ce que le maître du château ignorait complètement. Il ne lui était pas permis de voir peindre son hôte. En revanche, lorsque M. Ingres se trouvait dans la galerie, il pouvait l'entendre filer sur son violon les notes les plus suaves. Ayant, un jour, prononcé quelques mots timides au sujet de cette harmonie perpétuelle, et manifesté la crainte que le violon ne nuisit à l'achèvement des fresques, le duc obtint cette réponse triomphante :

« — J'évoque l'inspiration par la musique, et la musique seule me l'envoie ! »

Enfin M. de Luynes crut sérieusement que la muse de la peinture avait fini par descendre auprès de M. Ingres, car le bruit du violon cessa tout à coup. L'artiste s'enfermait de longues heures dans la galerie silencieuse.

— Où en êtes-vous, cher maître ? demandait le duc ; puis-je examiner le commencement de votre œuvre ?

— Patience ! patience ! répondait l'auteur de la *Stratonice*.

Il continua de se claquemurer dans la galerie. Lorsqu'il en sortait, il donnait double tour à la serrure et gardait la clé dans sa poche. Ni instances, ni prières, ni diplomatie, ni ruse ne purent ouvrir cette porte inflexible aux curieux désappointés.

— Je vous permettrai seulement de juger mon tra-

vail, disait M. Ingres, quand j'y aurai mis la dernière main.

Or, ce travail, il ne l'acheva point. Le duc de Luynes en fut pour son hospitalité, pour ses frais de cuisine, pour ses choux ultramontains et pour une cinquantaine de milliers d'écus, si plus ne passe. La mort de madame Ingres empêcha son époux inconsolable de terminer les fresques.

Il déclara qu'il ne pouvait plus revoir Dampierre, où sa femme avait passé plusieurs années avec lui dans le calme, la solitude et le bonheur.

Beaucoup de personnes ont blâmé cette exagération du sentiment. Mais le duc de Luynes est si riche et si bon ! Certes, M. Ingres ne s'imaginait pas lui avoir causé le moindre déplaisir. Toutefois, il serait à désirer que tant de dépenses inutiles fussent tombées en secours sur des artistes malheureux. A cela le héros de cette biographie pouvait répondre que le duc de Luynes n'en a pas perdu un seul acte de bienfaisance. Rien n'est plus vrai. Tant mieux si cette justification paraît suffisante au lecteur.

M. Ingres était un classique intrépide. Il allait très-souvent à la Comédie-Française, prenait une stalle d'orchestre et disait, en se frottant les mains :

— Mangeons du classique !

En revanche, et par mesure d'hygiène, il ne mangeait en aucune saison de viande à ses repas. Il prétendait que l'homme sage doit se nourrir de fruits comme les anachorètes. Si l'on entrait, en hiver, dans la cour de l'Institut, on y trouvait, tant qu'il ne gelait pas, des raisins suspendus à une treille et enveloppés de sacs de papier

gris, avec toute la prudence minutieuse d'un bourgeois horticulteur. Ces raisins appartenait à M. Ingres.

En musique, il avait des adorations exclusives et des antipathies forcenées. Il se découvrait quand on parlait de Mozart, et poussait des rugissements quand on prononçait le nom de Rossini. Un jour que ses rapins fredonnaient un air de *Moïse*, il entra dans l'atelier comme un ouragan, et s'écria :

— Malheureux ! est-ce donc en chantant que vous apprendrez votre art ? On ne peint pas la bouche ouverte !

Les élèves connaissaient le personnage. Deux heures après, ils entonnèrent en chœur un morceau d'Hændel. M. Ingres vint à eux. Sa bouche était souriante et son œil rayonnait.

— Bravo ! s'écria-t-il, bravo, mes enfants ! La musique est une grande chose : elle délasse la main qui tient le pinceau. Chantez, chantez toujours !

Le célèbre artiste s'était chargé des travaux de peinture de l'église Saint-Vincent-de-Paul. Deux cent mille francs avaient été votés par le conseil municipal pour l'exécution de ces travaux, et M. Ingres a refusé depuis, on ne sait pour quel motif, l'hommage de son talent au temple chrétien. En revanche, l'Hôtel-de-Ville de Paris l'a vu peindre, à l'âge de soixante-quinze ans, un plafond magnifique, représentant le *Triomphe de Napoléon I^{er}*, avec cette légende : IN NEPOTE REDIVIVUS. Cette peinture d'un vieillard est chaude, vigoureuse, presque éclatante. M. Ingres, comme Raphaël, tournait à la couleur vers la fin de sa carrière. La noblesse et la grandeur du style sont portées au plus haut point dans sa dernière œuvre. Le front de Napoléon-le-Grand éclate d'une majesté suprême. On doit reconnaître que l'artiste posséda toujours,

en dépit de l'âge, la verve de conception et la force de génie qu'il déployait à son retour de Rome.

Il mourut le 15 janvier 1867.

La Providence a vengé M. Ingres, dans les jours de sa longue vieillesse, de tous les ennemis et de tous les détracteurs qui lui refusaient jusqu'à l'ombre du talent. Au lieu d'assister comme tant d'autres à l'éclipse de sa gloire, il a eu la juste satisfaction de la voir de plus en plus resplendir.

JACOB (LE BIBLIOPHILE)

PAUL LACROIX ¹

La renommée est comme la nature : elle a ses époques de sève et de floraison, puis ses chutes de feuilles. Après les printemps qui donnent la gloire, elle a ses automnes qui n'apportent que de l'indifférence. De tous les souverains, sa majesté le Public est sans contredit le plus capricieux. Il aime qu'on le flatte et qu'on l'amuse. Ayez un brin de dignité personnelle, ne battez pas la grosse caisse, il vous oublie. Voilà pourquoi, de nos jours, on ne parle plus guère du bibliophile Jacob et de ses innombrables travaux. C'est une ingratitude et un tort dont nous ne voulons pas nous rendre coupable à notre tour envers l'auteur des *Soirées de Walter-Scott à Paris* et de tant d'autres ouvrages dévorés jadis par une foule enthousiaste.

1. Cette notice, une des plus fécondes en anecdotes contemporaines et en renseignements authentiques, a été écrite sur des notes fournies par M. Ernest Louet.

Né à Paris le 23 février 1807, et fils d'un chef de bureau de l'administration centrale de l'enregistrement, Paul Lacroix aima les livres dès sa première enfance. Il se formait une petite bibliothèque dans le pupitre de sa pension avec l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. Au bout de six mois, il possédait presque tous les *poètereaux* français, comme les appelaient ses camarades. Paul faisait surtout ses délices de Clément Marot, sans parler des drames et des tragédies de Dubelloy, de Sedaine, de Ducis, et des comédies de Regnard et de Molière.

En sixième, notre écolier se mit à écrire un roman d'aventures imité du *Gil Blas* de Le Sage. Il en était à je ne sais quel volume, quand, à la veille de sa première communion, son confesseur lui ordonna de tout brûler. Paul obéit en pleurant. Était-ce de repentir, ou était-ce de désespoir?

Les romanciers précoces ne sont pas ordinairement des élèves de premier ordre. Notre futur bibliophile négligeait thèmes et versions, et ses plus éclatants succès de collège consistèrent en un accessit d'histoire, qu'il remporta tous les ans sans coup férir. La politique s'était, d'ailleurs, unie au goût de la lecture pour troubler la tête de l'écolier. Bonapartiste féroce, il administra une volée de coups de poing à deux ou trois jeunes bourbonniens qui avaient importé la croix du Lis dans le pensionnat, et, à la fin de son année de troisième, il fut renvoyé du collège, pour manifestations hostiles à la Sainte-Alliance. Il dut achever ailleurs ses humanités.

À la fin de son année de rhétorique, Paul avait composé un drame en vers et à grand spectacle, avec des ruines, des souterrains, des brigands et des religieuses. Il rimait

à force, bâclait des vaudevilles, des opéras-comiques, et présentait le tout aux directeurs de théâtre, qui refusaient ses chefs-d'œuvre avec la persévérance la plus soutenue.

— Je suis sûr qu'ils ne me lisent pas, se dit le jeune homme. Nous allons bien voir !

Il présente à la direction de la Porte-Saint-Martin le manuscrit d'une folie-vaudeville intitulée les *Dieux remis à neuf*, œuvre conçue dans le goût des *Petites Danaïdes*, et il a soin de coller de deux en deux feuilles les pages de son manuscrit. Un mois après, on lui rend sa pièce, « qui révélait, disait le rapport, de très-heureuses dispositions » ; mais on ajoutait « que les sujets mythologiques étaient interdits à la Porte-Saint-Martin. » Paul ouvre le manuscrit, pas un feuillet n'a été décollé. Ceci le dégoûte du théâtre, et il s'adonne exclusivement à la poésie. En relisant Clément Marot pour la dixième fois peut-être, il eut l'idée d'en publier une édition, ce qui était d'une assez remarquable hardiesse pour un écolier de dix-sept ans. Un éditeur, M. Rapilly, accepte le projet ; Paul se met à l'œuvre. A tout prix il veut débiter dans la carrière des lettres, et chaque jour il répète à une vieille servante qui l'a élevé :

— Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, je serai auteur comme mon père.

Effectivement, celui-ci avait composé un roman et deux poèmes. Le roman s'appelait *Ladouski et Floriska*; Guilbert de Pixérécourt en tira son mélodrame des *Mines de Pologne*. Quant aux poèmes, dictés par la muse bonapartiste, ils eurent l'un et l'autre un assez joli succès... politique. La grand'mère de Paul avait elle-même publié un roman : *Constance ou le Danger des préven-*

tions maternelles. On raconte sur cette grand'mère du bibliophile une assez curieuse histoire. Elle répétait souvent à son petit-fils :

— Travaille, mon ami, travaille ! et pour te récompenser je te laisserai mon fauteuil.

Or, ce fauteuil, meuble détérioré et vermoulu, cachait un mystère que Paul ne devina point. Dans une vente après décès, il abandonna très-irrévérencieusement cette relique de famille à un brocanteur, pour la modeste somme de trois francs cinquante centimes. Le surlendemain, on découvrit au fond d'une cassette un billet testamentaire ainsi conçu :

« Dans un grand fauteuil que je lègue à mon petit-fils Paul, pour l'encourager à bien faire, j'ai caché en diverses fois une somme de quarante mille francs en or et en billets de banque. »

Grand émoi, recherche du fauteuil et du brocanteur ; on ne trouve ni l'un ni l'autre.

Le chagrin de cette perte n'empêcha pas le jeune homme de continuer son édition des œuvres de Clément Marot. Il publia dans un petit journal (*la Lorgnette*) des articles satiriques contre M^{me} de Genlis et des ballades en prose dans le goût de Parny.

A cette époque, M. Sosthènes de la Rochefoucauld, ministre de la maison du roi, célèbre pour avoir allongé pudiquement les robes beaucoup trop courtes de ces dames de l'Opéra, voulut faire concourir le théâtre à l'instruction du peuple, et fonda un prix de trois mille francs pour le meilleur livret d'opéra tiré de l'histoire de France. Paul Lacroix se présenta au concours avec un *Witiking* (épisode de la lutte de Charlemagne contre les Saxons), et son œuvre, qui semblait réunir toutes les

chances de succès désirables, n'obtint pas même une mention. Le prix fut donné à M. Moline-Saint-Yon, qui devint plus tard général et ministre de la guerre. Notre candidat désappointé demande audience au ministre de la maison du roi, et va réclamer auprès de Son Excellence, qui le reçoit d'abord gracieusement, puis arrive à l'éconduire d'une façon très-brève en apprenant le sujet de sa requête. Paul, blessé au vif, publie aussitôt contre le ministre une satire mordante pour venger l'honneur de *Witikind*.

Malgré les pompeux éloges accordés à l'auteur par les feuilles libérales, cette satire ne se vendit pas, et la plus grande partie de l'édition eut un singulier placement. Un ami de Paul Lacroix qui, pour avoir des opinions politiques tout à fait opposées à celles de notre poète, ne continuait pas moins à le voir, lui proposa, quelques jours après la mise en vente de la satire, de l'associer à un déjeuner de garçon.

— Je n'ai pas d'argent, dit Paul ; si j'avais seulement vendu cent exemplaires de ma brochure, j'accepterais un rôle dans ton pique-nique.

— Combien l'exemplaire ?

— Un franc.

— Donne-moi 400 exemplaires et je me charge de payer ton écot.

— Volontiers ; mais qu'en feras-tu ?

— Un bon usage, répond le jeune légitimiste.

Paul Lacroix ne le questionne pas davantage et lui envoie les 400 exemplaires. Trois jours après, le fameux déjeuner se donne. Au milieu des toasts, notre légitimiste en propose un à M. Sosthènes de La Rochefoucauld.

— C'est notre amphitryon, Messieurs, s'écrie-t-il ;

écoutez l'histoire ! Paul, ici présent, a osé rendre ce pauvre Sosthènes victime de ses attaques. J'ai écrit alors au ministre : « Monsieur le comte, un vaurien de ma connaissance vient de publier contre vous une affreuse satire ; j'ai été assez heureux pour en faire racheter 400 exemplaires, et je vous les adresse en vous engageant à les détruire pour éviter le scandale. » — Son Excellence m'a envoyé sur-le-champ une lettre gracieuse accompagnée de 500 francs, qui font les frais de notre gueuleton. Vive le roi, Messieurs ! et à bas Voltaire et Rousseau !

Petit à petit, la rumeur qui se faisait autour de Paul Lacroix le mit en relations avec quelques libraires. On lui demanda des éditions de Malfilâtre et de Rabelais : il les fit tant bien que mal, et elles se vendirent.

Tout ceci se passait en 1825. Etienne Arago et Maurice Alhoy venaient de fonder le *Figaro*. Ne pouvant le soutenir seuls, ils en cédèrent la propriété à Lepoitevin Saint-Alme, qui résolut de s'adjoindre tous les aspirants à la littérature. Il rencontra Paul Lacroix qui se lamentait encore sur la fâcheuse destinée de ses pièces de théâtre.

— Venez travailler avec moi, lui dit Saint-Alme, cela vous reposera. Ecrivez une nouvelle pièce ; je me charge de la faire recevoir.

Paul, sur la foi de cette parole, se met à travailler assidûment tous les jours, de midi à six heures, dans la salle à manger de Saint-Alme, qui servait de bureau de rédaction. Ce fut là qu'il vit pour la première fois Jules Janin. L'illustre et consciencieux critique des *Débats* n'était alors absolument connu que par ses gants verts et ses faux-cols droits à perpétuité. Voilà donc notre auteur dramatique incompris devenu fabriquant d'épigrammes. Il excellait à faire le mot et les coups de lancette. Pendant

dix-huit mois cet esprit bienveillant et doux joua, sous les ordres de Lepoitevin Saint-Alme, avec la méchanceté du petit journalisme, comme l'enfant joue avec la poudre, sans savoir à quoi il s'expose. En même temps il faisait une pièce en vers et en trois actes, *Nuit et Matin*, que Saint-Alme patronna auprès de son ami et collaborateur Frédéric du Petit-Méré, directeur de l'Odéon. La pièce fut reçue par le comité de lecture ; mais le directeur, prenant le jeune homme à l'écart, lui dit en confidence :

— Il y a du mérite dans votre pièce, mon cher. Seulement, trois actes, c'est trop. Vous attendriez deux ans. Faites une autre *machine* en un acte, et je vous joue tout de suite.

Dix jours après, Paul avait bâclé une comédie intitulée la *Charade*, sur la trop célèbre charade de Faublas ; c'était le *nec plus ultrà* de l'osé. L'acte fut reçu au milieu des éclats de rire de l'auditoire.

— Venez chez moi dans deux jours, dit le directeur, et nous monterons votre petite polissonnerie.

Lacroix arrive, le surlendemain, avec son manuscrit sous le bras : Frédéric du Petit-Méré était mort d'indigestion pendant la nuit. Décidément le jeune auteur n'avait point de chance, et la morale, dans cette affaire, en eut plus que lui. Le voilà rejeté dans les servitudes du *Figaro*, reprenant ses épigrammes et ses logogripes, dont le mot était toujours un nom propre. Ces pointes éternelles faisaient la fortune du journal, mais souvent aussi attiraient à l'auteur des provocations et des duels, que l'habileté de Saint-Alme savait faire tourner en plaisanterie. C'était le moment de la guerre entre les Grecs et les Turcs. Il y avait à Paris un turcophile, le marquis de Livron, chargé d'enrôler des hommes pour le sultan.

Ce marquis, très-excentrique de sa nature, professait un culte d'admiration pour l'islamisme. Paul Lacroix lui lança un beau matin l'énigme suivante :

Pour le salut des Grecs, ô ciel, nous t'implorons !
 Cependant d'un Français si l'indigne bassesse
 Aux fureurs du Croissant osait livrer la Grèce,
 Mille voix aussitôt répéteraient : *Livrons !*

Le lendemain le marquis, petit homme trapu et moustachu, arrive au bureau du journal et provoque en duel toute la rédaction *philhellène*. Peu rassuré sur le résultat de son énigme, Paul va prévenir Saint-Alme de la visite de cet importun.

— Qu'il entre dans mon cabinet, dit le rédacteur en chef, riant déjà de cette colère ; j'en ferai un abonné.

Saint-Alme, homme très-fin, très-spirituel, était en même temps robuste comme un hercule. Il accueille le nouveau venu avec beaucoup de sérieux.

— Je suis le marquis de Livron.

— Très-bien... Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance ! Vous venez nous proposer un duel au nom des turcophiles ; mais savez-vous que nous sommes ici au moins une dizaine ?

— N'importe, répond M. de Livron, je trouverai pour me seconder autant d'amis que vous avez de rédacteurs.

— Bravo ! la partie sera complète : Turcs d'un côté, Philhellènes de l'autre ; nous renouvellerons les Horaces et les Curiaces. Ce sera fort beau ! Il faudra prendre jour et prévenir la population, qui sera curieuse de voir cela.

— Monsieur, la cause que je soutiens, je la défendrai devant tout le monde.

— Mais j'y pense, dit Saint-Alme, pour ce duel il nous faut le costume. Avez-vous le vôtre ?

— Oui, Monsieur.

— Diable ! mais nous n'avons pas de costumes grecs, nous... Comment faire ? Enfin, l'on verra. Je dois vous prévenir, en outre, que j'ai, pour me battre, une arme spéciale.

— Celle que vous voudrez, Monsieur, dit le marquis de Livron ; je me bats aussi bien à l'épée, au sabre, au cimeterre, qu'au fusil ou au pistolet....

— Moi, Monsieur, dit Saint-Alme, je ne me bats qu'au canon !

Le Turc mystifié ne sut que répondre. Souffleter un homme deux fois plus grand que lui devenait dangereux, sinon impossible, et Saint-Alme continua :

— Si vous lisiez attentivement le *Figaro*, vous sauriez que le canon est la seule arme dont nous nous servons dans nos duels.

— Soit, j'y consens ; mais soyez plus modérés dans vos plaisanteries, dit en finissant M. de Livron.

Et, en le reconduisant, Saint-Alme jeta ces mots à la rédaction stupéfaite : « Prenez l'adresse de Monsieur, sur le registre des abonnés ! »

Cela montre à quelle puissance d'intimidation en était arrivé, à cette époque, le petit journalisme. Les Janin, les Théophile Gautier, tous les hommes qui ont voulu trop souvent clouer la parole sur les lèvres d'autrui, vivaient alors, non de vérités hardiment écrites, mais de scandales inutiles et d'attaques dirigées par la rancune ou par le caprice.

En 1825, l'Académie proposa, comme sujet du prix de poésie, l'éloge du philanthrope Monthyon, sous cette

forme : *Épître d'un jeune homme, qui a remporté le prix de vertu, à sa mère*. Paul Lacroix envoya un manuscrit, résultat de ses plus heureuses inspirations. Il croyait bien avoir cette fois la couronne académique. Ce fut M. de Wailly qui l'obtint. Paul fait aussitôt imprimer son œuvre avec cette suscription : *Poème présenté au concours et qui n'a pas même été mentionné* ; puis il paie deux hommes pour le distribuer aux portes de l'Académie, le jour du couronnement des lauréats. L'opinion lui fut favorable, et M. de Wailly, dont le poème était très-classique peut-être, mais ne renfermait pas les mêmes beautés, ne lui pardonna jamais cette concurrence aussi singulière qu'inattendue.

Le *Figaro* avait changé de mains. Nestor Roqueplan en était devenu rédacteur en chef. Paul Lacroix ne réussit pas à s'y caser d'une façon convenable et prit le feuilleton des *Annales du commerce*, qu'il rédigea, pendant deux années consécutives, avec beaucoup de verve. Il y prit la défense du premier drame de Victor Hugo, *Amy Robsart*, joué à l'Odéon au commencement de 1828, sous le nom de Paul Foucher, beau-frère du poète. Le lendemain de la première représentation, qui avait été fort orageuse, Paul commençait ainsi le compte-rendu de ce premier essai de l'école romantique :

« Siffle, par terre imbécile, siffle ce que tu n'es pas digne de comprendre ! »

Il y eut, le jour même, un désabonnement unanime dans les cafés et dans les cabinets de lecture du quartier Latin. Tous renvoyèrent le journal. Les étudiants avaient promis de briser les tabourets, les vitres et les tables, si on le recevait encore. Paul Lacroix eut cinq ou six propositions de duel, que son calme et son esprit firent avorter.

A l'occasion de la mort du général Foy, il improvisa une biographie du défunt et la fit vendre à un nombre considérable d'exemplaires, au milieu de l'effervescence des funérailles. Il prit part au concours ouvert par Laffitte et par les autres chefs du libéralisme en l'honneur du voyage de Lafayette dans le Nouveau-Monde. Son dithyrambe fut jugé digne d'une mention très-honorable. On en lut des fragments dans la séance solennelle où les vainqueurs furent couronnés et le rapporteur fit entendre qu'il avait balancé le prix. Une autre fois encore, Paul arbora le drapeau politique, lorsque Béranger fut condamné à la prison. Le *Figaro* venait de le reprendre comme rédacteur après la chute des *Annales du Commerce*, et il publia des couplets dont le refrain : *Rendez-nous notre Béranger !* faillirent l'envoyer rejoindre son héros à Sainte-Pélagie.

Au commencement de 1828, il achevait sa dernière campagne de coups de lancette au *Figaro*, en compagnie de Rolle, de Janin, de Royer, de Raymond Brucker, d'Etienne Arago et de Michel Masson ; mais, comme il ne touchait pas l'ombre d'appointements, il en revint à sa vieille passion pour le théâtre.

Un grand drame, le *Maréchal d'Ancre*, reçu à l'Odéon et brutalement arrêté par la censure, le rendit célèbre dans le quartier Latin, sans rétablir ses finances épuisées. Décidément les livres lui réussissaient beaucoup mieux que le journalisme, la poésie et la scène. Ayant publié dans le *Mercure du dix-neuvième siècle*, des chroniques très-lues et très-goûtées, il les compléta par les *Soirées de sir Walter Scott à Paris*, qui eurent, en 1829, un prodigieux retentissement et dix ou douze éditions successives. De cet ouvrage date son pseudonyme

de BIBLIOPHILE JACOB, *membre de toutes les Académies.*

Il se passionna pour le roman historique, représenté seulement alors par le *Cinq Mars*, d'Alfred de Vigny, et par les drames historiques de M. Vitet. La publication de mémoires apocryphes devint aussi pour sa plume une mine très-féconde. Il avait déjà fait ceux de *Gabrielle d'Estrées* et du *Cardinal Dubois*, lorsque la révolution de Juillet vint le jeter de nouveau dans la littérature batailleuse. A cette époque, il dirige deux journaux, le *Mercur* du dix-neuvième siècle, et le *Gastronome*, autour desquels il rassemble toute une pléiade de rédacteurs. Ce fut lui qui lança, en pleine voie littéraire, Henri Martin, Félix Davin, Achille Jubinal, Louis Lurine et une foule d'autres. Il entreprit, en outre, avec Emile de Girardin, un journal politique, le *Garde National*, qui vécut trois mois et mourut d'inanition. Heureusement la verve du romancier restait vivante et féconde. Les *deux Fous*, — le *roi des Ribauds*, — *Quand j'étais jeune*, — le *Divorce*, — achevèrent de poser sa réputation littéraire. Au sujet du roman des *Deux fous*, la corporation des savants lui jeta l'anathème, parce qu'il avait fait de Diane de Poitiers une blonde, tandis que ces messieurs la proclamaient brune.

Les premières années de la monarchie de Juillet forment la plus belle époque de la vie du Bibliophile. Jeune encore, et marié à une femme charmante qui partageait ses goûts et ses aspirations artistiques, il habitait rue d'Enfer, vis-à-vis les Chartreux, une petite maison où se réunissaient plusieurs fois la semaine les chefs et les soldats de l'armée romantique : Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Soulié, Gérard de Nerval, Henri Martin et une foule d'autres, sans compter Jules Lacroix, son

frère, auteur connu d'œuvres remarquables, et dont plusieurs traductions en vers ont été couronnées par l'Académie ¹. Le choléra de 1832 enraya un instant la vogue toujours croissante de notre écrivain. Il venait de composer la *Danse Macabre*, histoire fantastique du XV^e siècle, et on l'imprimait chez Cosson. Tout à coup cinq des ouvriers qui tenaient en main ses chapitres tombent sous les atteintes du fléau et en sont les premières victimes à Paris. On s'imagine que le livre porte malheur ; on n'ose plus y toucher, et l'impression n'en est reprise qu'à la fin de l'épidémie.

L'imagination féconde de Paul enfantait chaque mois un nouvel ouvrage que se disputaient les éditeurs Mame, Renduel, Barba et Magen. Le *Bon vieux temps* faisait suite aux *Soirées de Walter Scott*, pendant que la *Folle d'Orléans*, l'*Homme au masque de fer* et *Pignerol* fouillaient les secrets du règne de Louis XIV. Un précieux ouvrage, composé d'après les originaux manuscrits et imprimés, l'*Histoire du seizième siècle*, venait de paraître, lorsque l'incendie de la grande librairie de la rue du Pot-de-Fer en dévora toute l'édition ². Il y avait grande soirée chez le Bibliophile, lorsqu'on vint lui annoncer ce malheur qui anéantissait sa fortune, engagée dans cette maison de librairie.

Cherchant à réparer cette perte énorme, il réimprime les *Mémoires de Jehan d'Auton*, chroniqueur de Louis XII, et demande pour la publication de ce livre le secours du budget du ministère de l'instruction publique.

M. Guizot, alors ministre, souscrit immédiatement pour

1. Voir dans la série supplémentaire la notice consacrée à Jules Lacroix.

2. En 1835.

vingt exemplaires ; puis la conversation tombe sur quelques points de controverse. Toujours entier dans ses opinions, M. Guizot froisse Paul Lacroix par certains mots mal sonnans, par des appréciations dédaigneuses pour ses entreprises de bibliophile. Celui-ci, toujours terrible dans la riposte comme au temps du *Figaro*, lui répond quelques jours après, en publiant dans le journal le *Commerce* une série de lettres écrasantes sur *les cent vingt mille francs votés par les Chambres pour la publication des monuments inédits de l'histoire de France*. Il critique l'emploi de ces fonds avec un esprit si mordant, que le repos du ministre en est troublé.

Resté maître du terrain sur cette question, Paul publie sous le titre de *Mon Grand Fauteuil*, deux volumes de poésies et de pièces de théâtre qui révèlent sous une nouvelle face la variété de son savoir et de son talent. Puis viennent l'*Origine des cartes à jouer*. — les *Aventures du grand Balzac*, — les *Adieux des Fées*, — et une *Femme malheureuse*, roman en deux volumes. *De près et de loin*, roman conjugal, fut composé en 1837, avec la collaboration de madame Lacroix. La main d'une femme était nécessaire à cet ouvrage et en fit un chef-d'œuvre par le contraste de l'esprit et de l'expression. C'est un roman de style épistolaire, une peinture de l'incompatibilité d'humeur avec tous ses développemens et toutes ses réflexions : avertissement placé devant les mariages d'amour, comme on plante une croix au bord d'un précipice pour signaler le péril aux voyageurs.

A peu près vers cette époque, le Bibliophile apprend qu'une *Histoire de Soissons* est mise au concours par le testament d'une dame de cette ville, qui lègue, pour ce livre à faire, une somme de douze mille francs. Il se dé-

cide à concourir et appelle son ami Henri Martin à partager avec lui la tâche et la gloire.

Déjà très-érudit sur les origines de France, Henri Martin fait l'histoire de Soissons jusqu'au XII^e siècle, et le bibliophile depuis le XII^e siècle jusqu'à nos jours. Leur ouvrage, en deux gros volumes, imprimé dans les délais voulus, est soumis au jury composé de MM. Daunou, Guérard, Augustin Thierry, Feuriel et Walkenaër. Ces juges de choix le déclarent le meilleur et le plus complet de ceux qui ont été présentés. Néanmoins, on n'accorde à nos auteurs qu'une somme de huit mille francs, et on donne les quatre autres mille à un M. Leroux, ingénieur de la contrée, pour une histoire *manuscrite* beaucoup plus féconde en topographie qu'en histoire. Il y avait là une fausse interprétation du testament, car le testament n'admettait au concours que les ouvrages imprimés. MM. Lacroix et Martin en appelèrent aux tribunaux. Le 27 août 1838, l'affaire fut jugée au sein de la ville picarde, qui s'était émue de ce débat. Dans une élégante et spirituelle plaidoirie qu'il intitulait : *Le dernier chapitre de l'Histoire de Soissons*, Paul Lacroix fit triompher sa cause, et les juges lui délivrèrent le legs de douze mille francs contenu au testament de la dame Maréchal, avec des considérants peu flatteurs pour les académiciens du jury. Cinq jours après, la somme arrivait à Paris, en sacs de pièces de cinq francs.

Elle était à peine, depuis douze heures, dans le secrétaire de Paul Lacroix, quand, vers le soir, un homme s'introduit chez lui, sous un vague prétexte, croyant trouver notre écrivain seul. La présence d'une tierce personne déconcerte cet homme. Il balbutie disant qu'il cherche

sa femme, qu'on lui a enlevée, et se donne pour un officier de la garnison de Paris.

— Ce sont des contes que vous me faites-là, dit Paul Lacroix, en l'entraînant dans un cabinet pour l'y enfermer. Je veux savoir qui vous êtes, car je vous prends pour un assassin.

— Voyez, répond avec incohérence l'inconnu, en tirant un long poignard, je venais me faire justice à moi-même !

Paul Lacroix recule épouvanté. Le personnage en profite pour s'enfuir. On a su depuis, que c'était Lacenaire.

Les nombreux travaux de l'*Histoire de Soissons* avaient ruiné la santé du Bibliophile. Après avoir gagné son procès, il fut pris d'une bronchite et d'un crachement de sang, qui le forcèrent à aller se rétablir en Italie. Il y arriva fort malade, au mois de décembre 1838, et y resta jusqu'au mois d'août de l'année suivante, dans un tel état de maigreur, et si pâle, que les gens du pays se le montraient du doigt en disant : *Etico* (poitrinaire) ! Un jour, à Rome, où il habitait l'hôtel de l'Europe, place d'Espagne, le propriétaire de l'hôtel monte dans sa chambre, en l'entendant tousser comme un asthmatique, et lui dit :

— Signor, votre répondant ?

— Que voulez-vous dire ? fait le Bibliophile étonné.

— Me donnez-vous la garantie de l'ambassadeur ?

— Je ne vous comprends pas.

— Si vous mourez, qui paiera les frais ?

— J'espère bien ne pas mourir encore. Du reste, quant aux frais de l'enterrement, je ne suis pas ambitieux et je demande de l'économie.

— Mais qui me paiera ? continue l'hôtelier.

— Je vous paie tous les huit jours.

— Eh non ! je parle de ce lit, de ce fauteuil, de cette table, de ce tapis, de tout ce que contient votre chambre, car on brûle tout après le décès d'un étique.

— Mon cher Monsieur, dit Paul Lacroix, je ne suis pas assez riche pour mourir à Rome, et je m'en vais à Naples.

Le lendemain, en effet, il partait pour l'Italie méridionale dont le climat lui fut salubre. Pendant ces huit mois passés en Italie, il visita les bibliothèques, fit le catalogue des manuscrits concernant l'histoire de France et en signala quelques-uns très-précieux, qu'on ne connaissait pas encore dans le monde érudit. Il en acheta plusieurs qu'il rapporta en France comme un trésor.

Hélas ! il ne garda pas longtemps ces richesses incomparables pour un savant. La fortune n'était pas venue pendant sa maladie ; et, vers le milieu de 1839, pour se créer des ressources, il dut se résigner à vendre non-seulement ses manuscrits, mais encore toute sa précieuse bibliothèque sur l'histoire de France. Il en fit lui-même le catalogue, resté comme un parfait modèle du genre, et précédé d'une préface où nous trouvons ces lignes pleines d'amertume :

« Je ne suis pas le premier homme de lettres qui se voit forcé de vendre sa bibliothèque : de tout temps les pauvres écrivains ont été victimes de la librairie, sinon des libraires : de tout temps ils se sont trompés, ou plutôt ils ont été trompés dans leurs chétifs calculs d'intérêt. Diderot fut ruiné après avoir donné au monde l'Encyclopédie ; mais Catherine II lui acheta sa bibliothèque et l'en nomma bibliothécaire, sans la lui enlever de son vivant. La grande Catherine ne régnait plus, par malheur, lorsqu'un écrivain célèbre, M. Charles Nodier, vendit deux fois ses livres, à la face du monde lettré. Il les vendra

peut-être une troisième fois, à moins que Catherine II ne ressuscite pour l'en empêcher. M. Charles Nodier n'a pas succombé au chagrin de perdre deux bibliothèques : le savant Codrus Urcéus, au XVI^e siècle, se laissa mourir de désespoir en assistant à l'incendie de la sienne, et cependant Codrus Urcéus n'avait pas besoin de livres pour faire à lui seul un bon dictionnaire de l'Académie française. Je tâcherai de suivre l'exemple de M. Charles Nodier, le maître des bibliophiles passés, présents et futurs. »

Paul se consola en travaillant encore, en travaillant toujours. Les *Dissertations sur quelques points curieux de l'Histoire de France* ; — les *Francs Taupins*, histoire du temps de Charles VII ; — le *Vieux Conteur* ; — le *Marchand du Havre* ; — la *Chambre des Poisons*, histoire du temps de Louis XIV ; — *Amante et Mère*, furent publiés en moins d'un an, et chacun de ces livres fut un succès. Puis il se lança avec enthousiasme dans les nouvelles éditions de nos vieux auteurs, et enrichit successivement de précieux commentaires et d'excellentes notes historiques les Oeuvres de *Rabelais*, de *La Fontaine*, de *Béroalde de Verville*, de *Ronsard*, d'*Eméric David* (5 volumes seulement ont paru), les Contes de la reine *Marguerite de Navarre*, de *Bonaventure Desperriers*, du roi *Louis XI*, de *Ch. Perrault*, etc., sans mentionner les nombreuses notices fournies comme préfaces à des livres qui lui étaient étrangers. Il donna, vers la même époque, une traduction littérale des *Lettres d'Abelard et d'Héloïse*, et cela n'empêcha point les romans de se succéder avec une rapidité merveilleuse. Notre bibliophile travaille seul, contrairement à Alexandre Dumas, auquel il eut plus tard le tort de prêter sa colla-

boration, en consentant à l'anonyme. La *Comtesse de Choiseul-Praslin*, histoire du temps de Louis XV, parut en 1841, et fut réimprimée, comme à-propos, en 1847. Le *Chevalier de Chaville*, histoire du temps de la Terreur, date également de 1841. En 1842, il donne le *Singe*, histoire du temps de Louis XIV, en deux volumes ; — en 1843, *Un Duel sans témoins*, histoire contemporaine. Il annonçait alors la *Nuit des noces*, — le *Siège de Gênes* ; — les *Va-nu-pieds* et l'*Histoire de la Régence de Philippe d'Orléans*, qui n'ont pas encore vu le jour, — *Une bonne Fortune de Racine*, histoire du temps de Louis XIV, — les *Récits historiques de la jeunesse*, et le *Fils du notaire*. Le *Ghetto* ou le *Quartier des Juifs*, roman en 3 volumes et la *Réforme de la bibliothèque du roi*, un volume publié d'abord dans le journal la *Patrie*, datent de 1845.

Il dressait aussi, de temps à autre, à l'exemple de Gabriel Martin, maître inimitable dans ce genre de travail, le catalogue des grandes bibliothèques vendues à l'enchère. Il avait fait avec Charles Nodier celui de Guilbert de Pixérécourt, en 1841 ; il fit encore, en 1845, celui de M. de Soleinne.

Ce dernier laissait une bibliothèque dramatique à laquelle il avait consacré plus de 600,000 fr. Dans son testament, il désignait lui-même le Bibliophile pour en dresser le catalogue. Plus loin, il donnait cette simple indication : *Je laisse 360,000 fr., dont 60,000 en or, 100,000 en billets de banque et 200,000 en titres de rentes napolitaines et françaises*, mais sans dire où l'on trouverait cette somme. On cherche partout, on remue tout, on démonte tout, on feuillète tous les livres, — vaines recherches ! On crut l'argent volé, et il y eut même un jeune homme

arrêté et détenu injustement pendant plusieurs mois sous cette prévention.

Le Bibliophile travaillait à son catalogue dans l'appartement même de M. de Soleinne, et il pensait toujours aux 360,000 fr. Un matin, dans une bibliothèque en bois d'acajou, beau meuble du fameux Jacob (étrange coïncidence de nom), il avise une tablette de milieu assez épaisse pour être creuse, frappe dessus avec le doigt, frappe encore, et il lui semble qu'elle rend un son métallique. Plus de doute, la somme est là. Sur ces entrefaites, arrive l'avoué de la famille.

— Eh bien, lui dit Paul tranquillement, j'ai trouvé le trésor !

Ce disant, il remue la tablette d'acajou qui rend un son très significatif. L'avoué devient successivement pâle, bleu, cramoisi ; il perd la tête et veut tout casser pour saisir plus vite.

— Patience ! dit toujours avec le même calme notre Bibliophile ; M. de Soleinne ne cassait rien pour cacher son argent. Voici deux petites charnières ; nous devons trouver un ressort.

Il aperçoit, en effet, un point d'acier presque imperceptible, exerce dessus une forte pression, et le panneau d'acajou s'abat pour montrer aux yeux les pièces d'or, les billets de banque et les titres. Plus mort que vif, l'avoué prend le tout dans ses poches et court chez l'héritier de M. de Soleinne. Le Bibliophile Jacob ne bouge pas, le laisse aller et reprend son travail. Une heure après, arrive l'héritier, désireux de connaître les détails de la découverte, et ne pouvant croire au calme de ce parfait honnête homme, qui avait regardé cette fortune comme complètement en dehors de sa convoitise et de sa com-

pétence. Il eut, plus tard, beaucoup de peine à lui faire accepter un léger présent.

En 1848, le Bibliophile Jacob se dévoua corps et âme à la défense d'un membre de l'Institut, M. Libri, professeur de géométrie au collège de France et à la Sorbonne, rédacteur du *Journal des savants*, et du *Journal des Débats*. On accusait M. Libri de soustractions faites dans diverses bibliothèques publiques, non-seulement de Paris, mais de la province. Ennemi acharné des idées scientifiques de M. Arago, membre du gouvernement provisoire, M. Libri avait cru prudent de prendre la fuite, sur un avis anonyme que lui avait fait parvenir un rédacteur du *National*, M. Terrien. En son absence, le Bibliophile, avec son immense érudition, fit ce que l'accusé n'aurait peut-être pas pu faire lui-même : il retrouva l'origine de tous les livres et manuscrits, revendiqués par l'État comme provenant de vols ; cita les noms de ceux qui les avaient vendus à M. Libri ; prouva, par de nombreux exemples, que rien n'était plus commun que de voir mettre en vente (même dans la salle des commissaires-priseurs) des livres et des manuscrits provenant des bibliothèques publiques.

« M. Libri, disait-il, savait ces faits comme moi ; il connaissait l'ancien usage des bibliothécaires de vendre les exemplaires qu'ils avaient en double, ou de faire des échanges avec des particuliers ; donc il avait pu devenir possesseur de bonne foi de ces objets pour lesquels on le poursuivait. »

Paul Lacroix fit plus encore, il adressa une série de lettres, réunies depuis en une forte brochure in-8°, au juge d'instruction chargé de l'affaire, à M. Hatton, esprit inflexible mais loyal, qui lui avait demandé d'écrire tout

ce qui pourrait servir à éclairer la justice. L'honnête Bibliophile n'eut pas de peine à montrer combien il était impossible à un homme d'avoir soustrait vingt-cinq ou trente mille volumes, disait-on, sans qu'on s'en aperçût, et sans qu'un vide dans les rayons décélât immédiatement le vol et le voleur. Tous les journaux s'occupèrent longtemps de cette scandaleuse aventure, qui n'a prouvé qu'une chose : l'animosité de messieurs les républicains contre leurs ennemis. On se rappelle l'indécence de ce jeu de mots du *Corsaire* :

« Si c'est l'aveugle hasard, qui a présidé à l'appellation de cet homme, nominatif pluriel d'un substantif latin, avouez que c'est bien étrange : LIBRI ! voilà précisément ce qui l'a perdu. »

L'affaire étant de plus en plus envenimée par l'esprit de parti, le fugitif eut tort devant les juges. Il reste à Paul Lacroix l'honneur d'avoir osé le défendre, et maintenant il continue de travailler sans relâche à la réhabilitation d'un homme qu'il croit innocent.

M. Naudet, administrateur général de la Bibliothèque royale, (Nationale alors), s'était mis au nombre des agresseurs de M. Libri, sous prétexte de défendre les droits et les intérêts de l'établissement qu'il dirigeait. Paul Lacroix répondit au factum de M. Naudet par une polémique acharnée et violente, devenue célèbre sous le nom des *Cent et une lettres biographiques à M. l'administrateur de la Bibliothèque nationale*. Chacune de ces lettres accompagnait un ou deux volumes de la bibliothèque, rachetés par le Bibliophile lui-même à l'étalage des bouquinistes ou des libraires de Paris, ce qui fut, dit-on, peu agréable au grand-maître des bibliothèques.

Un nouveau roman de Paul Lacroix parut pendant cette

polémique entre bibliothécaires ; il a pour titre la *Dette de Jeu*. De cette époque date la collaboration du Bibliophile avec Alexandre Dumas. Ce grand directeur de fabrique s'était quelque peu brouillé avec Auguste Maquet, son fournisseur habituel, à la suite du roman de *Balsalmo*, publié dans la *Presse*, et il avait avec le *Constitutionnel* un traité dont il fallait remplir les clauses. Un soir, il trouve le Bibliophile au Théâtre-Historique et lui conte sa détresse. Celui-ci offre de lui préparer les éléments d'un grand recueil sur les apparitions, auquel on donnerait le titre des *Mille et un fantômes*. Dumas accepte l'idée, et le lendemain Paul Lacroix se met à l'œuvre. Chaque matin il expédie à Alexandre Dumas ses notes écrites, et, le soir, il va les lui commenter de vive voix. Le travail marcha de la sorte pour les deux premiers volumes où tout se trouvait élaboré ; mais, dès l'épisode du *Père Olifus*, Dumas ressent de la fatigue. Paul ne lui a donné pour ce volume qu'un scénario de cinquante pages, avec les livres qui doivent mener le sujet dans les diverses contrées de l'Inde, et Dumas veut le travail *plus complètement fait* que cela. Aussi, le Bibliophile est contraint de reprendre la suite de ce roman pour en développer les scènes. Lorsque l'ouvrage parut en volumes, Dumas lui en envoya un des premiers exemplaires avec cette dédicace : *Cui pars magna fuit*. Le solécisme ne déguisa pas assez bien la vérité de cette collaboration, qui fut bientôt connue de tout le monde littéraire. Les *Mille et un fantômes* sont à peu de chose près l'œuvre de Paul Lacroix seul, puisqu'il a fourni : 1° Les personnages avec les détails qui les concernaient ; 2° le sujet avec ses épisodes ; 3° une dernière partie contenant les accessoires.

Dumas ne voulut plus ensuite que des scénarios développés. Ce fut alors que le Bibliophile lui donna la *Femme au collier de velours*, roman si complet, même comme forme, que les dialogues étaient indiqués, et que le fils Dumas, tout jeune à cette époque, put en remplir plusieurs chapitres pour son père, entr'autres celui intitulé *l'Opéra*.

Tous ces renseignements sont de la dernière exactitude. La *Colombe* est encore un livre dont le plan fut donné à Alexandre Dumas par Paul Lacroix, mais seulement de vive voix. Il l'avait composé pendant son voyage en Italie, et, ne l'ayant pas terminé, il s'en débarrassa. Dumas ne fit que tronquer et dénaturer sa conception. La *Tulipe noire* est aussi un plan fourni par Paul Lacroix, développé par Auguste Maquet, et légèrement retouché par Dumas. *Olympe de Clèves* appartient au même titre au Bibliophile; les deux premiers volumes furent bien un peu travaillés par Dumas; mais, comme toujours, il se fatigua avant d'avoir achevé sa tâche, et il fallut terminer pour lui. Enfin, *Ingénue* est le dernier enfant de l'imagination de Paul Lacroix adopté par Dumas. Quand la famille de Rétif de la Bretonne attaqua ce roman comme diffamatoire pour son aïeul, Dumas, pris au dépourvu et ne sachant pas un traître mot de l'affaire, renvoya les plaignants auprès du Bibliophile, et ce fut celui-ci qui termina le procès, où le journal le *Siècle* se trouvait également engagé.

Ne pouvant parvenir à se faire payer sa part de collaboration, Paul Lacroix renonça à travailler pour Alexandre Dumas. Il avait scrupuleusement gardé le secret, et les seules difficultés du règlement de compte le trahirent. Aujourd'hui, à force de persistance, il est payé et ne de-

mande rien de plus. Il a donné sa part de chair fraîche à l'ogre littéraire ; là-dessus il ne doit attendre ni nos sympathies ni nos éloges.

Redevenu libre dans ses travaux, il composa son *Histoire du moyen-âge*, œuvre splendide et grandiose, publiée en cinq volumes in-4^o, avec un luxe inimitable de planches et de gravures représentant tous les objets d'art conservés de cette époque, — et le *Livre d'or des métiers*, histoire des corporations d'arts et métiers de la France et de la Belgique, grand ouvrage du même genre que le précédent, mais resté inachevé.

Vers l'année 1840, une correspondance littéraire s'établait établie entre le prince Louis et Paul Lacroix. Ils avaient dû faire ensemble une *Histoire de Napoléon I^{er} et de la dynastie napoléonienne* ; mais les événements de Boulogne y mirent obstacle. Le Bibliophile avait interrompu son travail. Il écrivit seul, d'après des documents nouveaux, une *Histoire politique anecdotique et populaire de Napoléon III*, en 4 volumes grand in-8, de 1849 à 1852. L'ouvrage terminé, Paul Lacroix le porta lui-même à l'Empereur, au palais de Saint-Cloud. Peu de temps après, Napoléon le reçut en audience particulière.

— Je suis enchanté de vous voir, lui dit-il. Votre livre a beaucoup d'intérêt. Je trouve le troisième volume admirable ; le second est celui des quatre dans lequel il y aurait peut-être quelques changements à faire.

Le Bibliophile ne sut jamais saisir la fortune, alors même qu'elle était devant lui. A l'heure où nous écrivons ces lignes, il est conservateur à la bibliothèque de l' Arsenal. C'est là qu'il habite, heureux, tranquille, sans ambition, bienveillant, accessible à tous et travaillant sans

cesse. Avant d'aller s'enfouir au milieu des livres de cette bibliothèque, il avait encore composé trois romans : les *Mystificateurs et les Mystifiés*, publié dans le *Pays*, — le *Dieu Pépétius*, publié dans la *Revue contemporaine*, — et le *Comte de Vermandois* publié dans le *Constitutionnel*. Ce dernier roman avait dû paraître sous le nom de Dumas et sous le titre de : *Le Fils de la Duchesse de la Vallière*; mais l'inexécution des traités remit cette œuvre entre les mains de son véritable auteur, ainsi que deux autres romans : les *Carbonari de Naples* et *Octavie* (suite d'*Isaac Laquedem*). C'est toujours cela de sauvé des griffes du vampire.

Paul Lacroix est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1836. On peut dire qu'il est le fondateur de la science bibliographique en France. Il sera de l'Académie, le jour où les votes iront droit au mérite sans s'égarer en chemin dans le dédale de l'intrigue.

Devenu bibliothécaire, il a cessé d'être romancier et n'a plus voulu être qu'historien et bibliographe. Il a publié cinq premiers volumes de ses œuvres historiques : *Curiosités de l'histoire des arts*, — *Curiosités de l'histoire de France*, — *Curiosités de l'histoire du vieux Paris*, — *Curiosités de l'histoire des mœurs* (1858-1859); les deux premiers volumes de ses œuvres bibliographiques : *Dissertations* (1864), — *Énigmes et Découvertes* (1866); les deux premiers volumes d'une grande *Histoire de la vie et du règne de Nicolas I^{er}, empereur de Russie* (grand in-8, 1865 et 1866), écrite d'après des documents inédits et authentiques. Cette histoire ne formera pas moins de sept à huit volumes. Nous ne parlons pas d'une dizaine d'éditions nouvelles d'anciens auteurs français, tels que *Cyrano de Bergerac*, *Claude Le*

Petit, Marguerite de Navarre, Bonaventure Desperriers, François Villon, etc., que Paul Lacroix a fournies aux *Bibliothèques elzévirienne et gauloise*, et qui se recommandent par de précieux travaux de critique littéraire. Nous ne parlons pas d'une série de petits livres fort piquants : les *Secrets de beauté de Diane de Poitiers*, — la *Jeunesse de Molière*, — *Impressions de voyage en Italie*, — *Marion Delorme et Ninon de Lenclos*, etc. Nous ne parlerons pas davantage d'un journal d'art, que l'auteur de tant d'ouvrages divers a rédigé presque seul depuis douze ans : la *Revue universelle des arts* (22 volumes grand in-8). Pour se délasser de ces publications innombrables, Paul Lacroix achève en ce moment le Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal. Il a été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur, en janvier 1860.

TABLE DES MATIÈRES

GEORGES (Mlle)	1
GÉRARD DE NERVAL	35
GÉRARD (JULES) (<i>le Tueur de Lions</i>).....	75
GIRARDIN (ÉMILE DE).....	105
GIRARDIN (M ^{me} DE)	145
GONZALÈS (EMMANUEL)	171
GOZLAN	189
GRASSOT	211
GUIZOT.....	241
HEINE (HENRI).....	271
HOUSSAYE (ARSÈNE).....	303
HUGO (VICTOR)	339
INGRES	377
JACOB (<i>le Bibliophile</i>) (PAUL LACROIX).....	409

FIN DE LA TABLE

(Voir ci-contre la Liste des Souscripteurs).

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AUX

ŒUVRES NOUVELLES

DE

M. EUGÈNE DE MIRECOURT

Cette Liste est publiée comme témoignage de gratitude aux amis dévoués qui viennent en aide à l'auteur et lui permettent de se dégager par le travail. Les noms des nouveaux Souscripteurs seront inscrits au fur et à mesure, à leur ordre alphabétique, et avec le numéro de leur souscription.

(Voir la LETTRE AUX SOUSCRIPTEURS à la fin de la Liste.)

A

- 86. AYMÉ, député des Vosges, 8, rue Duphot, Paris.
- 95. AUBRY, Félix, ancien juge au Tribunal de Commerce de Paris, 10, rue de Cléry.
- 96. AUBRY, Maurice, banquier, avenue d'Antin, 1, Paris.
- 97. AUBRY, Victor, négociant, rue des Jeûneurs, 33, Paris.
- 105. AUBRY-DELEAU, ancien président du Tribunal de Commerce, à Mirecourt (Vosges).
- 109. AUBRY, Victor, notaire à Mirecourt (Vosges).
- 125. ACHARD, Amédée, homme de lettres, 15, rue de Bruxelles, Paris.
- 127. AUBER, de l'Institut, 24, rue Saint-Georges, Paris.
- 146. ALBY, Ernest, homme de lettres, 1, rue Laffitte, Paris.
- 175. AUBRY-SALMON, M^{lle} Louise, à Mirecourt (Vosges).
- 194. AUBRY, Louis, négociant à Mirecourt (Vosges).
- 322. AUBERTIN, aumônier de la prison, à Remiremont (Vosges).
- 471. AUBRYET, Xavier, homme de lettres, 42, rue Blanche, Paris.

B

13. BALLAND, chanoine-secrétaire de l'Evêché, à St-Dié (Vosges).
39. BOYÉ, curé de Boulaincourt, canton de Mirecourt (Vosges).
40. BERNARD, curé de Maziro, canton de Mirecourt (Vosges).
48. BOGARD, curé de Lubine, canton de Saales (Vosges).
60. BARRET, l'abbé, au grand séminaire de S^t-Dié (Vosges).
63. BOURGEOIS, l'abbé, au grand séminaire de S^t-Dié (Vosges).
72. BAZIN, curé de Deneuvre, par Baccarat (Meurthe).
83. BUFFET, Louis, député des Vosges, 10, rue de Berlin, Paris.
92. BELMONTET, député, 8, rue Pigalle, Paris.
94. BUFFET, Aymé, Ingénieur civil, 15, quai Conti, Paris.
99. BALLARD, Charles, secrétaire de la Présidence, au Sénat, 25, rue de Vaugirard, Paris.
106. BASTIEN-AUBRY, banquier à Mirecourt (Vosges).
107. BASTIEN, Ernest, négociant à Mirecourt (Vosges).
116. BAZELAIRE DE LESSEUX, propriétaire, à Saint-Dié (Vosges).
131. BERTHET, Elie, homme de lettres, 20, rue Saint-Maur-Saint-Germain, Paris.
139. BOURGEOIS, Eugène, auteur dramatique, 123, rue Lafayette, Paris.
145. BOURGEOIS, Anicet, auteur dramatique, 37, rue de Trévis, Paris.
150. BROT, Alphonse, chef de bureau au ministère de l'Intérieur, 48, rue Pigalle, Paris.
151. BEAUVALLLET, ancien sociétaire de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, 6, rue Clauzel, Paris.
167. BANCE, Albert, 29, boulevard Malesherbes, Paris.
173. BASTIEN, Gustave, négociant à Mirecourt (Vosges).
176. BASTIEN, M^{lle} Clarisse, rentière à Mirecourt (Vosges).
180. BEAUMONT (Alphonse DE), à Mirecourt (Vosges).

195. BENOIST, procureur impérial à Neuchâteau (Vosges).
212. BEAUDOIN-HUE, rentier, Pavé de Bonneval, 25, à Chartres (Eure-et-Loir).
223. BLAISE, des Vosges, rue Léonie-Chaptal, 7, Paris.
247. BENOIT, Charles, adjoint du maire, à Mirecourt, (Vosges).
253. BELFOY (M^{me} GEORGES-), propriétaire à Mirecourt (Vosges).
262. BUTHOD, Charles, rentier à Mirecourt (Vosges).
263. BENOIT, Emile, propriétaire, à Mirecourt (Vosges).
274. BRENAS, négociant, 21, rue des Dominicains, à Nancy, (Meurthe).
286. BELLEAU, négociant, 43, rue Richelieu, Paris.
289. BOURDOT, père, négociant, 52, rue de Paradis-Poissonnière, Paris.
290. BÉMONT (Anatole DE), attaché au ministère des Finances, 14, rue de l'Isly, Paris.
294. BALLAND, curé de Plombières (Vosges):
300. BLAISE, vicaire à Vagney (Vosges).
301. BOURGAUT, curé de Vouxeu, par Châtenois (Vosges).
329. BÉGUIN, veuve Paul, à la filature d'Eloyes, canton de Remiremont (Vosges).
344. BRANDT, chef de manufacture, au Val-d'Ajol, par Plombières (Vosges).
359. BOURRION, limonadier à Mirecourt (Vosges).
364. BALLON, avoué à Remiremont (Vosges).
402. BOILEAU, vicaire à Hadol, canton de Xertigny (Vosges).
413. BERNARD, (l'abbé), précepteur, 20, rue du Luxembourg, Paris.
421. BROHAN, Augustine, de la Comédie-Française, 6, rue de la Baume, Paris.
423. BOREL D'HAUTERIVE, homme de lettres, 50, rue Richer, Paris.
429. BOUTRAY, (le baron de), 8, rue d'Anjou, à Versailles.
432. BARTHÉLEMY, Charles, homme de lettres, 1, rue de l'Orient, à Versailles.
443. BROHAN (M^{me} Magdeleine), de la Comédie-Française, 224, rue de Rivoli, Paris.
445. BESANCENET (Alfred de), au château de Corgirnon, arrondissement de Langres (Haute-Marne).

448. BERLIOZ, Hector, de l'Institut, 4, rue de Calais, Paris.
454. BOIGNE (le baron Charles de), 6, rue de l'Isly, Paris.

C

1. CAVEROT, (Monseigneur), évêque de S-Dié (Vosges).
2. CHANAL, curé de Notre-Dame des Victoires, 15, rue Saint-Pierre-Montmartre, Paris.
17. CHOISELAT, curé de la cathédrale, à St-Dié (Vosges).
38. CHAPIA, curé à Vittel (Vosges).
44. CLÉMENT, curé de Saulcy-sur-Meurthe, par St-Dié (Vosges).
45. COLIN, curé de Lusse, canton de Saales (Vosges).
51. CALOT, ancien curé de la Petite-Raon (Vosges). Souscription servie à ses héritiers.
56. COLIN (l'abbé), aumônier du Lycée de la Réunion (Afrique).
86. COLIN, (Le Révérend Père), supérieur des Maristes, à Chartres (Eure-et-Loir).
108. CHAVANE (le docteur), à Mirecourt (Vosges).
136. CHOLER, Adolphe, auteur dramatique, 15, rue Neuve-Bossuet, Paris.
138. CHEVALET, Emile, chef de section au ministère de la Guerre, 6, rue Oudinot, Paris.
141. CRÉMIEUX, Hector, auteur dramatique, 4, rue Tronchet, Paris.
147. COGNIARD, Hippolyte, directeur des Variétés, 36, rue de Bondy, Paris.
153. CHAVETTE, Eugène, journaliste, 55, rue des Petites-Ecuries, Paris.
161. COMMERSON, journaliste, 76, rue Charlot, Paris.
170. CHEVILLOT, fils, Mirecourt (Vosges).
179. CHAPPUY, Emile, avocat à Mirecourt (Vosges).
181. CRETTEÑOIS, M^{me} Félicie, rentière à Mirecourt (Vosges).
187. CARRIÈRE, M^{me} Marie, Mirecourt (Vosges).
199. CORRART DES ESSARTS, architecte, 3, rue Mazagran, Nancy (Meurthe).
239. CHAROTTE-THOMASSIN, propriétaire à Mirecourt (Vosges).

252. CHAPEL, receveur principal, à Mirecourt (Vosges).
255. COLLIN-GRANDJEAN, banquier, à Mirecourt (Vosges).
257. CLASQUIN, négociant, à Mirecourt (Vosges).
277. CLAUDON, Auguste, négociant, 38, rue St-Nicolas, Nancy (Meurthe).
281 CHRISTOPHE, M^{lle} Esther, à Haussonville, par Bayon (Meurthe).
288. CLAUDE, jeune, négociant, 79, boulevard de Strasbourg, Paris.
297. COLIN, curé de Rochesson, canton de Saulxures (Vosges).
305. CLAUDEL, Stanislas, chef de manufacture à La Bresse (Vosges).
328. CHATELAIN, curé d'Eloyes, canton de Remiremont (Vosges).
350. CHARTON, adjoint du maire, à Xertigny (Vosges).
356. CLAUDE, curé de Xertigny (Vosges).
357. CATEL, M^{me} Veuve, à Mirecourt (Vosges).
362. CREUSAT, curé de Saint-Etienne, près de Remiremont (Vosges).
379. CONRAUD, professeur au collège ecclésiastique de Rambervillers (Vosges).
385. CLAUDEL, curé de Fremifontaine, canton de Brouvelieures (Vosges).
390. CATEL, curé de Dompierre, canton de Bruyères (Vosges).
404. CONSTANT, curé d'Epinal (Vosges).
439. CHASTEAU, fils, homme de lettres, 19, rue Clauzel, Paris.
440. CASTON (Alfred de), homme de lettres, 24, rue Louis-le-Grand, Paris.
442. CATTOIS, (le docteur), 20, rue Cassette, Paris.
447. CALONNE (Alphonse de), directeur de la *Revue contemporaine*, 57, rue Pigalle, Paris.
449. CHASLES, Philarète, professeur au Collège de France, 23, quai de Conti, Paris.
463. CURMER, éditeur, 47, rue de Richelieu, Paris
473. CHEVALIER, Arthur, ingénieur-opticien, 158, galerie de Valois, Palais-Royal, Paris.

D

3. DUMAX (l'abbé), sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, 36, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris.
25. DURUPT, vicaire à La Bresse, par Saulxures (Vosges).
31. DAUBIÉ, curé de Sandaucourt, par Châtenois (Vosges).
65. DUPONT (l'abbé), au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
91. DESMAREST, avocat, ancien bâtonnier de l'ordre, 5, rue Scribe, Paris.
100. DAVID, conseiller d'Etat, 11, rue Royale-Saint-Honoré, Paris.
101. DELMAS, Gaëtan, sous-préfet de Mirecourt (Vosges).
123. DOUCET, Camille, de l'Institut, 32, rue du Bac, Paris.
133. DUMOUSTIER, auteur dramatique, 12, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.
135. DELACOUR, Alfred, auteur dramatique, 10, rue de la Paix, Paris.
143. DESLANDES, Raimond, auteur dramatique, 16, rue Grange-Batelière, Paris.
144. DURANTIN, Armand, auteur dramatique, 20, rue de Vaugirard, Paris.
155. DÉADDÉ, Saint-Yves, homme de lettres, 12, rue Bleue, Paris.
160. DERIÉGE, Félix, rédacteur du *Siècle*, 1, rue de Laval, Paris.
177. DELPIERRE (la baronne), à Mirecourt (Vosges).
186. DIOU, principal du collège, à Mirecourt (Vosges).
189. DUVERGER, négociant, 130, faub. St-Denis, Paris.
190. DEMARQUAY, commissaire chargé des délégations judiciaires, 11, rue de Montreuil, à Pantin (Seine-et-Oise).
218. DELACHAUSSÉE, ancien chef du bureau des passeports, 26, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.
224. DAUBIÉ, chef de bureau à l'assistance publique, 25, rue du Mail, Paris.
240. DUPAS, Eugène, négociant à Mirecourt (Vosges).
241. DERAZEY, Justin, fabricant d'instruments, à Mirecourt (Vosges).

243. DUPRÉ, peintre-artiste, à Mirecourt (Vosges).
249. DÉVOIVRE, instituteur à Mirecourt (Vosges).
250. DRUAUX, instituteur à Mattaincourt, près Mirecourt (Vosges).
273. DORLAN, directeur des postes, à Nancy (Meurthe).
298. DÉLOY, vicaire de St-Amé, par Remiremont (Vosges).
308. DEMANGE, receveur municipal à La Bresse, par Saulxures (Vosges).
320. DEMANGEON, curé à Ventron (Vosges).
321. DUMONT, percepteur à Remiremont (Vosges).
346. DION, vicaire au Tholy, par Remiremont (Vosges).
355. DAUBIÉ, maître de forges au Blanc-Murger, par Plombières (Vosges).
373. DAVILLERS, curé de Chamagne, par Charmes (Vosges).
389. DIDIER, curé de Padoux, canton de Rambervillers (Vosges).
397. DAUBIÉ, vicaire de Corcieux (Vosges).
403. DANIS, expert des compagnies d'assurances, 13, rue de Médicis, Paris.
411. DURUPT, curé de Montlhéry (Seine-et-Oise).
417. DESLYS, Charles, homme de lettres, 61, rue de Saintonge, Paris.
424. DUPEUTY, Adolphe, journaliste, 35, rue d'Hauteville, Paris.
426. DESCHAMPS, Emile, homme de lettres, 5 bis, boulevard de la Reine, à Versailles.
430. DELANOUE, vicaire général, 8, rue d'Anjou, à Versailles.
450. DESNOIRESTERRES, Gustave, homme de lettres, 17, rue de Lancry, Paris.
466. DUVAL LE CAMUS, peintre artiste, 17, rue du Cherche-Midi, Paris.
469. DANTAN jeune, sculpteur, 41, rue Blanche, Paris.
472. DROZ (Gustave), peintre-artiste, 9, rue de Madame, Paris.

E

54. EMON, l'abbé, au grand séminaire de St-Dié (Vosges).
103. EVRARD, banquier, à Mirecourt (Vosges).
332. ETIENNE, curé de Docelles, canton de Bruyères (Vosges).

377. EHLINGER, l'abbé, professeur au séminaire d'Alger (Algérie).
433. ENAULT, Etienne, homme de lettres, 19, rue Clauzel, Paris.

F

19. FOURCAULX, curé de Brouvelieures (Vosges).
27. FEYS, curé de Portieux, par Charmes (Vosges).
47. FLEURY, curé de Saales (Vosges).
114. FOUILHOUE, Félix, propriétaire, à St-Dié (Vosges).
118. FOURNIER, Marc, Directeur de la Porte-Saint-Martin, Paris.
128. FÉVAL, Paul, Président de la Société des Gens de lettres, 80, rue Saint-Maur-Popincourt, Paris.
154. FERÉ, Octave, homme de lettres, 17, rue Roquépine, Paris.
183. FOURNIER, Auguste, rentier à Mirecourt (Vosges).
200. FRANÇOIS, inspecteur des forêts à St-Dié (Vosges).
230. FERRY, avocat, 372, rue Saint-Honoré, Paris.
235. FOURCAULT (de), percepteur à Vittel (Vosges).
264. FLAMBEAU, chef de musique, à Mirecourt (Vosges).
283. FIXARY, Charles, négociant, 18 et 20, rue du Mail, Paris.
312. FREMIOT, secrétaire de la Mairie, à Cornimont, (Vosges).
313. FEBVOTTE, vicaire à Cornimont (Vosges).
348. FRANÇOIS, vicaire à Xertigny (Vosges).
360. FRANÇOIS, Nicolas, à Senones (Vosges).
422. FIGUIER, Louis, homme de lettres, 7, rue Newton, Champs-Élysées, Paris.
455. FIÉVET, imprimeur, rue Flodoard, Épernay (Marne.)

G

6. GUYOT, curé de Gérardmer (Vosges).
9. GRAVIER, professeur au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
10. GÉRARD, vicaire général du diocèse de Saint-Dié, (Vosges).

14. GALLET, vicaire général, du diocèse de Saint-Dié (Vosges).
22. GRANDCLAUDE, professeur au séminaire de Châtel (Vosges).
28. GAUDEL, curé d'Etival, par Raon-l'Etape (Vosges).
73. GÉRARD, curé de Celles, canton de Raon-l'Etape (Vosges).
110. GUILLEMIN, ancien avocat à la cour de Cassation, président de la société de Saint-Vincent de Paul, 56, rue de Vaugirard, Paris.
113. GÉRARDIN, sous-préfet de Saint-Dié (Vosges).
119. GOZLAN, Léon, homme de lettres. — Souscription servie à son gendre, M. Duval, architecte de la ville de Paris, 106, rue Lafayette.
196. GÉNY, Alexandre, rentier, rue des Chanoines, Nancy (Meurthe).
201. GUÉRARD et VIARD, conducteurs des ponts et chaussées, à Saint-Dié (Vosges). Souscription collective.
219. GOUVERNEL, attaché au ministère des Finances, 62, rue du Bac, Paris.
222. GARCIN, avocat, 26, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.
226. GAVET, professeur, 46, rue St-Nicolas-d'Antin, Paris.
231. GARNIER, Paul, horloger, 16 et 6, rue Taitbout, Paris.
236. GILBERT, négociant à Mirecourt (Vosges).
278. GAUTIER, Jules, banquier, 37, rue de Suresne, Paris.
279. GUENIOT, (le docteur), 11, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, Paris.
287. GINGEMBRE, jeune, négociant, boulevard de Strasbourg, 59, Paris.
315. GÉHIN, Just, adjoint du maire, à Cornimont (Vosges).
325. GUÉNIN, notaire à Remiremont (Vosges).
347. GEORGE, maire au Tholy, par Remiremont (Vosges).
358. GEORGES, fabricant d'instruments de musique, 54, Grand'rue, à Besançon, Doubs.
363. GUYON (le docteur), à Remiremont (Vosges).
395. GEORGEL, juge de paix à Corcieux (Vosges).
406. GARNIER, curé de Gigney, canton de Châtel (Vosges).

- 419. GONZALÈS, Emmanuel, délégué du comité et président honoraire de la Société des Gens de lettres, 14, cité Trévisé, Paris.
- 434. GOUPIL, Jules, peintre-artiste, 21, rue Clauzel, Paris.
- 436. GIBONI, (l'abbé), précepteur, 49, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.
- 441. GOURDON, de Genouilhac, rédacteur en chef du *Monde artiste*, 46, rue de la Victoire, Paris.
- 451. GUÉROULT, Constant, homme de lettres, 19, rue Bréa, Paris.
- 467. GRUYÈRE, sculpteur, 55, rue du Cherche-Midi, Paris.
- 468. GALIMARD, peintre-artiste, 22, rue Cassette, Paris.
- 470. GÉROME, peintre-artiste, 6, rue de Bruxelles, Paris.

H

- 12. HUGUENIN, professeur au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
- 24. HUART, jeune, professeur à Châtel (Vosges).
- 32. HADOL, curé de Mattaincourt, près Mirecourt (Vosges).
- 42. HOGNON (l'abbé), professeur au séminaire de Fénétrange, arrondissement de Sarrebourg (Meurthe).
- 64. HUGUET (l'abbé), au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
- 67. HOUÛT (l'abbé), au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
- 89. HOUEL, ancien député, 37, rue de Babylone, Paris.
- 115. HUIN, maire de Raon-l'Étape (Vosges).
- 122. HOUSSAYE, Arsène, homme de lettres, au Palais-Pompéien, avenue Montaigne (Champs-Élysées), Paris.
- 149. HAMEL, Ernest, homme de lettres, 31, avenue Trudaine, Paris.
- 157. HALÉVY, Léon, homme de lettres, 1, rue de Seine, à l'Institut, Paris.
- 159. HALÉVY, Ludovic, auteur dramatique, à l'Institut, Paris.
- 202. HERVIEUX, agréé au tribunal de Commerce, 12, Quai de la Mégisserie, Paris
- 205. HUSSON, négociant, boulevard Sébastopol, 111, Paris.

211. HENRI, Louis, banquier, rue des Vieux-Augustins, 51, Paris.
221. HADOL, ancien chef de bureau au ministère des Finances, 14, rue du Dauphin, Paris.
228. HURLIER, chef de bureau au comptoir d'Escompte, 55, rue Vivienne, Paris.
265. HOUQUE, notaire à Mirecourt (Vosges).
266. HUSSON, négociant, place Napoléon, 17, à Metz (Moselle).
280. HUMBERT, Hippolyte, pharmacien à St-Dié (Vosges).
299. HINGRE, curé de Vagney, par Remiremont (Vosges).
337. HEULLUX, curé de Saint-Nabord, canton de Remiremont (Vosges).
365. HABERT, avocat à Remiremont (Vosges).
367. HENRI, notaire, à Remiremont (Vosges).
370. HUMBERT, vicaire au Val-d'Ajol, par Remiremont (Vosges).
371. HOUDAILLE, conseiller à la Cour impériale, 4, rue de la Monnaie, à Nancy (Meurthe).
374. HUOT, curé de Charmes (Vosges).
399. HENRION, banquier à Rambervillers (Vosges).
408. HATTON, fabricant à Lépages, près Bruyères (Vosges).
416. HUOT, vicaire de Saint-François, 13, faubourg du Temple, Paris.
465. HOSTEIN, directeur du Théâtre du Châtelet, place du Châtelet, Paris.

J

7. JEANMAIRE, professeur de rhétorique à Notre-Dame d'Autrey, par Rambervillers (Vosges).
37. JACQUIN, curé de Remoncourt, canton de Vittel, (Vosges).
66. JEANSON (l'abbé), au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
85. JUBINAL, Achille, député, 6, rue Boudreau, Paris.
148. JUILLERAT, Paul, chef de division au ministère de l'Intérieur, 52, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

156. JUDICIS, Louis, chef de bureau à la préfecture de la Seine, 72, faubourg Saint-Martin, Paris.
178. JOYEUX (le docteur), à Mirecourt (Vosges).
198. JAMBOIS, banquier, rue St-Nicolas, Nancy (Meurthe).
220. JOUMAR, avocat à la Cour impériale, 7, rue de Lille, Paris.
256. JACQUOT, Emile, professeur à Mirecourt (Vosges).
272. JACQUOT, M^{lle} Maria, institutrice, 9, rue Montesquieu, à Nancy (Meurthe).
291. JACQUOT, Charles, rentier, 5, rue Lafontaine, à Saint-Quentin (Aisne).
333. JOLY, vicaire à Docelles, canton de Bruyères (Vosges).
414. JUVISY (le comte de), 22, rue des Ecuries-d'Artois, Paris.
426. JEANROY, Eugène, 123, rue d'Aboukir, Paris.

K

162. KOCK, (Henri de), homme de lettres, 202, boulevard Malesherbes prolongé, Paris.
166. KIEFFER, propriétaire de l'hôtel du Vatican, 4, rue du Vieux-Colombier, Paris.
225. KRANTZ, négociant, 74, boulevard Saint-Germain, Paris.
336. KRANTZ, maire de Saint-Nabord, propriétaire à Rainfaing, près de Remiremont (Vosges).

L

15. LHOMMÉE, curé de Raon-l'Étape (Vosges.)
33. LAROCHE, vicaire à Mirecourt (Vosges).
50. LAROCHE, curé de Moussey, canton de Senones (Vosges).
62. LEDROIT, vicaire à Taintrux, par St-Dié (Vosges).
69. LEMAIRE, vicaire à Plainfaing, canton de Fraize (Vosges).
81. LAFONTAINE, curé de Bult, canton de Bruyères (Vosges).
88. LE MÉLOREL DE LA HAICHOIS, député, 101, rue Neuve-des-Mathurins, Paris.
90. LACHAUD, avocat, 11, rue Bonaparte, Paris.

104. LAPREVOTE, Charles, rentier, rue de la Ravinelle, à Nancy (Meurthe).
111. LAMBEL (Comte de), au château de Fléville, près Nancy (Meurthe).
112. LAMBEL (Vicomte Paul de), rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 33, Paris.
117. LABICHE, Eugène, auteur dramatique, 68, rue de Provence, Paris.
121. LACROIX, Paul, dit *Bibliophile Jacob*, à la bibliothèque de l' Arsenal, rue de Sully, Paris.
163. LE CLER, Gustave, agent-général de la compagnie d'irrigation de France, 34, rue de Gassies, à Pau (Basses-Pyrénées).
168. LÉVY, éditeur, rue de Seine, à Paris.
172. LAMY, propriétaire à Mirecourt (Vosges).
203. LEMERCIER, imprimeur-lithographe, 57, rue de Seine, Paris.
206. LECLERC, dessinateur, 74, rue Rochechouart, Paris.
213. LUIGNÉ (M^{me} de), 3, rue Chantault, à Chartres (Eure-et-Loir).
214. LATOUR DU MOULIN, député, 17, rue de Suresne, Paris.
259. LÉTÉ, N.-A., rentier à Mirecourt (Vosges).
269. LAPOULLE, négociant, 30, rue Saint-Nicolas, à Nancy (Meurthe).
293. LACROIX, homme de lettres, 22, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.
307. LEMAIRE, négociant à La Bresse, par Saulxures (Vosges).
323. LEMASSON, vicaire à Remiremont (Vosges).
343. LEMASSON, adjoint du maire, au Val-d'Ajol, par Plombières (Vosges).
349. LAHACHE, juge de paix à Xertigny (Vosges).
351. LECOMTE, maire à Xertigny (Vosges).
391. LATRAYE, curé de Destord, canton de Bruyères (Vosges).
392. LAHACHE, curé de Viménil, canton de Rambervillers (Vosges).
460. LEGOUVÉ, de l'Académie française, 14, rue Saint-Marc, Paris.
461. LEFRANC, Auguste, banquier, 20, rue Saint-Marc, Paris.
462. LIREUX, Auguste, directeur de la *Semaine financière*, 83, rue Richelieu, Paris.

M

4. MICARD, supérieur du grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
5. MORQUIN, supérieur de Notre-Dame d'Autrey, par Rambervillers (Vosges).
8. MINEL, curé de Senones (Vosges).
21. MATHIAS, vicaire de la cathédrale de Saint-Dié (Vosges).
23. MAUDRU, professeur au séminaire de Châtel (Vosges).
26. MAGNIÉ, curé de Girmont, par Châtel (Vosges).
36. MARTIN, curé d'Offroicourt, canton de Vittel (Vosges).
43. MOUGEOLLE, curé de Sainte-Hélène, par Girecourt-sur-Durbion (Vosges).
55. MARGAINE, professeur à Notre-Dame d'Autrey, par Rambervillers (Vosges).
59. MOUROT, vicaire de Beaufremont, par Neufchâteau (Vosges).
78. MEUNIER (le Révérend Père), supérieur des Maristes, 132, rue de Vaugirard, Paris.
84. MARMIER (duc de), député, 3, rue des Saussaies Paris.
98. MALÉZIEUX, Emile, ingénieur civil, 6, rue de Berlin, Paris.
164. MERSEY (M^{lle} Adeline), institutrice, 11, rue du Manège, Nancy (Meurthe).
165. MARCHAL, curé de Saint-Jean-du-Marché, canton de Bruyères (Vosges).
169. MARTIN, notaire à Vagney, par Remiremont (Vosges).
174. MERMET, directeur des eaux de Contrexéville (Vosges).
229. MICARD, rentier, 20, rue Joubert, Paris.
245. MERCIER, fils, négociant à Mirecourt (Vosges).
275. MANGIN SIZARET (M^{me}) institutrice, 26, rue des Ponts, Nancy (Meurthe).
285. MERSEY, Romain, négociant au grand Saint-Augustin, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, Paris.

304. MARCHAL, curé de Thiéfosse, canton de Saulxures (Vosges).
309. MATHIEU, curé de Dommartin, près de Remiremont (Vosges).
311. MÉZANGE (René de), attaché au ministère de l'Intérieur, 31, Place de la Madeleine, Paris.
317. MARTIN, curé de Cornimont, par Saulxures (Vosges).
330. MANGIN curé de Cheniménil, canton de Bruyères (Vosges).
342. MARQUAIRE, vicaire au Val-d'Ajol, par Plombières (Vosges).
372. MALGOUVERNÉ, professeur en Moldavie. — Election de domicile à Chamagne, par Charmes (Vosges).
375. MOUGIN, propriétaire de la verrerie de Portieux, par Charmes (Vosges).
376. MOINOT, curé d'Essegney, canton de Charmes (Vosges).
378. MATHIEU, curé de Rambervillers (Vosges).
383. MARCHAL (l'abbé), chez M. Mougeolle, curé de Sainte-Hélène (Vosges).
384. MOUGEOLLE, Charles, notaire à Corcieux (Vosges).
387. MARTIN, curé de Deyvillers, canton d'Epinal (Vosges).
388. MICHEL, curé d'Aydoilles, canton de Bruyères (Vosges).
398. MÉDY, curé de Saint-Jacques-du-Stat, canton de Corcieux (Vosges).
427. MABILE, Monseigneur, évêque de Versailles.
431. MARCHAND, curé de Sainte-Elisabeth, 20, rue de Noailles, à Versailles.
456. MIGEON (le comte Jules), 13, rue Royale-Saint-Honoré, Paris.
457. MILLAUD, Théodore, banquier, 51, rue Saint-Georges, Paris.

N

35. NICOLLE, curé de Poussay, près de Mirecourt (Vosges).
61. NOEL, l'abbé Xavier, au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
87. NOGENT-SAINT-LAURENS, député, 4, rue de Verneuil, Paris.

142. NADAR, homme de lettres et photographe, 35, boulevard des Capucines, Paris.
204. NUSSE, chef de la police municipale, 40, quai des Orfèvres, Paris.
314. NICOLAS, chef de manufacture, à Cornimont (Vosges).
331. NOEL, curé de Pouxieux, canton de Remiremont (Vosges).
407. NOIRIEL, propriétaire à Gigney, canton de Châtel (Vosges).
435. NICOLLE, Henri, homme de lettres, 20, rue de Navarin, Paris.

O

140. OFFENBACH, Jacques, compositeur de musique et ancien directeur des Bouffes-Parisiens, 11, rue Laffitte, Paris.
210. OPIGÈS, collectionneur de tableaux, 5, rue Ventadour, Paris.
284. OULMONT (le docteur), 21, rue Bergère, Paris.
400. OSTRÉ, vicaire à Arches, canton d'Épinal (Vosges).

P

19. PARISOT, curé de Mirecourt (Vosges).
20. PHILBERT, vicaire de la cathédrale de Saint-Dié (Vosges).
46. PIERRAT, curé de Planois, canton de Saulxures (Vosges).
52. PIERRE (l'abbé Charles), au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
57. PIERREFITTE, curé de Sainte-Marguerite, par Saint-Dié (Vosges).
68. PETITJEAN (l'abbé), au grand séminaire de Saint-Dié (Vosges).
70. PARADIS, vicaire de Plainfaing, canton de Fraize (Vosges).
171. PIERSON, Louis, rentier à Mirecourt (Vosges).
185. PAJOT, receveur des Finances, Mirecourt (Vosges).
191. PRIMORIN, chef de bureau à la Préfecture, 40, Quai des Orfèvres, Paris.

192. PAGOT, président du cercle, Mirecourt (Vosges).
193. PAYONNE, Juge au tribunal civil, Mirecourt (Vosges).
208. PERROT DE CHAUMEUX, avocat, 18, rue de Seine, Paris.
215. PIERRON, curé de Longchamp, par Châtenois (Vosges).
217. PARMENTIER, curé de Dombrot-sur-Vair, canton de Bulgnéville (Vosges).
242. PARMENTIER, instituteur à Mirecourt (Vosges).
276. PARMENTIER, négociant, 9, rue des Carmes, Nancy (Meurthe).
295. PIEDFORT, 46, rue des Pénitents, au Havre (Seine-Inférieure).
303. PETITDEMANGE, vicaire à Saulxures (Vosges).
313. PERRIN, Victor, négociant à Cornimont (Vosges).
318. PERRIN, Georges, chef de manufacture et maire de Cornimont (Vosges).
352. PEUTOT, notaire à Xertigny (Vosges).
354. PRUINES (Victor de), maître de forges, à Semouse, par Plombières (Vosges).
366. PERRON, architecte à Remiremont (Vosges).
369. POTHIER, curé de Mortagne, canton de Brouvelieures (Vosges).
396. PACOTTE, curé de Corcieux (Vosges).
405. PIERRE, curé d'Igney, canton de Châtel (Vosges).
410. PHARAON, Florian, directeur de correspondances politiques, 5, rue Lamartine, Paris.
420. POYET, Ed., avocat, 24, cité Trévisé, Paris.
444. POMEREU (le marquis de), 69, rue de Lille, Paris.
464. PÉRIER, M^{me} Camille, 17, rue Neuve-Bossuet, Paris.
474. PRÉAULT, Auguste, sculpteur, 8, r. Cassette, Paris.

R

30. RÉGNIER (l'abbé), chanoine honoraire, 20, place des Dames, Nancy (Meurthe).
58. ROVEL, aumônier de l'hôpital de St-Dié (Vosges).
74. RENARD, vicaire de Raon-l'Étape (Vosges).

82. RAVINEL, (Baron de), député des Vosges, 128, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.
126. ROQUEPLAN, Nestor, homme de lettres, 28, rue Taitbout, Paris.
158. RABOU, Charles, homme de lettres, 25, Quai Voltaire, Paris.
188. RENOÜ, Théodore, imprimeur, 144, rue de Rivoli, Paris.
227. ROL, médecin-major au 1^{er} grenadiers de la Garde, 19, rue Chevert, Paris.
237. RAMBAUD, Aymé, juge au Tribunal de Commerce de Mirecourt (Vosges).
244. RÉSUCHE, négociant à Mirecourt (Vosges).
246. REGNAULT (le docteur), à Mirecourt (Vosges).
248. REMY, fabricant de pianos, à Mirecourt (Vosges).
251. RIMET, huissier, Mirecourt (Vosges).
254. ROL, Jules, pharmacien, Mirecourt (Vosges).
282. RIONDÉ, négociant, 11, rue du Mail, Paris.
302. RUAUX, curé de Saulxures (Vosges).
306. ROSAYE, curé de La Bresse, par Saulxures (Vosges).
327. RAYMOND-CAHUSAC (de), sous-préfet de Remiremont (Vosges).
340. RAYEL, directeur de papeterie, à Docelles, canton de Bruyères (Vosges).
341. ROSAYE, curé du Val-d'Ajol, par Plombières (Vosges).
345. REMY, Louis, négociant au Val-d'Ajol, par Plombières (Vosges).
353. RICHARD, huissier à Xertigny (Vosges).
382. RAIDOT, curé de Romont, canton de Rambervillers (Vosges).
394. ROCHER, Léon, chez M. l'abbé Régnier, vicaire de la paroisse Saint-Georges, au Puy (Haute-Loire).
457. ROUNAT (Charles de LA), ancien directeur de l'Odéon, 17, rue de Tournon, Paris.

S

71. SALMON, aumônier de l'école normale, Mirecourt (Vosges).
77. SEVESTRE, vicaire de la paroisse Saint-Laurent, faubourg Saint-Martin, Paris.

79. SIMON, chanoine-curé de Saint-Eustache, 1, rue Montmartre, Paris.
93. SEILLÈRE, Aymé, négociant, 30, rue du Sentier, Paris.
134. SIRAUDIN, Paul, auteur dramatique, 3, rue de Choiseul, Paris.
137. SÉGALAS (M^{me} Anaïs), 11, rue de Crussol, Paris.
216. SOUILLARD, curé de Vaudoncourt, canton de Bulgnéville (Vosges).
267. SERRE (Louis Du), négociant, 123, rue Saint-Dizier, Nancy (Meurthe).
268. SIMETTE, aîné, conseiller municipal, 5, faubourg Saint-Pierre, Nancy (Meurthe).
271. SIMETTE, jeune, entrepreneur de travaux publics, 5, faubourg Saint-Pierre, Nancy (Meurthe).
324. SIBILLE, vicaire à Remiremont (Vosges).
334. SIMETTE, curé de Bellefontaine, canton de Plombières (Vosges).
381. SEVERIN, vicaire à Bouffarick (Algérie).
393. STEINER, directeur du couvent de Portieux, par Charmes, (Vosges).
446. SILVAIN-SAINT-ÉTIENNE, 31 bis, faubourg Montmartre, Paris.
459. SIMÉON, le comte, sénateur, 23, quai d'Orsay, Paris.

T

34. TRESSE, vicaire à Mirecourt (Vosges).
49. TOUSSAINT, curé de Provenchères, canton de Saales (Vosges).
102. THOUVENEL, maire à Mirecourt (Vosges).
120. TAYLOR (le baron), rue de Bondy, Paris.
130. TERRAIL (Ponson du), homme de lettres, 44, rue de Bruxelles, Paris.
132. THIBOUST, Lambert, auteur dramatique, 8, impasse Mazagan, Paris.
260. THOMASSIN, Jules, négociant à Mirecourt (Vosges).
261. THOMASSIN, Charles, négociant à Mirecourt (Vosges).
182. THOUVENIN, J.-N., rentier, Mirecourt (Vosges).

296. TENETTE, curé de Saint-Amé, par Remiremont (Vosges).
310. THIRIOT, curé de la Petite-Raon, canton de Senones, (Vosges).
338. TRÉVILLOT, instituteur à Docelles ; canton de Bruyères (Vosges).
368. THOMAS, vicaire à Tendon, par Docelles (Vosges).
415. THOMAS, Frédéric, avocat et homme de lettres, 3, rue Geoffroy-Marie, Paris.
418. THIÉRY-MIEG, et C^{ie}., négociants, 40, rue des Jeûneurs, Paris.
437. THEZAN, (le comte Denis de), 64, rue Richelieu, Paris.

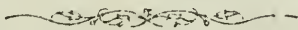
V

11. WEHRLE, chanoine, rue de l'Hôpital, St-Dié (Vosges).
29. VOLFROM, curé de la Neuveville-sous-Raon-l'Etape (Vosges).
53. VOLF, vicaire à Bellefontaine, par Plombières (Vosges).
76. VASSEUR, vicaire à Saint-Sulpice, 50, rue de Vaugirard, Paris.
124. WEY, Francis, inspecteur des archives départementales, 11, rue Havre, Paris.
197. WEHRLE, aîné, président de la Société de Saint-Vincent de Paul, rue Primatiale, Nancy (Meurthe).
207. VATELOT, négociant, 50, rue Saint-Sauveur, Paris.
238. VUILLEMIN, banquier, Mirecourt (Vosges).
270. VOLFROM, négociant, 117, rue Saint-Dizier, Nancy (Meurthe).
292. VALLENTIN, homme de lettres, 12, rue de la Victoire, Paris.
316. VALDENAIRE, notaire à Cornimont (Vosges).
326. VARROY, aumônier de l'hôpital, Remiremont (Vosges).
335. VUILLEMIN, percepteur à Docelles, canton de Bruyères (Vosges).
380. VUILLEMIN, bibliothécaire de la ville, Rambervillers (Vosges).

409. VÉLIN frères, négociants, Rambervillers (Vosges).
428. VÉRO, professeur de rhétorique au petit séminaire,
rue de la Bibliothèque, à Versailles.
438. VITU, Auguste, rédacteur en chef de l'*Etendard*, 36,
avenue de Wagram, Paris.

Z

152. ZACCONE, Pierre, homme de lettres, 21, rue Saint-
Paul, Paris.
401. ZUNDEL, curé de Hadol, canton de Xertigny (Vosges).



Paris, 20 Février 1867.

MESSIEURS ET CHERS SOUSCRIPTEURS ,

Ceux d'entre vous qui ne se trouveraient pas inscrits sur la liste ci-dessus, bien qu'on ait apporté le plus grand soin à la rendre complète, devront m'envoyer directement leur réclamation.

Le moment est venu de vous remercier de nouveau de votre bienveillant concours, et de vous donner sur la grande et difficile affaire que j'entreprends certains détails que je veux et dois vous transmettre.

Vous n'ignorez pas qu'à la suite de mes luttes littéraires et des nombreux procès qu'elles eurent pour résultat, deux journaux ont été tués sous moi. La seconde de ces feuilles périodiques (elle s'intitulait *La Vérité pour tous*) fut déclarée en état de faillite, afin d'épargner à son rédacteur en chef, écrasé sous les dommages-

intérêts et les amendes, un dernier coup plus terrible, celui de la *contrainte par corps*, qu'on s'apprêtait à exercer contre lui. De deux maux c'était choisir le moindre. J'avais ainsi devant moi le temps et la liberté, choses précieuses et indispensables lorsqu'il s'agit de relever des ruines. Contraint par de nouvelles persécutions à chercher mon salut dans l'exil, je n'ai pu revenir en France que le jour où l'ennemi, qui me frappait sans relâche, se trouva lui-même à terre. Et les tribunaux, alors, ont bien voulu réduire à néant les condamnations prononcées en mon absence.

Restait cette malheureuse faillite.

Faillite d'écrivain et non de commerçant, oui sans doute; mais non pas *faillite pour rire*, comme il plaît à quelques-uns de la qualifier, avec plus d'esprit que de justesse. Je n'entends à aucun prix laisser sur mon nom l'ombre d'une tache, même d'une tache imméritée, — et voilà pourquoi je me livre, à cinquante-quatre ans, heure du repos pour le commun des hommes, au travail presque surhumain que vous savez.

Vingt-deux volumes, composant trois ouvrages très-sérieux, sont en cours de publication.

Déjà six de ces volumes sont entre vos mains, et deux autres vous seront expédiés dans un bref délai. Seulement, la recherche des souscriptions constitue pour moi un cercle vicieux, et l'ESPÉRANCE, *Courrier de Nancy*, insérait dans son numéro du 7 décembre dernier, les lignes qui vont suivre :

« Chacun sait que les ŒUVRES NOUVELLES de M. Eugène de Mirecourt se composent de trois grands ou-

vrages, imprimés avec luxe, savoir : la *Terreur*, — le *Dictionnaire des Sciences catholiques*, — et l'*Histoire contemporaine*. Cette opération de librairie, très-coûteuse par elle-même, oblige notre laborieux compatriote à recueillir des souscriptions, et, selon nous, c'est une chose fâcheuse, en ce sens que la publication en souffre et que deux de ces livres surtout, la *Terreur* et le *Dictionnaire*, exigent un travail de bénédictin.

« Le nombre des souscripteurs, aujourd'hui de QUATRE CENT CINQUANTE environ, si nous sommes bien informé, nous paraît une garantie de l'avenir plus que suffisante aux capitalistes sympathiques qui se décideraient à patronner l'auteur et l'aideraient à reprendre son travail dans la retraite et le silence.

« A l'heure où nous imprimons ces lignes, les souscriptions couvertes s'élèvent à une somme de *trente-cinq mille francs*, et représentent le tiers des frais généraux.

« CENT TRENTE actionnaires, fournissant chacun une mise de fonds de *cinq cents francs*, et permettant ainsi à M. Eugène de Mirecourt de terminer ses trois ouvrages, comme à l'éditeur de les imprimer, auraient par le fait une garantie matérielle de QUARANTE-QUATRE MILLE volumes qui, à cinq francs le volume, prix net de la souscription, représentent une somme de *deux cent vingt mille francs*. Les souscriptions marcheraient ensuite d'autant mieux, qu'on serait en présence de l'œuvre complètement achevée.

« Nous ouvrons de grand cœur cet horizon pour venir en aide à un écrivain catholique, digne de notre estime et de notre bienveillance, et dont les efforts tendent exclusivement à se dégager, avant de mourir, des embarras causés par une lutte de plume aussi loyale que courageuse. Chaque action, portant intérêt à *six pour cent*, serait remboursable à *cinq cent cinquante francs* et donnerait droit, en outre, à une

collection complète des ŒUVRES NOUVELLES de M. Eugène de Mirecourt, avec la prime.

« Les adhésions peuvent être adressées au bureau de l'*Espérance*, 3, rue du Manège, à Nancy (Meurthe). »

Je remercie l'*Espérance* de sa touchante et cordiale initiative, que je lui avais demandée comme une grâce, et qui m'a servi à sonder le terrain. Certes, il est à présumer qu'avec du temps et des efforts je parviendrais à convaincre les capitalistes de ce siècle que leurs fonds, placés sur les *chemins d'Espagne*, par exemple, ou voués à d'autres allèchements de la Bourse, à d'autres roueries de l'agiotage, seraient mieux employés à patronner le travail honnête et la persévérance dans ce travail. Mais il faudrait pour cela, comme je viens de le dire, du temps et des efforts.

Ce temps et ces efforts, il est plus sage de les consacrer à l'achèvement de mes livres.

En quelques mois j'ai pu recueillir *quatre cent soixante-dix souscriptions*, presque toutes dans les Vosges et à Paris, — dans les Vosges, ma terre natale, où les calomnies de la presse n'ont réussi à tromper personne sur mon caractère, — à Paris, où j'ai vécu trente ans et où j'ai gardé de nobles amitiés.

Il est certain que si je consacrais une année encore à exploiter ce riche filon de sympathie et de bienveillance, j'arriverais au chiffre de signatures voulu pour garantir à mon éditeur les frais de l'entreprise, chose à laquelle je suis moralement engagé. Ces frais sont considérables. L'édition des vingt-deux volumes grand

in-8°, sur papier des Vosges, avec les *primes* offertes aux Souscripteurs, coûtera cent mille francs net.

Payables par *cinquième* ou par *quart*, les souscriptions n'ont encore fourni à l'éditeur qu'une somme de huit mille francs, et il en a dépensé plus de trente mille, ce qui vous explique pourquoi on vous a priés d'acquitter prématurément une modeste *traite supplémentaire*.

Or, les voyages, le séjour à Paris, les courses, tout cela est ruineux, tout cela augmente les frais, et mes volumes ne s'achèvent pas.

Pour vaincre la difficulté, dois-je faire appel à des actionnaires problématiques? Non, Messieurs et chers Souscripteurs; ma sauvegarde est en vous, en vous seuls. Avec un peu de ce dévouement dont Dieu tient compte, lorsqu'il s'agit d'œuvres chrétiennes, — et sans bourse délier, ce qui n'est pas inutile de mentionner d'abord, — vous pouvez affermir nettement la situation et me permettre de reprendre au plus vite mes travaux.

Voici comment.

Chacun de vous, dans le nombre de ses amis et de ses connaissances, compte au moins deux ou trois personnes qui ont le goût des beaux et bons livres. Décidez ces personnes à imiter votre exemple, à offrir à mon œuvre leur denier sympathique et à signer les *bulletins* que je vous adresse : vous m'aidez ainsi à rentrer, sans plus de retard, dans ma chère retraite de Nancy, où mes notes et mes matériaux m'attendent. Là seulement le travail sérieux est possible, et je travaillerai pour vous avec courage, sans oublier

jamais que vous avez efficacement travaillé pour moi.

Un dernier mot.

Je suis en butte ici à des offres inattendues, qui jadis auraient pu m'enorgueillir, mais qui me semblent aujourd'hui blessantes. Certaines entreprises de journalisme et de librairie me dressent un véritable pont d'or, et m'excitent à reprendre ma plume mondaine. Dieu merci, j'ai brûlé trop résolument mes vaisseaux, et mes idées sont devenues trop loyalement chrétiennes, pour que je sois même tenté de répondre à des avances de ce genre. N'importe, je vous remercierai de grand cœur, si vous me délivrez de ces obsessions qui me gênent et qui m'affligent.

Agréez, Messieurs et chers Souscripteurs, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus affectueux.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Hôtel du Vatican, 4, rue du Vieux-Colombier, PARIS.



477

4980 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Géboance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 03 1988



OCT 31 1988

• 11/10 •



a39003 001861656b

CT 1012 .M55 1867 V4
 MIRECOURT, EUGENE DE
 PORTRAITS ET SILHOUETTE

CT

1012

.M55 1867 V0004

CE

MIRECOURT, EUGENE DE
 PORTRAITS ET SILHOUETTES A

1524638

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	03	10	02	02	19	0